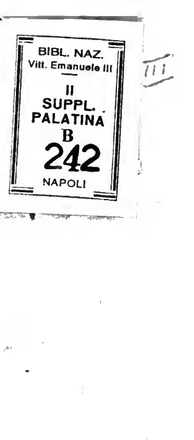



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
242
NAPOLI

LE

THÉATRE

FRANÇOIS.

RECUEIL
DES MEILLEURES PIECES DRAMATIQUES
FAITES EN FRANCE
DEPUIS ROTROU JUSQU'A NOS JOURS,
OU
LE THÉATRE FRANÇOIS.

TRAGÉDIES.

TOME TROISIEME.



A LYON,
Chez JOSEPH-SULPICE GRABIT, Libraire, grande rue Merciere.

M. DCC. LXXX.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

1635.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE

DU GRAND CORNEILLE.



VIE
DU GRAND CORNEILLE. (*)

Cette Vie a déjà été écrite par Fontenelle, le neveu de ce grand homme & l'héritier de sa gloire. C'est un monument célebre, & il vaut mieux l'adopter que le refaire. Cependant comme l'ouvrage est plus étendu que le comporte le plan du Théatre François, *nous nous contenterons d'en donner une analyse raisonnée. Tous les faits y seront; & un homme de génie est bien plus loué par des faits que par des éloges.*

Pierre Corneille naquit à Rouen, en 1606, de Pierre Corneille, avocat du roi à la table de marbre, & de Marthe le Pesant. Il se

(*a*) *Œuvres de Fontenelle*, tom. 3, pag. 81.

mit d'abord au barreau sans goût & sans succès; mais un jeune homme l'ayant mené chez une demoiselle dont il étoit amoureux, & ayant réussi à s'établir chez elle sur les ruines de son introducteur, le plaisir que lui causa cette aventure le rendit poëte, il en fit une comédie; & voilà le grand Corneille.

Cette comédie est *Mélite.* La personne qui en avoit fait naître le sujet, en porta long-temps le nom. On joua la piece en 1625, avec beaucoup de succès; & sur les grandes espérances que donnoit son auteur, il se forma une nouvelle troupe de comédiens.

Mélite est une mauvaise piece, si vous la comparez avec *Cinna* & les chef-d'œuvres de Corneille; mais elle est divine, si vous la lisez après les pieces qui jouissoient alors d'une grande célébrité, telles que celles de Hardy. Le théatre y est mieux entendu, le dialogue mieux tourné, les mouvements mieux conduits, les scenes plus agréables; sur-tout la conversation des honnêtes gens n'y est pas mal représentée. Jusque là on n'avoit guere connu que le comique le plus bas : on fut étonné d'entendre un nouveau langage, mais Hardy

qui avoit ſes raiſons pour vouloir confondre cette nouvelle eſpece de comique avec l'ancienne, diſoit que *Mélite étoit une aſſez jolie farce.*

Les critiques du temps avoient trouvé *Mélite* trop ſimple. Corneille piqué fit *Clitandre*, drame chargé d'incidents & d'événements romaneſques, & qui ne valoient pas même *Mélite.* Au reſte, ſon objet avoit été de rendre ſes critiques ridicules, plutôt que de donner un modele.

Corneille après *Clitandre*, revint à ſon naturel. Il donna la *Galerie du Palais*, la *Veuve*, la *Suivante*, la *Place Royale*, pieces un peu plus raiſonnables, quoiqu'aujourd'hui dans l'oubli.

Le théatre, à l'époque des premieres pieces du grand Corneille, étoit encore très-licentieux. On ſouffroit ſur la ſcene la plus grande familiarité entre les amants. Dans le *Clitandre* dont nous venons de parler, Caliſte vient trouver Roſidor au lit : il eſt vrai qu'ils doivent être bientôt mariés, mais un ſpectateur honnête n'a que faire des préludes de leur mariage.

Rotrou, en dédiant au roi la *Bague de l'oubli*, se vante d'avoir rendu sa muse si modeste, qu'il en a fait une religieuse. Cependant dans sa *Céliane* qui fut jouée deux ans après, on voit une Nise dans le lit; son amant vient la trouver, & n'est embarrassé que dans le choix des faveurs qui lui sont permises, car il y en a quelques-unes réservées pour le temps du mariage; à la fin, l'amant se détermine, & comme il a délibéré long-temps, il jouit long-temps aussi de ce qu'il a préféré. Nise a le loisir de dire vingt vers, au bout desquels seulement (car cela est marqué en prose à la marge), Pamphile tourne le visage du côté des spectateurs : il semble que cette muse qui s'étoit fait religieuse, se dispensoit un peu de ses vœux.

Une des grandes obligations que l'on ait à Corneille, est d'avoir épuré le théatre; il fut d'abord entraîné par l'usage établi, mais il y résista aussitôt après, & depuis *Clitandre*, on ne trouve plus rien de licentieux dans ses ouvrages; il a mis une sorte de décence jusque dans la scene de prostitution de *Théodore*.

Corneille, dans ses six premieres pieces, ne

s'étoit pas beaucoup élevé au dessus de son siecle; tout à coup, il prit l'essor dans *Médée*, & monta jusqu'au tragique le plus sublime. A la vérité, il fut secouru par Séneque; mais il ne laissa pas de faire voir ce qu'il pouvoit par lui-même.

L'auteur de *Médée* retomba ensuite dans la comédie; & si j'ose le dire, la chute fut grande. L'*Illusion comique*, dont je veux parler, est une piece irréguliere & bizarre; il y domine un personnage de capitan, qui abat d'un souffle le grand Sophi de Perse & le grand Mogol, & qui une fois en sa vie avoit empêché le soleil de se lever à son heure prescrite, parce qu'on ne trouvoit point l'Aurore qui étoit couchée avec ce merveilleux brave. Les caracteres outrés étoient fort à la mode, & il falloit que la nature fût encore bien méconnue, puisqu'ils faisoient plaisir sur le théatre.

Après la farce de l'*Illusion comique*, Corneille se releva plus grand qu'il n'avoit encore été, & fit le *Cid*. Jamais piece de théatre n'eut un pareil succès. On a vu un homme de guerre & un mathématicien, qui de toutes les comédies du monde ne connoissoient que le *Cid*,

l'horrible barbarie où ils vivoient, n'avoit pu empêcher le nom du *Cid* d'aller jusqu'à eux. Corneille avoit dans son cabinet cette piece traduite en toutes les langues de l'Europe, hormis la Turque & l'Esclavonne ; elle étoit en Allemand, en Anglois, en Flamand, & par une exactitude Flamande, on l'avoit rendue vers pour vers ; elle étoit en Italien, &, ce qui est plus étonnant, en Espagnol ; les Espagnols avoient bien voulu copier eux-mêmes une copie dont l'original leur appartenoit. Enfin, dans plusieurs de nos provinces, il étoit passé en proverbe de dire, *cela est beau comme le Cid ;* & si ce proverbe a péri, il faut s'en prendre aux poëtes qui ne le goûtoient pas, & à la cour, où c'eût été très-mal parler que de s'en servir sous le ministere du cardinal de Richelieu.

Richelieu avoit la plus vaste ambition ; il vouloit accumuler sur sa tête toutes les especes de gloire. Comme ses courtisans l'avoient persuadé qu'il étoit poëte, il devint bientôt jaloux du *Cid.* Ce ministre avoit eu part à quelques pieces qui avoient paru sous le nom de Desmarets son confident, & pour ainsi dire

ſon premier commis dans le département des affaires poëtiques ; il avoit fait preſqu'en entier cette *Mirame*, dont la repréſentation lui coûta deux ou trois cents mille écus, & pour laquelle il fit bâtir la ſalle de ſpectacle du Palais Royal. Ses ſuccès en ce genre avoient flatté ſon amour-propre : il ne s'étoit pas apperçu qu'on n'avoit jamais applaudi le poëte, mais le premier miniſtre.

Quand le *Cid* parut, le cardinal en fut auſſi allarmé que s'il avoit vu les Eſpagnols devant Paris. Il ſouleva les auteurs contre cet ouvrage, ce qui ne dut pas être fort difficile, & il ſe mit à la tête de la cabale (*a*).

L'académie Françoiſe que Richelieu avoit fondée, donna bientôt ſes *Obſervations ſur le Cid*, & cet ouvrage fut digne de la grande

---

(*a*) Cette jalouſie de Richelieu ne l'empêchoit pas de penſionner le grand Corneille, auſſi ce dernier diſoit du miniſtre :

Parlera qui voudra du fameux Cardinal,
Ma proſe ni mes vers n'en diront jamais rien ;
Il m'a trop fait de bien, pour en dire du mal,
Il m'a trop fait de mal, pour en dire du bien.

réputation de cette compagnie naiſſante. Elle ſut conſerver tous les égards qu'elle devoit à la paſſion du cardinal, & à l'eſtime prodigieuſe que le public avoit conçue de cette belle tragédie. Corneille n'entra point en lice avec l'académie : *la même raiſon*, dit-il, *qu'on a eue pour faire cette critique, m'empêche d'y répondre.*

Nous voici dans le bel âge de la comédie, & dans toute la force du génie de Corneille. Après avoir pour ainſi dire atteint juſqu'au *Cid*, il s'éleva encore dans *Horace ;* enfin il alla juſqu'à *Cinna* & *Polyeucte*, *au deſſus deſquels il n'y a rien* (*a*).

Ces pieces étoient d'une eſpece inconnue, & l'on vit un nouveau théatre. Alors Corneille par l'étude d'*Ariſtote* & d'*Horace*, par ſon expérience, & plus encore par ſon génie, trouva les véritables regles du poëme dramatique : voilà ce qui l'a fait regarder comme le pere du théatre François. Il lui a donné le premier une forme raiſonnable, il l'a porté à une très-haute perfection, & a laiſſé ſon ſecret à qui pourra s'en ſervir.

(*a*) Qu'on n'oublie pas que ceci n'eſt que le jugement de Fontenelle.

Avant que l'on jouât *Polyeucte*, Corneille le lut à l'hôtel de Rambouillet, souverain tribunal des affaires d'esprit en ce temps-là. La piece y fut applaudie autant que le demandoit la bienséance ; mais quelques jours après, Voiture vint trouver son auteur, & prit des détours fort adroits pour lui dire que *Polyeucte* avoit déplu à tous ses juges. Ce grand homme allarmé voulut retirer sa piece d'entre les mains des comédiens qui en apprenoient les rôles. Mais enfin il la leur laissa, sur la parole d'un d'entr'eux qui n'y jouoit pas, parce qu'il étoit trop mauvais acteur. Étoit-ce à un comédien à juger mieux que tout l'hôtel de Rambouillet ?

Pompée suivit *Polyeucte* ; ensuite vint le *Menteur*, comédie tirée de l'Espagnol, suivant la coutume des poëtes de ce temps-là.

La comédie alors étoit encore bien loin de sa perfection, on ne connoissoit que les pieces d'intrigue, & on en prenoit toujours le sujet chez les Espagnols qui triomphent sur ces matieres. On ne songeoit point aux mœurs & aux caracteres ; on alloit chercher bien loin des sujets de rire dans des événements imaginés avec beaucoup de peine, & on ne s'avisoit

point de les aller prendre dans le cœur humain qui en fourmille.

Moliere eſt le premier de nos dramatiques qui les ait été chercher là, & qui les ait mis en œuvre avec ſuccès. Homme inimitable, & à qui la comédie doit autant que la tragédie au grand Corneille.

Comme le *Menteur* eut beaucoup de ſuccès, ſon auteur donna à cette piece une *Suite* qui ne réuſſit guere. Corneille en découvre lui-même la raiſon dans les examens qu'il a faits de ſes pieces. Là il s'établit le juge de ſes propres ouvrages, & en parle avec un noble déſintéreſſement, dont il tire en même temps le double fruit, & de prévenir l'envie ſur le mal qu'elle en pourroit dire, & de ſe rendre lui-même croyable ſur le bien qu'il en penſe.

Au *Menteur* ſuccéda *Rodogune*. Corneille a écrit quelque part que pour trouver la plus belle de ſes pieces, il falloit choiſir entre *Rodogune* & *Cinna*, & ceux à qui il en a parlé ont démêlé ſans beaucoup de peine qu'il étoit pour *Rodogune*. Il eſt probable qu'il préféroit *Rodogune*, parce qu'elle lui avoit extrêmement coûté, car il fut plus d'un an à diſpoſer le

ſujet;

ſujet ; peut-être auſſi vouloit-il, en mettant ſon affection de ce côté-là, balancer celle du public qui paroît être de l'autre. Pour moi, ſi j'oſe le dire, je ne mettrois point le différend entre *Rodogune* & *Cinna* ; il me paroît aiſé de choiſir entr'elles, & je connois une piece de ce grand homme que je ferois paſſer encore avant la plus belle des deux (*a*).

Corneille nous apprend dans ſes *Examens* l'hiſtoire de *Théodore*, d'*Héraclius*, de *dom Sanche d'Aragon*, d'*Andromede*, de *Nicomede*, & de *Pertharite ;* on y voit pourquoi *Théodore* & *dom Sanche d'Aragon* réuſſirent fort peu, & pourquoi *Pertharite* tomba abſolument. On ne peut ſouffrir dans *Théodore* la ſeule idée du péril de la proſtitution. Il manqua à *dom Sanche* un *ſuffrage illuſtre* (*b*), qui lui fit manquer tous ceux de la cour. Enfin un mari qui veut racheter ſa femme en cédant un royaume, fut

(*a*) Nous ſavons que ce chef-d'œuvre, au gré de Fontenelle, eſt *Polyeucte*.

(*b*) Ce ſuffrage fut celui du grand Condé ; mais ſi la piece eût valu *Cinna*, le dégoût du grand Condé n'auroit point nui à ſa gloire.

encore plus insupportable dans *Pertharite*, que la prostitution ne l'avoit été dans *Théodore*. Ce bon mari n'osa se montrer au public que deux fois. Cette chute du grand Corneille peut être mise parmi les exemples les plus remarquables des vicissitudes du monde, & Bélisaire demandant l'aumône, n'est pas plus étonnant (*a*).

Corneille se dégoûta alors du théatre, & déclara qu'il y renonçoit, dans une préface assez chagrine qu'il mit au devant de *Pertharite*. Rebuté de la carriere dramatique, il entreprit la traduction en vers de l'*Imitation de Jesus-Christ ;* cet ouvrage eut (dans le temps) un succès prodigieux : cependant on n'y trouva point le plus grand charme du livre d'*A* Kempis, c'est-à-dire sa simplicité & sa naïveté ; elle se perd dans la pompe des vers de son traducteur. Ce livre, *le plus beau qui soit sorti de la main d'un homme*, puisque l'Évangile n'en vient pas, ne saisiroit pas le cœur, comme il fait, s'il n'avoit un air naturel, à quoi la négligence même du style aide beaucoup.

(*a*) Il n'y a d'étonnant dans la chute de *Pertharite*, que la surprise de Fontenelle.

Pendant l'intervalle de douze ans, Corneille ne fit rien paroître que son *Imitation* (*a*); mais enfin sollicité par le ministre Fouquet, qui négocia en surintendant des finances, il se rengagea au théatre; le sujet lui fut fourni par Fouquet lui-même. C'est *Œdipe*.

La réconciliation de Corneille & du théatre fut sincere, parce qu'*Œdipe* réussit. La *Toison d'or* fut faite ensuite, à l'occasion du mariage du roi, & c'est une des plus belles pieces en machines qui nous soit restée.

Ensuite parurent *Sertorius* & *Sophonisbe*. La grandeur Romaine éclate dans la premiere piece avec toute sa dignité; on diroit que Corneille ait eu des mémoires particuliers sur les héros de Rome. Pour *Sophonisbe*, il crut être fort hardi de l'entreprendre après Mairet, voilà l'effet des réputations; la *Sophonisbe* de Mairet ne devoit point lui faire tant de peur (*b*).

(*a*) Je pense que Fontenelle se trompe; il n'y a entre la représentation de *Pertharite* & celle d'*Œdipe*, que six ans d'intervalle.

(*b*) Fontenelle parle ici comme s'il étoit bien décidé

Il faut croire qu'*Agésilas* eſt de Corneille ; puiſque ſon nom y eſt, & qu'il y a une ſcene d'*Agésilas* & de *Lyſandre*, qui ne pourroit pas facilement être d'un autre. Après *Agésilas* vint *Othon*, ouvrage où Tacite eſt mis en œuvre par le grand Corneille ; le poëte y peignit la corruption de la cour des Céſars, du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la république.

Depuis le retour de Corneille au théatre, il y avoit vu ſe former un rival digne de lui. Ce rival, l'homme qui a ſu le mieux parler au cœur humain, partageoit la nation : le beau ſexe ſur-tout étoit pour lui, & il ne regardoit plus Corneille que comme le vieil Corneille ; j'en excepte quelques femmes qui valoient des hommes.

Ce grand homme vit d'un œil ferme le parti qui ſe formoit pour attenter à ſa renommée, il ſe retrancha dans ſon cabinet, ſans être preſqu'autrement connu du monde que par ſon

---

que la *Sophoniſbe* de Mairet eût été vaincue par celle de ſon rival ; mais le public s'obſtine à être de l'avis de Corneille, *qui ſe croyoit fort hardi* de donner au théatre une nouvelle *Sophoniſbe*.

nom, ſans partiſans affidés, ſans Mécene, n'ayant de gloire que celle qui étoit venue le trouver d'elle-même, ne s'y fiant peut-être pas aſſez, mais certainement hors d'état, & même incapable de lui prêter aucun ſecours étranger.

Il ne pouvoit mieux braver ſon ſiecle qu'en lui donnant *Attila, roi des Huns.* Il regne dans cette piece une *férocité noble*, que lui ſeul pouvoit attraper : la ſcene où Attila délibere s'il ſe doit allier à l'empire qui tombe, ou à la France qui s'éleve, eſt *une des belles choſes qu'il ait faites.*

Bérénice fut un duel dont tout le monde ſait l'hiſtoire. Madame Henriette eut beſoin de beaucoup d'adreſſe pour faire trouver les deux combattants ſur le champ de bataille, ſans qu'ils ſuſſent où on les menoit : mais à qui demeura la victoire ? Au plus jeune.

Il ne reſte plus que *Pulchérie & Suréna*, tous deux, ſans comparaiſon, meilleurs que *Bérénice*, tous deux dignes peut-être de la vieilleſſe d'un grand homme.

La ſuite des pieces de Corneille repréſente ce qui doit naturellement arriver à un homme

de génie qui travaille jusqu'à la fin de sa carriere. Ses commencements sont foibles & imparfaits, mais déjà dignes d'admiration par rapport à son siecle; ensuite il va aussi haut que son art peut atteindre ; à la fin il s'affoiblit, s'éteint peu-à-peu ; & n'est plus semblable à lui-même que par intervalle.

Après *Suréna*, le grand Corneille renonça tout de bon au théatre, mais non pas à l'amour de ses ouvrages ; & quand il vit, en 1676, que Louis XIV avoit fait représenter de suite devant lui, à Versailles, *Cinna*, *Pompée*, *Horace*, *Sertorius*, *Œdipe*, *Rodogune*, son feu poëtique se réveilla.

Est-il vrai, grand Monarque, & puis-je me vanter
Que tu prennes plaisir à me ressusciter ?
Qu'au bout de quarante ans, *Cinna*, *Pompée*, *Horace*
Reviennent à la mode & retrouvent leur place ?
Et que l'heureux brillant de mes jeunes rivaux
N'ôte point leur vieux lustre à mes premiers travaux ?
Acheve, les derniers n'ont rien qui dégénere,
Rien qui les fasse croire enfants d'un autre pere.
Ce sont des malheureux étouffés au berceau,
Qu'un seul de tes regards tireroit du tombeau.
On voit *Sertorius*, *Œdipe* & *Rodogune*,
Rétablis par ton choix dans toute leur fortune ;

Et ce choix montreroit qu'*Othon* & *Suréna*
Ne sont pas des cadets indignes de *Cinna*.
Sophonisbe à son tour, *Attila*, *Pulchérie*
Reprendroient pour te plaire une seconde vie.
Agésilas en foule auroit des spectateurs,
Et *Bérénice* enfin trouveroit des acteurs.

Le grand Corneille mourut le premier octobre 1684, doyen de l'académie Françoise, où il avoit été reçu depuis trente-sept ans (*a*).

Ce beau génie ne s'est pas contenté de la carriere du théatre; outre son *Imitation*, il a fait un grand nombre de traductions de poësies Latines. Il composoit aussi des vers Latins, & on connoît de lui la premiere scene de *Pompée* en cette langue, écrite dans le style de Séneque, pour lequel il n'avoit pas d'aversion, non plus que pour Lucain : il falloit aussi qu'il estimât Stace, poëte très-inférieur à Lucain, puisqu'il traduisit en vers François les deux premiers livres de la *Thébaïde*.

Corneille avoit eu besoin de Richelieu pour

(*a*) Il s'étoit présenté trois fois à l'académie; la premiere fois on lui préféra un nommé Salomon, & la seconde fois le traducteur du Ryer.

ſe marier : il n'avoit pas encore fait le *Cid* ; mais, comme auteur de *Mélite*, il jouiſſoit d'une ſorte de réputation. Il ſe préſenta un jour plus triſte & plus rêveur qu'à l'ordinaire à l'audience du premier miniſtre, qui lui demanda s'il travailloit. Corneille répondit que ſa tête n'étoit pas aſſez tranquille, & s'ouvrant entiérement au cardinal, il ajouta qu'il aimoit éperduement la fille du lieutenant-général d'Andely, mais que le pere ne vouloit point la lui accorder en mariage. Richelieu voulut que ce pere ſi difficile vînt lui parler à Paris. Le magiſtrat d'Andely arriva tout tremblant chez le premier miniſtre, & s'en retourna bien content d'en être quitte pour donner ſa fille à un homme qui jouiſſoit d'un auſſi grand crédit à la cour.

Corneille étoit inſtruit dans les belles lettres, dans la politique & dans l'hiſtoire ; mais il parloit peu, & n'ornoit pas ce qu'il diſoit ; pour le trouver tout entier, il falloit le lire.

Il joignoit à ces dehors peu engageants, une ame fiere & indépendante ; nulle ſoupleſſe en lui, nul manege ; ce qui l'a rendu

très-propre à peindre la vertu Romaine, & très-peu à faire sa fortune : il n'aimoit point la cour, il y apportoit un visage presqu'inconnu, un grand nom qui ne s'attiroit que des louanges, & un mérite qui n'étoit point le mérite de ce pays-là : mais sa gloire a surmonté tous ces dégoûts, & on parlera encore de lui, quand on aura oublié la cour de Louis XIV.

Tragédies du grand Corneille.

MÉDÉE, représentée en - - - - -	1635
LE CID, - - - - - - - - - - -	1637
HORACE, CINNA, } - - - - - - - - -	1639
POLYEUCTE, - - - - - - -	1640
LA MORT DE POMPÉE, - - -	1641
RODOGUNE, THÉODORE, } - - - - - - -	1646
HÉRACLIUS, - - - - - - -	1647
NICOMEDE, - - - - - - - -	1652
PERTHARITE, - - - - - -	1653
ŒDIPE, - - - - - - - - - -	1659
SERTORIUS, - - - - - - -	1662

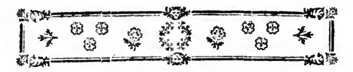
SOPHONISBE, - - - - - - - - 1663
OTHON, - - - - - - - - - - 1664
AGÉSILAS, - - - - - - - - - 1666
ATTILA, - - - - - - - - - 1667
TITE ET BÉRÉNICE, - - - 1670
PULCHÉRIE, - - - - - - - - 1672
SURÉNA, - - - - - - - - - 1674

Comédies.

MÉLITE, - - - - - - - - - - 1625
CLITANDRE, - - - - - - - - 1632
LA VEUVE, - - - - - }
LA GALERIE DU PALAIS, } - 1634
LA SUIVANTE, - - - - }
LA PLACE ROYALE, - - - - 1635
L'ILLUSION COMIQUE, - - - 1636
LE MENTEUR, - - - - - - - 1642
LA SUITE DU MENTEUR, - - 1643
DOM SANCHE D'ARAGON, - - 1651

Opéra.

ANDROMEDE, - - - - - - - - 1651
LA TOISON D'OR, - - - - - 1661



HISTOIRE
DE MÉDÉE.

Nous nous arrêtons fur *Médée*, parce que la repréfentation de cette piece du grand Corneille eft une des époques de la fondation du théatre François. Quelques perfonnes d'un goût, dirai-je épuré, dirai-je difficile, penfent que ce fujet n'eft point fait pour la fcene. Avant de prononcer fur cette queftion, jetons un coup-d'œil philofophique fur l'héroïne de la piece, & diftinguons la vérité fous l'écorce fabuleufe qui l'enveloppe.

Médée a eu dans la haute antiquité autant de célébrité que l'enchanteur Merlin dans la moderne Angleterre, & la Pucelle d'Orléans parmi nous. Malgré les ténebres profondes dont fa vie eft couverte, on peut découvrir quel a été le fondement de cette célébrité ; il s'agit moins ici de l'hiftoire d'une magicienne, que de celle de l'efprit humain.

Les premiers mémoires pour la vie de Médée ont été fournis par les poëtes, c'eſt un tiſſu d'aventures plus incroyables que les *Mille & une Nuits.* On ne revient point de ſon étonnement quand on voit que c'eſt ſur ces fables puériles qu'eſt appuyé l'intérêt dramatique des tragédies de Corneille, de Séneque & d'Euripide; comme ſi dans un ſiecle éclairé, on pouvoit émouvoir le cœur en outrageant la raiſon!

Voici l'hiſtoire poëtique de Médée. Cette princeſſe, petite-fille du Soleil, s'étoit livrée dès l'âge le plus tendre à l'étude de la magie, & ſe ſervoit de ſon art pour évoquer les ombres, changer le cours des aſtres, & intervertir l'ordre des éléments; ce n'eſt pas que le genre humain ait conſervé le ſouvenir de ces révolutions phyſiques du globe, faites pour anéantir tous les êtres organiſés; mais enfin on s'en étoit apperçu dans la patrie de Médée, & il ne convenoit pas à la terre entiere de démentir un petit coin de la Colchide.

Médée étoit tranquille dans le temple du Soleil, ſon grand-pere, quand elle rencontra Jaſon qui venoit à la tête des Argonautes enlever à ſon pere un mouton dont la toiſon

étoit d'or, & qui fervoit de *palladium* à fon petit État. Jafon étoit le plus beau des Grecs, & Médée, fe laiffant aller à la douce magie de l'amour, trahit en faveur de l'étranger, fon pere, fa patrie & fon roi; elle lui donna des herbes enchantées qui l'aiderent bien mieux que fon courage à la conquête du tréfor de la Colchide; & quand l'objet du voyage des Argonautes fut rempli, elle fe laiffa enlever par fon amant, avec la toifon.

Médée arrivée dans la patrie de fon nouvel époux, s'avifa pour donner à la Grece une haute idée de fon pouvoir, de rajeunir le vieil Éfon fon beau-pere: elle fit bouillir, dit Ovide (*a*), dans un grand vafe d'airain des plantes acides & corrofives; elle y joignit de l'écume que la lune répand fur les prés pendant la nuit, les entrailles d'un loup-garou, & la tête d'une corneille qui avoit vécu neuf cents ans; enfuite ouvrant la gorge au vieux roi, elle fit couler tout le fang de fes veines, & introduifit à fa place la nouvelle liqueur qu'elle venoit de préparer: l'enchantement réuffit, &

(*a*) *Métamorphof.* lib. VII.

Éson qui s'étoit endormi âgé de cent ans, ſe réveilla n'en ayant plus que quarante : prodige qui fut atteſté par une foule de témoins oculaires, comme encore aujourd'hui les Tartares qui vont au Tibet atteſtent à leur retour l'immortalité du Grand Lama.

Le bruit de cette merveille engagea Bacchus à deſcendre du ciel pour prier Médée de rajeunir encore les nymphes qui l'avoient nourri ſur le mont Niſa (*a*). La magicienne ne ſavoit pas plus refuſer un dieu qu'un amant, & les nymphes ſe laiſſerent égorger à leur tour pour revenir à l'âge de quinze ans.

Le vieux Pélias, dans le fond de la Theſſalie, fut inſtruit de ces nouveaux phénomenes de la magie ; & ſes filles, pour lui prouver leur tendreſſe, eurent recours à la baguette qui avoit renouvellé la jeuneſſe d'Éſon ; malheureuſement Médée n'aimoit point ces princeſſes, qui l'effaçoient en beauté, & elle ſe joua d'une maniere atroce de leur crédulité ; elle leur promit de rajeunir Pélias, dès qu'elles auroient tiré tout le ſang de ſes veines. Par piété, celles-ci

(*a*) Hygin. *Fab.* 182.

devinrent parricides, mais dès que le vieux roi fut égorgé, Médée leur reprocha leur ſtupidité, & s'envola ſur ſon char traîné par des dragons.

Il falloit que Jaſon ne fût pas tout-à-fait auſſi crédule que les filles de Pélias, puiſqu'il s'expoſa à tout ſon reſſentiment, en épouſant la fille du roi de Corinthe; Médée qui aimoit Jaſon avec autant d'emportement que ſa magie, ſe vengea avec éclat; elle envoya à ſa rivale une robe qui fit ſur elle l'effet de la chemiſe enſanglantée du centaure Neſſus, mit le feu au palais, égorgea les deux enfants qu'elle avoit eus de Jaſon, & ſe ſauva ſur ſon char volant en Aſie, où elle donna ſon nom aux Medes qui tiroient gloire ſans doute d'avoir une origine commune avec une ſorciere & une parricide.

Les hiſtoriens qui ont parlé de Médée, ne ſe ſont pas joués avec autant d'audace que les poëtes de la crédulité de leurs lecteurs. Voici le jugement que les gens ſenſés peuvent porter de cette héroïne, en combinant les récits d'Hérodote, de Diodore de Sicile, & de Pauſanias.

Hécate, mere de Médée, & la Frédegonde de la Colchide, aimoit avec excès la chasse; & quand elle ne trouvoit aucune bête féroce à égorger, elle s'amusoit à tuer des hommes (*a*); elle employa le peu de connoissances qu'elle avoit dans l'histoire naturelle à composer des poisons. Ce fut elle en particulier qui trouva l'aconit; elle épousa Ætes, dont la férocité sympathisoit avec son caractere, & lui donna deux filles, Circé & Médée, à qui elle fit part de tous les secrets de son art destructeur. Circé, née avec le caractere sanguinaire de sa mere, empoisonna son époux. Pour Médée, elle ne fut connue dans la Colchide que par sa bienfaisance. Révoltée de l'usage que son pere avoit introduit d'immoler tous les étrangers qui y abordoient, elle ne s'occupa jamais que des moyens de les dérober à la mort. La botanique qui servoit à sa sœur à composer des breuvages funestes, lui servit à imaginer des contre-poisons, & si la doctrine des mages avoit pu pénétrer dans la Colchide, son peuple

(*a*) Diod. Sicul. *Hist. univers.* lib. 4.

auroit pu prendre Circé pour le génie du mal, & Médée pour la divinité du bien.

Telle eſt cependant la bizarrerie des réputations, que le nom de Médée n'eſt parvenu juſqu'à nous qu'avec toute l'horreur qu'inſpirent les meurtres qui ont le plus outragé la nature ; ce ne ſeroit pas pour la premiere fois que des poëtes en auroient impoſé à la juſtice des ſiecles. Ariſtophane n'a-t-il pas voulu flétrir Socrate ? Horace n'a-t-il pas tenté de faire croire qu'Auguſte étoit un grand homme ?

La vérité ſe peint bien mieux à mon gré dans le froid récit d'un hiſtorien, que dans les ſatires énergiques d'un poëte. Achevons d'analyſer Diodore & Pauſanias.

Un tigre couronné ne protege que ce qui lui reſſemble. Le féroce Ætes ne put pardonner à ſa fille d'aimer les hommes qu'il ne jugeoit bons ſans doute qu'à opprimer ou à empoiſonner ; il la perſécuta avec violence & l'obligea enfin de chercher un aſile dans un temple du Soleil, qui étoit ſur le rivage. C'eſt ſur ces entrefaites que les Argonautes aborderent dans la Colchide. Médée, dont les malheurs augmentoient la ſenſibilité naturelle, inſtruiſit ces

étrangers du péril qui les menaçoit. Jason voulut lui témoigner sa reconnoissance d'un tel service, & entre des jeunes gens de différent sexe, il n'y a qu'un pas de la reconnoissance à l'amour. Médée, qui brûloit de quitter une patrie où elle étoit forcée d'être malheureuse ou homicide, profita de la promesse solemnelle que lui fit Jason de l'épouser, pour abandonner une terre qui dévoroit ses habitants, favorisa les projets de l'étranger pour la conquête de la Toison, & s'embarqua avec les Argonautes.

La Médée de Séneque & d'Ovide, qui probablement n'a jamais existé que dans leurs vers, mit, dit-on, en pieces son frere Absyrte, & disperssa ses membres sur le chemin pour arrêter la poursuite de son pere qui venoit venger ses perfidies. Malheureusement Apollonius de Rhodes, qui vivoit près de trois cents ans avant le précepteur de Néron, & qui a écrit sur l'expédition des Argonautes, dit expressément que ce fut Jason qui assassina Absyrte (*a*); mais le poëte dramatique crut

(*a*) *Argonaut.* lib. IV.

qu'il étoit plus théatral de faire égorger le frere par la sœur ; & pour rendre Médée sublime, on la fit parricide.

L'histoire de Pélias est altérée avec presqu'autant de malignité ; les poëtes qui ont tous parlé du tour abominable que Médée joua aux filles de ce roi de Thessalie, ont affecté de se taire sur les attentats qui attirerent cette horrible vengeance : cependant il étoit avéré que ce tyran avoit forcé Amphinome, mere de Jason, à se percer de son épée ; qu'il avoit empoisonné le pere de ce héros, & égorgé de ses propres mains Promachus son frere, qui étoit encore au berceau (*a*). Jason avoit été bien plus outragé par Pélias, qu'Atrée ne le fut par Thyeste, cependant il s'en faut bien qu'il se vengeât comme lui.

La maniere dont Diodore raconte cette aventure, jette un grand jour sur les prétendus prodiges de Médée ; voici le récit de cet historien. Les Argonautes voulurent punir Pélias de ses crimes ; mais il étoit difficile à cinquante-trois hommes d'attaquer dans sa capitale un

(*a*) Diod. Sicul. *Hist. univers.* lib. 4.

roi défiant & ombrageux, qui ne marchoit qu'au milieu d'une foule de gardes. Médée substitua à la force un grand nombre d'artifices; elle blanchit ses cheveux avec une composition particuliere, & rida son visage pour lui imprimer le caractere de la vieillesse; ensuite elle entra dans la ville à la pointe du jour, portant avec elle une statue de Diane. A peine parut-elle dans la premiere place publique, que saisie tout-à-coup d'enthousiasme, elle annonça aux habitants que la divinité qu'elle leur montroit venoit exprès des contrées Hyperboréennes faire leur salut & celui de leur roi. Le peuple qui se laisse mener par l'enthousiasme & les spectacles, tomba aux genoux de la statue & de sa prêtresse. L'épidémie religieuse gagna bientôt le palais, & Médée annonça au roi qu'elle venoit le rajeunir : pour lui donner une haute idée de son pouvoir en ce genre, elle se retira un instant dans un cabinet, fit disparoître les rides de son visage, rendit à ses cheveux leur couleur naturelle, & parut aux yeux de la cour avec toute la fraîcheur de la jeunesse & l'éclat de la beauté. Ce prestige acheva de convaincre le

vieux tyran, & il ordonna à ses filles d'obéir en tout à la magicienne ; ce fut alors que Médée ordonna aux princesses d'égorger leur pere. Quand l'attentat fut exécuté, elle monta sur la terrasse du palais, sous prétexte d'invoquer la Lune, & donna un signal aux Argonautes pour leur annoncer la mort de Pélias. Ils franchirent aussitôt les murs du palais, déroberent Médée à la vengeance du peuple, & donnerent un nouveau roi à la Thessalie.

Médée arrivée à Corinthe, profita de ses connoissances politiques & naturelles pour délivrer la ville d'une grande famine : elle vécut dix ans avec son époux, toujours aimée, dit Diodore, soit à cause de sa beauté, soit à cause de sa vertu. La beauté disparut enfin, & Jason qui avoit trop de tempérament pour rester l'époux de la vertu, répudia sa bienfaitrice, & donna sa main & son cœur à une fille du roi de Corinthe ; pour comble d'outrages, Créon exila cette princesse, & ne lui donna qu'un jour pour sortir de ses États. Médée désespérée embrasa le palais avec une espece de feu grégeois, &

après avoir vu périr sa rivale & son pere, se retira à Athenes, où Égée l'épousa & en eut un fils qui gouverna les Medes & leur donna son nom.

Le peuple des lecteurs qui ne croit qu'à la Médée d'Ovide, seroit bien encore plus surpris, si on lui prouvoit que son célebre parricide, qui fait le dénouement de toutes les tragédies dont elle est l'héroïne, n'est qu'une calomnie des poëtes. Or, voici en propres termes ce qu'en dit Élien : " j'ai lu que tout ce qu'on a dit de „ Médée étoit faux ; que ce n'est point à elle, „ mais aux Corinthiens qu'il falloit imputer „ la mort de ses enfants ; que ce fut à leur „ priere qu'Euripide inventa cette fable dont „ il plaça la scene dans la Colchide, & en „ fit le sujet de sa tragédie ; enfin que l'art „ du poëte a fait prévaloir le mensonge sur „ la vérité „ (*a*). Il y a des auteurs qui spécifient jusqu'à la somme que donnerent les Corinthiens pour engager le poëte à en imposer à la postérité ; elle étoit de cinq talents (*b*) :

(*a*) *Hist. diverf.* lib. v, cap. 21. — Je me sers de la traduction de M. Dacier.

(*b*) Voyez Apollodore, *biblioth.* lib. 1, cap. 9, & les

enfin pour varier les monuments de l'erreur historique que je réfute, je citerai un tombeau élevé dans Corinthe en l'honneur de ces deux fils de Médée, qui y avoient été injustement lapidés, & par lequel on crut expier un pareil attentat; ce tombeau subsistoit encore du temps de Pausanias (*a*).

Voilà donc Médée physicienne, Médée l'héroïne de la bienfaisance, Médée qui n'eut jamais que les douces foiblesses de l'amour; la voilà, dis-je, mise au rang des Locuste & des Brinvilliers, parce qu'il a plu à des poëtes d'augmenter l'intérêt de leurs drames. Si l'on vouloit ainsi ne discuter que les faits qui caractérisent les personnes célebres, & oublier les satires & les panégyriques, on parviendroit à faire une histoire philosophique des réputations, qui manque à notre littérature.

---

auteurs cités par le scholiaste d'Euripide. — *Euripid. Tragœd.*, édition de Barnès, in-folio, pag. 15.

(*a*) Voyez son *Voyage de Corinthe.*





DE LA MÉDÉE D'EURIPIDE.

MAINTENANT qu'on connoît Médée, il eſt néceſſaire, pour le progrès de l'art dramatique, de voir comment Euripide, en dénaturant ſon ſujet, a pu intéreſſer le peuple de la terre dont il étoit le plus aiſé de bleſſer la délicateſſe.

Le ſuccès de la *Médée* Grecque mérite d'autant plus notre attention, qu'elle parut dans un temps où Athenes étoit le centre du bon goût. Homere, le légiſlateur des arts chez tous les peuples qui ne ſont pas barbares, ne vivoit plus dans la Grece que par ſes ouvrages. Pindare avoit appris à ſa langue le ſecret de ſa force, & Anacréon celui de ſa molleſſe; Thucydide ſubſtituoit alors l'hiſtoire aux romans d'Hérodote; Platon faiſoit preſſentir à la philoſophie qu'elle pouvoit être éloquente,

& le théatre créé par Eſchyle ſe conſoloit de ſa vieilleſſe, en voyant le génie vigoureux de Sophocle, l'élégante douceur d'Euripide & le cyniſme ingénieux d'Ariſtophane.

Il eſt utile ſur-tout, pour le progrès de l'art, d'obſerver la marche du génie d'Euripide, parce que de tous les poëtes Grecs, c'eſt celui qui a porté le plus de lumieres dans les profondeurs du cœur humain. Ce grand homme a peint la nature, comme ſi Dieu l'avoit admis au ſpectacle de la création.

Euripide a ſur-tout connu particuliérement l'eſprit du ſexe, cet eſprit mobile & changeant, que celles-mêmes qui le poſſedent ne peuvent définir, & que le philoſophe ſaiſit bien moins qu'il ne le devine.

On ſe tromperoit cependant, ſi on croyoit qu'Euripide qui avoit profondément étudié les femmes, qui ſavoit dévoiler leur ame, qui les avoit aimées ſans doute; on ſe tromperoit, dis-je, ſi l'on s'imaginoit qu'il a fait de l'amour le mobile de ſes tragédies; excepté dans ſon *Hyppolite* où cette paſſion joue le premier rôle, par-tout ailleurs elle n'a que peu ou point d'influence. Le poëte, en mettant des

héros ſur la ſcene, a cru ne devoir montrer d'eux que ce qui les diſtingue du vulgaire, & non ce qui les en rapproche.

Racine, le poëte qui après Euripide a le mieux connu les routes ſecrettes du cœur humain ; l'inimitable Racine, qui a tant étudié les Grecs, n'a conſulté que lui-même & les mœurs énervées de ſa nation, quand il a oſé de temps en temps donner la ceinture de Vénus à Melpomene ; & s'il n'eût été que le poëte de l'amour, il ne ſeroit pas devenu notre Euripide.

Comment Euripide auroit-il fait de l'amour le mobile de ſes tragédies ? les légiſlateurs de la Grece ne toléroient les ſpectacles, qu'à condition qu'ils inſpireroient ſans ceſſe les vertus mâles des républicains. Athenes n'étoit point Perſépolis, & ſon amphithéatre, peu fait pour un deſpote, des eunuques & des ſatrapes, étoit compoſé des Platon, des Ariſtide & des Miltiade, c'eſt-à-dire, de citoyens vertueux, de héros guerriers, & de philoſophes.

Médée elle-même, dont le ſujet prêtoit ſi naturellement à un épiſode d'amour, n'en admet point dans le théatre Grec. Les dra-

matiques modernes qui ont composé des *Médées* ont presque tous tiré un grand parti de la maîtresse de Jason, mais dans Euripide elle ne paroît pas une seule fois sur la scene.

Les principaux personnages de la *Médée* Grecque, sont avec l'héroïne de la piece, Jason, Créon roi de Corinthe, Egée roi d'Athenes, la nourrice de Médée, & ses deux enfants avec leur gouverneur. Ces deux enfants ne jouent pas dans Euripide le rôle attendrissant que joue Joas dans notre inimitable tragédie *d'Athalie ;* mais aussi ils ne sont pas des personnages muets, comme ceux *d'Inès de Castro.*

ACTE PREMIER.

La scene s'ouvre par un monologue de la nourrice de Médée. Le sujet de la piece y est présenté avec tant d'art, qu'on s'apperçoit à peine de sa longueur ; les anciens le regardoient comme le chef-d'œuvre des expositions, & Phedre le fait assez entendre dans le prologue d'une de ses fables, ce Phedre formé par son génie encore plus que par Ésope, & que nous

avons regardé comme un modele parfait, jusqu'à ce que nous ayons eu un la Fontaine.

Comme il y a dans cette premiere scene de la *Medée* Grecque, beaucoup de détails de haute poësie, il m'a paru nécessaire d'essayer de la traduire en vers; on ne rend pas plus avec de la prose les grandes images des poëtes, qu'un dessinateur ne rend au crayon la Transfiguration de Raphaël, & la Nuit du Correge.

Quelle main téméraire osa sur ces rivages
Arracher des sapins qui touchoient aux nuages?
Si le navire Argo, fait de ce bois sacré,
Tranquille dans un port, & des Grecs ignoré,
N'eût point cherché Colchos au travers des naufrages;
Si l'essaim de héros, qu'il portoit dans ses flancs
Pour ravir la toison n'eût affronté les vents,
Médée inaccessible au chagrin qui l'accable,
Plus heureuse sans doute, eût été moins coupable.
Ce voyage fatal égarant sa raison
D'un amour insensé l'embrasa pour Jason;
Alors elle n'ouvrit que des conseils perfides;
Alors de Pélias les filles moins timides
S'armerent d'un couteau pour rajeunir Eson,
Et l'amour paternel les rendit parricides.
Si le jour où l'hymen couronna ces amants,
Jour serein dont mes yeux ont vu briller l'aurore,
Dans Corinthe du moins pouvoit reluire encore!

Médée exerçoit peu l'art des enchantements ;
Aux désirs de Jason, par une adresse utile,
Elle savoit plier son humeur indocile,
Et son cœur l'enchaînoit bien plus que ses serments.
Ce temps n'est plus ; épris d'une flamme fatale,
Jason à l'infortune abandonne ses fils,
Et bravant de leur mere & la haine & les cris,
Va bientôt à l'autel couronner sa rivale ;
Médée ouvre son ame à ses ressentiments,
Elle atteste les dieux qui vengent le parjure,
Et maudit dans l'hymen l'amour & la nature ;
En proie à la douleur qui consume ses sens,
L'œil fixé vers la terre & baigné de ses larmes,
Chaque instant qu'elle vit est fatal à ses charmes ;
Je n'oppose à ses maux que des soins impuissants.
Tantôt, tel qu'un rocher, son cœur semble insensible ;
Tantôt se réveillant de ce sommeil affreux,
Elle remplit les airs de ses cris douloureux ;
Le passé lui présente un souvenir pénible ;
Elle regrette un roi qui lui donna le jour,
Qui comptoit que sa main fermeroit sa paupiere,
Et dont elle trahit l'espérance derniere,
Pour suivre un séducteur qui la quitte à son tour.
Sa voix foible & mourante appelle la patrie ;
Jusqu'aux bords du tombeau condamnée à souffrir,
Elle sent que du moins il est doux de gémir
Sur le sol fortuné qui nous donna la vie.
Tout l'aigrit, tout la blesse en ces affreux moments ;
L'aspect même des fils dont Jason la fit mere,

Loin de porter en elle un calme salutaire,
De son cœur trop sensible irrite les tourments....
L'avenir, à mes yeux, offre une nuit profonde,
Mais je connois Médée; un esprit si hautain
Ne fait point en secret dévorer un chagrin :
J'entrevois des horreurs dont frémira le monde,
Je crains que de ses jours éteignant le flambeau,
De son lit nuptial elle n'entre au tombeau;
Je crains que sous ses coups notre roi ne périsse :
Qui sait si, pour punir le perfide Jason,
On ne la verra pas inventer un supplice,
Dont la postérité s'indigne avec raison?
Je connois les replis de son ame implacable;
Personne impunément ne la rendit coupable....
Mais je vois ses enfants entrer sous ces lambris,
Des chagrins de leur mere ils ne sont pas instruits;
Age heureux où l'on vit exempt de défiance,
Sans avoir du malheur la triste expérience!

Le grand mérite de cette scene est en effet que le sujet de la tragédie y est exposé avec la plus grande clarté. On y voit en raccourci le tableau des malheurs de Médée, & l'histoire de ses amours; on y pressent jusqu'à l'horrible catastrophe qui doit faire le dénouement.

Une pareille scene est un chef-d'œuvre sans doute, si on la met en parallele avec les

parades héroïques de Thefpis, où ce tabarin, du haut de fon chariot, difoit au peuple affemblé : je fuis Agamemnon, & vous allez voir le facrifice d'Iphigénie.

Mais cette même fcene, mife en oppofition avec nos modeles dramatiques, n'a point de droit à notre enthoufiafme. Le poëte y parle bien plus que le perfonnage, & un pareil monologue, à des yeux exercés, ne paroît pas différer effentiellement d'un prologue.

Une belle expofition eft celle de la foible tragédie d'*Othon*; on y apprend l'hiftoire des révolutions de Rome, après la mort de Néron, comme fi on lifoit les *Annales* de Tacite.

Je les voyois tous trois fe hâter fous un maître,
Qui, chargé d'un long âge, a peu de temps à l'être ;
Et tous trois à l'envi s'empreffer ardemment
A qui dévoreroit ce regne d'un moment.

On voit dans ces quatre vers feuls, le portrait du vieil empereur, & celui des trois combattants qui le gouvernent ; on y lit, que l'empire eft un fardeau trop pefant pour la tête glacée de Galba, & que chaque fcene de la piece, fi elle eft bien faite, doit conduire à fon détrônement.

Obſervons encore que ces vers, quoique d'*Othon*, ſont dignes de Corneille, créateur de *Cinna* & de *Rodogune*. C'eſt ſur-tout dans une premiere ſcene, où il ne peut y avoir d'intérêt, que le ſtyle doit avoir toute ſa pompe. Il faut, quand on ne peut parler au cœur, en impoſer du moins à l'eſprit par la magie des vers.

Racine, qui avoit étudié l'art dramatique dans ſon génie & dans les fautes d'Euripide, paroît avoir réuſſi, depuis *Andromaque*, dans preſque toutes ſes expoſitions. Celle de *Bajazet* ſur-tout eſt un chef-d'œuvre, qu'on ſentira bien plus par la lecture que par l'analyſe.

Au reſte, toutes les tragédies n'ont pas un beſoin eſſentiel d'expoſition. Il y en a où l'intrigue doit marcher dès la premiere ſcene, telle eſt la *mort de Céſar*. Le titre ſeul fait connoître aſſez le ſujet, & l'expoſition eſt dans l'affiche.

Quelquefois un grand ſpectacle a ſuffi pour mettre au fait le ſpectateur, de l'intrigue dramatique; telle eſt à la levée de la toile, celui de *Tancrede*. Cependant, ce ſeroit un autre

excès

excès d'abandonner au décorateur l'expoſition des tragédies ; jamais au théatre de la raiſon les plus belles machines de Servandoni ne rempla-ceront quatre vers de Corneille.

Cette théorie des expoſitions peut paroître longue, mais non déplacée dans une *Hiſtoire du Théatre*. Je reviens à la *Médée* d'Euripide.

Les enfants de Médée entrent dans la ſcene ſuivante avec leur gouverneur, car les anciens obſervoient avec ſcrupule toutes les bien-ſéances ; ils penſoient avec raiſon que le théa-tre devoit être le tableau fidele de tout ce qui ſe paſſe dans le ſein des familles.

C'eſt encore en vertu des bienſéances théa-trales, que le gouverneur demande à la nourrice pourquoi elle a abandonné ſa maîtreſſe ; celle-ci lui répond que ſon déſeſpoir étoit parvenu à un tel degré de violence, qu'elle s'étoit dérobée à ſes regards pour venir l'exhaler au ciel & à la terre. — Réponſe adroite, qui ſert encore à la juſtification du monologue.

Le gouverneur apprend que Médée doit s'attendre à de nouveaux malheurs, mais il ne les ſpécifie pas. La nourrice veut être éclairée, on héſite ; elle inſiſte : elle l'en con-

jure même *par sa barbe*. Trait qui caractérise les mœurs antiques, & qui feroit rire le parterre de Paris, sans être pour cela ridicule. Enfin, le gouverneur annonce que Créon a dessein d'exiler de Corinthe Médée avec ses enfants. " Jeunes infortunés, s'écrie la nour-„ rice, quoi! Jason vous abandonneroit-il? „ Quel pere, grands dieux! je ne demande „ pas sa mort; mais il est bien coupable. „ — On voit que ce vers est jeté pour rendre odieux Jason, & intéresser les spectateurs au sort de Médée. La nourrice recommande ensuite au gouverneur de tenir ses éleves toujours éloignés de leur mere; „ car son désespoir est sur le „ point de s'exhaler: & plût aux dieux, „ ajoute-t-elle, qu'il tombât sur ses ennemis „ & non sur tout ce qui lui doit être cher! „ — Pierre d'attente qui laisse entrevoir toute l'horreur de la catastrophe.

A la troisieme scene, on entend les imprécations de Médée. Cette princesse en vient jusqu'à désirer la ruine de Corinthe & la mort de ses enfants. Ses plaintes sont entrecoupées par treize vers d'ingénieuses & ennuyeuses moralités sur les chagrins des rois.

Jusqu'ici le poëte a montré une adresse admirable dans son exposition, mais la scene suivante me paroît plus digne des talents naissants de Thespis, que du génie perfectionné d'Euripide.

D'abord, le chœur des dames Corinthiennes dit qu'il a écouté aux portes, & qu'il accourt aux cris de Médée. Dans ce moment, les gémissements de la princesse se font encore entendre à la nourrice, qui se lasse enfin *d'exhaler les siens au ciel & à la terre*, & part pour calmer ceux de sa maîtresse. Mais comme la douleur des femmes Grecques est toujours un peu verbeuse, elle fait, avant de s'en aller, une longue réflexion sur la musique. „On a „ inventé le chant, dit-elle, pour égayer les „ festins; mais ne valoit-il pas mieux trouver „ le secret de calmer ces chagrins dévorants „ & ces vengeances atroces, qui conduisent „ au renversement des trônes ? C'est à guérir „ de tels maux qu'il falloit employer l'har„ monie.„ — Buchanan & Grotius, qui étoient plus en état de traduire Euripide que de l'imiter, ont trouvé cette pensée si belle, qu'ils l'ont rendue chacun à leur maniere dans

la langue d'Horace, j'ai presque dit dans son style (*a*).

(*a*) Ceux qui aiment encore à lire des vers dignes du siecle d'Auguste, ne seront pas fâchés de retrouver ici ces deux couplets. Voici celui de Grotius.

Nil me peccet judice, si quis
Proavos multùm sapuisse neget;
Placuit thalamos quibus & festas
Ornare dapes carmine, lætas
Quod mulceret molliter aures:
Et multifidis nemo camœnis
Docuit stygios sistere luctus,
Undè & mortes & funesti
Casus totas vertêre domos.
Atqui potiùs debuit istis
Musa mederi; nam quid cœnâ
Ridente juvat tendere vocem,
Cum res per se sit grata satis,
Dulcis mortalibus esca?

Voici le couplet de Buchanan.

Nil peccavit veterum læva ac
Præpostera qui vocet ingenia,
Qui cantus ad sacra deorum,
Ad convivia festasque epulas
Instituêre, illecebras gratas
Auribus. Suaviloquum carmen
Nemo invenit, quo sedaret

Ariſtophane de ſon côté l'a parodiée, ce qui ſeroit peut-être un témoignage pour Euripide ; car ce ſatirique méchant & jaloux n'auroit pas expoſé à la riſée des vers obſcurs, puiſqu'il dédaigna toujours d'immoler des victimes qui n'étoient pas illuſtres.

Pour ajouter encore à la célébrité de cette ſcene, les quatre derniers vers du chœur, qui regardent les dangers de la navigation de Médée à Corinthe, ſont le germe de la prédiction de la découverte du nouveau monde, que nous verrons dans le premier chœur de Séneque. Toutes ces autorités ne rendent pas cette ſcene plus théatrale aux yeux de l'homme de goût, qui n'étant ni ancien, ni moderne,

---

Triſtes animi curas, undè
Mortes plurimaque mala erumpunt
Everſura domos. Verùm iſtis
Cantu medicari utilius erat.
Ad lautas epulas quid fruſtrà
Ilia tendunt, copia ubi dapis
Præſente animum lætitiâ explet ?

Il eſt certain que ces amplifications ſont meilleures dans une note, que dans une tragédie.

ni Grec, ni Latin, ni François, a peut-être ſeul le droit de les juger tous.

ACTE II.

Médée paroît avec le chœur ; elle s'inſinue avec beaucoup d'adreſſe dans l'eſprit des Corinthiennes, & leur fait entendre que ſa cauſe eſt moins la ſienne que celle de tout le ſexe. „ Nous, dit-elle, nous les plus malheureux „ de tous les êtres intelligents, il nous faut „ d'abord acheter un époux qui devient notre „ maître, & s'il nous outrage, le divorce „ qu'il nous a rendu néceſſaire nous eſt inter- „ dit. „ — Quand Médée s'apperçoit que le chœur eſt gagné, elle lui propoſe de garder le ſilence, ſi elle trouve le moyen de ſe venger & de Jaſon & du roi ; les Corinthiennes lui promettent le ſecret, & atteſtent la légitimité de ſa vengeance.

Il n'y a dans cette ſcene ni vers ampoulés, ni ſentences, ni de ces brillantes tirades avec leſquelles le faux bel eſprit ſubjugue nos parterres : mais il me ſemble que ſon effet théatral n'a pu être deviné que par un homme de génie. Euripide, du même trait, juſtifie le

projet de vengeance de Médée, & la préfence des Corinthiennes, pendant qu'il s'exécute; il jette de l'intérêt fur une femme parricide, & diminue l'atrocité du filence du chœur près de la cataftrophe; enfin, il prépare tout dans la pièce & fait prefque pardonner le choix du fujet. Tout cela fe fait avec quelques vers; voilà le comble de l'art, & je reconnois ici Euripide tout entier.

Créon arrive fur le théatre. „ Je t'ordonne, „ dit-il à la princeffe, de quitter à l'inftant „ Corinthe avec tes deux fils; oui, c'eft moi qui „ ai prononcé l'arrêt de ton banniffement, & „ je ne rentrerai pas dans mon palais que tu „ ne l'aies exécuté. „ — Trait de férocité qui redouble l'intérêt pour Médée; cependant la princeffe cherche à gagner fon tyran : celui-ci profite de fa douceur encore plus que de fes emportements, & lui répete fon arrêt. Médée infifte, & a recours aux prieres les plus touchantes. Créon la menace alors de la faire arracher du palais par violence. " Eh bien! „ je pars, dit-elle; mais accordez-moi un „ jour afin de pourvoir à la fureté de mes „ enfants. — Je n'ai pas le cœur d'un tyran,

„ répond le roi ; je t'accorde ta demande, „ mais ſi l'aurore demain te retrouve à Corinthe, je te punis de mort. „

A peine Créon s'eſt-il retiré que Médée dévoile toute ſa rage : " croyez-vous, dit-elle „ aux dames de Corinthe, que ſi je n'euſſe „ tramé un projet de vengeance, je me ſerois „ avilie à flatter un tyran ? Il m'accorde un „ jour, ce jour me ſuffira pour immoler trois „ victimes. „ — Le chœur toujours dévoué à Médée gémit de la double tyrannie de ſon roi & de ſon époux, & partage le crime de l'infortunée en le juſtifiant.

ACTE III.

Cet acte s'ouvre par l'entretien de Médée & de Jaſon ; cet entretien d'un époux infidele & d'une femme dédaignée, exigeoit le plus grand art de la part du poëte, pour ne point bleſſer la délicateſſe Athénienne. Virgile dans un ſujet pareil, eut beſoin de tout ſon génie pour ne pas défigurer le dénouement du bel épiſode des amours de Didon & d'Énée : voyons ſi l'auteur de l'*Enéide* a lutté avec ſuccès contre le rival de Sophocle.

Jaſon dit d'abord qu'il a tout tenté pour empêcher l'exil de Médée, & il ajoute qu'il vient pour fôurnir aux frais de ſon voyage (effet de la ſimplicité des mœurs Grecques, dont nous ſouririons moins, ſi les nôtres n'étoient pas dépravées.) Médée interrompt Jaſon, & lui dit qu'elle ne ſauroit ſoulager ſa douleur *qu'en lui diſant des injures ;* elle lui reproche tous ſes bienfaits, la conquête de la Toiſon, le meurtre de Pélias, &c. ; elle ajoute qu'il n'auroit dû l'abandonner, que ſuppoſé qu'elle eût été ſtérile (ce qui n'eſt ni dans nos mœurs ni peut-être dans celles de la nature). „ Chargée de tes mépris, continue-t-elle, où porterai-je mes pas ? Sera-ce à Colchos, &c. „ Ce couplet eſt le germe de ces beaux vers de Racine :

Chargé du crime affreux dont vous me ſoupçonnez,
Quels amis me plaindront quand vous m'abandonnez ?

Le trait ſublime de Médée : „ O dieux ! „ comment connoître un méchant homme ? „ ne devroit-il pas y avoir des ſignes certains „ pour le caractériſer ? „ Ce trait, dis-je,

eſt encore plus ſûrement l'origine de ce beau couplet de Théſée :

. . . . . Grands dieux ! à ce noble entretien,
Quel œil ne ſeroit pas trompé comme le mien ?
Faut-il que ſur le front d'un profane adultere,
Brille de la vertu le ſacré caractere ?
Et ne devroit-on pas à des ſignes certains
Reconnoître le cœur des perfides humains ?

Revenons à Euripide. Jaſon reproche à Médée ſon babil effréné, & il babille lui-même auſſi long-temps qu'elle. Il prétend que cette princeſſe lui doit de la reconnoiſſance pour l'avoir tirée d'un climat barbare, & l'avoir tranſportée dans une région auſſi polie, & auſſi ſenſible au mérite des femmes que la Grece ; il juſtifie enſuite ſon hymen d'une maniere encore plus étrange ; il prétend qu'il n'épouſe la fille du roi de Corinthe, que pour *vivre avec plus d'aiſance*, & procurer un appui à Médée & à ſes enfants. Le chœur alors interrompt le prince pour lui dire qu'il n'eſt qu'un ſophiſte ; & Jaſon, confondu par Médée, finit par lui propoſer de l'argent *de ſa propre caſſette*, afin de faire ſon voyage.

Médée dit qu'elle ne veut rien d'un perfide, & le renvoie dans les bras de sa rivale, couronner un hymen *qui, grace au ciel, lui coûtera plus d'un remords.*

Le chœur s'amuse, dans la scene suivante, à chanter l'amour & le bonheur de vivre au sein de sa patrie.

Dans la scene troisieme, on voit tomber des nues un certain Egée, roi d'Athenes, qui étoit sorti de ses États, pour aller demander à Apollon un héritier de son trône. Dans ce temps-là les rois voyageoient beaucoup, & les peuples n'en étoient pas plus mal gouvernés. „ Quoi ! dit Médée au prince errant, vous „ êtes marié, & vous n'êtes pas pere !...... „ Pour moi, aussi malheureuse que vous, j'ai „ épousé Jason & je ne suis plus son épouse. „ (intrigue de comédie, bien plus naturelle dans la farce de *Démocrite*, que dans une tragédie de *Médée.*) „ O Egée ! ajoute-t-elle, recevez- „ moi dans vos États ; vous ne savez pas quel „ trésor vous trouverez en moi, *j'ai un art* „ *infaillible pour vous faire des enfants.* — „ Tant mieux, répond Egée, car je me crois „ inhabile à me faire des successeurs. „ — Il

finit par prêter ferment qu'il n'abandonnera jamais Médée : il part, & le chœur lui fouhaite un bon voyage.

Après cette fcene incroyable, digne de Corneille auteur de *Clitandre*, plutôt que de Corneille auteur de *Cinna*; Médée tranquille fur fon afile, expofe tout le plan de fa vengeance, tel que le préfent empoifonné qu'elle deftine à fa rivale, & le maffacre de fes enfants. Elle envoie fa nourrice chercher Jafon, & lui recommande, foit en qualité de femme, foit en qualité de fa confidente, de garder le filence, & de fervir fes fureurs.

L'acte eft terminé par le chœur, qui fait l'éloge d'Athenes, & gémit fur le parricide dont cette ville va être le témoin.

Je n'ofe caractérifer cet acte d'Euripide : c'eft à l'homme de goût, qui ne fe laiffe point féduire par les noms, à décider s'il y a un feul théatre dans l'Europe où il pût réuffir : au refte, Euripide eft fi grand par lui-même, il a rendu un fervice fi important au théatre, en remplaçant Sophocle & en créant Racine, qu'on ne fauroit, en le critiquant, faire le tort le plus léger à fa mémoire.

ACTE IV.

Médée eſt en ſcene avec Jaſon & ſes enfants, & elle exécute à la lettre tout ce qu'elle a promis de faire dans la ſcene IV de l'acte précédent ; elle commence par demander pardon à ſon époux de ſes emportements, l'approuve juſque ſur l'hymen politique qu'il vient de conclure, & ordonne à ſes enfants d'embraſſer leur pere pour ſerrer les nœuds de la réconciliation. Jaſon, aſſez crédule pour ne pas ſoupçonner la bonne-foi de Médée, ſouhaite à ſes enfants toutes ſortes de proſpérités ; celle-ci amene peu-à-peu ſon mari à employer l'entremiſe de Glauca, pour empêcher l'exil de ſes enfants. Afin d'y réuſſir plus aiſément, elle propoſe de lui envoyer une robe ſuperbe que ſa famille tient du Soleil, & une couronne d'or ; Jaſon d'abord s'oppoſe au préſent, & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il dit à Médée que Glauca ſera plus heureuſe avec le cœur de ſon nouvel époux, qu'avec tout l'or de l'Europe. „ Non, dit Médée, l'or touche même „ les dieux ; je racheterois l'exil de mes en„ fants, non-ſeulement avec mon or, mais

„ avec ma vie. „ — Alors Jaſon ſe retire, & ſes enfants vont porter à Glauca le préſent empoiſonné de ſa rivale.

Il eſt bien extraordinaire que juſqu'ici Euripide n'ait pu faire parler enſemble Médée & Jaſon ſans manquer ſa ſcene; il ſemble qu'il ne déploie ſon génie que lorſque ſes acteurs n'ont rien à ſe dire, & que toutes les fois que ſon ſujet le porte, il ſoit au deſſous de lui.

On pourroit auſſi s'étonner du foible rôle que joue Jaſon dans la *Médée* d'Euripide, dans celle de Corneille, dans celle de Longepierre, & dans toutes les *Médées* connues; il n'intéreſſe guere que dans Séneque, lorſqu'il n'eſt pas déclamateur.

Le chœur, dans la ſeconde ſcene, prévoit les effets de la vengeance de Médée, & gémit ſur ſes parricides.

Le gouverneur des enfants de Médée vient annoncer dans la ſcene ſuivante que Glauca a reçu le préſent fatal, & que ſes éleves ne ſont plus exilés; Médée ſoupire & le renvoie.

Voici une ſcene où je retrouve Euripide,

le génie & la nature. Médée jetant un regard attendrissant sur ses enfants: „ O mes fils, „ mes fils! dit-elle: il vous reste une patrie; „ ce palais vous offre un asile où vous „ vivrez.... privés d'une mere; pour moi, „ fugitive, exilée, je vais traîner mes jours „ flétris dans des climats barbares: je n'aurai „ point l'avantage flatteur de vous voir dans „ la fleur de la jeunesse, de vous choisir des „ épouses, & d'allumer pour vous les flam- „ beaux de l'hyménée. O suite fatale de mes „ emportements! c'est donc en vain que je „ vous ai portés dans mes flancs, que je „ vous ai mis au jour avec douleur, & qu'il „ m'en a coûté tant de soins pour élever „ votre enfance! je me flattois autrefois que „ vous deviendriez mon appui, que vous „ protégeriez ma vieillesse, & que des mains „ si cheres me fermeroient les yeux; espoir „ si doux pour les humains, vous n'êtes plus „ rien pour moi. C'en est fait, privée de mes „ fils, je vais traîner ma vie dans l'ennui „ & dans l'amertume: vous-mêmes, contraints „ de subir les caprices d'une marâtre, vous ne „ me verrez plus, moi qui suis votre mere....

„ Infortunés enfants, ah! pourquoi tournez-„ vous ſur moi vos regards? que ces derniers „ ſouris me déchirent le cœur!... Dieux! à „ quoi me réſoudre? mon ame trop tendre „ ſe partage. Non, mes mains ne ſe ſouilleront „ pas d'un parricide : j'emmenerai mes fils... „ pour me venger d'un perfide, dois-je me „ rendre à jamais malheureuſe? non non, je „ révoque un arrêt barbare,... mais le traître „ va donc ſe rire impunément de Médée : „ ma fureur commence à renaître ; que mon „ crime ſoit à ſon comble. „ &c. — Médée combat encore entre la pitié & la vengeance, & enfin elle ſe détermine au parricide.

Cette ſcene vraiment pathétique ne ſe trouve dans aucune *Médée* connue : cependant le ſujet la faiſoit naître : c'étoit auſſi le ſeul moyen d'intéreſſer pour l'héroïne de la piece, lors même qu'elle devient une cannibale.

Le chœur finit cet acte, par de froides moralités ſur le bonheur du célibat.

ACTE V.

ACTE V.

Médée paroît dans l'attente d'un grand événement, lorsqu'un officier du palais entre, & lui apprend la mort de Créon & de sa rivale: elle se hâte d'en demander les détails, assurant que ce seroit une double volupté pour elle de savoir que ses ennemis étoient morts dans les horreurs du désespoir. L'officier fait alors son récit, qui seroit du dernier pathétique pour nous, si l'idée de la magie n'en détruisoit sans cesse l'effet. Médée au comble de la joie, déclare au chœur qu'il ne lui reste plus qu'à consommer sa vengeance, qu'elle va égorger ses enfants, & que puisque leur-mort est résolue par les destins, il vaut mieux qu'ils périssent de la main qui les fit naître. Ce sang froid révolte contre Médée, & encore plus contre Euripide; il falloit que dans un moment, où la perfidie de Jason seroit à son comble, Médée, dans un accès de délire, égorgeât ses enfants, s'en repentît aussitôt, & cherchât à s'en punir.

On a observé comme un grand trait de sagesse du poëte Grec, que Médée emmene ses enfants derriere la scene pour les égorger;

pour moi, j'avoue que c'eſt le trait qui m'indigne le plus contre Euripide. Quoi ? Médée a le temps de quitter le théatre, & elle devient parricide ! Si elle fait un pas hors de la ſcene, c'eſt un monſtre : ce pas ſeul ſuffit à l'homme de goût, & la tragédie eſt jugée.

Mais, dit Horace, c'eſt un précepte immémorial de ne point enſanglanter le théatre. Eh ! que m'importent toutes ces bienſéances théatrales, quand mon cœur ſe révolte ? déchirez mon ame par des traits pathétiques ; mais ne l'indignez pas par des atrocités : je reſpecte Euripide, j'admire Horace quand il n'eſt pas un vil adulateur, mais je ne me tiens qu'au jugement de la nature.

La ſeconde ſcene dut faire un grand effet ſur les Athéniens ; le chœur s'adreſſe au Soleil, pour l'engager à arrêter le bras d'une Furie. Dans l'intervalle, on entend les cris des deux enfants qu'on égorge. " Ah dieux ! s'écrie „ l'un, comment échapper au poignard de ma „ mere ? — ô mon frere, dit l'autre, c'en eſt „ fait de nous. „ — Le chœur s'avance pour leur prêter du ſecours. „ Oui, accourez, dit „ une des deux victimes : déjà le filet de la

„ mort nous environne. „ — Le chœur ne peut forcer la barriere, & s'en console en disant à Médée des injures.

Cependant Jason accourt avec les Satellites: il se précipite sur la scene, cherchant Médée, & voulant venger sur elle la mort du roi & de son épouse. Le chœur lui apprend le nouvel attentat de cette furie, & Jason ordonne à sa suite d'enfoncer la porte de son asile.

Les portes tombent, & Médée paroît sur son char volant, ayant à ses pieds les cadavres de ses enfants. Jason lui reproche tous ses crimes très-longuement, & Médée lui répond de même; scene froide, car les grandes douleurs ne s'amusent pas à parler. Dans la suite le dialogue devient plus serré, mais on reconnnoît toujours le poëte, & rarement le personnage.

JASON.

Te voilà aussi dans la douleur, & tu partages les maux que tu me fais.

MÉDÉE.

Que m'importe ma douleur, pourvu qu'un traître ne se rie pas de ma vengeance?

JASON.

O mes enfants!... Quelle furie vous avez pour mere!

MÉDÉE.

O mes enfants! c'eſt la perfidie d'un pere qui vous conduit au tombeau.

JASON.

Ma main du moins ne les a pas aſſaſſinés.

MÉDÉE.

Si ce n'eſt pas ta main, c'eſt ton hymen avec ma rivale.

JASON.

Et cette foible offenſe t'a conduite au parricide?

MÉDÉE.

Quoi? tu appelles une foible offenſe le plus grand outrage qu'on puiſſe faire ſubir à une femme? ou! . . . .

. . . .

. . . .

JASON.

Je te dévoue à Erynnis, & à la vengeance céleste qui punit les parricides.

MÉDÉE.

Eh quel dieu pourroit exaucer un parjure ?

JASON.

O monstre, qui as osé anéantir toi-même ta postérité !

MÉDÉE.

Il suffit. Va rendre les devoirs funebres à ton épouse.

JASON.

Je m'en vais.... ô ciel ! & mes enfants ne sont plus.

MÉDÉE.

Tu ne sens pas encore toute l'amertume de ton sort : ta vieillesse s'approche, & me vengera.

JASON.

O enfants trop chéris !

MÉDÉE.

Oui ; chéris de leur mere, & non de toi.

JASON.

Monſtre ! & cependant tu les as aſſaſſinés.

MÉDÉE.

C'étoit pour me venger de leur pere.

JASON.

Hélas ! ne pourrois-je pas du moins coller ma bouche ſur leurs levres inanimées !

MÉDÉE.

Tu déſires de les embraſſer ; pourquoi donc as-tu oſé les bannir ? &c.

Jaſon termine la ſcene par des imprécations que je n'ai pas la force de traduire, & pendant que le chœur débite ſes froides moralités, Médée fait partir ſon char volant, & ſe dérobe dans les nuages.

Telle eſt la marche de la piece d'Euripide : la ſimplicité en fait le mérite ; elle convenoit

aux mœurs d'Athenes, & peut-être forme-t-elle le premier caractere du génie.

Il faut favoir gré au poëte Grec de la premiere fcene, & le louer d'avoir fu faire une efpece d'expofition, tandis que fes rivaux ne faifoient guere que des prologues.

Il faut lui favoir gré d'avoir rendu vraifemblable la préfence éternelle du chœur & fon filence, d'avoir entrecoupé les fcenes par fes réflexions, au lieu de le rendre muet dans toute la piece, pour le faire chanter dans les entr'actes, & fur-tout d'avoir mis dans fa bouche des moralités (froides ordinairement) mais fenfées, mais fans emphafe, mais propres pour la mélodie.

Rien ne caractérife plus le génie d'Euripide, que d'avoir empêché que le rôle de fon héroïne ne révoltât la délicateffe Athénienne, & d'avoir intéreffé pour une cannibale, lors même qu'elle ne fait que des actions de cannibale.

Le peu d'ufage que le poëte d'Athenes a fait de la magie dans un fujet tel que celui de Médée, fait auffi beaucoup d'honneur à fon goût. Éclairé fur les bornes du pouvoir humain, (car dans ce temps-là les grands

poëtes étoient philosophes) il ne mit point sur la scene ce spectacle froid & puéril de conjurations & d'évocations, qui occupe tant de place dans les tragédies de Séneque & de Longepierre. Il parla, il est vrai, de la baguette, parce qu'il travailloit pour le peuple; mais il ne la fit point mouvoir sur un théatre consacré au bon goût plutôt qu'aux machines.

Quand Euripide n'auroit fait que *Médée*, malgré les défauts de cette piece, elle suffiroit peut-être à sa gloire : elle parut environ quarante ans après les premieres parades de Thespis. Mais cent ans après nos premiers *Mysteres* & nos *farces de la Mere Sotte*, nos Sophocles ne composoient encore que la comédie de la *Cornette* & la tragédie de l'*Apocalypse*.





DE LA MÉDÉE
DE SÉNEQUE.

SUR la fin du fiecle d'Augufte, lorfque le génie commençoit à difparoître, & que le bel efprit venoit le remplacer, Séneque fit une tragédie de *Médée*, pleine d'efprit & de déclamations, de traits fublimes & d'extravagances. Corneille en fit paffer prefque toutes les beautés dans notre langue, & c'eft de ce moment qu'il commença à être Corneille.

ACTE PREMIER.

La piece de Séneque, comme celle d'Euripide, commence par un monologue; mais ici c'eft Médée elle-même qui parle, & non fa nourrice, ce qui donne un air plus impofant à l'expofition. Voici ce monologue, il pourra faire juger de la maniere de Séneque. C'eft, au refte, le feul morceau de cette *Médée* que

je me propose de traduire ; tout ce qu'il y a d'heureux dans les autres détails, ayant passé dans les *Médées* de Corneille & de Longepierre (*a*).

„ Dieux de l'hymenée, dieux protecteurs „ du lit conjugal ; toi, Minerve, qui appris „ au premier navigateur à dompter le liquide „ élément ; Neptune qui régis avec ton trident „ le vaste empire des mers ; Soleil dont les „ rayons éclairent tour-à-tour les deux hémis- „ pheres ; toi, Hécate qui prêtes tes feux pai- „ sibles aux sacrifices magiques ; vous toutes „ divinités que Jason prit à témoin de ses „ serments, & que Médée sans doute a plus „ droit d'invoquer ; antique Cahos ; noir „ Erebe, également redouté des dieux & „ des scélérats ; sombre Pluton, & toi Proser- „ pine, que ce dieu enleva autrefois sous de „ meilleurs auspices, ma voix sinistre vient „ troubler votre paisible repos ; venez, Furies „ vengeresses, faites siffler pour moi les ser- „ pents qui forment votre chevelure, secouez,

(*a*) Voyez toutes ces imitations réunies à la suite de la *Médée* de Longepierre.

„ pour me ſervir, vos flambeaux homicides, „ c'eſt vous qui préſidâtes à mon hymen, „ venez le couronner par la mort de ma rivale „ & par la deſtruction de ſa famille. Je réſerve „ à Jaſon un plus grand ſupplice ; qu'il vive :— „ qu'en proie à ſa terreur, odieux à tous les „ hommes, privé de tout aſile, il porte chez „ des barbares ſes pas fugitifs ; il prononcera „ alors, en ſoupirant, le nom de Médée, & „ fatigué de ſa nouvelle alliance, il voudra „ en vain cacher à tous les hommes ſon nom „ & ſes remords. O Jaſon ! il me reſte encore „ de plus grands malheurs à te ſouhaiter ; „ puiſſent naître de toi des fils qui te reſſem- „ blent, auſſi bien qu'à leur mere !.... Que „ dis-je ? ils ſont nés, & déjà la vengeance „ s'apprête ; ne perdons point en diſcours fri- „ voles un temps précieux à ma haine ; arra- „ chons des mains de ces époux la torche „ nuptiale, & raviſſons à ces climats une „ lumiere dont ils ſouillent la pureté. O Soleil ! „ ô tige de ma race ! quoi ! tranquille au haut „ des cieux, tu vois ſans t'émouvoir les „ outrages qu'on fait à ta poſtérité, & tu ne „ recules pas d'effroi ! Permets un moment à

„ Médée de conduire tes courfiers fougueux ;
„ fouffre que je faffe voler ton char enflammé
„ dans la plaine des airs, j'embraferai cette
„ Corinthe qui commande à deux mers, &
„ leurs flots réunis couleront fur fes ruines. —
„ Je me trompe, il ne refte qu'une reffource
„ à mon défefpoir, j'affifterai au feftin nup-
„ tial du perfide, j'allumerai moi-même de
„ nouveaux flambeaux d'hymen, je préfi-
„ derai au facrifice, & l'autel ne manquera
„ pas de victimes. Oui, je veux que mon
„ fein me fourniffe la matiere du fupplice de
„ Jafon. Ce fein.... Pourquoi mon ame fré-
„ mit-elle? S'il me refte encore quelque trace
„ de mon ancienne vigueur, je dois bannir
„ la timidité de mon fexe, & m'armer de
„ toute la férocité du Caucafe. Que Corinthe
„ foit aujourd'hui témoin d'un attentat qui
„ efface ceux qu'ont vu le Phafe & le Pont-
„ Euxin. Roulons dans mon efprit un projet
„ qui faffe frémir les hommes & les dieux ;
„ je m'armerai de ce poignard, je déchirerai
„ les membres.... Mais cette vengeance eft
„ encore trop légere, j'y eus recours lorfque
„ j'étois vierge ; je dois ofer davantage lorf-

„ que Jason m'a rendue mere.... O Médée! „ livre-toi à la fureur qui t'enivre, & prépare „ le désastre de tes ennemis. Oui, je quitterai „ le lit nuptial dans les mêmes sentiments „ que j'y suis entrée. Je fus coupable en sui- „ vant mon époux, je le serai encore plus en „ l'abandonnant : le crime nous unit, que le „ crime nous sépare. „

Ce monologue, avec un chœur de Corinthiennes qui chantent l'épithalame de Créuse & de Jason, forme tout seul le premier acte de la tragédie.

ACTE II.

Médée est en scene avec sa nourrice, & continue cependant son monologue.

„ Je me meurs. — Quels chants affreux „ ont frappé mon oreille ? ils m'annoncent „ l'hymen de Jason.... Son hymen ! Un tel „ outrage entre à peine en ma pensée ; le „ perfide m'a enlevée à mon pere & à ma „ patrie, il lui manquoit encore de m'aban- „ donner dans un climat étranger ; je me „ rappelle les bienfaits dont je l'ai comblé, „ & ce souvenir me déchire. C'est pour lui

„ que j'ai calmé les flots irrités ; c'eſt pour
„ lui que j'ai dompté ces taureaux impétueux,
„ dont l'haleine enflammée veilloit à la garde
„ de la toiſon. Penſe-t-il que la ſource de mes
„ enchantements eſt tarie?.... Malheureuſe!
„ un doute affreux partage mon ame. Quelles
„ ſont les reſſources qui reſtent à ma ven-
„ geance? Le perfide! que n'a-t-il un frere!....
„ mais il a une épouſe. Eh bien, tournons
„ ce poignard contre ſon ſein, cette victime
„ ſuffit à ma rage; s'il eſt quelque attentat
„ connu des Grecs ou des barbares, qui ait
„ échappé à la curioſité fatale de Médée, c'eſt
„ maintenant qu'il peut m'être utile; mes
„ crimes paſſés doivent affermir ma main
„ pour celui que je prépare, puiſſé-je les
„ renouveller tous contre Jaſon! J'ai pu tra-
„ mer l'enlévement de la toiſon de Colchos;
„ j'ai pu poignarder Abſyrte, & faire flotter
„ ſur la mer ſes membres déchirés, pour re-
„ tarder la pourſuite de ſon pere; j'ai pu
„ forcer la tendreſſe des filles de Pélias à
„ devenir parricide; j'ai fait couler à grands
„ flots le ſang le plus ſacré pour moi, &
„ cependant jamais les fureurs de l'amour

„ n'ont échauffé mes ressentiments. Mais je „ m'égare.... Peut-être Jason est-il moins „ coupable, peut-être Créon l'a-t-il contraint „ à cet hymen? — Non, il devoit mourir „ plutôt que de manquer à Médée.... Quoi! „ Jason mourir pour son amante! J'écoute trop „ la voix du désespoir: qu'il vive, s'il est „ possible, pour moi; sinon.... Eh bien, qu'il „ vive encore, & que ma générosité laisse „ une trace profonde dans sa mémoire; c'est „ au tyran de Corinthe qu'il faut attribuer le „ crime de mon divorce; lui seul abusant de „ son pouvoir, a enlevé une mere à ses en- „ fants, & une épouse à son époux; que lui „ seul épuise ma vengeance; j'embraserai son „ palais, & les vaisseaux qui vogueront autour „ du promontoire de Malée, verront avec „ effroi les tourbillons de flammes qui s'élé- „ veront jusqu'aux nuages. „

Enfin la nourrice de Médée met fin, sinon à une douleur si verbeuse, du moins au monologue qui l'exprime; elle lui représente que l'asile de Colchos lui est interdit, qu'elle ne peut plus espérer de ramener Jason, & demande quelles sont les ressources qui restent

à ſon génie. Alors Médée répond, *Moi :* mot qui a paru ſublime à Corneille & à ſon ſiecle, mais qui a perdu avec raiſon tout ſon prix, depuis la critique judicieuſe qu'en a faite l'auteur de la *Henriade.*

„ On demande, dit ce grand homme, ſi „ le *moi* de Médée, le *Medea ſupereſt* de „ Séneque eſt ſublime ? Je répondrai à cette „ queſtion, que ce ſeroit en effet un ſentiment „ ſublime, ſi ce *moi* exprimoit de la grandeur „ de courage. Par exemple, ſi lorſqu'Horatius Coclès défendit ſeul un pont contre une „ armée, on lui eût demandé : *que vous reſte-„ t-il?* & qu'il eût répondu *moi*, c'eût été du „ véritable ſublime ; mais ici il ne s'agit que „ du pouvoir de la magie, & puiſque Médée „ diſpoſe des éléments, il n'eſt pas étonnant „ qu'elle puiſſe ſeule, & ſans autre ſecours, „ ſe venger de tous ſes ennemis (*a*). „

Cette critique eſt d'autant plus juſte, qu'après le *Medea ſupereſt*, Séneque ajoute :

Hic mare & terras vides,
Ferrumque & ignes & deos & fulmina.

(*a*) *Commentaires ſur la* Médée *de Corneille.*

„ Je

„ Je diſpoſe de la terre & des mers; le fer, „ le feu, la foudre même, ſont en mon „ pouvoir. „ — Pour que ce *moi* célebre fût ſublime, il falloit donc que Médée tirât toutes ſes reſſources de ſon génie & non de ſa baguette.

Le roi de Corinthe arrive ſur la ſcene, & annonce que ſon premier deſſein étoit de faire mourir Médée; mais qu'à la priere de Jaſon, il lui accorde la vie : trait plein d'adreſſe, qui ſeul a jeté quelqu'intérêt ſur le rôle odieux de Jaſon. Médée ſe juſtifie & emploie, ſuivant l'uſage des rhéteurs, un exorde, un récit & une péroraiſon, on croit entendre une harangue de Cicéron ou d'Eſchine; ſon but étoit d'obtenir un jour pour faire les préparatifs de ſon exil; elle l'obtient, & le chœur termine l'acte en parodiant quelques vers d'Horace, ſur l'audace des premiers navigateurs.

ACTE III.

Médée eſt en ſcene avec la nourrice comme dans le ſecond acte, & elle s'amuſe à déclamer contre Jaſon, ſans que l'action avance d'un ſeul pas.

La ſcene ſeconde eſt conſacrée à l'entrevue de Médée & de Jaſon ; c'eſt le meilleur de la piece, & Séneque y a déployé tout ſon génie. il commence par intéreſſer pour ſon héros, en ſuppoſant qu'il ne s'eſt rendu perfide que pour ſauver les jours de ſes fils. Médée eſſaye de le ramener en réveillant dans ſon cœur glacé le ſentiment de la reconnoiſſance. „ Cruel ! j'ai „ trahi tout ce qui m'étoit cher, pour être à „ toi : je t'ai ſacrifié mon pere, ma patrie, „ mon honneur, voilà ma dot ; oſe me la „ rendre, puiſque tu m'abandonnes.....

JASON.

„ La nouvelle épouſe dont on me force „ d'accepter la main, deviendra dans votre „ exil la mere de vos enfants.

MÉDÉE.

„ Il manquoit à mon opprobre de voir „ Créuſe s'allier au ſang de Médée, & la „ race de Siſyphe ſe confondre avec les deſ- „ cendants du Soleil...

JASON.

„ Le roi me menace, il n'eſt plus en mon

„ pouvoir de rompre mon hymen avec sa „ fille.

MÉDÉE.

„ Fuis avec moi, tu fuiras avec ton in„ nocence. „

Médée voyant que ni l'amour ni la reconnoissance ne parlent pour elle dans le cœur de de son ancien époux, se réduit à demander qu'on lui laisse ses enfants pour adoucir son exil. Jason le refuse sous prétexte que ce gage de ses amours lui est plus cher que la vie. „ Il aime ses enfants, dit Médée, son foible „ est découvert, je sais où adresser mon „ poignard. „ Ce trait de rage est sublime.

Jason retiré, Médée concerte d'envoyer une robe & un diadême empoisonnés à sa rivale, & le chœur qui n'est là que pour remplir des entr'actes, déclame de nouveau contre l'audace des navigateurs.

ACTE IV.

La nourrice de Médée vient faire en soixante & dix vers harmonieusement ridicules, le récit des enchantements magiques, auxquels se livre

ſa maîtreſſe. Enſuite Médée paroît elle-même ; & en emploie cent cinq à empoiſonner les préſents qu'elle deſtine à ſa rivale. Cet acte, le chef-d'œuvre du mauvais goût, eſt terminé par le chœur, qui lié pour la premiere fois avec la piece, s'emporte contre Médée, mais la laiſſe conſommer ſon crime.

ACTE V.

Un officier vient annoncer au chœur que les dons funeſtes de Médée ont ſurpaſſé ſon attente, que le palais eſt en cendres, & que Créuſe & le roi ne ſont plus. Médée déclare que ces déſaſtres ne ſont que le prélude de ſa vengeance ; après de longs combats, entre la tendreſſe d'une mere & la fureur d'une amante, elle monte ſur la terraſſe de ſa maiſon & égorge un de ſes enfants : Jaſon accourt quand le ſang commence à couler. „ Il manquoit, dit-elle, à „ ma vengeance que tu en fuſſes le ſpectateur ; „ & elle aſſaſſine l'autre. Enſuite elle monte ſur ſon char volant, & ſe dérobe dans les nuages.

Jaſon termine la piece par un blaſphême. « Oui, monſtre, parcours les régions céleſtes,

„ & prouve à l'univers qu'il n'y a point de „ dieux puiſque tu vis encore. „

On attribue cette piece de *Médée* au précepteur de Néron, à Séneque le philoſophe; & puiſqu'elle fut applaudie, on peut conclure que Rome à cette époque n'avoit point de théatre.





PERSONNAGES.

CRÉON,	Roi de Corinthe.
ÆGÉE,	Roi d'Athenes.
JASON,	Mari de Médée.
POLLUX,	Argonaute, ami de Jason.
CRÉUSE,	Fille de Créon.
MÉDÉE,	Femme de Jason.
CLÉONE,	Gouvernante de Créuse.
NÉRINE,	Suivante de Médée.
THEUDAS,	Domestique de Créon.

Troupes des gardes de Créon.

La scene est à Corinthe en plusieurs endroits différents.



MÉDÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

POLLUX, JASON.

POLLUX.

Que je ſens à la fois de ſurpriſe & de joie !
Se peut-il qu'en ces lieux enfin je vous revoie ?
Que Pollux dans Corinthe ait rencontré Jaſon ?

JASON.

Vous n'y pouviez venir en meilleure ſaiſon ;
Et pour vous rendre encor l'ame plus étonnée,
Préparez-vous à voir mon ſecond hymenée.

POLLUX.

Quoi ! Médée eſt donc morte, ami ?

JASON.

Non, elle vit ;
(*a*) Mais un objet plus beau la chaſſe de mon lit.

(*a*) *Mais un objet plus beau la chaſſe de mon lit, &c.* Je ne ferai ſur ce début qu'une ſeule remarque qui pourra ſervir pour pluſieurs autres occaſions. On voit aſſez que c'eſt là le ſtyle de la comédie ; on n'écrivait point alors autrement les tragédies. Les bornes qui diſtinguent la familiarité bourgeoiſe, & la noble ſimplicité, n'étaient point encore poſées. Corneille fut le premier qui eut de l'élévation dans le ſtyle, comme dans les ſentiments. On en voit déjà pluſieurs exemples dans cette piéce. Il y a de la juſtice à lui tenir compte du ſublime qu'on y trouve quelquefois, & à n'accuſer que ſon ſiecle de ce ſtyle comique, négligé & vicieux, qui déshonorait la ſcène tragique. Je n'inſiſte point ſur la *meilleure ſaiſon*, & ſur les *mille & mille malheurs*, ſur le Jaſon *ſans conſcience*, ſur Créuſe *poſſédée autant vaut*, ſur une flamme *accommodée au bien des affaires*. C'était le malheureux ſtyle d'une nation qui ne ſavait pas encore parler. Et cela même fait voir quelle obligation nous avons au grand Corneille de s'être tiré dans ſes beaux morceaux de cette fange où ſon ſiècle l'avait plongé, & d'avoir ſeul appris à ſes contemporains l'art ſi long-tems inconnu de bien penſer & de bien s'exprimer.

POLLUX.

Dieux ! Et que fera-t-elle ?

JASON.

Et que fit Hypsipile,
Que pousser les éclats d'un courroux inutile ?
Elle jeta des cris, elle versa des pleurs,
Elle me souhaita mille & mille malheurs,
Dit que j'étois sans foi, sans cœur, sans conscience;
Et lasse de le dire, elle prit patience.
Médée en son malheur en pourra faire autant:
Qu'elle soupire, pleure, & me nomme inconstant;
Je la quitte à regret, mais je n'ai point d'excuse
Contre un pouvoir plus fort qui me donne à Créuse.

POLLUX.

Créuse est donc l'objet qui vous vient d'enflammer?
Je l'aurois deviné, sans l'entendre nommer.
Jason ne fit jamais de communes maîtresses,
Il est né seulement pour charmer des princesses,
Et haïroit l'amour, s'il avoit sous sa loi
Rangé de moindres cœurs que des filles de roi.
Hypsipile à Lemnos, sur le Phase Médée,
Et Créuse à Corinthe, autant vaut, possédée,
Font bien voir qu'en tous lieux, sans le secours de Mars,
Les sceptres sont acquis à ses moindres regards.

JASON.

Aussi je ne suis pas de ces amants vulgaires;
J'accommode ma flamme au bien de mes affaires;

Et sous quelque climat que me jette le sort,
Par maxime d'état je me fais cet effort.
Nous voulant à Lemnos rafraîchir dans la ville,
Qu'eussions-nous fait, Pollux, sans l'amour d'Hypsipile?
Et depuis, à Colchos que fit votre Jason
(a) Que cajoler Médée, & gagner la toison?
Alors sans mon amour qu'eût fait votre vaillance?
Eût-elle du dragon trompé la vigilance?
Ce peuple que la terre enfantoit tout armé,
Qui de vous l'eût défait, si Jason n'eût aimé?
Maintenant qu'un exil m'interdit ma patrie,
Créuse est le sujet de mon idolâtrie;
Et j'ai trouvé l'adresse, en lui faisant la cour,
(b) De relever mon sort sur les ailes d'amour.

(a) *Que cajoler Médée & gagner la toison?* On doit dire ici un mot de cette fameuse toison d'or. La Colchide, pays de *Médée*, est la Mingrelie, pays barbare, toujours habité par des barbares, où l'on pouvait faire un commerce de fourrures assez avantageux. Les Grecs entreprirent ce voyage par le Pont-Euxin, qui est très-périlleux, & ce péril donna de la célébrité à l'entreprise: c'est-là l'origine de toutes ces fables absurdes qui eurent cours dans l'Occident. Il n'y avait alors d'autre histoire que des fables.

(b) *De relever mon sort sur les ailes d'amour.* Ce vers est un exemple de ce mauvais goût qui régnait alors chez toutes les nations de l'Europe. Les métaphores outrées, les comparaisons fausses, étaient les seuls ornements qu'on employât; on croyait avoir surpassé Virgile & le Tasse, quand on faisait voler un sort sur les ailes de l'amour. Dryden comparait Antoine à un aigle qui portait sur ses ailes un roitelet, lequel alors s'élevait au-dessus

POLLUX.

Que parlez-vous d'exil? La haine de Pélie....

JASON.

Me fait, tout mort qu'il eſt, fuir de la Theſſalie.

POLLUX.

Il eſt mort?

JASON.

Écoutez, & vous ſaurez comment
Son trépas ſeul m'oblige à cet éloignement.
Après ſix ans paſſés depuis notre voyage
Dans les plus grands plaiſirs qu'on goûte au mariage;
Mon pere tout caduc émouvant ma pitié,
Je conjurai Médée au nom de l'amitié.

---

de l'aigle, & ce roitelet c'était l'empereur Auguſte. Les beautés vraies étaient par-tout ignorées. On a reproché depuis à quelques auteurs de courir après l'eſprit. En effet, c'eſt un défaut inſupportable de chercher les épigrammes, quand il faut donner de la ſenſibilité à ſes perſonnages; il eſt ridicule de montrer ainſi l'auteur quand le héros ſeul doit paraître au naturel; mais ce défaut puérile était bien plus commun du temps de Corneille que du nôtre. La piéce de *Clitandre* qui précéda *Médée*, eſt remplie de pointes; un amant qui a été bleſſé en défendant ſa maîtreſſe, apoſtrophe ſes bleſſures, & leur dit:

Bleſſures, hâtez-vous d'élargir vos canaux.
Ah! pour l'être trop peu, bleſſures trop cruelles,
De peur de m'obliger, vous n'êtes point mortelles.

Tel était le malheureux goût de ce tems-là.

POLLUX.

J'ai ſu comme ſon art forçant les deſtinées,
Lui rendit la vigueur de ſes jeunes années ;
Ce fut, s'il m'en ſouvient, ici que je l'appris ;
D'où ſoudain un voyage en Afrique entrepris
Fit que nos deux ſéjours diviſés par Neptune...
Je n'ai point ſu depuis quelle eſt votre fortune ;
Je n'en fais qu'arriver.

JASON.

Apprenez donc de moi
Le ſujet qui m'oblige à lui manquer de foi.
Malgré l'averſion d'entre nos deux familles,
De mon tyran Pélie elle gagne les filles,
Et leur feint de ma part tant d'outrages reçus,
Que ces foibles eſprits ſont aiſément déçus.
Elle fait amitié, leur promet des merveilles,
Du pouvoir de ſon art leur remplit les oreilles ;
Et pour mieux leur montrer comme il eſt infini,
Leur étale ſur-tout mon pere rajeuni.
Pour épreuve, elle égorge un bélier à leurs vues,
Le plonge en un bain d'eau & d'herbes inconnues,
Lui forme un nouveau ſang avec cette liqueur,
Et lui rend d'un agneau la taille & la vigueur.
(*a*) Les ſœurs *crient* miracle, & chacune ravie

(*a*) *Les ſœurs crient miracle.* J'ai remarqué que parmi les étrangers qui s'exercent quelquefois à faire des vers Français, &c

Conçoit pour son vieux pere une pareille envie,
Veut un effet pareil, le demande, & l'obtient;
Mais chacune a son but. Cependant la nuit vient;
Médée après le coup d'une si belle amorce,
Prépare de l'eau pure, & des herbes sans force,
Redouble le sommeil des gardes & du roi:
La suite au seul récit me fait trembler d'effroi,
A force de pitié ces filles inhumaines,
De leur pere endormi vont épuiser les veines;
Leur tendresse crédule à grands coups de couteau
Prodigue ce vieux sang, & fait place au nouveau;
Le coup le plus mortel s'impute à grand service;
On nomme piété ce cruel sacrifice,
Et l'amour paternel qui fait agir leurs bras
Croiroit commettre un crime à n'en commettre pas (*a*).
Médée est éloquente à leur donner courage;

---

parmi plusieurs provinciaux qui commencent, il s'en trouve toujours qui font *crient*, *plient*, *croient*, &c. de deux syllabes. Ces mots n'en valent jamais qu'une seule, & ne peuvent être employés qu'à la fin des vers. *Corneille* fit souvent cette faute dans ses premières piéces, & c'est ce qui établit ce mauvais usage dans nos provinces.

(*a*) Ce morceau est imité du septieme livre des *Métamorphoses*.

His, ut quæque pia est, hortatibus impia prima est;
Et ne sit scelerata, facit scelus: haud tamen ictus
Ulla suos spectare potest, oculosque reflectunt.

Remarquez que Corneille fut le premier qui sut transporter sur la scène Française les beautés des auteurs Grecs & Latins.

Chacune toutefois tourne ailleurs son visage :
Une secrete horreur condamne leur dessein,
Et refuse leurs yeux à conduire leur main.

POLLUX.

A me représenter ce tragique spectacle,
Qui fait un parricide, & promet un miracle,
J'ai de l'horreur moi-même, & ne puis concevoir
Qu'un esprit jusque-là se laisse décevoir.

JASON.

Ainsi mon pere Æson recouvra sa jeunesse ;
Mais oyez le surplus. Ce grand courage cesse,
L'épouvante les prend, Médée en raille, & fuit.
Le jour découvre à tous les crimes de la nuit ;
Et pour vous épargner un discours inutile,
Acaste nouveau roi fait mutiner la ville,
Nomme Jason l'auteur de cette trahison,
Et pour venger son pere assiege ma maison.
Mais j'étois déjà loin aussi-bien que Médée :
Et ma famille enfin à Corinthe abordée,
Nous saluons Créon, dont la bénignité
Nous promet contre Acaste un lieu de sûreté.
Que vous dirai-je plus ? mon bonheur ordinaire
M'acquiert les volontés de la fille & du pere,
Si bien que de tous deux également chéri,
L'un me veut pour son gendre, & l'autre pour mari.
D'un rival couronné les grandeurs souveraines,

La majesté d'Ægée, & le sceptre d'Athenes,
N'ont rien à leur avis de comparable à moi,
Et banni que je suis, je leur suis plus qu'un roi.
Je vois trop ce bonheur, mais je le dissimule;
Et bien que pour Créuse un pareil feu me brûle,
Du devoir conjugal je combats mon amour,
Et je ne l'entretiens que pour faire ma cour.
Acaste cependant menace d'une guerre,
Qui doit perdre Créon & dépeupler sa terre;
Puis changeant tout-à-coup ses résolutions,
Il propose la paix sous des conditions.
Il demande d'abord & Jason & Médée;
On lui refuse l'un, & l'autre est accordée;
Je l'empêche, on débat, & je fais tellement
Qu'enfin il se réduit à son bannissement.
De nouveau je l'empêche, & Créon me refuse;
Et pour m'en consoler il m'offre sa Créuse.
Qu'eussé-je fait, Pollux, en cette extrêmité
Qui commettoit ma vie avec ma loyauté?
Car, sans doute, à quitter l'utile pour l'honnête,
La paix alloit se faire aux dépens de ma tête.
Ce mépris insolent des offres d'un grand roi
Aux mains d'un ennemi livroit Médée & moi.
Je l'eusse fait pourtant si je n'eusse été pere.
L'amour de mes enfants m'a fait l'ame légere;
Ma perte étoit la leur, & cet hymen nouveau
Avec Médée & moi les tire du tombeau;
Eux seuls m'ont fait résoudre, & la paix s'est conclue.

POLLUX.

Bien que de tous côtés l'affaire résolue
Ne laisse aucune place aux conseils d'un ami,
Je ne puis toutefois l'approuver qu'à demi.
Sur quoi que vous fondiez un traitement si rude,
C'est montrer pour Médée un peu d'ingratitude ;
Ce qu'elle a fait pour vous est mal récompensé.
Il faut craindre après tout son courage offensé ;
Vous savez mieux que moi ce que peuvent ses charmes.

JASON.

Ce sont à sa fureur d'épouvantables armes ;
Mais son bannissement nous en va garantir.

POLLUX.

Gardez d'avoir sujet de vous en repentir.

JASON.

Quoi qu'il puisse arriver, ami, c'est chose faite.

POLLUX.

La termine le ciel comme je le souhaite !
Permettez cependant qu'afin de m'acquitter
J'aille trouver le roi pour l'en féliciter.

JASON.

Je vous y conduirois, mais j'attends ma princesse
Qui va sortir du temple.

POLLUX.

POLLUX.

Adieu. L'amour vous presse,
Et je serois marri qu'un soin officieux
Vous fît perdre pour moi des temps si précieux (*a*).

SCENE II.

JASON *seul.*

Depuis que mon esprit est capable de flamme (*b*);
Jamais un trouble égal n'a confondu mon ame.
Mon cœur qui se partage en deux affections,
Se laisse déchirer à mille passions.
Je dois tout à Médée, & je ne puis sans honte
Et d'elle & de ma foi tenir si peu de compte :

(*a*) Le lecteur judicieux s'apperçoit sans doute combien la plupart des expressions sont impropres ou familières dans cette scène. Nous demandons grace pour cette première tragédie. Nous tâcherons de ne faire des réflexions utiles que sur les piéces qui le sont elles-mêmes par les grands exemples qu'on y trouve de tous les genres de beautés.

(*b*) Cette scene où Jason débute par dire que son *esprit est capable de flamme*, est entiérement inutile. Et ces scenes qui ne sont que de liaison, jettent un peu de froid dans nos meilleures tragédies qui ne sont point soutenues par le grand appareil du théatre Grec, par la magnificence des chœurs, & qui ne sont que des dialogues sur des planches.

Je dois tout à Créon, & d'un si puissant roi
Je fais un ennemi si je garde ma foi :
Je regrette Médée, & j'adore Créuse ;
Je vois mon crime en l'une, en l'autre mon excuse ;
Et dessus mon regret mes désirs triomphants
Ont encor le secours du soin de mes enfants.
Mais la princesse vient, l'éclat d'un tel visage
Du plus constant du monde attireroit l'hommage,
Et semble reprocher à ma fidélité
D'avoir osé tenir contre tant de beauté.

SCENE III.

CRÉUSE, JASON, CLÉONE.

JASON.

QUE votre zele est long, & que d'impatience
Il donne à votre amant qui meurt en votre abscence !

CRÉUSE.

Je n'ai pas fait pourtant au ciel beaucoup de vœux ;
Ayant Jason à moi, j'ai tout ce que je veux.

JASON.

Et moi puis-je espérer l'effet d'une priere,
Que m'a flamme tiendroit à faveur singuliere ?
Au nom de votre amour sauvez deux jeunes fruits,

Que d'un premier hymen la couche m'a produits,
Employez-vous pour eux, faites auprès d'un pere
Qu'il ne ſoient point compris dans l'exil de leur mere ;
C'eſt lui ſeul qui bannit ces petits malheureux,
Puiſque dans les traités il n'eſt point parlé d'eux.

CRÉUSE.

J'avois déjà parlé de leur tendre innocence,
Et vous y ſervirai de toute ma puiſſance,
Pourvu qu'à votre tour vous m'accordiez un point
Que juſques à tantôt je ne vous dirai point.

JASON.

Dites, & quel qu'il ſoit, que ma reine en diſpoſe.

CRÉUSE.

Si je puis ſur mon pere obtenir quelque choſe,
Vous le ſaurez après ; je ne veux rien pour rien (*a*).

CLÉONE.

Vous pourrez au palais ſuivre cet entretien :
On ouvre chez Médée, ôtez-vous de ſa vue,
Vos préſences rendroient ſa douleur plus émue ;
Et vous ſeriez marris que cet eſprit jaloux
Mêlât ſon amertume à des plaiſirs ſi doux.

(*a*) On ſent aſſez que ce vers,

Vous le ſaurez après ; je ne veux rien pour rien,

eſt plus fait pour la farce, que pour la tragédie. Mais nous n'inſiſtons pas ſur les fautes de ſtyle & de langage.

SCENE IV.

MÉDÉE *seule.*

SOUVERAINS protecteurs des loix de l'hyménée (*a*),
Dieux, garants de la foi que Jason m'a donnée,
Vous qu'il prit à témoins d'une immortelle ardeur,
Quand par un faux serment il vainquit ma pudeur,
Voyez de quel mépris vous traite son parjure,
(*b*) Et m'aidez à venger cette commune injure :

(*a*) *Souverains protecteurs des loix de l'hyménée, &c.* Voici des vers qui annoncent Corneille. Ce monologue est tout entier imité de celui de Sénèque le tragique : *Dii conjugales, tuque genialis tori Lucina custos.* Rien n'est plus difficile que de traduire les vers Latins & Grecs en vers François rimés. On est presque toujours obligé de dire en deux lignes ce que les anciens ont dit en une. Il y a très-peu de rimes dans le style noble, comme je le remarque ailleurs ; & nous avons même beaucoup de mots auxquels on ne peut rimer. Aussi le poëte est rarement le maître de ses expressions. J'ose affirmer qu'il n'est point de langue dans laquelle la versification ait plus d'entraves.

(*b*) *Et m'aidez à venger cette commune injure*, n'appartient qu'à Corneille. Racine a imité ce vers dans *Phedre.*

Déesse, venge-toi, nos causes sont pareilles.

Mais dans Corneille il n'est qu'une beauté de poésies, dans Racine il est une beauté de sentiment. Ce monologue pourrait aujourd'hui paraître une amplification, une déclamation de rhétorique. Il est pourtant bien moins chargé de ce défaut que la scène de Sénèque.

S'il me peut aujourd'hui chasser impunément,
Vous êtes sans pouvoir ou sans ressentiment.

Et vous, troupe savante en noires barbaries,
Filles de l'Achéron, pestes, larves, furies,
Fieres sœurs, si jamais notre commerce étroit
Sur vous & vos serpents me donna quelque droit,
Sortez de vos cachots avec les mêmes flammes
Et les mêmes tourments dont vous gênez les ames :
Laissez-les quelque temps reposer dans leurs fers ;
Pour mieux agir pour moi faites trêve aux enfers ;
Apportez-moi du fond des antres de Mégere
La mort de ma rivale & celle de son pere,
Et si vous ne voulez mal servir mon courroux,
Quelque chose de pis pour mon perfide époux.
Qu'il coure vagabond de province en province,
Qu'il fasse lâchement la cour à chaque prince,
Banni de tous côtés, sans bien & sans appui,
Accablé de frayeur, de misere, d'ennui ;
Qu'à ses plus grands malheurs aucun ne compatisse,
Qu'il ait regret à moi pour son dernier supplice,
Et que mon souvenir, jusque dans le tombeau,
Attache à son esprit un éternel bourreau.
Jason me répudie ! Et qui l'auroit pu croire ?
S'il a manqué d'amour, manque-t-il de mémoire ?
(*a*) Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits ?

(*a*) *Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits ? &c.* Ces vers sont dignes de la vraie tragédie, & Corneille n'en a guère fait de plus beaux. Si au lieu d'être noyés dans un long mono-

M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits ?
Sachant ce que je puis, ayant vu ce que j'ose,
Croit-il que m'offenser ce soit si peu de chose ?
Quoi ? mon pere trahi, les éléments forcés,
D'un frere dans la mer les membres dispersés,
Lui font-ils présumer mon audace épuisée ?
Lui font-ils présumer qu'à mon tour méprisée,
Ma rage contre lui n'ait par où s'assouvir,
Et que tout mon pouvoir se borne à le servir ?
Tu t'abuses, Jason, je suis encor moi-même.
Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême,
Je le ferai par haine : & je veux pour le moins,
Qu'un forfait nous sépare, ainsi qu'il nous a joints ;
Que mon sanglant divorce en meurtres, en carnage,
S'égale aux premiers jours de notre mariage :
Et que notre union que rompt ton changement
Trouve une fin pareille à son commencement.
Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du pere,
N'est que le moindre effet qui suivra ma colere.

---

logue inutile, ils étaient placés dans un dialogue vif & touchant, ils feraient le plus grand effet.

Ces monologues furent très-long-temps à la mode. Les comédiens les faisaient ronfler avec une emphase ridicule, ils les exigeaient des auteurs qui leur vendaient leurs piéces ; & une comédienne qui n'aurait point eu de monologue dans son rôle, n'aurait pas voulu réciter. Voilà comme le théatre relevé par Corneille commença parmi nous. Des farceurs ampoulés représentaient dans des jeux de paume ces mascarades rimées, qu'ils achetaient dix écus. Les Athéniens en usaient autrement.

Des crimes si légers furent mes coups d'essai.
Il faut bien autrement montrer ce que je sai;
Il faut faire un chef-d'œuvre; & qu'un dernier ouvrage
Surpasse de bien loin ce foible apprentissage.

Mais pour exécuter tout ce que j'entreprends,
Quels dieux me fourniront des secours assez grands?
Ce n'est plus vous, enfers, qu'ici je sollicite:
Vos feux sont impuissants pour ce que je médite.
Auteur de ma naissance, aussi-bien que du jour,
Qu'à regret tu départs à ce fatal séjour,
(*a*) Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race;
Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place:
Accorde cette grace à mon désir bouillant.
Je veux cheoir sur Corinthe avec ton char brûlant.
Mais ne crains pas de chûte à l'univers funeste;
Corinthe consumé garantira le reste;
De mon juste courroux les implacables vœux
Dans tes odieux murs arrêteront tes feux;
Créon en est le prince, & prend Jason pour gendre;
C'est assez mériter d'être réduit en cendre,
D'y voir réduit tout l'isthme afin de l'en punir,
Et qu'il n'empêche plus les deux mers de s'unir.

(*a*) *Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race.* Cette prière au Soleil son père est encore toute de Sénèque, & devait faire plus d'effet sur les peuples qui mettaient le Soleil au rang des dieux, que sur nous qui n'admettons pas cette mythologie.

SCENE V.

MÉDÉE, NÉRINE.

MÉDÉE.

He bien, Nérine, à quand, à quand cette hyménée?
En ont-ils choisi l'heure? En sais-tu la journée?
N'en as-tu rien appris? N'as tu point vu Jason?
N'appréhende-t-il rien après sa trahison?
Croit-il qu'en cet affront je m'amuse à me plaindre?
(*a*) S'il cesse de m'aimer, qu'il commence à me craindre:
Il verra, le perfide, à quel comble d'horreur
De mes ressentiments peut monter la fureur.

NÉRINE.

Modérez les bouillons de cette violence;
Et laissez déguiser vos douleurs au silence.
Quoi, Madame! est-ce ainsi qu'il faut dissimuler?
(*b*) Et faut-il perdre ainsi des menaces en l'air?

(*a*) *S'il cesse de m'aimer, qu'il commence à me craindre.* Le vers de Sénèque; *Adeone credit omne consumptum nefas?* paraît bien plus fort.

(*b*) *Et faut-il perdre ainsi des menaces en l'air?* J'ai déjà dit que je ne ferais aucune remarque sur le style de cette tragédie, qui est vicieux presque d'un bout à l'autre. J'observerai

Les plus ardents tranſports d'une haine connue
Ne ſont qu'autant d'éclairs avortés dans la nue,
Qu'autant d'avis à ceux que vous voulez punir,
Pour repouſſer vos coups, ou pour les prévenir.
Qui peut ſans s'émouvoir ſupporter une offenſe,
Peut mieux prendre à ſon point le temps de ſa vengeance,
Et ſa feinte douceur ſous un appât mortel,
Mene inſenſiblement ſa victime à l'autel.

MÉDÉE.

Tu veux que je me taiſe & que je diſſimule !
Nérine, porte ailleurs ce conſeil ridicule ;
L'ame en eſt incapable en de moindres malheurs,
Et n'a point où cacher de pareilles douleurs.
Jaſon m'a fait trahir mon pays & mon pere,
Et me laiſſe au milieu d'une terre étrangere,
Sans ſupport, ſans amis, ſans retraite, ſans bien,
La fable de ſon peuple, & la haine du mien.

ſeulement ici, à propos de ces rimes *diſſimuler*, & *en l'air*, qu'alors on prononçait *diſſimulair*, pour rimer à l'*air.* J'ajouterai qu'on a été long-temps dans le préjugé, que la rime doit être pour les yeux. C'eſt pour cette raiſon qu'on faiſait rimer *cher* à *bûcher*. Il eſt indubitable que la rime n'a été inventée que pour l'oreille. C'eſt le retour des mêmes ſons, ou de ſons à-peu-près ſemblables, qu'on demande, & non pas le retour des mêmes lettres. On fait rimer *abhorre* qui a deux *rr* avec *encore* qui n'en a qu'un. Par la même raiſon *terre* peut rimer à *père*. Mais *je me hâte*, ne peut rimer avec *je me flatte*, parce que *flatte* eſt bref, & *hâte* eſt long.

Nérine, après cela veux-tu que je me taise ?
Ne dois-je point encore en témoigner de l'aise,
De ce royal hymen souhaiter l'heureux jour,
Et forcer tous mes soins à servir son amour ?

NÉRINE.

Madame, pensez mieux à l'éclat que vous faites,
Quelque juste qu'il soit, regardez où vous êtes,
Considérez qu'à peine un esprit plus remis
Vous tient en sureté parmi vos ennemis.

MÉDÉE.

L'ame doit se roidir plus elle est menacée,
Et contre la fortune aller tête baissée,
La choquer hardiment, & sans craindre la mort,
Se présenter de front à son plus rude effort.
(a) Cette lâche ennemie a peur des grands courages,
Et sur ceux qu'elle abat redouble ses outrages.

NÉRINE.

Que sert ce grand courage où l'on est sans pouvoir ?

(a) Cela est imité de Sénèque, & enchérit encore sur le mauvais goût de l'original. *Fortuna fortes metuit, ignavos premit.* Corneille appelle la fortune *lâche.* Toutes les tragédies qui précédèrent sa *Médée*, sont remplies d'exemples de ce faux bel esprit. Ces puérilités furent si long-tems en vogue, que l'abbé Cotin, du tems même de Boileau & de Molière, donna à la fièvre l'épithète d'*ingrate ;* cette ingrate de fièvre qui attaquait insolemment le beau corps de mademoiselle de *Guise*, où elle étoit si bien logée.

MÉDÉE.

Il trouve toujours lieu de se faire valoir.

NÉRINE.

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite,
Pour voir en quel état le sort vous a réduite.
Notre pays vous hait, votre époux est sans foi,
Dans un si grand revers que vous reste-t-il?

MÉDÉE.

Moi.
Moi, dis-je, & c'est assez.

NÉRINE.

Quoi? vous seule, Madame?

MÉDÉE.

Oui, tu vois en moi seule & le fer & la flamme,
Et la terre, & la mer, & l'enfer, & les cieux,
Et le sceptre des rois, & le foudre des dieux.

NÉRINE.

L'impétueuse ardeur d'un courage sensible
A vos ressentiments figure tout possible:
Mais il faut craindre un roi fort de tant de sujets.

MÉDÉE.

Mon pere qui l'étoit rompit-il mes projets?

NÉRINE.

Non, mais il fut surpris, & Créon se défie.
Fuyez, qu'à ses soupçons il ne vous sacrifie.

MÉDÉE.

Las! je n'ai que trop fui ; cette infidélité
D'un juſte châtiment punit ma lâcheté.
Si je n'euſſe point fui pour la mort de Pélie,
Si j'euſſe tenu bon dedans la Theſſalie,
Il n'eût point vu Créuſe, & cet objet nouveau
N'eût point de notre hymen étouffé le flambeau.

NÉRINE.

Fuyez encor, de grace.

MÉDÉE.

Oui, je fuirai, Nérine,
Mais avant, de Créon on verra la ruine.
Je brave la fortune, & toute ſa rigueur
En m'ôtant un mari ne m'ôte pas le cœur.
Sois ſeulement fidelle, & ſans te mettre en peine,
Laiſſe agir pleinement mon ſavoir & ma haine.

NÉRINE (*ſeule.*)

Madame... Elle me quitte au lieu de m'écouter ;
Ces violents tranſports la vont précipiter ;
D'une trop juſte ardeur l'inexorable envie
Lui fait abandonner le ſouci de ſa vie.
Tâchons encore un coup d'en divertir le cours.
Appaiſer ſa fureur, c'eſt conſerver ſes jours.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE, NÉRINE.

NÉRINE.

Bien qu'un péril certain ſuive votre entrepriſe,
Aſſurez-vous ſur moi, je vous ſuis toute acquiſe,
Employez mon ſervice aux flammes, au poiſon;
Je ne refuſe rien, mais épargnez Jaſon.
Votre aveugle vengeance une fois aſſouvie,
Le regret de ſa mort vous coûtera la vie,
Et les coups violents d'un rigoureux ennui....

MÉDÉE.

Ceſſe de m'en parler, & ne crains rien pour lui;
Ma fureur juſque-là n'oſeroit me ſéduire;
Jaſon m'a trop coûté pour le vouloir détruire,
Mon courroux lui fait grace, & ma premiere ardeur
Soutient ſon intérêt au milieu de mon cœur.
Je crois qu'il m'aime encore, & qu'il nourrit en l'ame
Quelques reſtes ſecrets d'une ſi belle flamme;
Il ne fait qu'obéir aux volontés d'un roi

Qui l'arrache à Médée en dépit de sa foi.
Qu'il vive, & s'il se peut, que l'ingrat me demeure,
Sinon, ce m'est assez que sa Créuse meure,
Qu'il vive cependant, & jouisse du jour
Que lui conserve encor mon immuable amour.
Créon seul & sa fille ont fait la perfidie;
Eux seuls termineront toute la tragédie;
Leur perte achevera cette fatale paix.

NÉRINE.

Contentez-vous, Madame, il sort de son palais.

SCENE II.

CRÉON, MÉDÉE, NÉRINE, Soldats.

CRÉON.

Quoi! je te vois encore! Avec quelle imprudence
Peux-tu sans t'effrayer soutenir ma présence?
Ignores-tu l'arrêt de ton bannissement?
Fais-tu si peu de cas de mon commandement?
Voyez comme elle s'enfle & d'orgueil, & d'audace,
Ses yeux ne sont que feu, ses regards que menace.
Gardes, empêchez-là de s'approcher de moi.
Va, purge mes États d'un monstre tel que toi,
Délivre mes sujets & moi-même de crainte.

MÉDÉE.

De quoi m'accuſe-t-on ? quel crime, quelle plainte
Pour mon banniſſement vous donne tant d'ardeur ?

CRÉON.

(*a*) Ah ! l'innocence même, & la même candeur !

(*a*) C'eſt dans la ſcène de Sénèque, qui a ſervi de modèle à celle-ci, qu'on trouve ce beau vers :

Si judicas, cognoſce, ſi regnas, jube.

N'eſt-tu que roi ? commande. Es-tu juge ? examine.

C'eſt dommage cue Corneille n'ait pas traduit ce vers, il l'aurait bien mieux rendu.

Ah ! l'innocence même, & la même candeur ! *Quæ cauſa pellat innocens mulier rogat.* Cette ironie eſt, comme on voit, de Sénèque. La figure de l'ironie tient preſque toujours du comique, car l'ironie n'eſt autre choſe qu'une raillerie. L'éloquence ſouffre cette figure en proſe. Démoſthène & Cicéron l'emploient quelquefois. Homère & Virgile n'ont pas dédaigné même de s'en ſervir dans l'épopée ; mais dans la tragédie il faut l'employer ſobrement ; il faut qu'elle ſoit néceſſaire ; il faut que le perſonnage ſe trouve dans des circonſtances où il ne puiſſe s'expliquer autrement, où il ſoit obligé de cacher ſa douleur, & de feindre d'applaudir à ce qu'il déteſte.

Racine fait parler ironiquement Axiane à Taxile, quand elle lui dit :

Approche, puiſſant roi,
Grand monarque de l'Inde, on parle ici de toi.

Il met auſſi quelques ironies dans la bouche d'Hermione. Mais dans ſes autres tragédies, il ne ſe ſert plus de cette figure. Remar-

Médée eſt un miroir de vertu ſignalée,
Quelle inhumanité de l'avoir exilée !
Barbare, as-tu ſi-tôt oublié tant d'horreurs ?
Repaſſe tes forfaits, repaſſe tes fureurs,
Et de tant de pays nomme quelque contrée
Dont tes méchancetés te permettent l'entrée.
Toute la Theſſalie en armes te pourſuit,
Ton pere te déteſte, & l'univers te fuit ;
Me dois-je en ta faveur charger de tant de haines,
Et ſur mon peuple & moi faire tomber tes peines ?
Va pratiquer ailleurs tes noires actions ;
J'ai racheté la paix à ces conditions.

MÉDÉE.

Lâche paix, qu'entre vous, ſans m'avoir écoutée,
Pour m'arracher mon bien, vous avez complotée !
Paix, dont le déshonneur vous demeure éternel !
Quiconque ſans l'ouir condamne un criminel,

---

quez en général que l'ironie ne convient point aux paſſions : elle ne peut aller au cœur, elles sèche les larmes. Il y a une autre eſpèce d'ironie qui eſt un retour ſur ſoi-même, & qui exprime parfaitement l'excès du malheur. C'eſt ainſi qu'Oreſte dit dans *Andromaque : Oui, je te loue, ô ciel, de ta perſévérance.* C'eſt ainſi que *Guatimozin* diſait au milieu des flammes, *Et moi, ſuis-je ſur un lit de roſes?* Cette figure eſt très-noble & très-tragique dans *Oreſte*, & dans *Guatimozin* elle eſt ſublime. Obſervez que toutes les ſcènes ſemblables à celle-ci ſont toujours froides. Il convient rarement au tragique de parler long-temps du paſſé. Ce poëme eſt *natum rebus agendis ;* ce doit être une action.

Son

Son crime eût-il cent fois mérité le supplice,
D'un juste châtiment il fait une injustice.

CRÉON.

Au regard de Pélie, il fut bien mieux traité,
Avant que l'égorger tu l'avois écouté ?

MÉDÉE.

Écouta-t-il Jason, quand sa haine couverte
L'envoya sur nos bords se livrer à sa perte ?
Car comment voulez-vous que je nomme un dessein
Au dessus de sa force & du pouvoir humain ?
Apprenez quelle étoit cette illustre conquête,
Et de combien de morts j'ai garanti sa tête.
Il falloit mettre au joug deux taureaux furieux,
Des tourbillons de feu s'élançoient de leurs yeux,
Et leur maître Vulcain poussoit par leur haleine
Un long embrasement dessus toute la plaine ;
Eux domptés, on entroit en de nouveaux hasards,
Il falloit labourer les tristes champs de Mars,
Et des dents d'un serpent ensemencer la terre,
Dont la stérilité fertile pour la guerre
Produisoit à l'instant des escadrons armés
Contre la même main qui les avoit semés.
Mais quoiqu'eût fait contr'eux une valeur parfaite,
La toison n'étoit pas au bout de leur défaite :
Un dragon enivré des plus mortels poisons,
Qu'enfantent les péchés de toutes les saisons,
Vomissant mille traits de sa gorge enflammée,

La gardoit beaucoup mieux que toute cette armée.
Jamais étoile, lune, aurore, ni soleil
Ne virent abaisser sa paupiere au sommeil.
Je l'ai seule assoupi ; seule j'ai par mes charmes
Mis au joug les taureaux, & défait les gendarmes.
Si lors à mon devoir mon désir limité
Eût conservé ma gloire & ma fidélité,
Si j'eusse eu de l'horreur de tant d'énormes fautes,
Que devenoit Jason & tous vos Argonautes ?
Sans moi ce vaillant chef, que vous m'avez ravi,
Eût péri le premier, & tous l'auroient suivi.
Je ne me repens point d'avoir par mon adresse
Sauvé le sang des dieux & la fleur de la Grece.
Zéthès & Calaïs, & Pollux, & Castor,
Et le charmant Orphée, & le sage Nestor,
Tous vos héros enfin tiennent de moi la vie :
Je vous les verrai tous posséder sans envie :
Je vous les ai sauvés, je vous les cede tous ;
Je n'en veux qu'un pour moi, n'en soyez point jaloux.
Pour de si bons effets laissez-moi l'infidelle,
Il est mon crime seul, si je suis criminelle :
Aimer cet inconstant, c'est tout ce que j'ai fait :
Si vous me punissez, rendez-moi mon forfait.
Est-ce user comme il faut d'un pouvoir légitime,
Que me faire coupable, & jouir de mon crime ?

CRÉON.

Va te plaindre à Colchos,

MÉDÉE.

Le retour m'y plaira :
Que Jaſon m'y remette ainſi qu'il m'en tira ;
Je ſuis prête à partir ſous la même conduite
Qui de ces lieux aimés précipita ma fuite.
O d'un injuſte affront les coups les plus cruels !
Vous faites différence entre deux criminels !
Vous voulez qu'on l'honore, & que de deux complices
(*a*) L'un ait votre couronne, & l'autre des ſupplices.

CRÉON.

Ceſſe de plus mêler ton intérêt au ſien ;
Ton Jaſon pris à part eſt trop homme de bien ;
Le ſéparant de toi, ſa défenſe eſt facile ;
Jamais il n'a trahi ſon pere ni ſa ville ;
Jamais ſang innocent n'a fait rougir ſes mains ;
Jamais il n'a prêté ſon bras à tes deſſeins ;
Son crime, s'il en a, eſt de t'avoir pour femme,
Laiſſe-le s'affranchir d'une honteuſe flamme,
Rends-lui ſon innocence en t'éloignant de nous ;
Porte en d'autres climats ton inſolent courroux,
Tes herbes, tes poiſons, ton cœur impitoyable,
Et tout ce qui jamais a fait Jaſon coupable.

MÉDÉE.

Peignez mes actions plus noires que la nuit ;
Je n'en ai que la honte, il en a tout le fruit.

(*a*) *Hic pretium ſceleris tulit, hic diadema.*

Ce fut en ſa faveur que ma ſavante audace
Immola ſon tyran par les mains de ſa race;
Joignez-y mon pays & mon frere, il ſuffit
Qu'aucun de tant de maux ne va qu'à ſon profit.
Mais vous les ſaviez tous quand vous m'avez reçue;
Votre ſimplicité n'a point été déçue;
En ignoriez-vous un, quand vous m'avez promis
Un rempart aſſuré contre mes ennemis?
Ma main ſaignante encor du meurtre de Pélie,
Soulevoit contre moi toute la Theſſalie,
Quand votre cœur ſenſible à la compaſſion,
Malgré tous mes forfaits, prit ma protection.
Si l'on me peut depuis imputer quelque crime,
C'eſt trop peu que l'exil, ma mort eſt légitime:
Sinon, à quel propos me traitez-vous ainſi?
Je ſuis coupable ailleurs, mais innocente ici.

CRÉON.

Je ne veux plus ici d'une telle innocence,
Ni ſouffrir en ma cour ta fatale préſence.
Va....

MÉDÉE.

Dieux, juſtes vengeurs!

CRÉON.

Va, dis-je, en d'autres lieux,
Par tes cris importuns ſolliciter les dieux.
Laiſſe-nous tes enfants: je ſerois trop ſévere,
Si je les puniſſois des crimes de leur mere,

Et bien que je le puſſe avec juſte raiſon,
Ma fille les demande en faveur de Jaſon.

MÉDÉE.

Barbare humanité qui m'arrache à moi-même,
Et feint de la douceur pour m'ôter ce que j'aime!
Si Jaſon & Créuſe ainſi l'ont ordonné,
Qu'ils me rendent le ſang que je leur ai donné.

CRÉON.

Ne me réplique plus, ſuis la loi qui t'eſt faite,
Prépare ton départ, & penſe à ta retraite.
Pour en délibérer, & choiſir le quartier,
De grace ma bonté te donne un jour entier.

MÉDÉE.

Quelle grace!

CRÉON.

(a) Soldats, remettez-la chez elle,
Sa conteſtation deviendroit éternelle.

(a) *Soldats, remettez-la chez elle*: Si Médée eſt une magicienne auſſi puiſſante qu'on le dit, & que Créon même le croit, comment ne craint-il pas de l'offenſer, & comment même peut-il diſpoſer d'elle? C'eſt-là une étrange contradiction que l'antiquité Grecque s'eſt permiſe. Les illuſions de l'antiquité ont été adoptées par nous; les juges ont oſé juger des ſorciers; mais il s'était répandu une opinion auſſi ridicule que celle de la magie même, & qui lui ſervait de correctif; c'était que les magiciens perdaient tout leur pouvoir dès qu'ils étaient entre les mains de la juſtice.

SCENE III.

CRÉON *seul.*

QUEL indomptable esprit ! Quel arrogant maintien
Accompagnoit l'orgueil d'un si long entretien !
A-t-elle rien fléchi de son humeur altiere ?
A-t-elle pu descendre à la moindre priere ?
Et le sacré respect de ma condition (*a*)
En a-t-il arraché quelque soumission ?

L'Arioste, & le Tasse son heureux imitateur, prirent un tour plus heureux ; ils feignirent que les enchantemens pouvaient être détruits par d'autres enchantemens ; cela seul mettait de la vraisemblance dans ces fables, qui par elles-mêmes n'en ont aucune. L'Arioste, tout fécond qu'il était, avait appris cet art d'Homere ; il est vrai que son Alcine est prodigieusement supérieure à la Circé de l'*Odyssée* ; mais enfin Homère est le premier qui paraît avoir imaginé des préservatifs contre le pouvoir de la magie, & qui par là mit quelque raison dans des choses qui n'en avaient pas.

(*a*) Il est bien ici question du sacré respect qu'on doit à la condition de ce Créon, qui d'ailleurs joue dans cette piéce un rôle trop froid.



SCENE IV.

CRÉON, JASON, CRÉUSE, CLÉONE.

CRÉON.

Te voilà sans rivale, & mon pays sans guerres,
Ma fille, c'est demain qu'elle sort de nos terres.
Nous n'avons désormais que craindre de sa part (a);
Acaste est satisfait d'un si proche départ,
Et si tu peux calmer le courage d'Ægée,
Qui voit par notre choix son ardeur négligée,
Fais état que demain nous assure à jamais,
Et dedans & dehors, une profonde paix.

CRÉUSE.

Je ne crois pas, Seigneur, que ce vieux roi d'Athenes,
Voyant aux mains d'autrui le fruit de tant de peines,
Mêle tant de foiblesse à son ressentiment,
Que son premier courroux se dissipe aisément.
J'espere toutefois qu'avec un peu d'adresse
Je pourrai le résoudre à perdre une maîtresse,
Dont l'âge peu sortable & l'inclination
Répondoient assez mal à son affection.

(a) *Nous n'avons que craindre*, est un barbarisme. Cette piéce en a beaucoup. Mais encore une fois, c'est la première de Corneille.

JASON.

Il doit vous témoigner par ſon obéiſſance
Combien ſur ſon eſprit vous avez de puiſſance ;
Et s'il s'obſtine à ſuivre un injuſte courroux,
Nous ſaurons, ma princeſſe, en rabattre les coups ;
Et nos préparatifs contre la Theſſalie
Ont trop de quoi punir ſa flamme & ſa folie.

CRÉON.

Nous n'en viendrons pas là. Regarde ſeulement
A le payer d'eſtime & de remercîment.
Je voudrois pour tout autre un peu de raillerie,
(*a*) Un vieillard amoureux mérite qu'on en rie :
Mais le trône ſoutient la majeſté des rois
Au deſſus du mépris, comme au deſſus des loix.
On doit toujours reſpect au ſceptre, à la couronne.
Remets tout, ſi tu veux, aux ordres que je donne ;
Je ſaurai l'appaiſer avec facilité,
Si tu ne te défends qu'avec civilité.

(*a*) Ces vers montrent qu'en effet on mêlait alors le comique au tragique. Ce mauvais goût était établi dans preſque toute l'Europe, comme on le remarque ailleurs.



SCENE V.

JASON, CRÉUSE, CLÉONE.

JASON.

Que ne vous dois-je point pour cette préférence,
Où mes désirs n'osoient porter mon espérance ?
C'est bien me témoigner un amour infini,
De mépriser un roi pour un pauvre banni.
A toutes ses grandeurs préférer ma misere !
Tourner en ma faveur les volontés d'un pere !
Garantir mes enfants d'un exil rigoureux !

CRÉUSE.

Qu'a pu faire de moindre un courage amoureux ?
La fortune a montré dedans votre naissance
Un trait de son envie, ou de son impuissance ;
Elle devoit un sceptre au sang dont vous naissez,
Et sans lui vos vertus le méritoient assez.
L'amour qui n'a pu voir une telle injustice,
Supplée à son défaut, ou punit sa malice,
Et vous donne au plus fort de vos adversités
Le sceptre que j'attends, & que vous méritez.
La gloire m'en demeure, & les races futures
Comptant notre hyménée entre vos aventures,
Vanteront à jamais mon amour généreux,
Qui d'un si grand héros rompt le sort malheureux.

Après tout cependant riez de ma foiblesse.
Prête de posséder le phénix de la Grece,
La fleur de nos guerriers, le sang de tant de dieux,
La robe de Médée a donné dans mes yeux (a);
Mon caprice à son lustre attachant mon envie,
Sans elle trouve à dire au bonheur de ma vie;
C'est ce qu'ont prétendu mes desseins relevés,
Pour le prix des enfants que je vous ai sauvés.

JASON.

Que ce prix est léger pour un si bon office!
Il y faut toutefois employer l'artifice.
Ma jalouse en fureur n'est pas femme à souffrir
Que ma main l'en dépouille, afin de vous l'offrir;
Des trésors dont son pere épuise la Scythie,
C'est tout ce qu'elle a pris quand elle en est sortie.

CRÉUSE.

Qu'elle a fait un beau choix! Jamais éclat pareil
Ne sema dans la nuit les clartés du soleil.
Les perles avec l'or confusément mêlées,
Mille pierres de prix sur ses bords étalées,
D'un mêlange divin éblouissent les yeux;
Jamais rien d'approchant ne se fit en ces lieux.
Pour moi, tout aussitôt que je l'en vis parée,

(a) La robe de Médée qui *a donné dans les yeux* de Créuse, & la description de cette robe ne seraient pas soufferte aujourd'hui, & la réponse de Jason n'est pas moins petite que la demande.

Je ne fis plus d'état de la toison dorée :
Et dussiez-vous vous-même en être un peu jaloux,
J'en eus presques envie aussitôt que de vous.
Pour appaiser Médée & réparer sa perte,
L'épargne de mon pere entiérement ouverte,
Lui met à l'abandon tous les trésors du roi,
Pourvu que cette robe & Jason soient à moi.

JASON.

N'en doutez point, ma reine, elle vous est acquise.
Je vais chercher Nérine, & par son entremise
Obtenir de Médée avec dextérité
Ce que refuseroit son courage irrité.
Pour elle, vous savez que j'en fuis les approches;
J'aurois peine à souffrir l'orgueil de ses reproches;
Et je me connois mal, ou dans notre entretien
Son courroux s'allumant allumeroit le mien.
Je n'ai point un esprit complaisant à sa rage,
Jusques à supporter sans réplique un outrage,
Et ce seroit pour moi d'éternels déplaisirs
De reculer par là l'effet de vos désirs.
Mais sans plus de discours, d'une maison voisine
Je vais prendre le temps que sortira Nérine.
Souffrez, pour avancer votre contentement,
Que malgré mon amour je vous quitte un moment.

CLÉONE.

Madame, j'apperçois venir le roi d'Athenes.

CRÉUSE.

Allez donc, votre vue augmenteroit ſes peines.

CLÉONE.

Souvenez-vous de l'air dont il le faut traiter.

CRÉUSE.

Ma bouche acortement ſaura s'en acquitter.

SCENE VI.

ÆGÉE, CRÉUSE, CLÉONE.

ÆGÉE.

Sur un bruit qui m'étonne & qûe je ne puis croire,
Madame, mon amour jaloux de votre gloire,
Vient ſavoir s'il eſt vrai que vous ſoyez d'accord;
Par un honteux hymen, de l'arrêt de ma mort.
Votre peuple en frémit, votre cour en murmure,
Et tout Corinthe enfin s'impute à grande injure,
Qu'un fugitif, un traître, un meurtrier des rois,
Lui donne à l'avenir des princes & des loix.
Il ne peut endurer que l'horreur de la Grece
Pour prix de ſes forfaits épouſe ſa princeſſe;
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur,
Femme d'un aſſaſſin & d'un empoiſonneur.

CRÉUSE.

Laissez agir, grand roi, la raison sur votre ame,
Et ne le chargez point des crimes de sa femme.
J'épouse un malheureux, & mon pere y consent;
Mais prince, mais vaillant, & sur-tout innocent.
Non pas que je ne faille en cette préférence:
De votre rang au sien je fais la différence;
Mais si vous connoissez l'amour & ses ardeurs,
Jamais pour son objet il ne prend les grandeurs;
Avouez que son feu n'en veut qu'à la personne,
Et qu'en moi vous n'aimiez rien moins que ma couronne.
Souvent je ne sais quoi qu'on ne peut exprimer
(a) Nous surprend, nous emporte, & nous force d'aimer;
Et souvent sans raison les objets de nos flammes
Frappent nos yeux ensemble, & saisissent nos ames.
Ainsi nous avons vu le souverain des dieux
Au mépris de Junon aimer en ces bas lieux;

(a) *Nous surprend, nous emporte, & nous force d'aimer.* Voilà le germe de ces vers qu'on applaudit autrefois dans *Rodogune*;

Il est des nœuds secrets, il est des simpathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties, &c.

C'est au lecteur judicieux à décider lequel vaut le mieux de ces deux morceaux. Il décidera peut-être que de telles maximes sont plus convenables à la haute comédie, & que les maximes détachées ne valent pas un sentiment. Cette même idée se retrouve dans la *Suite du Menteur*, & elle y est mieux placée.

Vénus quitter son Mars, & négliger sa prise,
Tantôt pour Adonis, & tantôt pour Anchise;
Et c'est peut-être encore avec moins de raison
Que bien que vous m'aimiez, je me donne à Jason.
D'abord dans mon esprit vous eûtes ce partage,
Je vous estimai plus, & l'aimai davantage.

ÆGÉE.

Gardez ces compliments pour de moins enflammés;
Et ne m'estimez point qu'autant que vous m'aimez.
Que me sert cet aveu d'une erreur volontaire?
Si vous croyez faillir, qui vous force à le faire?
N'accusez point l'amour ni son aveuglement,
Quand on connoît sa faute, on manque doublement.

CRÉUSE.

Puis donc que vous trouvez la mienne inexcusable,
Je ne veux plus, Seigneur, me confesser coupable.
L'amour de mon pays & le bien de l'Etat
Me défendoient l'hymen d'un si grand potentat.
Il m'eût fallu soudain vous suivre en vos provinces,
Et priver mes sujets de l'aspect de leurs princes;
Votre sceptre pour moi n'est qu'un pompeux exil.
Que me sert son éclat, & que me donne-t-il?
M'éleve-t-il d'un rang plus haut que souveraine?
Et sans le posséder ne me vois-je pas reine?
Graces aux immortels, dans ma condition
J'ai de quoi m'assouvir de cette ambition;
Je ne veux point changer mon sceptre contre un autre,

Je perdrois ma couronne en acceptant la vôtre.
Corinthe eſt bon ſujet, mais il veut voir ſon roi,
Et d'un prince éloigné rejetteroit la loi.
Joignez à ces raiſons qu'un pere un peu ſur l'âge,
Dont ma ſeule préſence adoucit le veuvage,
Ne ſauroit ſe réſoudre à ſéparer de lui,
De ces débiles ans l'eſpérance & l'appui;
Et vous reconnoîtrez que je ne vous préfere
Que le bien de l'Etat, mon pays & mon pere.
Voilà ce qui m'oblige au choix d'un autre époux;
Mais comme ces raiſons font peu d'effet ſur vous,
Afin de redonner le repos à votre ame,
Souffrez que je vous quitte.

SCENE VII.

ÆGÉE *ſeul (a).*

Allez, allez Madame,
Etaler vos appas, & vanter vos mépris
A l'infame ſorcier qui charme vos eſprits.
De cette indignité faites un mauvais conte,
Riez de mon ardeur, riez de votre honte,

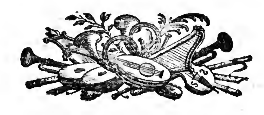
(*a*) Il eſt inutile de remarquer combien le rôle d'Ægée eſt froid & inſipide. Une piéce de théatre eſt *une expérience ſur le cœur humain.* Quel reſſort remuera l'ame des hommes? Ce

Favorisez celui de tous vos courtisans
Qui raillera le mieux le déclin de mes ans.
Vous jouirez fort peu d'une telle insolence ;
Mon amour outragé court à la violence ;
Mes vaisseaux à la rade assez proche du port
N'ont que trop de soldats à faire un coup d'effort.
La jeunesse me manque, & non pas le courage :
Les rois ne perdent point les forces avec l'âge ;
Et l'on verra peut-être, avant ce jour fini,
Ma passion vengée, & votre orgueil puni.

Fin du second Acte.

---

ne sera pas un vieillard amoureux & méprisé qu'on met en prison, & qu'une sorcière délivre. Tout personnage principal doit inspirer un degré d'intérêt. C'est une des règles inviolables. Elles sont toutes fondées sur la nature. On a déjà averti qu'on ne reprend pas les fautes de détail.



ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NÉRINE.

MAlheureux inſtrument du malheur qui nous preſſe (*a*) !
Que j'ai pitié de toi, déplorable princeſſe !
Avant que le ſoleil ait fait encore un tour,
Ta perte inévitable acheve ton amour.
Ton deſtin te trahit, & ta beauté fatale
Sous l'appât d'un hymen t'expoſe à ta rivale :
Ton ſceptre eſt impuiſſant à vaincre ſon effort ;
Et le jour de ſa fuite eſt celui de ta mort.

(*a*) C'eſt ici un grand exemple de l'abus des monologues. Une ſuivante qui vient parler toute ſeule du pouvoir de ſa maîtreſſe, eſt d'un grand ridicule. Cette faute de faire dire ce qui arrivera, par un acteur qui parle ſeul, & qu'on introduit ſans raiſon, était très-commune ſur les théatres Grecs & Latins ; ils ſuivaient cet uſage, parce qu'il eſt facile. Mais on devait dire aux Ménandres, aux Ariſtophanes, aux Plautes, ſurmontez la difficulté ; inſtruiſez-nous du fait ſans avoir l'air de nous inſtruire : amenez ſur le théatre des perſonnages néceſſaires, qui aient des raiſons de ſe parler : qu'ils m'expliquent tout ſans jamais s'adreſſer à moi : que je les voie agir, que je les entende dialoguer ; ſinon, vous êtes dans l'enfance de l'art.

Sa vengeance à la main, elle n'a qu'à résoudre.
Un mot du haut des cieux fait descendre la foudre.
Les mers pour noyer tout n'attendent que sa loi ;
La terre offre à s'ouvrir sous le palais du roi ;
L'air tient les vents tout prêts à suivre sa colere,
Tant la nature esclave a peur de lui déplaire !
Et si ce n'est assez de tous les éléments,
Les enfers vont sortir à ses commandements.
Moi, bien que mon devoir m'attache à son service,
Je lui prête à regret un silence complice ;
D'un louable désir mon cœur sollicité
Lui feroit avec joie une infidélité :
Mais loin de s'arrêter, sa rage découverte
A celle de Créuse ajouteroit ma perte ;
Et mon funeste avis ne serviroit de rien,
Qu'à confondre mon sang dans les bouillons du sien.
D'un mouvement contraire à celui de mon ame
La crainte de la mort m'ôte celle du blâme ;
Et la timidité s'efforce d'avancer
Ce que hors du péril je voudrois traverser.



SCENE II.

JASON, NÉRINE.

JASON.

Nérine, hé bien, que dit, que fait notre exilée ?
Dans ton cher entretien s'eſt-elle conſolée ?
Veut-elle bien céder à la néceſſité ?

NÉRINE.

Je trouve en ſon chagrin moins d'animoſité.
De moment en moment ſon ame plus humaine
Abaiſſe ſa colere, & rabat de ſa haine.
Déjà ſon déplaiſir ne vous veut plus de mal.

JASON.

Fais-lui prendre pour tout un ſentiment égal.
Toi, qui de mon amour connoiſſois la tendreſſe,
Tu peux connoître auſſi quelle douleur me preſſe.
Je me ſens déchirer le cœur à ſon départ :
Créuſe en ſes malheurs prend même quelque part,
Ses pleurs en ont coulé, Créon même en ſoupire,
Lui préfere à regret le bien de ſon empire ;
Et ſi dans ſon adieu ſon cœur moins irrité
En vouloit mériter la libéralité,
Si juſque-là Médée appaiſoit ſes menaces,
Qu'elle eût ſoin de partir avec ſes bonnes graces,

Je fais, comme il eft bon, que fes tréfors ouverts
Lui feroient fans réferve entiérement offerts ;
Et malgré les malheurs où le fort l'a réduite,
Soulageroient fa peine, & foutiendroient fa fuite.

NÉRINE.

Puifqu'il faut fe réfoudre à ce banniffement,
Il faut en adoucir le mécontentement ;
Cette offre y peut fervir ; & par elle j'efpere
Avec un peu d'adreffe appaifer fa colere.
Mais d'ailleurs toutefois n'attendez rien de moi,
S'il faut prendre congé de Créufe & du roi,
L'objet de votre amour & de fa jaloufie
De toutes fes fureurs l'auroit tôt reffaifie.

JASON.

(a) Pour montrer fans les voir fon courage appaifé,
Je te dirai, Nérine, un moyen fort aifé,
Et de fi longue main je connois ta prudence,
Que je t'en fais fans peine entiere confidence.
Créon bannit Médée ; & fes ordres précis
Dans fon banniffement enveloppoient fes fils ;

(a) Convenons que ce n'eft pas un trop bon moyen d'appaifer une femme & une mère, que de lui arracher fes enfans & de lui prendre fes habits. Cette invention de comédie produit une cataftrophe horrible, mais ce contrafte même d'une intrigue faible & baffe avec un dénouement épouvantable, forme une bigarrure qui révolta tous les efprits cultivés.

La pitié de Créuſe a tant fait vers ſon pere,
Qu'ils n'auront point de part au malheur de leur mere.
Elle lui doit pour eux quelque remercîment;
Qu'un préſent de ſa part ſuive leur compliment:
Sa robe dont l'éclat ſied mal à ſa fortune,
Et n'eſt à ſon exil qu'une charge importune,
Lui gagneroit le cœur d'un prince libéral,
Et de tous ſes tréſors l'abandon général.
D'une vaine parure inutile à ſa peine,
Elle peut acquérir de quoi faire la reine:
Créuſe, ou je me trompe, en a quelque déſir:
Et je ne penſe pas qu'elle pût mieux choiſir.
Mais la voici qui ſort, ſouffre que je l'évite;
Ma rencontre la trouble, & mon aſpect l'irrite.

SCENE III.

MÉDÉE, JASON, NÉRINE.

MÉDÉE.

NE fuyez pas, Jaſon, de ces funeſtes lieux,
C'eſt à moi d'en partir, recevez mes adieux.
Accoutumée à fuir, l'exil m'eſt peu de choſe;
Sa rigueur n'a pour moi de nouveau que ſa cauſe.
C'eſt pour vous que j'ai fui, c'eſt vous qui me chaſſez.
Où me renvoyez-vous, ſi vous me banniſſez?

Irai-je sur le Phase, où j'ai trahi mon pere,
Appaiser de mon sang les manes de mon frere?
Irai-je en Thessalie, où le meurtre d'un roi
Pour victime aujourd'hui ne demande que moi?
Il n'est point de climat, dont mon amour fatale
N'ait acquis à mon nom la haine générale;
Et ce qu'ont fait pour vous mon savoir & ma main,
M'a fait un ennemi de tout le genre humain.
Ressouviens-t-en, ingrat, remets-toi dans la plaine
Que ces taureaux affreux brûloient de leur haleine;
Revois ce champ guerrier dont les sacrés sillons
Elevoient contre toi de soudains bataillons,
Ce dragon qui jamais n'eut les paupieres closes;
Et lors préfere-moi Créuse, si tu l'oses.
Qu'ai-je épargné depuis qui fût en mon pouvoir?
Ai-je auprès de l'amour écouté mon devoir?
Pour jeter un obstacle à l'ardente poursuite
Dont mon pere en fureur touchoit déjà ta fuite,
Semai-je avec regret mon frere par morceaux?
A ce funeste objet répandu sur les eaux,
Mon pere trop sensible aux droits de la nature,
Quitta tous autres soins que de sa sépulture;
Et par ce nouveau crime émouvant sa pitié,
J'arrêtai les effets de son inimitié.
Prodigue de mon sang, honte de ma famille,
Aussi cruelle sœur que déloyale fille:
Ces titres glorieux plaisoient à mes amours;
Je les pris sans horreur pour conserver tes jours.
Alors, certes alors, mon mérite étoit rare;

Tu n'étois point honteux d'une femme barbare.
Quand à ton pere usé je rendis la vigueur,
J'avois encor tes vœux, j'avois encor ton cœur:
Mais cette affection mourant avec Pélie,
Dans le même tombeau se vit ensevelie:
L'ingratitude en l'ame, & l'impudence au front,
Une Scythe en ton lit te fut lors un affront;
Et moi, que tes désirs avoient tant souhaitée,
Le dragon assoupi, la toison emportée,
Ton tyran massacré, ton pere rajeuni,
Je devins un objet digne d'être banni.
Tes desseins achevés, j'ai mérité ta haine;
Il t'a fallu sortir d'une honteuse chaîne,
Et prendre une moitié qui n'a rien plus que moi
Que le bandeau royal que j'ai quitté pour toi.

JASON.

Ah! que n'as-tu des yeux à lire dans mon ame,
Et voir les purs motifs de ma nouvelle flamme!
Les tendres sentiments d'un amour paternel,
Pour sauver mes enfants me rendent criminel,
Si l'on peut nommer crime un malheureux divorce,
Où le soin que j'ai d'eux me réduit & me force.
Toi-même furieuse, ai-je fait peu pour toi,
D'arracher ton trépas aux vengeances d'un roi?
Sans moi ton insolence alloit être punie,
A ma seule priere on ne t'a que bannie.
C'est rendre la pareille à tes grands coups d'effort:
Tu m'as sauvé la vie, & j'empêche ta mort.

MÉDÉE.

On ne m'a que bannie ! O bonté souveraine !
C'est donc une faveur, & non pas une peine !
Je reçois une grace au lieu d'un châtiment !
Et mon exil encor doit un remercîment !
Ainsi l'avare soif d'un brigand assouvie,
Il s'impute à pitié de nous laisser la vie ;
Quand il n'égorge point, il croit nous pardonner,
Et ce qu'il n'ôte pas il pense le donner !

JASON.

Tes discours dont Créon de plus en plus s'offense,
Le forceroient enfin à quelque violence.
Éloigne-toi d'ici tandis qu'il t'est permis.
Les rois ne sont jamais de foibles ennemis.

MÉDÉE.

A travers tes conseils je vois assez ta ruse :
Ce n'est-là m'en donner qu'en faveur de Créuse.
Ton amour déguisé d'un soin officieux,
D'un objet importun veut délivrer ses yeux.

JASON.

N'appelle point amour un change inévitable,
Où Créuse fait moins que le sort qui m'accable.

MÉDÉE.

Peux-tu bien, sans rougir, désavouer tes feux ?

JASON.

Hé bien, soit, ses attraits captivent tous mes vœux.
Toi, qu'un amour furtif souilla de tant de crimes,
M'oses-tu reprocher des ardeurs légitimes?

MÉDÉE.

Oui, je te les reproche, & de plus....

JASON.

Quels forfaits?

MÉDÉE.

La trahison, le meurtre, & tous ceux que j'ai faits.

JASON.

Il manque encor ce point à mon sort déplorable,
Que de tes cruautés on me fasse coupable.

MÉDÉE.

Tu présumes en vain de t'en mettre à couvert,
Celui-là fait le crime à qui le crime sert.
Que chacun indigné contre ceux de ta femme,
La traite en ses discours de méchante & d'infame,
Toi seul, dont ses forfaits ont fait tout le bonheur,
Tiens-la pour innocente, & défends son honneur.

JASON.

J'ai honte de ma vie, & je hais son usage,
Depuis que je la dois aux effets de ta rage.

MÉDÉE.

La honte généreuſe & la haute vertu !
Puiſque tu la hais tant, pourquoi la gardes-tu ?

JASON.

Au bien de nos enfants, dont l'âge foible & tendre
Contre tant de malheurs ne ſauroit ſe défendre,
Deviens en leur faveur d'un naturel plus doux.

MÉDÉE.

Mon ame à leur ſujet redouble ſon corroux.
Faut-il ce déshonneur pour comble à mes miſeres,
Qu'à mes enfants Créuſe enfin donne des freres ?
Tu vas mêler, impie, & mettre en rang pareil
Des neveux de Syſiphe avec ceux du Soleil !

JASON.

Leur grandeur ſoutiendra la fortune des autres ;
Créuſe & ſes enfants conſerveront les nôtres.

MÉDÉE.

Je l'empêcherai bien, ce mêlange odieux,
Qui déshonore enſemble & ma race & les dieux.

JASON.

Laſſés de tant de maux, cédons à la fortune,

MÉDÉE.

Ce corps n'enferme pas une ame ſi commune,
Je n'ai jamais ſouffert qu'elle me fît la loi,
Et toujours ma fortune a dépendu de moi.

JASON.

La peur que j'ai d'un ſceptre....

MÉDÉE.

Ah, cœur rempli de feinte!
Tu maſques tes déſirs d'un faux titre de crainte,
Un ſceptre eſt l'objet ſeul qui fait ton nouveau choix.

JASON.

Veux-tu que je m'expoſe aux haines de deux rois?
Et que mon imprudence attire ſur nos têtes,
D'un & d'autre côté, de nouvelles tempêtes?

MÉDÉE.

Fuis-les, fuis-les tous deux, fuis Médée à ton tour,
Et garde au moins ta foi, ſi tu n'as plus d'amour.

JASON.

Il eſt aiſé de fuir, mais il n'eſt pas facile
Contre deux rois aigris de trouver un aſile.
Qui leur réſiſtera, s'ils viennent à s'unir?

MÉDÉE.

Qui me réſiſtera, ſi je te veux punir?
Déloyal, auprès d'eux crains-tu ſi peu Médée,

Que toute leur puiſſance en armes débordée
Diſpute contre moi ton cœur qu'ils m'ont ſurpris,
Et ne ſois du combat que le juge & le prix?
Joins-leur, ſi tu le veux, mon pere & la Scythie,
En moi ſeule ils n'auront que trop forte partie.
Bornes-tu mon pouvoir à celui des humains?
Contr'eux, quand il me plaît, j'arme leurs propres mains.
Tu le ſais, tu l'as vu, quand ces fils de la terre
Par leurs coups mutuels terminerent leur guerre.
Miſérable! Je puis adoucir des taureaux,
La flamme m'obéit, & je commande aux eaux;
Et la terre & les cieux tremblent quand je les nomme;
Et je ne puis toucher les volontés d'un homme!
(*a*) Je t'aime encor, Jaſon, malgré ta lâcheté,
Je ne m'offenſe plus de ta légéreté;
Je ſens, à tes regards, décroître ma colere;
De moment en moment ma fureur ſe modere;

(*a*) *Je t'aime encor, Jaſon, malgré ta lâcheté*, n'eſt point imité de Sénèque, & Racine en cet endroit s'eſt rencontré avec Corneille, quand il fait dire à Roxane:

Écoutez, Bajazet, je ſens que je vous aime, &c.

La ſituation & la paſſion amènent ſouvent des ſentiments & des expreſſions qui ſe reſſemblent, ſans qu'elles ſoient imitées. Mais quelle différence entre Roxane & Médée! le rôle de Médée eſt l'eſſai d'un génie vigoureux & ſans art, qui en vain fait déjà quelques efforts contre la barbarie qui envoloppe ſon ſiècle. Et le rôle de Roxane eſt le chef-d'œuvre de l'eſprit & du goût dans un tems plus heureux. L'un eſt une ſtatue groſſière de l'ancienne Égypte. L'autre eſt une ſtatue de Phidias.

Et je cours sans regret à mon bannissement,
Puisque j'en vois sortir ton établissement.
Je n'ai plus qu'une grace à demander ensuite.
Souffre que mes enfants accompagnent ma suite,
Que je t'admire encore en chacun de leurs traits,
(a) Que je t'aime, & te baise en ces petits portraits,
Et que leur cher objet entretenant ma flamme,
Te présente à mes yeux aussi-bien qu'à mon ame.

JASON.

Ah! reprends ta colere, elle a moins de rigueur.
M'enlever mes enfants, c'est m'arracher le cœur,
Et Jupiter tout prêt à m'écraser du foudre,
Mon trépas à la main, ne pourroit m'y résoudre.

(a) *Que je t'aime, & te baise en ces petits portraits, &c.* On sent assez que le mot *baise* ne serait pas souffert aujourd'hui. Mais il y a une réflexion plus importante à faire. Médée conçoit la vengeance la plus horrible, & qui retombe sur elle-même. Pour y parvenir elle a recours à la plus indigne fourberie. Elle devient alors exécrable aux spectateurs. Elle attirerait la pitié, si elle égorgeait ses enfants dans un moment de désespoir & de démence. C'est une loi du théatre qui ne souffre guère d'exception; ne commettez jamais de grands crimes, que quand de grandes passions en diminueront l'atrocité, & vous attireront même quelque compassion des spectateurs. Cléopatre, à la vérité, dans la tragédie de *Rodogune*, ne s'attire nulle compassion. Mais songez que si elle n'était pas possédée de la passion forcenée de régner, on ne la pourrait pas souffrir, & que si elle n'était pas punie, la piéce ne pourrait être jouée.

C'eſt pour eux que je change ; & la Parque, ſans eux ;
Seule de notre hymen pourroit rompre les nœuds.

MÉDÉE.

Cet amour paternel qui te fournit d'excuſes,
Me fait ſouffrit auſſi que tu me les refuſes ;
Je ne t'en preſſe plus, & prête à me bannir,
Je ne veux plus de toi qu'un léger ſouvenir.

JASON.

Ton amour vertueux fait ma plus grande gloire,
Ce ſeroit me trahir qu'en perdre la mémoire ;
Et le mien envers toi qui demeure éternel,
T'en laiſſe en cet adieu le ferment ſolemnel.
Puiſſent briſer mon chef les traits les plus ſéveres,
Que lancent des grands dieux les plus âpres coleres ;
Qu'ils s'uniſſent enſemble afin de me punir,
Si je ne perds la vie avant ton ſouvenir !

SCENE IV.

MÉDÉE, NÉRINE.

MÉDÉE.

J'Y donnerai bon ordre, il eſt en ta puiſſance
D'oublier mon amour, mais non pas ma vengeance.
Je la ſaurai graver en tes eſprits glacés,

(a) Par des coups trop profonds pour en être effacés.
Il aime ses enfants, ce courage inflexible!
Son foible est découvert, par eux il est sensible,
Par eux mon bras armé d'une juste rigueur,
Va trouver des chemins à lui percer le cœur.

NÉRINE.

Madame, épargnez-les, épargnez vos entrailles,
N'avancez point par-là vos propres funérailles:
Contre un sang innocent pourquoi vous irriter,
Si Créuse en vos mains se vient précipiter?
Elle-même s'y jette, & Jason vous la livre.

MÉDÉE.

Tu flattes mes désirs.

NÉRINE.

Que je cesse de vivre,
Si ce que je vous dis n'est pure vérité.

MÉDÉE.

Ah! ne me tiens donc plus l'ame en perplexité.

(a) *Par, &c.* Cette idée détestable de tuer ses propres enfans, pour se venger de leur père, idée un peu soudaine, & qui ne laisse voir que l'atrocité d'une vengeance révoltante, sans qu'elle soit ici combattue par les moindres remords, est encore prise de Sénèque, dont Corneille a imité les beautés & les défauts.

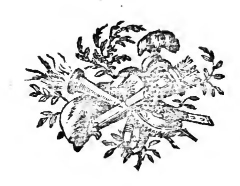
NÉRINE.

Madame, il faut garder que quelqu'un ne nous voie,
Et du palais du roi découvre notre joie;
Un dessein éventé succede rarement.

MÉDÊE.

Rentrons donc, & mettons nos secrets surement.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE *dans sa grotte magique.*

C'est trop peu de Jason que ton œil me dérobe,
C'est trop peu de mon lit, tu veux encor ma robe,
Rivale insatiable ; & c'est encor trop peu,
Si, la force à la main, tu l'as sans mon aveu :
Il faut que par moi-même elle te soit offerte,
Que perdant mes enfants j'achete encor leur perte ;
Il en faut un hommage à tes divins attraits,
Et des remercîments au vol que tu me fais.
Tu l'auras, mon refus seroit un nouveau crime ;
Mais je t'en veux parer pour être ma victime ;
Et sous un faux semblant de libéralité,
Soûler, & ma vengeance, & ton avidité.



SCENE II.

MÉDÉE, NÉRINE.

MÉDÉE.

LE charme eſt achevé, tu peux entrer, Nérine (*a*);
Mes maux dans ces poiſons trouvent leur médecine.

(*a*) *Le*, *&c.* Dans la tragédie de *Macbeth*, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre de Shakeſpear, trois ſorcières font leurs enchantemens ſur le théatre. Elles arrivent au milieu des éclairs & du tonnerre, avec un grand chaudron, dans lequel elles font bouillir des herbes. *Le chat a miaulé trois fois*, diſent-elles, *il eſt tems, il eſt tems.* Elles jettent un crapaud dans le chaudron, & apoſtrophent le crapaud, en criant en refrain, *double, double, chaudron, trouble, que le feu brûle, que l'eau bouille, double, double.* Cela vaut bien les ſerpents qui ſont venus d'Afrique en un moment, & ces herbes que Médée a cueillies le pied nu, en faiſant pâlir la lune, & ce plumage noir d'une harpie. Ces puérilités ne feraient pas admiſes aujourd'hui.

C'eſt à l'opéra, c'eſt à ce ſpectacle conſacré aux fables, que ces enchantemens conviennent, & c'eſt-là qu'ils ont été le mieux traités. Voyez dans Quinault, ſupérieur en ce genre :

Eſprits malheureux & jaloux,
Qui ne pouvez ſouffrir la vertu qu'avec peine,
Vous dont la fureur inhumaine,
Dans les maux qu'elle fait, trouve un plaiſir ſi doux,
Démons, préparez-vous à ſeconder ma haine,
Démons, préparez-vous
A ſervir mon courroux.

Vois combien de ferpents à mon commandement
D'Afrique jufqu'ici n'ont tardé qu'un moment,
Et contraints d'obéir à mes clameurs funeftes,
Ont fur ce don fatal vomi toutes leurs peftes.
L'amour à tous mes fens ne fut jamais fi doux,
Que ce trifte appareil à mon efprit jaloux.
Ces herbes ne font pas d'une vertu commune,
Moi-même en les cueillant je fis pâlir la lune,

Voyez en un autre endroit, ce morceau encore plus fort que chante Médée :

Sortez, ombres, fortez de la nuit éternelle.
Voyez le jour pour le troubler,
Que l'affreux déſeſpoir, que la rage cruelle
Prennent foin de vous raffembler;
Avancez, malheureux coupables,
Soyez aujourd'hui déchaînés,
Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne foyez pas feuls miférables.
Ma rivale m'expofe à des maux effroyables,
Qu'elle ait part aux tourmens qui vous font deftinés.
Non, les enfers impitoyables
Ne pourront inventer des horreurs comparables
Aux tourmens qu'elle m'a donnés.
Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne foyons pas feuls miférables.

Ce feul couplet vaut mieux peut-être que toute la *Médée* de Sénèque, de Corneille & de Longepierre, parce qu'il eft fort & naturel, harmonieux & fublime. Obfervons que c'eft-là ce Quinault que Boileau affectait de méprifer, & apprenons à être juftes.

Quand, les cheveux flottants, le bras & le pied nu;
J'en dépouillai jadis un climat inconnu.
Vois mille autres venins; cette liqueur épaisse
Mêle du sang de l'hydre avec celui de Nesse;
Python eut cette langue, & ce plumage noir
Est celui qu'une harpie en fuyant laissa choir:
Par ce tison Althée assouvit sa colere,
Trop pitoyable sœur, & trop cruelle mere.
Ce feu tomba du ciel avecque Phaéton,
Cet autre vient des flots du pierreux Phlégéton;
Et celui-ci jadis remplit en nos contrées
Des taureaux de Vulcain les gorges ensoufrées.
Enfin tu ne vois-là poudres, racines, eaux,
Dont le pouvoir mortel n'ouvrît mille tombeaux:
Ce présent déceptif a bu toute leur force,
Et bien mieux que mon bras vengera mon divorce.
Mes tyrans par leur perte apprendront que jamais....
Mais d'où vient ce grand bruit que j'entends au palais?

NÉRINE.

Du bonheur de Jason, & du malheur d'Ægée:
Madame, peu s'en faut qu'il ne vous ait vengée.
Ce généreux vieillard ne pouvant supporter
Qu'on lui vole à ses yeux ce qu'il croit mériter,
Et que sur sa couronne & sa persévérance
L'exil de votre époux ait eu la préférence,
A tâché par la force à repousser l'affront
Que ce nouvel hymen lui porte sur le front.
Comme cette beauté, pour lui toute de glace,

Sur les bords de la mer contemploit la bonace,
Il la voit mal ſuivie, & prend un ſi beau temps
A rendre ſes déſirs & les vôtres contents.
De ſes meilleurs ſoldats une troupe choiſie
Enferme la princeſſe, & ſert ſa jalouſie;
L'effroi qui la ſurprend la jette en pamoiſon;
Et tout ce qu'elle peut, c'eſt de nommer Jaſon.
Ses gardes à l'abord ſont quelque réſiſtance;
Et le peuple leur prête une foible aſſiſtance;
Mais l'obſtacle léger de ces débiles cœurs
Laiſſoit honteuſement Créuſe à leurs vainqueurs:
Déjà preſque en leur bord elle étoit enlevée....

MÉDÉE.

Je devine la fin, mon traître l'a ſauvée.

NÉRINE.

Oui, Madame, & de plus Ægée eſt priſonnier;
Votre époux à ſon myrthe ajoute ce laurier:
Mais apprenez comment.

MÉDÉE.

N'en dis pas davantage,
Je ne veux point ſavoir ce qu'a fait ſon courage;
Il ſuffit que ſon bras a travaillé pour nous,
Et rend une victime à mon juſte courroux.
Nérine, mes douleurs auroient peu d'allégeance,
Si cet enlévement l'ôtoit à ma vengeance:
Pour quitter ſon pays en eſt-on malheureux?
Ce n'eſt pas ſon exil, c'eſt ſa mort que je veux;

Elle auroit trop d'honneur de n'avoir que ma peine ;
Et de verser des pleurs pour être deux fois reine.
Tant d'invisibles feux enfermés dans ce don,
Que d'un titre plus vrai j'appelle ma rançon,
Produiront des effets bien plus doux à ma haine.

NÉRINE.

Par là vous vous vengez, & sa perte est certaine,
Mais contre la fureur de son pere irrité
Où pensez-vous trouver un lieu de sureté ?

MÉDÉE.

Si la prison d'Ægée a suivi sa défaite,
Tu peux voir qu'en l'ouvrant je m'ouvre une retraite ;
Et que ses fers brisés, malgré leurs attentats,
A ma protection engagent ses États.
Dépêche seulement, & cours vers ma rivale
Lui porter de ma part cette robe fatale.
Mene-lui mes enfants, & fais-les, si tu peux,
Présenter par leur pere à l'objet de ses vœux.

NÉRINE.

Mais, Madame, porter cette robe empestée,
Que de tant de poison vous avez infectée,
C'est pour votre Nérine un trop funeste emploi,
Avant que sur Créuse ils agiroient sur moi. (a)

(a) Cette suivante qui craint la brûlure, & qui refuse de porter la robe, est très-comique & fournirait de bonnes plaisanteries. Il était fort aisé d'envoyer la robe par un domestique qui ne fût pas instruit du poison qu'elle renfermait.

MÉDÉE.

Ne crains pas leur vertu, mon charme la modere,
Et lui défend d'agir que sur elle & son pere.
Pour un si grand effet prends un cœur plus hardi,
Et sans me répliquer fais ce que je te di.

SCENE III.

CRÉON, POLLUX, Soldats.

CRÉON.

Nous devons bien chérir cette valeur parfaite (*a*),
Qui de nos ravisseurs nous donne la défaite.
Invincible héros, c'est à votre secours
Que je dois désormais le bonheur de mes jours;
C'est vous seul aujourd'hui dont la main vengeresse
Rend à Créon sa fille, à Jason sa maîtresse,
Met Ægée en prison, & son orgueil à bas,
Et fait mordre la terre à ses meilleurs soldats.

POLLUX.

Grand roi, l'heureux succès de cette délivrance
Vous est beaucoup mieux dû qu'à mon peu de vaillance.

(*a*) On voit combien Pollux est inutile à la piéce, Corneille l'appelle un personnage protatique.

C'eſt vous ſeul & Jaſon dont les bras indomptés
Portoient avec effroi la mort de tous côtés,
Pareils à deux lions, dont l'ardente furie
Dépeuple en un moment toute une bergerie.
L'exemple glorieux de vos faits plus qu'humains
Echauffoit mon courage & conduiſoit mes mains :
J'ai ſuivi, mais de loin, des actions ſi belles,
Qui laiſſoient à mon bras tant d'illuſtres modeles.
Pourroit-on reculer en combattant ſous vous,
Et n'avoir point de cœur à ſeconder vos coups ?

CRÉON.

Votre valeur qui ſouffre en cette repartie,
Ote toute croyance à votre modeſtie :
Mais puiſque le refus d'un honneur mérité
N'eſt pas un petit trait de généroſité,
Je vous laiſſe en jouir. Auteur de la victoire,
Ainſi qu'il vous plaira, départez-en la gloire :
Comme elle eſt votre bien, vous pouvez la donner.
Que prudemment les dieux ſavent tout ordonner !
Voyez, brave guerrier, comme votre arrivée
Au jour de nos malheurs ſe trouve réſervée,
Et qu'au point que le ſort oſoit nous menacer,
Ils nous ont envoyé de quoi le terraſſer.
Digne ſang de leur roi, demi-dieu magnanime,
Dont la vertu ne peut recevoir trop d'eſtime,
Qu'avons-nous plus à craindre, & quel deſtin jaloux,
Tant que nous vous aurons, s'oſera prendre à nous ?

POLLUX.

Appréhendez pourtant, grand prince.

CRÉON.

Et quoi?

POLLUX.

Médée,
Qui par vous de ſon lit ſe voit dépoſſédée.
Je crains qu'il ne vous ſoit mal-aiſé d'empêcher
Qu'un gendre malheureux ne vous coûte bien cher.
Après l'aſſaſſinat d'un monarque & d'un frere,
Peut-il être de ſang qu'elle épargne ou révere :
Accoutumée au meurtre, & ſavante en poiſon,
Voyez ce qu'elle a fait pour acquérir Jaſon ;
Et ne préſumez pas, quoique Jaſon vous die,
Que pour le conſerver elle ſoit moins hardie.

CRÉON.

C'eſt de quoi mon eſprit n'eſt plus inquiété,
Par ſon banniſſement j'ai fait ma ſureté ;
Elle n'a que fureur & que vengeance en l'ame :
Mais en ſi peu de temps que peut faire une femme?
Je n'ai preſent qu'un jour de terme à ſon départ.

POLLUX.

C'eſt peu pour une femme, & beaucoup pour ſon art.
Sur le pouvoir humain ne réglez pas ſes charmes.

CRÉON.

Quelque puiſſants qu'ils ſoient, je n'en ai point d'alarmes,
Et quand bien ce délai devroit tout haſarder,
Ma parole eſt donnée, & je la veux garder.

SCENE IV.

CRÉON, POLLUX, CLÉONE.

CRÉON.

QUE font nos deux amants, Cléone ?

CLÉONE.

La princeſſe,
Seigneur, près de Jaſon reprend ſon allégreſſe ;
Et ce qui ſert beaucoup à ſon contentement,
C'eſt de voir que Médée eſt ſans reſſentiment.

CRÉON.

Et quel dieu ſi propice a calmé ſon courage ?

CLÉONE.

Jaſon, & ſes enfants qu'elle vous laiſſe en gage.
La grace que pour eux Créuſe obtient de vous,
A calmé les tranſports de ſon eſprit jaloux.
Le plus riche préſent qui fût en ſa puiſſance
A ſes remercîments joint ſa reconnoiſſance.

Sa robe ſans pareille, & ſur qui nous voyons
Du ſoleil ſon aïeul briller mille rayons,
Que la princeſſe même avoit tant ſouhaitée,
Par ces petits héros lui vient d'être apportée,
Et fait voir clairement les merveilleux effets
Qu'en un cœur irrité produiſent les bienfaits.

CRÉON.

Hé bien, qu'en dites-vous? Qu'avons-nous plus à craindre?

POLLUX.

Si vous ne craignez rien, que je vous trouve à plaindre!

CRÉON.

Un ſi rare préſent montre un eſprit remis.

POLLUX.

(*a*) J'eus toujours pour ſuſpects les dons des ennemis;

(*a*) *J'eus toujours pour ſuſpects les dons des ennemis.* Ce vers eſt la traduction de ce beau vers de Virgile:

Timeo Danaos & dona ferentes.

Et Virgile lui-même a pris ce vers d'Homère mot à mot. Quand on imite de tels vers, qui ſont devenus proverbes, il faut tâcher que nos imitations deviennent auſſi proverbes dans notre langue. On n'y peut réuſſir que par des mots harmonieux, aiſés à retenir. *Pour ſuſpects les dons*, eſt trop rude, on doit éviter les conſonnes qui ſe heurtent. C'eſt le mélange heureux des voyelles & des conſonnes qui fait le charme de la verſification.

Ils font assez souvent ce que n'ont pu leurs armes ;
Je connois de Médée & l'esprit & les charmes,
Et veux bien m'exposer au plus cruel trépas,
Si ce rare présent n'est un mortel appas.

CRÉON.

Ses enfants si chéris qui nous servent d'ôtages,
Nous peuvent-ils laisser quelque sorte d'ombrages ?

POLLUX.

Peut-être que contr'eux s'étend sa trahison,
Qu'elle ne les prend plus que pour ceux de Jason ;
Et qu'elle s'imagine, en haine de leur pere,
Que n'étant plus sa femme, elle n'est plus leur mere.
Renvoyez-lui, Seigneur, ce don pernicieux ;
Et ne vous chargez point d'un poison précieux.

CRÉON.

Créuse cependant en est toute ravie ;
Et de s'en voir parée elle brûle d'envie.

POLLUX.

Où le péril égale & passe le plaisir,
Il faut se faire force, & vaincre son désir.
Jason dans son amour a trop de complaisance
De souffrir qu'un tel don s'accepte en sa présence.

CRÉON.

Sans rien mettre au hasard, je saurai dextrement
Accorder vos soupçons & son contentement.

Nous verrons dès ce soir sur une criminelle,
Si ce présent nous cache une embûche mortelle.
Nise, pour ses forfaits destinée à mourir,
Ne peut par cette épreuve injustement périr ;
Heureuse, si sa mort nous rendoit ce service,
De nous en découvrir le funeste artifice !
Allons-y de ce pas, & ne consumons plus
De temps ni de discours en débats superflus.

SCENE V.

ÆGÉE *en prison* (*a*).

DEMEURE affreuse dès coupables,
Lieux maudits, funeste séjour,
Dont jamais avant mon amour
Les sceptres n'ont été capables,
Redoublez puissamment votre mortel effroi,

(*a*) Rotrou avait mis les stances à la mode. Corneille qui les employa, les condamne lui-même dans ses *Réflexions sur la Tragédie*. Elles ont quelque rapport à ces odes que chantaient les chœurs entre les scènes sur le théatre Grec. Les Romains les imitèrent. Il me semble que c'était l'enfance de l'art. Il était bien plus aisé d'insérer ces inutiles déclamations entre neuf ou dix scènes qui composaient une tragédie, que de trouver dans son sujet même de quoi animer toujours le théatre, & de soutenir une longue intrigue toujours intéressante. Lorsque notre théatre commença à sortir de la barbarie, & de l'asservissement aux usages anciens, pire encore que la barbarie, on substitua à ces odes des

Et joignez à mes maux une si vive atteinte,
Que mon ame chassée, ou s'enfuyant de crainte,
Dérobe à mes vainqueurs le supplice d'un roi,
Le triste bonheur où j'aspire!
Je ne veux que hâter ma mort,
Et n'accuse mon mauvais sort,
Que de souffrir que je respire.
Puisqu'il me faut mourir, que je meure à mon choix:
Le coup m'en sera doux, s'il est sans infamie;
Prendre l'ordre à mourir d'une main ennemie,
C'est mourir, pour un roi, beaucoup plus d'une fois.
Malheureux prince, on te méprise
Quand tu t'arrêtes à servir;
Si tu t'efforces de ravir,
Ta prison suit ton entreprise.
Ton amour qu'on dédaigne, & ton vain attentat,
D'un éternel affront vont souiller ta mémoire;
L'un t'a déjà coûté ton repos & ta gloire,
L'autre va te coûter ta vie & ton État.
Destin, qui punis mon audace,
Tu n'as que de justes rigueurs;
Et s'il est d'assez tendres cœurs

---

chœurs qu'on voit dans Garnier, dans Jodelle & dans Baïf, des stances que les personnages récitaient. Cette mode a duré cent années, le dernier exemple que nous ayons des stances, est dans la *Thébaïde.* Racine se corrigea bientôt de ce défaut; il sentit que cette mesure différente de la mesure employée dans la piéce, n'était pas naturelle, que les personnages ne devaient pas changer le langage convenu, qu'ils devenaient poëtes mal-à-propos.

Pour compatir à ma difgrace,
Mon feu de leur tendreffe étouffe la moitié,
Puifqu'à bien comparer mes fers avec ma flamme,
Un vieillard amoureux mérite plus de blâme,
Qu'un monarque en prifon n'eft digne de pitié.
Cruel auteur de ma mifere,
Pefte des cœurs, tyran des rois!
Dont les impérieufes loix
N'épargnent pas même ta mere!
Amour, contre Jafon tourne ton trait fatal,
Au pouvoir de tes dards je remets ma vengeance:
Atterre fon orgueil, & montre ta puiffance (a)
A perdre également l'un & l'autre rival.
Qu'une implacable jaloufie
Suive fon nuptial flambeau;
Que fans ceffe un objet nouveau
S'empare de fa fantaifie.
Que Corinthe à fa vue accepte un autre roi;
Qu'il puiffe voir fa race à fes yeux égorgée,
Et pour dernier malheur, qu'il ait le fort d'Ægée,
Et devienne à mon âge amoureux comme moi.

Mais d'où vient ce bruit fourd? quelle pâle lumiere
Diffipe ces horreurs, & frappe ma paupiere?

(a) Quand même ces ftances ennuyeufes & mal écrites auraient été auffi bonnes que la meilleure ode d'Horace, elles ne feraient aucun effet; parce qu'elles font dans la bouche d'un vieillard ridicule, amoureux comme un vieillard de comédie. Ce n'eft pas affez au théatre, qu'une fcène foit belle par elle-même; il faut qu'elle foit belle dans la place où elle eft.

SCENE VI.

MÉDÉE, ÆGÉE.

ÆGÉE.

MORTEL, qui que tu sois, détourne ici tes pas;
Et, de grace m'apprends l'arrêt de mon trépas,
L'heure, le lieu, le genre; & si ton cœur sensible
A la compassion peut se rendre accessible,
Donne-moi les moyens d'un généreux effort,
Qui des mains des bourreaux affranchisse ma mort.

MÉDÉE.

Je viens l'en affranchir. Ne craignez plus, grand prince,
Ne pensez qu'à revoir votre chere province.

(Elle donne un coup de baguette sur la porte de la prison, qui s'ouvre aussi-tôt ; & en ayant tiré Ægée, elle en donne encore un sur ses fers qui tombent.)

Ni grilles, ni verroux ne tiennent contre moi.
Cessez indignes fers de captiver un roi,
Est-ce à vous à presser les bras d'un tel monarque?
Et vous, reconnoissez Médée à cette marque,
Et fuyez un tyran dont le forcénement
Joindroit votre supplice à mon bannissement;
Avec la liberté reprenez le courage.

ÆGÉE.

Ægée.

Je les reprends tous deux pour vous en faire hommage,
Princesse de qui l'art propice aux malheureux,
Oppose un tel miracle à mon sort rigoureux :
Disposez de ma vie, & du sceptre d'Athenes ;
Je dois & l'un & l'autre à qui brise mes chaînes.
Si votre heureux secours me tire de danger,
Je ne veux en sortir qu'afin de vous venger ;
Et si je puis jamais avec votre assistance
Arriver jusqu'aux lieux de mon obéissance,
Vous me verrez suivi de mille bataillons.
Sur ces murs renversés planter mes pavillons,
Punir leur traître roi de vous avoir bannie,
Dedans le sang des siens noyer sa tyrannie,
Et remettre en vos mains & Créuse & Jason,
Pour venger votre exil plutôt que ma prison.

Médée.

Je veux une vengeance & plus haute & plus prompte,
Ne l'entreprenez pas, votre offre me fait honte :
Emprunter du secours d'aucun pouvoir humain
D'un reproche éternel diffameroit ma main.
En est-il après tout aucun qui ne me cede ?
Qui force la nature a-t-il besoin qu'on l'aide ?
Laissez-moi le souci de venger mes ennuis ;
Et par ce que j'ai fait, jugez ce que je puis.
L'ordre en est tout donné, n'en soyez point en peine.
C'est demain que mon art fait triompher ma haine.

Demain je suis Médée, & je tire raison
De mon bannissement & de votre prison.

ÆGÉE.

Quoi ! Madame, faut-il que mon peu de puissance
Empêche les devoirs de ma reconnoissance ?
Mon sceptre ne peut-il être employé pour vous ?
Et vous serai-je ingrat autant que votre époux ?

MÉDÉE.

Si je vous ai servi, tout ce que j'en souhaite,
C'est de trouver chez vous une sûre retraite,
Où de mes ennemis, menaces ni présents,
Ne puissent plus troubler le repos de mes ans.
Non pas que je les craigne ; eux & toute la terre,
A leur confusion me livreroient la guerre ;
Mais je hais ce désordre, & n'aime pas à voir
Qu'il me faille pour vivre user de mon savoir.

ÆGÉE.

L'honneur de recevoir une si grande hôtesse
De mes malheurs passés efface la tristesse.
Disposez d'un pays qui vivra sous vos loix,
Si vous l'aimez assez pour lui donner des rois ;
Si mes ans ne vous font mépriser ma personne,
Vous y partagerez mon lit & ma couronne :
Sinon, sur mes sujets faites état d'avoir,
Ainsi que sur moi-même, un absolu pouvoir.
Allons, Madame, allons, & par votre conduite
Faites la sûreté que demande ma fuite.

MÉDÉE.

Ma vengeance n'auroit qu'un ſuccès imparfait,
Je ne me venge pas, ſi je n'en vois l'effet;
Je dois à mon courroux l'heur d'un ſi doux ſpectacle.
Allez, prince; & ſans moi ne craignez point d'obſtacle.
Je vous ſuivrai demain par un chemin nouveau.
Pour votre ſûreté conſervez cet anneau;
Sa ſecrete vertu qui vous fait inviſible,
Rendra votre départ de tous côtés paiſible.
  Ici, pour empêcher l'alarme que le bruit
De votre délivrance auroit bientôt produit,
(a) Un fantôme pareil & de taille & de face,
Tandis que vous fuirez, remplira votre place.
Partez ſans plus tarder, prince chéri des dieux,
Et quittez pour jamais ces déteſtables lieux.

ÆGÉE.

J'obéis ſans réplique, & je pars ſans remiſe.
Puiſſe d'un prompt ſuccès votre grande entrepriſe
Combler nos ennemis d'un mortel déſeſpoir,
Et me donner bientôt le bien de vous revoir!

Fin du quatrieme Acte.

(a) On voit aſſez que ce fantôme pareil & de taille & de face, & cet anneau enchanté, & ces coups de baguette, ne ſont point admiſſibles dans la tragédie.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE, THEUDAS.

THEUDAS, *sans voir Médée.*

AH, déplorable prince ! Ah, fortune cruelle (*a*) !
Que je porte à Jason une triste nouvelle !

MÉDÉE *lui donnant un coup de baguette qui le fait demeurer immobile.*

Arrête, misérable, & m'apprends quel effet
A produit chez le roi le présent que j'ai fait.

THEUDAS.

Dieux ! je suis dans les fers d'une invisible chaîne.

MÉDÉE.

Dépêche, ou ces longueurs t'attireront ma haine.

(*a*) Ce Theudas qu'on ne connaît point, qu'on n'attend point, & qui ne vient là que pour être pétrifié d'un coup de baguette, ressemble trop à la farce d'*Arlequin Magicien.*

THEUDAS.

Apprenez donc l'effet le plus prodigieux
Que jamais la vengeance ait offert à nos yeux.
Votre robe a fait peur, & ſur Niſe éprouvée,
En dépit des ſoupçons, ſans péril s'eſt trouvée ;
Et cette épreuve a ſu ſi bien les aſſurer,
Qu'incontinent Créuſe a voulu s'en parer.
Mais cette infortunée à peine l'a vêtue,
Qu'elle ſent auſſitôt une ardeur qui la tue ;
Un feu ſubtil s'allume, & ſes brandons épars
Sur votre don fatal courent de toutes parts ;
Et Cléone, & le roi s'y jettent pour l'éteindre ;
Mais, ô nouveau ſujet de pleurer & de plaindre !
Ce feu ſaiſit le roi, ce prince en un moment
Se trouve enveloppé du même embraſement.

MÉDÉE.

Courage, enfin il faut que l'un & l'autre meure.

THEUDAS.

La flamme diſparoît, mais l'ardeur leur demeure ;
Et leurs habits charmés, malgré nos vains efforts,
Sont des braſiers ſecrets attachés à leurs corps.
Qui veut les dépouiller, lui-même les déchire ;
Et ce nouveau ſecours eſt un nouveau martyre.

MÉDÉE.

Que dit mon déloyal ? Que fait-il là dedans ?

THEUDAS.

Jaſon, ſans rien ſavoir de tous ces accidents,
S'acquitte des devoirs d'une amitié civile,
A conduire Pollux hors des murs de la ville,
Qui va ſe rendre en hâte aux noces de ſa ſœur,
Dont bientôt Ménélas doit être poſſeſſeur,
Et j'allois lui porter ce funeſte meſſage.

MÉDÉE *lui donne un autre coup de baguette.*

Va, tu peux maintenant achever ton voyage.

SCENE II.

MÉDÉE *ſeule.*

EST-CE aſſez, ma vengeance, eſt-ce aſſez de deux morts?
Conſulte avec loiſir tes plus ardents tranſports.
Des bras de mon perfide arracher une femme,
Eſt-ce pour aſſouvir les fureurs de mon ame?
Que n'a-t-elle déjà des enfants de Jaſon,
Sur qui plus pleinement venger ſa trahiſon?
Suppléons-y des miens, immolons avec joie
Ceux qu'à me dire adieu Créuſe me renvoie:
Nature, je le puis ſans violer ta loi;
Ils viennent de ſa part, & ne ſont plus à moi:
Mais ils ſont innocents: auſſi l'étoit mon frere:
Ils ſont trop criminels d'avoir Jaſon pour pere;

Il faut que leur trépas redouble son tourment ;
Il faut qu'il souffre en pere, aussi-bien qu'en amant.
Mais quoi ! j'ai beau contre eux animer mon audace,
La pitié la combat, & se met en sa place ;
Puis cédant tout-à-coup la place à ma fureur,
J'adore les projets qui me faisoient horreur :
De l'amour aussitôt je passe à la colere,
Des sentiments de femme aux tendresses de mere.
Cessez dorénavant, pensers irrésolus,
D'épargner des enfants que je ne verrai plus.
Chers fruits de mon amour, si je vous ai fait naître,
Ce n'est pas seulement pour caresser un traître ;
Il me prive de vous, & je l'en vais priver.
Mais ma pitié renaît, & revient me braver ;
Je n'exécute rien, & mon ame éperdue
Entre deux passions demeure suspendue.
N'en délibérons plus, mon bras en résoudra.
Je vous perds, mes enfants, mais Jason vous perdra ;
Il ne vous verra plus. Créon sort tout en rage,
Allons à son trépas joindre ce triste ouvrage.



SCENE III.

CRÉON, Domeſtiques.

CRÉON.

Loin de me ſoulager, vous croiſſez mes tourments;
Le poiſon à mon corps unit mes vêtements;
Et ma peau qu'avec eux votre ſecours m'arrache,
Pour ſuivre votre main de mes os ſe détache.
Voyez comme mon ſang en coule à gros ruiſſeaux;
Ne me déchirez plus officieux bourreaux,
Votre pitié pour moi s'eſt aſſez haſardée;
Fuyez, ou ma fureur vous prendra pour Médée,
C'eſt avancer ma mort que de me ſecourir;
Je ne veux que moi-même à m'aider à mourir.
(*a*) Quoi! vous continuez, canailles infidelles!
Plus je vous le défends, plus vous m'êtes rebelles!

(*a*) Voilà la ſeule fois où l'on a vu le mot de *canailles* dans une tragédie. Fontenelle dit que Corneille s'éleva juſqu'à *Médée*, il pouvait dire que dans tous ces endroits, il s'abaiſſa juſqu'à *Médée*.

Mais il y a pis; c'eſt que toutes ces lamentations de Créon & de Créuſe ne touchent point. Comment ſe peut-il faire que le ſpectacle d'un père & d'une fille mourans d'une mort affreuſe ſoit ſi froid? C'eſt que ce ſpectacle eſt une partie de la cataſtrophe. Il falloit donc qu'elle fût courte.

Traîtres, vous ſentirez encor ce que je puis;
Je ſerai votre roi tout mourant que je ſuis;
Si mes commandements ont trop peu d'efficace,
Ma rage pour le moins me fera faire place:
Il faut ainſi payer votre cruel ſecours.

(Il ſe défait d'eux, & les chaſſe à coups d'épée.)

SCENE IV.

CRÉON, CRÉUSE, CLÉONE.

CRÉUSE.

OU fuyez-vous de moi, cher auteur de mes jours?
Fuyez-vous l'innocente & malheureuſe ſource
D'où prennent tant de maux leur effroyable courſe?
Ce feu qui me conſume & dehors & dedans,
Vous venge-t-il trop peu de mes vœux imprudents!
Je ne puis excuſer mon indiſcrete envie,
Qui donne le trépas à qui je dois la vie:
Mais ſoyez ſatisfait des rigueurs de mon ſort,
Et ceſſez d'ajouter votre haine à ma mort.
L'ardeur qui me dévore, & que j'ai méritée,
Surpaſſe en cruauté l'aigle de Prométhée;
Et je crois qu'Ixion, au choix des châtiments,
Préféreroit ſa roue à mes embraſements.

CRÉON.

Si ton jeune désir eut beaucoup d'imprudence ;
Ma fille, j'y devois opposer ma défense.
Je n'impute qu'à moi l'excès de mes malheurs ;
Et j'ai part à ta faute ainsi qu'à tes douleurs.
Si j'ai quelque regret, ce n'est pas à ma vie,
Que le déclin des ans m'auroit bientôt ravie :
La jeunesse des tiens, si beaux, si florissants,
Me porte au fond du cœur des coups bien plus pressants.
Ma fille, c'est donc là ce royal hyménée
Dont nous pensions toucher la pompeuse journée !
La parque impitoyable en éteint le flambeau,
Et pour lit nuptial il te faut un tombeau !
Ah ! rage, désespoir, destins, feux, poisons, charmes,
Tournez tous contre moi vos plus cruelles armes ;
S'il faut vous assouvir par la mort de deux rois,
Faites en ma faveur que je meure deux fois,
Pourvu que mes deux morts emportent cette grace
De laisser ma couronne à mon unique race,
Et cet espoir si doux qui m'a toujours flatté,
De revivre à jamais en sa postérité.

CRÉUSE.

Cléone, soutenez, je chancelle, je tombe ;
Mon reste de vigueur sous mes douleurs succombe ;
Je sens que je n'ai plus à souffrir qu'un moment.
Ne me refusez pas ce triste allégement,
Seigneur ; & si pour moi quelque amour vous demeure,

Entre vos bras mourants permettez que je meure.
Mes pleurs arroferont vos mortels déplaifirs,
Je mêlerai leurs eaux à vos brûlants foupirs.
Ah ! je brûle, je meurs, je ne fuis plus que flamme ;
De grace, hâtez-vous de recevoir mon ame.
Quoi ! vous vous éloignez !

CRÉON.

Oui. Je ne verrai pas,
Comme un lâche témoin, ton indigne trépas.
Il faut, ma fille, il faut que ma main me delivre
De l'infame regret de t'avoir pu furvivre.
Invifible ennemi, fors avecque mon fang.

(Il fe tue avec un poignard.)

CRÉUSE.

Courez à lui, Cléone, il fe perce le flanc.

CRÉON.

Retourne, c'en eft fait. Ma fille, adieu, j'expire,
Et ce dernier foupir met fin à mon martyre ;
Je laiffe à ton Jafon le foin de nous venger.

CRÉUSE.

Vain & trifte confort ! Soulagement léger !
Mon pere....

CLÉONE.

Il ne vit plus, fa grande ame eft partie.

CRÉUSE.

Donnez-donc à la mienne une même ſortie ;
Apportez-moi ce fer qui de ſes maux vainqueur
Eſt déjà ſi ſavant à traverſer le cœur.
Ah ! je ſens fers & feux, & poiſon tout enſemble ;
Ce que ſouffroit mon pere à mes peines s'aſſemble.
Hélas, que de douceurs auroit un prompt trépas !
Dépêchez-vous, Cléone, aidez mon foible bras.

CLÉONE.

Ne déſeſpérez point. Les dieux plus pitoyables,
A nos juſtes clameurs ſe rendront exorables,
Et vous conſerveront, en dépit du poiſon,
Et pour reine à Corinthe, & pour femme à Jaſon.
Il arrive, & ſurpris il change de viſage ;
Je lis dans ſa pâleur une ſecrete rage ;
Et ſon étonnement va paſſer en fureur.

SCENE V.

JASON, CRÉUSE, CLÉONE, THEUDAS.

JASON.

QUE vois-je ici, grands dieux ! Quel ſpectacle d'horreur !
Où que puiſſent mes yeux porter ma vue errante,
Je vois ou Créon mort, ou Créuſe mourante.
Ne t'en va pas, belle ame, attends encore un peu ;

Et le sang de Médée éteindra tout ce feu :
Prends le triste plaisir de voir punir son crime,
De te voir immoler cette infame victime ;
Et que ce scorpion sur la plaie écrasé
Fournisse le remede au mal qu'il a causé.

CRÉUSE.

Il n'en faut point chercher au poison qui me tue,
Laisse-moi le bonheur d'expirer à ta vue,
Souffre que j'en jouisse en ce dernier moment ;
Mon trépas fera place à ton ressentiment :
Le mien cede à l'ardeur dont je suis possédée ;
J'aime mieux voir Jason, que la mort de Médée.
Approche, cher amant, & retiens ces transports,
Mais garde de toucher ce misérable corps.
Ce brasier, que le charme ou répand, ou modere,
A négligé Cléone, & dévoré mon pere,
Au gré de ma rivale il est contagieux.
Jason, ce m'est assez de mourir à tes yeux ;
Empêche les plaisirs qu'elle attend de ta peine ;
N'attire point ces feux esclaves de sa haine.
Ah, quel âpre tourment ! quels douloureux abois !
Et que je sens de morts sans mourir une fois !

JASON.

Quoi ! vous m'estimez donc si lâche que de vivre ;
Et de si beaux chemins sont ouverts pour vous suivre !
Ma reine, si l'hymen n'a pu joindre nos corps,
Nous joindrons nos esprits, nous joindrons nos deux morts ;

Et l'on verra Caron passer chez Rhadamante,
Dans une même barque, & l'amant, & l'amante.
Hélas ! vous recevez, par ce présent charmé,
Le déplorable prix de m'avoir trop aimé,
Et puisque cette robe a causé votre perte,
Je dois être puni de vous l'avoir offerte.
Quoi ! ce poison m'épargne, & ces feux impuissans
Refusent de finir les douleurs que je sens !
Il faut donc que je vive, & vous m'êtes ravie !
Justes dieux ! quel forfait me condamne à la vie ?
Est-il quelque tourment plus grand pour mon amour
Que de la voir mourir, & de souffrir le jour ?
Non, non, si par ces feux mon attente est trompée,
J'ai de quoi m'affranchir au bout de mon épée ;
Et l'exemple du roi, de sa main transpercé,
Qui nage dans les flots du sang qu'il a versé,
Instruit suffisamment un généreux courage
Des moyens de braver le destin qui l'outrage.

CRÉUSE.

Si Créuse eut jamais sur toi quelque pouvoir,
Ne t'abandonne point aux coups du désespoir.
Vis pour sauver ton nom de cette ignominie ;
Que Créuse soit morte, & Médée impunie !
Vis pour garder le mien en ton cœur affligé ;
Et du moins ne meurs point que tu ne sois vengé.
Adieu. Donne la main : que malgré ta jalouse
J'emporte chez Pluton le nom de ton épouse.
Ah, douleurs ! C'en est fait, je meurs à cette fois ;

Et perds en ce moment la vie avec la voix.
Si tu m'aimes....

JASON.

Ce mot lui coupe la parole ;
Et je ne ſuivrai pas ſon ame qui s'envole !
Mon eſprit retenu par ſes commandements
Réſerve encor ma vie à de pires tourments !
Pardonne, chere épouſe, à mon obéiſſance ;
Mon déplaiſir mortel défere à ta puiſſance ;
Et de mes jours maudits tout prêt de triompher,
De peur de te déplaire, il n'oſe m'étouffer.
Ne perdons point de temps, courons chez la ſorciere,
Délivrer par ſa mort mon ame priſonniere.
Vous autres, cependant, enlevez ces deux corps.
Contre tous ſes démons mes bras ſont aſſez forts ;
Et la part que votre aide auroit en ma vengeance,
Ne m'en permettroit pas une entiere allégeance.
Préparez ſeulement des gênes, des bourreaux,
Devenez inventifs en ſupplices nouveaux,
Qui la faſſent mourir tant de fois ſur leur tombe,
Que ſon coupable ſang leur vaille une hécatombe ;
Et ſi cette victime, en mourant mille fois,
N'appaiſe point encor les manes de deux rois,
Je ferai la ſeconde, & mon eſprit fidele
Ira gêner là-bas ſon ame criminelle,
Ira faire aſſembler pour ſa punition
Les peines de Titye & celles d'Ixion.

(On emporte les corps de Créon & de Créuſe.)

SCENE VI.

JASON *seul.*

MAIS leur puis-je imputer ma mort en sacrifice?
Elle m'est un plaisir, & non pas un supplice.
Mourir, c'est seulement auprès d'eux me ranger,
C'est rejoindre Créuse, & non pas la venger.
Instruments des fureurs d'une mere insensée,
Indignes rejetons de mon amour passée,
Quel malheureux destin vous avoit réservés
A porter le trépas à qui vous a sauvés?
C'est vous, petits ingrats, que malgré la nature
Il me faut immoler dessus leur sépulture.
Que la sorciere en vous commence de souffrir;
Que son premier tourment soit de vous voir mourir.
Toutefois, qu'ont-ils fait, qu'obéir à leur mere?



SCENE VII.

SCENE VII.

MÉDÉE, JASON.

MÉDÉE *sur un balcon.*

LACHE, ton désespoir encore en délibere (a)?
Leve les yeux, perfide, & reconnois ce bras
(b) Qui t'a déjà vengé de ces petits ingrats,
Ce poignard que tu vois vient de chasser leurs ames,
Et noyer dans leur sang les restes de nos flammes.
Heureux pere & mari, ma fuite & leur tombeau
Laissent la place vuide à ton hymen nouveau.
Réjouis-t-en Jason, va posséder Créuse;
Tu n'auras plus ici personne qui t'accuse.

(a) Chose étrange. Médée trouve ici le secret d'être froide en égorgeant ses enfants! C'est qu'après la mort de Créon & de Créuse, ce parricide n'est qu'un surcroît de vengeance, une seconde catastrophe, une barbarie inutile.

(b) *Qui t'a déjà vengé de ces petits ingrats.* On ne relèvera pas ici l'expression très-vicieuse de *ces petits ingrats*, parce qu'on n'en relève aucune. Le plus capital de tous les défauts dans la tragédie, est de faire commettre de ces crimes qui révoltent la nature, sans donner au criminel des remords aussi grands que son attentat, sans agiter son ame par des combats touchans & terribles, comme on l'a déjà insinué. Médée, après avoir tué ces deux enfans, au lieu de se venger de son mari, qui seul est coupable, s'en va en le raillant.

Ces gages de nos feux ne feront plus pour moi
Des reproches fecrets à ton manque de foi.

JASON.

Horreur de la nature, exécrable tigreffe!

MÉDÉE.

(a) Va, bienheureux amant, cajoler ta maîtreffe:
A cet objet fi cher tu dois tous tes difcours;
Parler encore à moi, c'eft trahir tes amours.

(a) Va, bienheureux amant, cajoler ta maîtreffe. Lorfqu'à ces crimes commis de fang froid on joint une telle raillerie, c'eft le comble de l'atrocité dégoûtante. Il fallait par un coup de l'art intéreffer pour Médée, s'il était poffible : c'eût été l'effort du génie. Le Taffe intéreffe pour Armide, qui eft magicienne comme Médée, & qui, comme elle, eft abandonnée de fon amant ; & lorfque Quinault fait paraître Médée, il lui fait dire ces beaux vers :

Le deftin de Médée eft d'être criminelle,
Mais fon cœur était fait pour aimer la vertu.

Au refte, il ne fera pas inutile de dire ici aux lecteurs qui ne favent pas le Latin, ou qui n'en lifent guère, que c'eft dans la *Médée* de Sénèque qu'on trouve cette fameufe prophétie, qu'un jour l'Amérique fera découverte, *venient annis fecula feris.* Il y en a une dans le Dante encore plus circonftanciée & plus clairement exprimée ; c'eft touchant la découverte des étoiles du pôle antarctique. Il fuffirait de ces deux exemples, pour prouver que les poëtes méritent en effet le nom de prophêtes, *vates.* Jamais en effet il n'y eut de prédiction mieux accomplie. Si Sénèque avait en effet eu l'Amérique en vue, tout l'art qu'on attribue à Médée n'aurait pas approché du fien.

Va lui, va lui conter tes rares aventures;
Et contre mes effets ne combats point d'injures.

J A S O N.

Quoi ? tu m'ose braver, & ta brutalité
Pense encore échapper à mon bras irrité ?
Tu redoubles ta peine avec cette insolence.

M É D É E.

Et que peut contre moi ta débile vaillance ?
Mon art faisoit ta force, & tes exploits guerriers
Tiennent de mon secours ce qu'ils ont de lauriers.

J A S O N.

Ah ! c'est trop en souffrir, il faut qu'un prompt supplice
De tant de cruautés à la fin te punisse.
Sus, sus, brisons la porte, enfonçons la maison;
Que des bourreaux soudain m'en fassent la raison.
Ta tête répondra de tant de barbaries.

M É D É E

(*En l'air, dans un char tiré par deux dragons.*)

Que sert de t'emporter à ces vaines furies ?
Epargne, cher époux, des efforts que tu perds;
Vois les chemins de l'air qui me sont tous ouverts;
C'est par là que je fuis & que je t'abandonne,
Pour courir à l'exil que ton change m'ordonne.
Suis-moi, Jason, & trouve en ces lieux désolés
Des postillons pareils à mes dragons aîlés.

Enfin, je n'ai pas mal employé la journée
Que la bonté du roi de grace m'a donnée;
Mes désirs sont contents. Mon pere & mon pays,
Je ne me repens plus de vous avoir trahis;
Avec cette douceur j'en accepte le blâme.
Adieu, parjure, apprends à connoître ta femme;
Souviens-toi de sa fuite, & songe une autre fois
Lequel est plus à craindre, ou d'elle ou de deux rois.

SCENE DERNIERE.

JASON *seul.*

O DIEUX! ce char volant, disparu dans la nue (*a*),
La dérobe à sa peine, aussi-bien qu'à ma vue;
Et son impunité triomphe arrogamment
Des projets avortés de mon ressentiment.
Créuse, enfants, Médée, amour, haine, vengeance,
Où dois-je désormais chercher quelque allégeance?
Où suivre l'inhumaine, & dessus quels climats
Porter les châtiments de tant d'assassinats?
Va, furie exécrable, en quelque coin de terre
Que t'emporte ton char, j'y porterai la guerre.
J'apprendrai ton séjour de tes sanglants effets,
Et te suivrai par-tout au bruit de tes forfaits.

(*a*) Voilà encore un monologue plus froid que tout le reste, rien n'est plus insipide que de longues horreurs.

Mais que me servira cette vaine poursuite,
Si l'air est un chemin toujours libre à ta fuite,
Si toujours tes dragons sont prêts à t'enlever,
Si toujours tes forfaits ont de quoi me braver?
Malheureux! ne perds point contre une telle audace,
De ta juste fureur l'impuissante menace,
Ne cours point à ta honte, & fuis l'occasion
D'accroître sa victoire & ta confusion.
Misérable! perfide! ainsi donc ta foiblesse
Épargne la sorciere, & trahit ta princesse!
Est-ce là le pouvoir qu'ont sur toi ses désirs,
Et ton obéissance à ses derniers soupirs?
Venge-toi, pauvre amant, Créuse le commande,
Ne lui refuse point un sang qu'elle demande,
Écoute les accents de sa mourante voix,
Et vole sans rien craindre à ce que tu lui dois.
A qui sait bien aimer il n'est rien d'impossible.
Eusses-tu pour retraite un roc inaccessible,
Tigresse, tu mourras, & malgré ton savoir,
Mon amour te verra soumise à son pouvoir.
Mes yeux se repaîtront des horreurs de ta peine,
Ainsi le veut Créuse, ainsi le veut ma haine.
Mais, quoi! je vous écoute, impuissantes chaleurs!
Allez, n'ajoutez plus de comble à mes malheurs.
Entreprendre une mort que le ciel s'est gardée,
C'est préparer encore un triomphe à Médée.
Tourne avec plus d'effet sur toi-même ton bras;
Et punis-toi, Jason, de ne la punir pas.
Vains transports, où sans fruit mon désespoir s'amuse,

Cessez de m'empêcher de rejoindre Créuse.
Ma reine, ta belle ame, en partant de ces lieux;
M'a laissé la vengeance, & je la laisse aux dieux:
Eux seuls, dont le pouvoir égale la justice,
Peuvent de la sorciere achever le supplice.
Trouve-le bon, chere ombre, & pardonne à mes feux,
Si je vais te revoir plutôt que tu ne veux.

(Il se tue.)

Fin de la Médée de P. Corneille.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE

DE LONGEPIERRE.

L*A* Médée *de Corneille aujourd'hui ne ſe joue plus. On ne connoît au théatre que celle de Longepierre ; cet inſipide traducteur des anciens, qui les déshonoroit même par ſes éloges, a bâti ſa piece ſur la fable de Séneque ; il en a adopté l'idée abſurde de magie, les déclamations éternelles, le vuide d'action & d'intrigue, & le dénouement du char attelé de dragons ; cependant, grace au rôle de Medée, qu'une Clairon peut faire valoir, cette piece peut ſe ſoutenir encore ſur le théatre où l'on joue* Cinna, Mahomet & Britannicus.

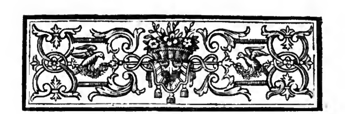




ACTEURS.

MÉDÉE,	Fille d'Æete, Roi de la Colchide, & femme de Jason.
JASON,	Prince de Thessalie.
CRÉON,	Roi de Corinthe.
CRÉUSE,	Fille de Créon.
Les ENFANTS de Médée.	
RHODOPE,	Confidente de Médée.
IPHITE,	Confident de Jason.
CYDIPPE,	Confidente de Créuse.
Suite de Créon.	

La scene est à Corinthe, dans le Palais de Créon.



MÉDÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JASON, IPHITE.

JASON.

JE fais ce que je dois à l'amour de Médée.
Cesse, Iphite, à mes yeux d'en retracer l'idée.
Ce qu'elle a fait pour moi, dans la Grece, à Colchos;
Ne traverse que trop ma joie & mon repos.
Mais du sort de l'amour la fatale puissance
Fait taire mes remords & ma reconnoissance;
Et de ces deux tyrans les violentes loix,

Ne laiſſent ni l'amour, ni la haine à mon choix.
Oui, de leur joug preſſant l'invincible contrainte
Fixe enfin mes deſtins & mes vœux à Corinthe.
En vain Médée en proie à ſes tranſports jaloux,
Se livre à la douleur, s'abandonne au courroux.
Je la plains; mais, ami, j'adore la princeſſe;
Du deſtin de Jaſon ſouveraine maîtreſſe,
Elle aſſervit mon ame à ſon pouvoir vainqueur:
L'éclat de ſes beaux yeux triomphe de mon cœur;
Et ce cœur embraſé d'une ardeur violente,
Ne ſauroit s'affranchir du charme qui l'enchante.

IPHITE.

De ce nouvel amour la trompeuſe douceur,
Séduit votre raiſon par ſon appât flatteur.
Votre ame toute entiere avidement s'y livre:
Mais ſi fuyant, Seigneur, le plaiſir qui l'enivre,
Vous vouliez repouſſer un dangereux poiſon;
Si vous daigniez encor conſulter la raiſon,
Vous banniriez bientôt Créuſe de votre ame:
Et vous étoufferiez une funeſte flamme.

JASON.

Non; la raiſon ici d'accord avec mon cœur,
Autoriſe ma flamme & ſoutient mon ardeur.
Exilés, fugitifs, le trépas de Pélie
Souleve contre nous toute la Theſſalie.
Ce tyran, de mon trône injuſte uſurpateur,
De ſes crimes enfin a lavé la noirceur.

Tu ſais comme Médée ardente à la vengeance,
Sur le flatteur appât d'une vaine eſpérance,
De ſes propres enfants en a fait ſes bourreaux.
Ses filles à l'envi le mirent par morceaux;
Et leur crédule amour armant leur bras timide,
Commit par piété cet affreux parricide.
Son fils Acaſte armant pour venger ſon trépas,
J'obéis au deſtin, je quittai ſes États;
Et Créon ſeul oſant plaindre notre diſgrace,
Lorſque d'un fier tyran la haine nous menace,
M'a reçu dans ſon ſein, moi, Médée & mes fils,
D'une triſte maiſon infortunés débris.
Seul il pouvoit me tendre une main ſalutaire,
Et le ciel de mon ſort le rend dépoſitaire.
En vain je chercherois en de nouveaux climats,
L'aſile & le repos qu'il m'offre en ſes États.
Pour moi ſon amour brille & ſon eſtime éclate.
Il me regarde en pere, il m'applaudit, me flatte.
Cependant trop inſtruit par mes malheurs divers,
Toujours du ſort jaloux je crains quelque revers.
Mon ennemi demande & Médée & ma tête;
Irrité d'un refus à la guerre il s'apprête.
Créon m'aime, il eſt vrai, Créon eſt généreux;
Mais on porte à regret le poids des malheureux:
Quelque noble penchant qui pouſſe à les défendre,
Iphite, on craint de voir ſes États mis en cendre,
Ses peuples aſſervis & ſon trône ébranlé;
Souvent même Créon flotte & paroît troublé.
D'ailleurs trop prévenu d'une haine ſecrete,

A Médée à regret il donne une retraite ;
Et contr'elle avec peine il retient un courroux,
Qui pourroit retomber jusque sur son époux.
Je dois donc, profitant d'un rayon favorable,
M'assurer en Créon un appui ferme & stable ;
Et l'attachant à moi par le nœud le plus fort,
Prévenir & fixer l'inconstance du sort.
Pour sa fille avec joie il voit briller ma flamme,
Elle reglè ses vœux & peut tout sur son ame ;
Créuse seule enfin peut m'assurer Créon :
Hé bien ! l'amour, Iphite, aveugle-t-il Jason ?

IPHITE.

C'est ainsi que l'amour trop fertile en excuses,
Aveugle par son charme & séduit par ses ruses ;
Même en nous égarant, il feint de nous guider,
De ses piéges flatteurs songez à vous garder.
Hé quoi ! d'une autre amour votre ame possédée ;
Trahira les bienfaits & l'espoir de Médée ?
Ni les droits de l'hymen, ni sa fidelle ardeur...?

JASON.

Qu'un tel secours est foible & défend mal un cœur,
Iphite ! Ah ! quand l'amour regne avec violence,
Que peut la foible voix de la reconnoissance ?
Il est vrai que Médée a tout osé pour moi,
Je m'accuse & rougis de ce que je lui doi.
Mais transporté d'amour en voyant ce que j'aime,
J'oublie & mon devoir, & Médée, & moi-même.

Je m'enivre à longs traits d'un aimable poiſon ;
L'amour devient alors ma ſuprême raiſon ,
Et d'un feu violent l'impérieuſe flamme ,
Étouffe tout le reſte & triomphe en mon ame.
Je ſens , je ſens alors que mon trépas certain ,
Les bontés de Créon , le courroux du deſtin ,
M'arrêtent moins ici que ne fait la princeſſe ;
Qu'animé du beau feu qui m'échauffe & me preſſe ,
Je mourrois , s'il falloit m'éloigner de ſes yeux ;
Et qu'enfin leur éclat m'enchante dans ces lieux.
Ces beaux yeux plus puiſſants que Médée & ſes charmes ,
Sitôt que je les vis , m'arracherent les armes.
Et quel cœur ſoutiendroit leurs feux éblouiſſants ,
Leur éclat dangereux , leurs regards languiſſants ,
Cette jeune pudeur ſur ſon viſage peinte ,
Et ſur ſon front ſerein cette nobleſſe empreinte ,
Cette douce fierté , cette aimable langueur ,
Un je ne ſais quel charme innocent & flatteur ,
Ce ſouris dont l'appas réveille la tendreſſe ,
Et ce maintien auguſte , & cet air de déeſſe ?
Enfin en la voyant , ébloui , tranſporté ,
Je crus voir , & je vis une divinité.

IPHITE.

Mais quels ſont vos projets ? que pouvez-vous prétendre ?

JASON.

D'écouter ma tendreſſe , & de tout entreprendre.
L'amour ſe flatte , Iphite , & ſe croit tout permis ;

Que n'ose point un cœur à son pouvoir soumis ?
Le roi me veut pour gendre ; & ma belle princesse
Semble favoriser mes soins & ma tendresse :
Il offre sa couronne & Créuse à mes vœux ;
M'opposerois-je au sort qui veut me rendre heureux ?
Je ne puis résister à ces douces amorces,
Et n'ai point oublié comme on fait les divorces.
N'abandonnai-je pas Hypsipile à Lemnos,
Pour chercher la toison & voler à Colchos ?
Et cependant, ami, cette grande conquête
Valoit-elle le prix qu'ici l'amour m'apprête ?

IPHITE.

Dieux ! que fera Médée, & quel affreux courroux
Ne l'enflammera point contre un parjure époux ?
Si vous l'abandonnez, redoutez sa vengeance.
Vous savez de son art jusqu'où va la puissance.
La nature est soumise à ses commandements,
Elle trouble le ciel, l'enfer, les éléments ;
Elle arrête à son gré les astres dans leur course ;
Les torrents les plus fiers remontent vers leur source ;
La lune sort du ciel, les manes des tombeaux ;
Elle lance la foudre & change en sang les eaux.
Vous savez....

JASON.

Je le sais, cesse de me le dire ;
Mais de l'amour aussi je sais quel est l'empire.
Plus puissant que son art, plus fort que son courroux,
De

De Médée en fureur il suspendra les coups.
Elle m'aime, il suffit; & sa tendresse extrême
Parlera puissamment pour un ingrat qu'elle aime.
Je saurai la fléchir; je saurai l'appaiser:
Mais à tout son courroux dussé-je m'exposer,
Je n'écoute & ne suis que l'ardeur qui me presse.

IPHITE.

De grace, examinez....

JASON.

Ah! je vois ma princesse.
Considere à loisir, contemple tant d'appas;
Peut-on la voir, Iphite, & ne l'adorer pas?
Rien n'est à redouter, à fuir, que sa colere.

SCENE II.

JASON, CRÉUSE, IPHITE, CYDIPPE.

CRÉUSE.

JE croyois en ces lieux trouver le roi mon pere:
On vient de m'assurer qu'il vous cherche, Seigneur.

JASON.

Je n'ai point vu le roi, Madame; mais mon cœur,
Par de profonds respects, par l'amour le plus tendre,

Ne pourra-t-il jamais mériter & prétendre
Que vous daigniez aussi me chercher quelque jour ?
Cet espoir n'est-il pas permis à mon amour ?
Jamais, vous le savez, ardeur si violente
Ne régna dans un cœur & n'en fut triomphante.
Tout le jure à vos yeux ; soins, vœux, empressements,
Mes remords immolés, mes transports, mes serments ;
Et mes tendres respects, & mes ardents hommages,
Vous sont de cet amour d'inviolables gages.
Je sens un feu si vif s'accroître à chaque pas.
Madame, a tant d'amour vous ne répondez pas ?

CRÉUSE.

Hé ! le puis-je, Seigneur ? une jeune princesse
Ne doit qu'à son époux déclarer sa tendresse.
Il est vrai que le roi, qui doit régler mes vœux,
Estime vos vertus, applaudit à vos feux :
Il m'a même ordonné d'écouter votre flamme ;
Si j'ose après cela vous découvrir mon ame,
J'estime ainsi que lui cet illustre Jason,
Qui surmonta Neptune & conquit la toison,
De la gloire amoureux, prodigue de sa vie,
L'ornement de la Grece, & l'effroi de l'Asie,
Le chef de nos guerriers, la fleur de nos héros,
Dont le nom est vanté de Corinthe à Colchos.
Peut-être un doux penchant m'entraîneroit sans peine,
Mais un fatal obstacle & m'arrête & me gêne ;
Médée est votre épouse, & des nœuds si puissants
Mettent un frein trop juste à mes vœux innocents.

Pourrois-je à ce penchant abandonner mon ame,
Tandis qu'un autre hymen vous attache....

JASON.

Ah! Madame,
Cessez, cessez de craindre un hymen odieux,
Condamné par les Grecs, réprouvé par les dieux,
Dès demain, dès ce jour faut-il briser ses chaînes?

CRÉUSE.

Mais qui m'assurera qu'insensible à ses peines,
Vous puissiez soutenir sa vue & sa douleur,
Sans lui rendre bientôt vos vœux & votre cœur?
Je crains un long penchant, sa tendresse, ses larmes;
Je redoute ses yeux, je redoute ses charmes:
Son art est au-dessus de tout l'effort humain,
Seigneur, & de votre ame elle sait le chemin.
Tant que vous la verrez, que vous pourrez l'entendre,
Je crains tout d'un amour & si long & si tendre.
Je crains....

JASON.

Ah! dissipez une indigne frayeur.
Quel outrage! Ainsi donc jugez-vous de mon cœur?
Connoissez mieux ce cœur, Madame, & ma tendresse;
Rien ne peut m'enlever à ma belle princesse.
Je défie à la fois les mortels & les dieux,
Et tout l'art de Médée, & l'enfer & les cieux.
Si sa présence ici vous alarme & vous blesse,

Il faut vous délivrer du ſoupçon qui vous preſſe.
Un véritable amour éclate avec plaiſir.
Commandez ſeulement, je ſuis prêt d'obéir :
Je donnerois mon ſang ; j'immolerois ma vie :
Trop heureux que pour vous le ſort me l'eût ravie.

CRÉUSE.

J'entends le roi, Seigneur, il paroît à vos yeux.

SCENE III.

JASON, CRÉUSE, CRÉON, Suite.

CRÉON.

JE vous cherchois, Seigneur. Savez-vous qu'en ces lieux
Un nouvel envoyé du roi de Theſſalie,
Vient demander raiſon du meurtre de Pélie ?
De mes refus Acaſte offenſé juſtement,
Veut bien ſuſpendre encor ſon fier reſſentiment,
Et jurer avec nous une étroite alliance,
Si je livre en ce jour Médée à ſa vengeance,
Ou qu'au moins la chaſſant du ſein de mes États,
Je refuſe un aſile à ſes aſſaſſinats.
Il me preſſe....

JASON.

Ah ! Seigneur, votre cœur magnanime
Pourroit-il lui livrer une triſte victime ?
Pourroit-il . . . .

CRÉON.

En faveur de vos fils & de vous,
Je ne veux point livrer Médée à son courroux.
Mais est-il juste aussi, Jason, que de ses crimes
Mes sujets innocents deviennent les victimes,
Et que d'une étrangere appuyant les forfaits,
De mes heureux États je trouble ainsi la paix?
Non, il faut qu'elle parte, & qu'une prompte fuite
Nous délivre des maux qu'elle traîne à sa suite.
Je le veux. Cet exil est nécessaire à tous;
Pour Acaste, pour moi, pour ma fille, pour vous,
Pour Médée elle-même. Il faut purger Corinthe
De ce funeste objet qui la glace de crainte.
Il faut nous épargner ses cris & sa fureur;
Je hais jusqu'à sa vue; elle me fait horreur.
Des songes effrayants, des présages sinistres,
Des redoutables dieux les augustes ministres,
M'annoncent de leur part le plus affreux malheur,
Si je ne l'abandonne à leur courroux vengeur.
Rompez avec éclat le charme qui vous lie;
Expiez un hymen qui tache votre vie.
Assez & trop long-temps ces liens mal tissus
Ternissent votre gloire, & souillent vos vertus;
Assez & trop long-temps avec douleur la Grece,
Voit gémir sous le joug de cette enchanteresse
Le plus grand des héros qu'elle conçut jamais.
Séparez vos vertus d'elle & de ses forfaits.
Justifiez ainsi l'appui que je vous donne.

Possédez à ce prix ma fille & ma couronne.
Je veux que dès demain l'astre brillant du jour,
Ait vu partir Médée en commençant son tour ;
Et que Corinthe ainsi n'étant plus profanée,
Il se prête avec joie à ce doux hyménée.

JASON.

Je cede à vos raisons, j'obéis. Mais, Seigneur,
Daignez par vos bontés adoucir son malheur
Par tout ce qui pourra rendre son sort moins rude ;
Consolez ses ennuis, flattez sa solitude.

CRÉON.

Quoiqu'elle ait mérité des maux plus rigoureux,
Je consens à remplir vos désirs généreux ;
Et pour mieux adoucir son déplaisir extrême,
Je veux à cet exil la préparer moi-même.
Mais allons publier cet hymen, ce départ ;
Qu'au bonheur de leurs rois nos sujets prennent part.
Allons avec éclat annoncer à Corinthe
La source de sa joie & la fin de sa crainte.
Que des chants d'hyménée & d'aimables concerts
Commencent cette fête & remplissent les airs.
Que du dieu de l'hymen les feux sacrés s'allument ;
Qu'on pare les autels, & que les temples fument.
Jason trouve une épouse enfin digne de lui.
Daignent les justes dieux m'exauçant aujourd'hui,
Marquer de leurs faveurs cette grande journée,
Et la rendre à jamais célebre & fortunée !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE *seule.*

OU suis-je, malheureuse, où porté-je mes pas?
Qu'ai-je vu? qu'ai-je oui? je ne me connois pas.
Furieuse je cours, & doute si je veille.
Quel bruit, quels chants d'hymen ont frappé mon oreille?
Corinthe retentit de cris & de concerts,
Ses autels sont parés, ses temples sont ouverts,
Tout à l'envi prépare une odieuse pompe,
Tout vante ma rivale, & l'ingrat qui me trompe.
Jason, il est donc vrai, jusque-là me trahit!
Jason, honteusement me chasse de son lit!
Il m'ôte tout espoir! épouse infortunée!
Que dis-je, épouse! hélas! pour nous plus d'hyménée;
L'ingrat en rompt les nœuds. Dieux justes, dieux vengeurs!
De la foi conjugale augustes protecteurs,
Garants de ses serments, témoins de ses parjures,
Punissez son forfait, & vengez nos injures!
Toi sur-tout, ô Soleil! j'implore ton secours!
Toi qui donnas naissance à l'auteur de mes jours,

Tu vois du haut des cieux l'affront qu'on me destine!
Et Corinthe jouit de ta clarté divine!
Retourne sur tes pas, & dans l'obscurité
Plonge tout l'univers privé de ta clarté.
Ou plutôt donne-moi tes chevaux à conduire,
En poudre dans ces lieux je saurai tout réduire.
Je tomberai sur l'isthme avec ton char brûlant,
J'abîmerai Corinthe & son peuple insolent:
J'écraserai ses rois; & ma fureur barbare
Unira les deux mers que Corinthe sépare.
Mais où vont mes transports! est-ce donc dans les cieux,
Que j'espere trouver du secours & des dieux?
Déités de Médée, affreuses Euménides,
Venez laver ma honte & me servir de guides.
Armons-nous. De notre art déployons la noirceur.
Que toute pitié meure & s'éteigne en mon cœur;
Que de sang altéré, que de meurtres avide,
A l'isthme il fasse voir ce qu'a vu la Colchide.
Que dis-je? De bien loin surpassons ces forfaits.
De ma tendre jeunesse ils furent les essais.
J'étois & foible & simple, & de plus innocente.
L'amour seul animoit ma main encor tremblante.
La haine avec l'amour, le courroux, la douleur,
M'embrasent à présent d'une juste fureur.
Que n'enfantera point cette fureur barbare?
Le crime nous unit; il faut qu'il nous sépare.



SCENE II.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

HE bien ! tu vois le prix que me gardoit Jaſon ;
L'ingrat couronne enfin ſa noire trahiſon ;
Il épouſe Créuſe, & la pompe s'apprête ;
Tout m'annonce ma mort. Mais à quand cette fête ?

RHODOPE.

Madame, cet hymen ſe célebre demain.

MÉDÉE.

Demain ! le temps eſt court & le terme prochain.
Il faut en profiter.

RHODOPE.

Quel funeſte hyménée !
Hélas ! à quels malheurs êtes-vous condamnée ?

MÉDÉE.

Ah ! rien n'eſt comparable aux horreurs de mon ſort,
Rhodope, qui l'eût cru ? Jaſon jure ma mort.
Au plus honteux deſtin ſon mépris me ravale ;
Il m'attache en eſclave au char de ma rivale.

J'ai tout osé pour lui ; pour lui j'ai tout quitté,
Pays, trône, parents, gloire, félicité.
Il me coûte, l'ingrat ! jusqu'à mon innocence !
Je n'ai voulu que lui. Cruelle récompense !
Pour prix de cet amour qui n'a voulu que lui,
Il me laisse sans rang, sans honneur, sans appui,
Sous un ciel étranger, criminelle, accablée,
Proscrite, fugitive, odieuse, exilée,
Et seule à la merci d'un monde d'ennemis !
Que m'ont fait les forfaits que pour lui j'ai commis ?

RHODOPE.

Trop indigne de vous après sa lâche injure,
Oubliez un ingrat, dédaignez un parjure.
D'un généreux orgueil vous armant en ce jour...

MÉDÉE.

Hé ! puis-je triompher de mon fatal amour ?
Malheureuse ! tout cede à mon art redoutable,
La nature se trouble à ma voix formidable,
Tout tremble, tout fléchit sous mon pouvoir vainqueur,
Et je ne puis bannir un ingrat de mon cœur !
L'amour brave ma force, & méprise mes charmes ;
Il rit de ma fureur & m'arrache des larmes !
Pour un perfide encore il trouble ma raison.
J'aime ; que dis-je, aimer ? j'adore encor Jason.
Pour lui je trahirois encor pere & patrie ;
Pour lui j'immolerois mon repos & ma vie.

D'un tyrannique amour trop barbare rigueur,
Cesse pour un ingrat de déchirer mon cœur!

RHODOPE.

En ce funeste état, que vous êtes à plaindre!

MÉDÉE.

Il est vrai, je le suis; mais plus encore à craindre.
On n'offensa jamais Médée impunément.
Mais, que dit ma rivale, & que fait son amant?

RHODOPE.

Ah! Madame, il soupire aux pieds de la princesse.
Et n'est plus occupé que du feu qui le presse.

MÉDÉE.

Ton sang va me venger, lâche & perfide époux!
Tu mourras... quelle horreur vient glacer mon courroux?
Et depuis quand Médée est-elle si timide?
Son cœur n'est-il hardi que pour un parricide?
Après tant d'innocents immolés sans remords,
Je respecte un ingrat digne de mille morts!
Ah! qu'il meure...... Où m'emporte une jalouse rage?
Qu'il meure! ce héros, ton amour, ton ouvrage,
Le fruit de tant de soins, de périls, d'attentats,
L'objet de tant de vœux!... Non, il ne mourra pas.
Quelque juste fureur dont je sois possédée,
Qu'il vive, & s'il se peut, qu'il vive pour Médée!
Ou, si de mon bonheur le destin est jaloux;

Qu'il vive, s'il le faut, pour d'autres que pour nous.
C'est Créon qui le force à l'hymen qui m'accable;
Créon mérite seul mon courroux implacable;
Lui, qui de son pouvoir enivré follement,
Me ravit mon époux, m'arrache mon amant,
Fait régner en tyran le crime & le divorce,
Et ne connoît de droit que l'injure & la force,
Qu'il périsse & sa race. Accablons son orgueil,
Mettons son insolence & sa gloire au cercueil.

RHODOPE.

Ah! modérez, de grace, une douleur si forte!
Étouffez, ou cachez l'ardeur qui vous emporte.
J'entends du bruit. On vient. Domptez ce fier courroux,
Madame; c'est Créon qui s'avance vers vous.

SCENE III.

MÉDÉE, CRÉON, RHODOPE, Suite.

CRÉON.

JASON avec ma fille unit sa destinée.
Vous entendez déjà chanter leur hyménée:
Madame, à ce divorce il faut vous préparer,
De Jason & de nous il faut vous séparer.
Leur bonheur ne feroit qu'aigrir votre infortune:
Fuyez ces lieux; fuyez une pompe importune;

Obéissez au sort, & quittant mes États,
Cherchez un sûr asile en de nouveaux climats.
Acaste le demande, & Corinthe m'en presse :
A ce prix entre nous la guerre affreuse cesse.
Votre exil est le sceau d'une éternelle paix.
En vain m'opposerois-je aux vœux de mes sujets :
Leur haine contre vous chaque jour s'envenime.
Malgré tout mon pouvoir vous serez leur victime.
Quel joug ne brise point un peuple audacieux ?
Quel frein arrêteroit ce monstre furieux ?
A ses cruels transports dérobez votre tête,
Et par un prompt exil prévenez la tempête.
Le sort, la paix, vos jours, tout semble y conspirer;
J'ai voulu vous l'apprendre & vous y préparer.

MÉDÉE.

Qu'à ces rares bontés j'ai de graces à rendre !
Vous m'ôtez mon époux, vous le prenez pour gendre ;
Vous me chassez enfin. Dites-moi seulement
Quel attentat m'attire un si doux traitement.

CRÉON.

Quoi ? Médée est surprise & demande ses crimes !

MÉDÉE.

A-t-on pour m'opprimer quelques droits légitimes ?
Un tyran par la force agit dans ses États,
Un roi juste au coupable apprend ses attentats :
Parlez donc ; ou du moins forcez-vous à m'entendre,

Si jusqu'à m'accuser vous ne daignez descendre.
J'ignore quel forfait vers vous peut me noircir :
Voici les miens, Créon. Vous n'avez qu'à choisir.
J'ai sauvé ces héros que vous vantez sans cesse,
Le plus pur sang des dieux, & la fleur de la Grece.
Sans moi, pour conquérir la superbe toison,
Qu'auroient pu ces héros, & ce fameux Jason ?
Leur bouche a-t-elle osé m'en dérober la gloire ?
S'ils vous l'ont déguisée, apprenez-en l'histoire.

Dans une forêt sombre un dragon furieux,
Conservoit du dieu Mars le dépôt précieux.
Ses yeux étincelloient d'une affreuse lumiere ;
Jamais le doux sommeil ne charma leur paupiere ;
Et veillant nuit & jour, ses terribles regards
Portoient l'effroi, l'horreur, la mort de toutes parts.
Farouches défenseurs de la forêt sacrée,
Deux taureaux menaçants en occupoient l'entrée.
Il falloit mettre au joug ces taureaux indomptés :
Des fureurs de Vulcain ministres redoutés,
Ils vomissoient au loin une brûlante haleine,
Et de torrents de flamme ils inondoient la plaine.
Il falloit à leur aide ouvrir d'affreux sillons,
Voir des dents d'un serpent naître des bataillons ;
Et vaincre ces soldats enfantés par la terre,
Qui tous ne respiroient que le sang & la guerre.
Parmi tant de périls quel dieu, sans mon secours,
De vos tristes héros eût conservé les jours ?
Sur le destin jaloux j'emportai la victoire :
J'empêchai leur trépas; je les couvris de gloire,

Et leur facrifiai remords crainte, pudeur,
Mon pere, mon pays, ma gloire, mon bonheur.
Je n'ai voulu qu'un d'eux pour toute récompenfe.
Vous jouiffez du refte, & par mon affiftance.
Pour les avoir fauvés, je ne demande rien.
Je vous les laiffe tous. Mais laiffez-moi mon bien.

CRÉON.

Ainfi donc, à l'ouir, Médée eft innocente.
On devroit confacrer fa vertu bienfaifante.
La Grece....

MÉDÉE.

Me doit tout, & ne fauroit jamais
D'un affez digne prix couronner mes bienfaits.
Toutefois que fert-il d'affecter un faux zele?
J'ai tout fait pour Jafon, & n'ai rien fait pour elle.
Il me coûte affez cher, l'ingrat, pour être à moi,
Si l'on veut m'exiler & me manquer de foi,
De quel droit ofez-vous féparer nos fortunes?
Même fort nous eft dû; nos caufes font communes.

CRÉON.

Ah! de grace avec vous ne le confondez pas,
Jafon eft innocent de tous vos attentats.

MÉDÉE.

Non, il eft criminel, ce héros magnanime.
En tirer tout le fruit, c'eft commettre le crime:
Tyrannique pouvoir qui cherche à m'offenfer...

CRÉON.

Ma patience enfin commence à se lasser,
Et pourroit....

MÉDÉE.

Ah! tyran, la mienne est déjà lasse,
Va, je ne veux de toi ni clémence ni grace.
Ordonne mon exil, ravis-moi mon époux:
Tu le peux; mais tyran, redoute mon courroux.
Crains...

CRÉON.

Ah! c'est trop long-temps contraindre ma colere,
Va, sors de mes États, sors, barbare étrangere.
Abandonne Corinthe, & cours en d'autres lieux,
Porter tes attentats & le courroux des dieux.
D'un monstre tel que toi délivre mon empire,
Cesse d'infecter l'air qu'en ces lieux on respire;
De ton horrible aspect ne souille plus mes yeux;
Et n'empoisonne plus la lumiere des cieux.
Va semer à Colchos l'horreur & l'épouvante:
Vas y hâter des dieux la justice trop lente.
Demain, dès que l'aurore allumera le jour,
Précipite tes pas; fuis loin, fuis sans retour;
Ou contentant les dieux las de tes injustices,
Tu périras, barbare, au milieu des supplices.
Tu peux choisir. Adieu.



SCENE IV.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

TYRAN, n'en doute pas;
Mon choix eſt fait; demain je ſors de tes États,
Mais, malgré ton orgueil, je veux fuir avec gloire:
Et forçant l'avenir d'en garder la mémoire,
Je veux lancer la foudre avant que de partir,
Et voir Corinthe en cendre avant que d'en ſortir.
Mais, Rhodope, l'ingrat que j'aime & qui m'offenſe,
A-t-il pu conſentir...

RHODOPE.

Je le vois qui s'avance.

MÉDÉE.

O toi, qui vois mon trouble & cauſes ma douleur,
Amour, daigne amollir l'ingrat en ma faveur!
Remets-le dans mes fers, efface ſon injure,
Rends-moi, dieu tout-puiſſant, le cœur de ce parjure!
Tout mon art n'y peut rien; ſeul tu peux le fléchir;
Prête un charme à mes pleurs qui puiſſe l'attendrir.

SCENE V.

MÉDÉE, JASON, RHODOPE.

MÉDÉE.

ENFIN, c'en eſt donc fait, mon époux m'abandonne,
Il conſent qu'on m'exile, ou plutôt il l'ordonne.
L'exil, vous le ſavez, n'eſt pas nouveau pour moi,
J'ai ſu pour vous, Jaſon, m'en impoſer la loi ;
Sa cauſe eſt ce qui fait ma peine & ma diſgrace ;
Je fuyois pour Jaſon, & c'eſt lui qui me chaſſe.
N'importe ; obéiſſons aux loix de mon époux.
Partons, puiſqu'il le veut. Mais où m'envoyez-vous ?
Reverrai-je Colchos ? irai-je en Theſſalie,
Implorer les bontés des filles de Pélie ?
Irai-je ſur le Phaze, où mon pere irrité,
Réſerve un juſte prix à mon impiété ?
Hélas ! du monde entier pour Jaſon ſeul bannie,
Ai-je encor quelque aſile en Europe, en Aſie ?
Et pour vous les ouvrir, me fermant tous chemins,
Contre moi n'ai-je pas armé tous les humains ?
Fille d'un roi fameux qui regne ſur le Phaze,
Dont l'empire s'étend du Boſphore au Caucaſe,
Dans ces riches climats, où ſes heureux ſujets,
De l'or le plus brillant parent juſqu'aux forêt ,
Tréſors, ſceptre, parents, j'ai tout quitté ſans peine,

Pour suivre d'un banni la fortune incertaine:
Vous le savez, Jason, pour vous j'ai tout quitté.
Est-ce donc là le prix que j'avois mérité?

JASON.

Ne me reprochez point un malheur nécessaire,
Où des dieux contre nous me réduit la colere.
Je partage vos maux, je ressens vos douleurs,
Sans pouvoir qu'à ce prix détourner nos malheurs
Votre perte autrement devient inévitable.
Vos perils, nos enfants, le destin qui m'accable,
Les bontés de Créuse & les bienfaits du roi
Me font...

MÉDÉE.

Oses-tu bien en parler devant moi?
Ingrat! quels vains détours! quelle odieuse excuse!
Les bienfaits de Créon! les bontés de Créuse!
Que sont-ils près des miens; & quel prix doit jamais
Balancer dans ton cœur le prix de mes bienfaits?
J'ai conservé cent fois & ta vie & ta gloire.
Resouviens-t-en ingrat, rappelle en ta mémoire
Ces temps, où vil rebut du destin & des flots,
Tu viens chercher ta perte & la mort à Colchos.
En vain de la toison tu tentois la conquête.
Songe à tous les périls qui menaçoient ta tête;
Remets devant tes yeux ce fatal champ de Mars,
Sous cent formes la mort offerte à tes regards,
Ces enfants de la terre affamés de carnage,
Ces tourbillons de feux, ces monstres pleins de rage.

Alors, ingrat, alors qu'eût fait Créon pour toi?
En butte à tant de morts qu'aurois-tu fait ſans moi?
Pour toi je déployai tout l'effort de mes charmes;
J'immolai les guerriers, & par leurs propres armes;
Je domptai les taureaux; j'aſſoupis le dragon;
Enfin, je te livrai la fatale toiſon.
Je fis plus; je quittai ma patrie, & mon pere;
J'étouffai la nature, & déchirai mon frere;
J'affrontai le naufrage & la mort pour Jaſon;
J'immolai ton tyran, je rajeunis Æſon......
Ta vie eſt un tiſſu des bienfaits de Médée.
Créuſe, ingrat, peut-elle en effacer l'idée?

JASON.

Juſque dans le tombeau rempli de vos bienfaits,
Jaſon en gardera la mémoire à jamais.
Dans le fond de mon cœur ſi vos yeux pouvoient lire,
Hélas! vous plaindriez l'horreur qui le déchire.
Mais quand le ſort conſpire à vous faire périr,
Que pouvois-je pour vous en ce péril?

MÉDÉE.

Mourir.
Pour toi n'étoit-ce pas une gloire aſſez ample?
Je t'en aurois donné le courage & l'exemple,
Et me perçant le flanc pour enhardir ta main,
Je t'euſſe encore ouvert ce glorieux chemin.
Je ne te parle plus du prix que tu me coûtes,
Pour attendrir ton cœur n'eſt-il point d'autres routes?

Oublie, oublie, ingrat, mes bienfaits en ce jour;
Mais souviens-toi du moins de mon fidele amour.
Vois Médée à tes pieds gémir, verser des larmes.
Au nom de notre amour, jadis si plein de charmes,
Au nom de notre hymen & de ses sacrés nœuds,
Au nom des tendres fruits d'un hymen malheureux;
Si tes fils te sont chers ne trahis point leur mere,
Dans ces portraits vivants on reconnoît leur pere.
Prends pitié, non de moi, mais de ces innocents,
Et te laisse toucher à des traits si puissants.
Hélas! dans les malheurs dont le sort les menace,
Plus que jamais sensible à leur âge, à leur grace,
Croyant te voir, de pleurs je sens baigner mes yeux,
Et ton amour encor m'en est plus précieux.
Sauve-moi, sauve-les; & plains leur destinée.
Suivant dans son exil leur mere infortunée,
Quels maux.....

JASON.

Cessez pour eux de craindre un tel malheur.
Moi, bannir mes enfants! j'en mourrois de douleur.
Ah! d'un trésor si cher mon cœur est trop avare,
Pour craindre que jamais le destin m'en sépare:
Rien ne peut les ravir à mes embrassements.

MÉDÉE.

Quoi! tu prétends aussi m'arracher mes enfants?
Tu prétends me ravir le seul bien qui me reste?
Je ne jouirai pas de la douceur funeste

De voir leur innocence appaiſer mes fureurs,
Et de ſi cheres mains n'eſſuieront point mes pleurs !
Tu m'ôtes des objets que mon cœur idolâtre ;
Veux-tu les immoler, cruel, à leur marâtre ?

JASON.

Je veux leur faire un ſort, leur aſſurer un rang
Qui les comble de gloire & réponde à leur ſang.
Près du trône élevés, à l'ombre de leur pere,
Ils trouveront ici plus d'un dieu tutélaire.
Créon fera pour eux plus qu'il ne m'a promis;
Et les confondra même avec ſes petits-fils.

MÉDÉE.

Périr plutôt cent fois qu'eſſuyer cet outrage !
Lâche ! ſouiller mon ſang par un vil aſſemblage !
Voir les fils du Soleil ſous le joug abattus,
Avec ceux de Syſiphe unis & confondus !

JASON.

Enfin, telle eſt pour eux ma tendreſſe infinie,
Que vouloir m'en priver, c'eſt m'arracher la vie.
Je ne puis les quitter, & l'amour paternel....

MÉDÉE.

Hé bien, n'en parlons plus. Otc-les moi, cruel.
Mais crains mon déſeſpoir, crains mon courroux funeſte.
Tu perds, me les ôtant, tout l'appui qui te reſte.
Leur vue & leurs ſoupirs ſuſpendoient ma fureur ;
Rien ne me parle plus, perfide, en ta faveur.

JASON.

Je croyois modérer la douleur qui vous preſſe,
Cependant je l'aigris ; ma préſence vous bleſſe.
Le temps & la raiſon ouvrant enfin vos yeux,
Vous me rendrez juſtice, en me connoiſſant mieux.

SCENE VI.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Oui, je te la rendrai, cruel : je m'y prépare.
Tu m'ôtes mes enfants ! tu me ravis, barbare,
Le ſeul bien qui pouvoit adoucir mon malheur !
Ah ! je t'en punirai ; j'en jure ma douleur.
Tremble, ingrat, c'en eſt fait ; ma haine inexorable
Te va rendre jaloux de mon ſort déplorable.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JASON, CRÉUSE, IPHITE.

JASON.

MADAME, c'en est fait. Médée, après ce jour,
Abandonne Corinthe & quitte cette cour.
En menaces en vain elle ose se répandre,
Dans un terme si court que peut-elle entreprendre?
Et d'ailleurs pour ses fils tremblante dans son cœur,
Des ôtages si chers retiennent sa fureur.
Je fais même observer ses pas & sa colere;
Ainsi rien ne s'oppose à l'hymen que j'espere.
Tout m'annonce un bonheur infaillible & prochain,
Et les dieux de mon sort seront jaloux demain.
Que ce cruel délai me fait de violence,
Et que ce jour est long à mon impatience!
J'accuse sa lenteur de moment en moment,
Elle irrite ma flamme & mon empressement,
L'heureux Jason languit. Mais, ma belle princesse,
Partagez-vous du moins ma joie & ma tendresse?

Aimez-vous des tranſports dont vous cauſez l'ardeur ?
Sentez-vous du plaiſir à faire mon bonheur ?
Vous ne me dites rien. Quelle raiſon ſecrete,
Dans ces heureux moments peut vous rendre muette ?
Une ſombre langueur que vous cachez en vain,
De votre front troublé ternit l'éclat ſerein.
Que vois-je ! à vos yeux même il échappe des larmes !
D'où viennent vos frayeurs ? d'où naiſſent vos alarmes ?
Ai-je pu, ma princeſſe, offenſer vos beaux yeux ?
Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ? & vous ſuis-je odieux ?

CRÉUSE.

Moi, vous haïr, Seigneur ! quelle injuſtice extrême !
Et ma bouche & mes yeux ont avoué que j'aime.
Mon cœur ſuit mon devoir. Tous mes ſoins, tous mes vœux
N'aſpirent qu'à vous plaire & qu'à vous rendre heureux.
Mais dans notre bonheur je ne ſais quelle crainte
M'alarme malgré moi, tient ma joie en contrainte.
N'a-t-on pas vu cent fois les dieux même jaloux
Traverſer un bonheur pour des mortels trop doux ?
Je plains même, je plains le deſtin de Médée,
Et ce funeſte amour dont elle eſt poſſédée.
Daignent les juſtes dieux, ſoulageant ſa douleur,
Ne pas faire ſur nous retomber ſon malheur !
Hélas ! ſi quelque jour leur fatale colere
Empoiſonnoit le cours d'un deſtin ſi proſpere !

JASON.

Ah ! calmez ces frayeurs. Les dieux juſtes toujours
De vos proſpérités feront durer le cours.

CRÉUSE.

Mais quand des dieux, Seigneur, je n'aurois rien à craindre,
De vous n'aurai-je pas quelque jour à me plaindre?
Vous me répondez d'eux, répondez-moi de vous.
Hélas! si vous brisiez un jour des nœuds si doux,
Et si vous m'immoliez à quelque ardeur nouvelle,
Que deviendrois-je, ô ciel! dans ma douleur mortelle?

JASON.

Vous pleurez, ma princesse, & vous pouvez penser
Que jamais votre amant puisse vous offenser.
Quel outrage cruel vous faites à ma flamme!
Lisez-vous donc si mal dans mes yeux, dans mon ame?
Ah! rien ne peut jamais éteindre un feu si beau,
On verra son ardeur durer jusqu'au tombeau.
Que n'en puis-je exprimer toute la violence!
Vos yeux ne sont-ils pas garants de ma constance?

CRÉUSE.

Hypsipile & Médée, objets de vos amours,
Se sont laissés surprendre à de pareils discours,
Et de nouveaux objets votre ame possédée,
A laissé cependant Hypsipile & Médée.

JASON.

Leur exemple inégal vous trouble sans raison,
Madame; bannissez un injuste soupçon.

Hypſipile & Médée en prévenant mon ame,
Avoient ſu m'engager à répondre à leur flamme.
Touché de leurs bienfaits, ſenſible à leur amour,
Mon cœur crut leur devoir quelques ſoins à ſon tour;
Et d'y répondre au moins ne pouvant me défendre,
La crainte d'être ingrat me força de me rendre.
Mais dès que je vous vis, un trouble impérieux
Aſſervit tout mon cœur au pouvoir de vos yeux.
D'une preſſante ardeur l'extrême violence,
Surmonta ma raiſon, força ma réſiſtance;
Et je ſentis enfin que juſques à ce jour,
Je n'avois pas connu le pouvoir de l'amour.
Un ſi parfait amour bravera la mort même;
J'en atteſte des dieux la puiſſance ſuprême.
Puiſſent ces dieux vengeurs, ſi je trahis ma foi,
Épuiſer leur courroux & leurs foudres ſur moi!
Si votre cœur m'aimoit, il prendroit ma défenſe.
Un véritable amour bannit la défiance.

CRÉUSE.

Un véritable amour eſt-il jamais ſans ſoins?
Je ne craindrois pas tant, hélas! ſi j'aimois moins.

JASON.

Si vous ſentez mes feux, ah! ſentez donc ma joie,
Et que dans vos tranſports votre amour ſe déploie!
Si près de rendre heureux votre fidele amant,
Prenez part, s'il ſe peut, à ſon raviſſement.

CRÉUSE.

Vous le voulez ; je céde, & ma tristesse change ;
Je ressens votre joie & pure, & sans mêlange.
Oui, Jason, je me rends, & l'amour est vainqueur,
Il comble tous mes vœux, m'assurant votre cœur.
Adieu, je vais aux pieds des autels de sa mere,
Implorer ardemment son secours tutélaire ;
La presser d'augmenter nos fidelles ardeurs,
Et de verser sur nous ses plus douces faveurs.

SCENE II.

JASON, IPHITE.

IPHITE.

AVEC quel air charmant cette aimable princesse
Répond à vos transports, & sent votre tendresse !
Tout flatte votre espoir, tout conspire à vos vœux,
Et vous semblez toucher au sort le plus heureux.

JASON.

Que je serois heureux, je le confesse, Iphite,
Si je pouvois calmer un trouble qui m'agite !
Et si goûtant en paix un si parfait bonheur,
J'étouffois à mon gré tout remords en mon cœur !
Mais je ne puis bannir une importune idée.
A mes yeux malgré moi par-tout s'offre Médée.

Ce souvenir cruel m'afflige & me poursuit,
Jusqu'aux pieds de Créuse il me trouble & me suit.
Grands dieux ! quel sort fatal, quelle loi trop févere
Des plaisirs les plus grands rend la douceur amere ?
Quel noir poison se mêle au sort le plus charmant ?
Et ne sauroit-on être heureux impunément ?
Votre bonté jalouse avec caprice enchaîne
Les biens & les tourments, les plaisirs & la peine.
Au faîte du bonheur on pousse des soupirs,
Et l'amertume naît dans le sein des plaisirs.
Ah ! c'est trop. De mon sort soyons enfin le maître.
Déjà je sens le calme en mon ame renaître.
Déjà.... Je vois Médée ! ô dieux ! trop justes dieux !
Ne peut-on un moment se soustraire à vos yeux ?
Quand je crois être heureux, soudain votre justice
Confond tous mes projets & m'offre mon supplice.
Que lui dire ? fuyons.

SCENE III.

JASON, MÉDÉE, IPHITE, RHODOPE.

MÉDÉE.

SEIGNEUR, où fuyez-vous ?
Je ne viens point, brûlant d'un injuste courroux,
Vous accabler sans fruit de cris & de reproches :
Cessez de redouter ma vue & mes approches.

Mes yeux s'ouvrent enfin ; je connois mon erreur.
L'amour & la raiſon ont vaincu ma fureur.
Oui, je ſens que mon cœur dans ſes vives alarmes
Vous excuſe, vous plaint, & vous prête des armes.
Je vois que le deſtin vous force à me bannir,
Que le ciel rompt les nœuds dont il ſut nous unir ;
Et cédant ſans murmure au revers qui m'accable,
Je n'impute qu'au ſort un coup inévitable.
Je viens donc réparer par un prompt repentir
Des fureurs, où mon cœur ne pouvoit conſentir.
Effacer mes tranſports, expier mes menaces,
Par votre vue encore adoucir mes diſgraces,
Et condamnant l'éclat d'un mouvement jaloux,
Pour la derniere fois pleurer auprès de vous.
Oubliez mes tranſports, oubliez ma colere ;
Pardonnez à l'amour un crime involontaire ;
Et ne vous ſouvenant que d'un ſi tendre amour
Recevez mes adieux en ce funeſte jour.

JASON.

C'en eſt trop. Ah ! de grace, épargnez-moi, Madame ;
Aimez moins un ingrat qui trahit votre flamme,
N'offrez point à ſes yeux cette tendre douleur,
C'eſt augmenter mon trouble & déchirer mon cœur,
C'eſt redouter l'horreur du deſtin qui m'accable ;
Pour moi votre fureur étoit moi redoutable.
Reprenez votre haine & vos tranſports jaloux.
Ah ! je crains votre amour, plus que votre courroux.

MÉDÉE.

Ah ! laiſſez-moi l'amour dont je ſuis poſſédée,
C'eſt lui ſeul qui m'anime ; & la triſte Médée
Ne peut, tel eſt ſon ſort, ceſſer de vous chérir.
Elle vous aimera juſqu'au dernier ſoupir.
Vivez ; régnez heureux. Mais pour grace derniere
Ne me refuſez pas une juſte priere :
Souffrez que j'oſe encor vous preſſer en ce jour
De m'accorder les fruits de notre tendre amour ;
Ils ſuffiront, Seigneur, pour conſoler leur mere ;
Je croirai, les voyant, revoir encor leur pere,
Et par ces doux objets mon amour affermi,
Vous poſſédant en eux ne vous perd qu'à demi.
Ce n'eſt pas pour long-temps que je vous les demande,
Et je jouirai peu d'une faveur ſi grande.
Vous reverrez bientôt ces gages précieux ;
Bientôt, au lieu de vous, m'ayant fermé les yeux,
Ils reviendront, Seigneur, jouir de votre gloire,
Et vous conter la fin de ma funeſte hiſtoire.

JASON.

Hélas ! qu'exigez-vous ? pourquoi me demander
Le ſeul bien qu'à vos vœux je ne puis accorder ?
Demandez-moi plutôt & mon ſang, & ma vie,
Que la parque ſans eux m'auroit bientôt ravie ;
Mais ne m'enlevez pas ces fruits de nos amours.

MÉDÉE.

Hé bien, jouiſſez-en ; poſſédez-les toujours.
Oui, l'amour maternel ſe faiſant violence,
Céde enfin à vos vœux, & s'impoſe ſilence.
Conſervez chérement un ſi précieux bien.
Témoins de vos grandeurs, qu'ils en ſoient le ſoutien ;
Jouiſſez de leur vue & goûtez leurs careſſes,
Sans jalouſie entr'eux partagez vos tendreſſes ;
Faites-leur un deſtin illuſtre & glorieux ;
Rendez-les, s'il ſe peut, dignes de leurs aïeux.
Enfin, qu'en les voyant, la tendreſſe de pere
Vous faſſe quelquefois ſouvenir de leur mere ;
Et que, pour adoucir les maux que je prévoi,
Le bruit dans mon exil en vienne juſqu'à moi.

JASON.

Qu'avec joie à vos vœux j'accorde cette grace !
Eſt-il rien que pour eux ma tendreſſe ne faſſe ?
Les grandeurs, les plaiſirs, vont les environner,
Et je ne me fais roi, que pour les couronner.

MÉDÉE.

Seigneur, je pars contente après cette aſſurance ;
Mais de Créon tantôt j'ai bravé la clémence,
Je tremble avec raiſon que ſes reſſentiments
Ne puniſſent mes fils de mes emportements,
Et que pour m'accabler, ſa trop juſte colere
Ne ſe venge ſur eux du crime de leur mere.

A

A Créuse bientôt je vais les envoyer ;
Pour eux, au nom des dieux, allez vous employer ;
Adouciſſez Créon, attendriſſez Créuſe,
L'amour a fait mon crime, il ſera mon excuſe :
C'eſt lui, c'eſt la douleur qui m'a fait égarer,
Et par un prompt exil je vais tout réparer.

JASON.

Que vous connoiſſez mal Créon & ſa clémence !
Un ſi prompt repentir déſarmant ſa vengeance,
Senſible à vos malheurs, ſes ſoins & ſes bienfaits
Adouciront vos maux, combleront mes ſouhaits.
Je vais remplir vos vœux & calmer ſa colere.

MÉDÉE.

Peignez-lui bien, Seigneur, mon repentir ſincere ;
Je veux, dès ce ſoir même, abandonner ces lieux.
Pour la derniere fois, recevez mes adieux.

JASON.

Puiſſe le juſte ciel, à mes vœux favorable,
Vous accorder, Madame, un repos déſirable !
Jaſon à ſon deſtin cédant avec regret,
Nourriſſant loin de vous un déplaiſir ſecret,
Gardera chérement dans le fond de ſon ame,
Le tendre ſouvenir d'une ſi belle flamme :
L'abſence ni le temps n'effaceront jamais
De ſon cœur affligé, le prix de vos bienfaits.

SCENE IV.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

VA, quand tu le voudrois, il y va de ma gloire;
Je t'empêcherai bien d'en perdre la mémoire.
Je sais, quand il me plaît, dans l'ame des ingrats
Graver des souvenirs qui ne s'effacent pas.
Que j'ai souffert, Rhodope, à cacher ma colere!
Quelle horrible contrainte il a fallu me faire!
Ma rage s'est accrue; & ce torrent fougueux
Va plus rapidement se déborder contr'eux.
Il ne me reste plus que d'évoquer Hécate,
Et tous ces dieux cruels dont la fureur me flatte.
Mes plus mortels poisons, mes charmes sont tous prêts,
Hâtons-nous de lancer nos redoutables traits.
Rhodope, tu connois cette robe éclatante,
De rubis lumineuse & d'or étincellante;
Parure inestimable, ornement précieux
Où l'art & la richesse éblouissent les yeux.
Le Soleil, mon aïeul, favorisant mon pere,
Pour présent nuptial en fit don à ma mere,
Et semble avoir mêlé, pour enrichir ses dons,
Le feu de sa lumiere à l'or de ses rayons.
C'est de tous les trésors où je pouvois prétendre,

L'unique qu'en fuyant Médée ait daigné prendre.
Tu fais qu'en arrivant en ces funestes lieux,
De Créuse éblouie elle enchanta les yeux.
Admirant son éclat & vantant sa richesse,
Elle a tout employé, prieres, dons, promesse,
Pour pouvoir posséder ce superbe ornement;
Il faut qu'à ma vengeance il serve d'instrument.
Je vais l'empoisonner, & par mon art funeste
Mêler un prompt venin à son éclat céleste,
Mille sucs empestés, mille charmes divers,
Et la rage, & la mort, & l'horreur des enfers.
Je veux que mes enfants, pour cacher ma vengeance,
En feignant d'implorer ses soins & sa clémence,
Ministres non suspects de mon courroux affreux,
Portent à leur marâtre un don si dangereux.
Mais allons engager mes dieux dans ma querelle.
J'entends déjà leur voix qui m'anime & m'appelle.
Terribles dieux du Styx, je marche sur vos pas,
Dans ce pressant besoin ne m'abandonnez pas!

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

IL eſt temps d'achever le charme & ma vengeance.
Hécate, viens pour moi ſignaler ta puiſſance;
Hécate, triple Hécate, exauce enfin mes vœux!
Viens, je vais conſommer mes myſteres affreux.
J'ai mis mon art en œuvre, & ma robe empeſtée
A bu les ſucs mortels dont elle eſt infectée.
Aux poiſons, j'ai mêlé mes charmes les plus forts;
Mais que pourroient ſans toi mes impuiſſants efforts?
Grande divinité, tu rends mon art terrible:
Irrite les poiſons & la flamme inviſible
Que j'ai ſu confier à ce don précieux,
Sur-tout cache-la bien aux regards curieux,
Et qu'au gré de mes vœux, impuiſſante ou fatale,
Elle dévore ſeuls Créon & ma rivale;
Qu'elle épargne tout autre, & ne conſume qu'eux.
Hécate, entends ma voix, & viens remplir mes vœux.
Elle vient. Je la ſens qui m'échauffe & m'entraîne.

Tout mon cœur en frémit, & je respire à peine ;
Une soudaine horreur fait dresser mes cheveux,
Mes yeux percent la nuit du séjour ténébreux,
Je vais me faire ouir dans l'empire des manes,
Je vais les évoquer. Loin d'ici, loin profanes.

SCENE II.

MÉDÉE *seule.*

MINISTRES rigoureux de mon courroux fatal,
Redoutables tyrans de l'empire infernal,
Dieux, ô terribles dieux du trépas & des ombres!
Et vous, peuple cruel de ces royaumes sombres,
Noirs enfants de la nuit, manes infortunés,
Criminels sans relâche à souffrir condamnés!
Barbare Tisiphone, implacable Mégere,
Nuit, Discorde, Fureur, Parques, Monstres, Cerbere,
Reconnoissez ma voix & servez mon courroux!
Dieux cruels, dieux vengeurs, je vous évoque tous,
Venez semer ici l'horreur & les alarmes ;
Venez remplir ces lieux, & de sang & de larmes ;
Rassemblez, déchaînez tous vos tourments divers ;
Et, s'il se peut, ici transportez les enfers.

On m'exauce. Le ciel se couvre de ténebres,
L'air au loin retentit de hurlements funebres,
Tout redouble en ces lieux le silence & l'horreur,
Tout répand dans mon ame une affreuse terreur ;

Ce palais va tomber. La terre mugit, s'ouvre,
Son ſein vomit des feux, & l'enfer ſe découvre.
Quel eſt ce criminel qui cherche à ſe cacher ?
Je reconnois Siſyphe à ce fatal rocher.
Témoin des maux cruels qu'on prépare à ſa race,
Il ſe cache de honte, & pleure ſa diſgrace.
Son déſeſpoir commence à ſoulager le mien.
Le crime de ta race eſt plus noir que le tien,
Audacieux Siſyphe, & le roi du Tartare
Ne ſauroit vous trouver de peine aſſez barbare.
Mais quels fantômes vains ſortent de toutes parts ?
Que de ſpectres affreux s'offrent à mes regards ?
Quelle ombre vient à moi ? Que vois-je ? c'eſt mon pere !
Quel coup a pu ſi-tôt lui ravir la lumiere ?
Chere ombre, apprends-le moi. Ma fuite & ma fureur
Hélas ! t'ont fait ſans doute expirer de douleur.
Tends-moi les bras du moins. Mais quelle ombre ſanglante
Se jette entre nous deux terrible & menaçante ?
De bleſſures, de ſang, couvert, défiguré,
Ce ſpectre furieux paroît tout déchiré.
C'eſt mon frere. Oui, c'eſt lui, je le connois à peine.
Ah ! pardonne, chere ombre, à ma rage inhumaine,
Pardonne. L'amour ſeul a cauſé ma fureur ;
Il fut ton aſſaſſin, il ſera ton vengeur,
Et ſaura t'immoler de ſi grandes victimes,
Qu'il obtiendra de toi le pardon de ſes crimes.
Le ſang... Tout diſparoît, tout fuit devant mes yeux,
Tiſiphone avec moi reſte ſeule en ces lieux.
Noire fille du Styx, furie impitoyable,

Ah ! cesse d'attirer mon courroux effroyable ;
Calme de tes serpents les affreux sifflements,
Tu ne peux ajouter à mes ressentiments ;
Ne songe qu'à servir une fureur si grande,
Hécate le désire, & je te le commande.
Nuit, Styx, Hecate, Enfers, terribles déités,
J'ordonne. Obéissez sourdes divinités.
Le charme réussit, poursuivons ma vengeance.

SCENE III.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

VIENS, Rhodope ; mon art ne craint plus ta présence ;
Le charme est consommé. C'en est fait, & jamais
Un espoir plus certain ne flatta mes souhaits,
Apporte promptement ma robe précieuse,
Pour mes ennemis seuls elle est contagieuse,
Ne crains pas de toucher ce don pernicieux,
Puis cherche mes enfants ; conduis-les en ces lieux,
Je veux les préparer à servir ma vengeance,
Et feignant d'obéir au tyran qui m'offense
Leur cacher mes desseins, afin qu'ils trompent mieux
De leurs maux & des miens les auteurs odieux.

SCENE IV.

MÉDÉE.

Enfin de mes tyrans je vais punir les crimes,
Il ne me reste plus qu'à parer mes victimes,
Le sacrifice est prêt. L'heure approche ; & mon cœur
Triomphe & s'applaudit déjà de son bonheur.

(*Rhodope apporte la robe de Médée, & sort pour amener ses enfants.*)

Cours chercher mes enfants. O superbe parure !
Présent qui va servir à venger mon injure !
Cache bien les trésors que mon art t'a commis,
Mes plus chers intérêts à toi seul sont remis.
Que j'aime en ce moment l'éclat qui t'environne !
Ah ! seul tu me tiens lieu d'empire & de couronne.

SCENE V.

MÉDÉE, RHODOPE, les Enfants de Médée.

MÉDÉE.

Approchez, approchez, jeunes infortunés,
Qu'au maux presqu'en naissant le ciel a condamnés,
On va nous séparer par une loi févere,
C'en est fait, mes enfants, vous n'avez plus de mere,

Je ne jouirai plus de vos tranſports charmants,
Le ſort cruel m'arrache à vos embraſſements,
Votre vue eſt un bien que ſa rigueur m'envie,
Vous n'adoucirez point les malheurs de ma vie,
Et mes yeux, loin de vous, aux pleurs accoutumés,
Par vos mains en mourant ne feront point fermés;
Il vous eſt interdit d'accompagner ma fuite;
Sous un joug étranger le ciel vous précipite,
Et vous aſſerviſſant à de cruelles loix,
Il vous donne des fers dont je ſens tout le poids.
Soumettons-nous, mes fils; cédons à la fortune;
Quittez cette fierté près des rois importune;
Votre ſort a changé, changez auſſi de vœux:
L'abaiſſement, mes fils, convient aux malheureux.
Oubliez votre ſang, oubliez vos ancêtres;
Eſclaves, apprenez à ménager vos maîtres,
Et leur immolant tout, ainſi qu'à vos vrais dieux,
Eſſayez à trouver grace devant leurs yeux.
Portez, pour commencer, ma robe à la princeſſe;
Offrez-la de ma part; peignez-lui ma triſteſſe,
Qu'un juſte repentir ſurmonte ma fureur,
Que j'implore pour vous ſes bontés, ſa faveur,
Allez; de vos deſtins à préſent ſouveraine,
Mes fils, c'eſt votre mere, & de plus votre reine.
Sans rougir, à ſes pieds d'abord proſternez-vous,
Baiſez avec reſpect ſa robe & ſes genoux,
Et par vos ſoins flatteurs, par vos tendres careſſes,
Appuyez vivement la foi de mes promeſſes.
Qui vous peut retenir? Mes fils, vous ſoupirez,

Et vous n'osez lever vos yeux mal assurés!
Je le vois. Votre sang répugne à ces foiblesses,
Les neveux du Soleil ont horreur des bassesses;
Mais c'est l'arrêt du sort. Vous pouvez sans rougir
Imiter mon exemple, à mes loix obéir.

(*A Rhodope.*)

Tu pourras au besoin leur servir d'interprete,
Rhodope; conduis-les; fais ce que je souhaite;
Et reviens avec eux m'informer promptement
Comme on aura reçu ce fatal vêtement.

SCENE VI.

MÉDÉE *seule.*

TOUT succede à mes vœux, & mon dessein s'avance,
Ne m'abandonnez pas, remplissez ma vengeance,
Dieux, redoutables dieux, qu'avec ardeur je sers,
Qui venez de m'ouir du plus creux des enfers.
Dans le piege fatal faites tomber ma proie,
Aveuglez mes tyrans enivrés de leur joie.
Que Médée, asservie à tant d'abaissement,
N'ait pas été réduite à feindre impunément!
Montrez qu'on vous offense au moment qu'on m'outrage.
Déjà je crois vous voir remplir toute ma rage;
Déjà je vois tomber & Créuse & Créon;
Mais comment nous venger du perfide Jason?

Comment punir assez son crime déteſtable?
De tous mes ennemis il eſt le plus coupable.
Enfantons quelque monſtre; inventons quelque horreur,
Qui de tous mes forfaits ſurpaſſe la noirceur.
Dieux! que m'inſpirez-vous? quelle barbare image!
Quel horrible attentat offrez-vous à ma rage!
Moi-même je frémis à cet objet affreux,
Ce crime m'épouvante & ſurpaſſe mes vœux.

SCENE VII.

MÉDÉE, RHODOPE, les Enfants de Médée.

RHODOPE.

VOTRE préſent, Madame, a charmé la princeſſe;
Ne pouvant ſe laſſer d'en vanter la richeſſe,
Dès ce ſoir ſans ſoupçon elle veut s'en parer.
Créon même, Créon s'empreſſe à l'admirer.
Jaſon & vos préſents les aſſurent, Madame,
Que la raiſon éteint la colere en votre ame;
Que pour vous, pour vos fils, vous faiſant un effort,
Vous cédez par devoir à la rigueur du ſort;
Enfin, tous deux comblant vos enfants de careſſes,
Ont témoigné pour eux les dernieres tendreſſes.
Que vois-je? vous pleurez! Si près de vous venger,
Quel trouble vous ſaiſit & vient vous affliger?

MÉDÉE.

Hélas !

RHODOPE.

Vous gémissez ! d'où naissent ces alarmes ?
Attachant sur vos fils vos yeux baignés de larmes,
Vous frémissez, Madame ; & changeant de couleur
Vous détournez soudain la vue avec horreur.

MÉDÉE.

Quelque vive douceur qu'ait pour moi la vengeance,
Un trouble violent en secret la balance.
Je pleure avec raison ces enfants malheureux ;
Quel crime les condamne, & qu'ont-ils fait aux dieux ?
Dans un âge si tendre ils vont perdre leur mere ;
Et les infortunés n'ont déjà plus de pere.
Esclaves, étrangers, sans appui, sans secours,
Quelle suite de maux va marquer tous leurs jours !
C'est en vain que je vais leur ravir leur marâtre,
De quelque objet nouveau mon perfide idolâtre,
Les remettra bientôt sous un joug odieux,
Et les accablera d'un poids injurieux.
Quel astre, empoisonnant votre triste naissance,
Mes fils, versa sur vous sa cruelle influence ?
Languissants sous le joug, gémissants dans les fers,
Le destin vous condamne à cent malheurs divers ;
Vous vous consumerez dans un vil esclavage,
Essuyant chaque jour quelque nouvel outrage.
Quel sort ! ..... Ah ! cette idée irrite ma douleur,

Et l'amour maternel redouble ma fureur.
Pour les fils du Soleil quel indigne partage !
Quel coup !... mon amour meurt & se transforme en rage;
C'en est fait. Innocents, vous me tendez les bras,
Ces regards caressants, ces souris pleins d'appas,
Réveillant la nature, augmentant ma foiblesse,
Jusqu'au fond de mon cœur vont chercher la tendresse.
Hélas ! en souriant vous répandez des pleurs,
Infortunés ! déjà sentez-vous vos malheurs ?
Que voulez-vous de moi par ces douces caresses ?
Il nous faut renoncer à toutes ces tendresses;
De votre triste mere il faut vous détacher,
A de si doux plaisirs il faut nous arracher;
En vain j'avois sur vous fondé mon espérance;
En vain je me flattois d'élever votre enfance,
Il nous est interdit de nous voir désormais;
O mes fils ! il nous faut séparer pour jamais.

RHODOPE.

Épuisez vos transports, Madame. La princesse
Pour un temps assez court s'en prive & vous les laisse,
Elle leur a prescrit de venir en ces lieux,
Recevoir promptement vos pleurs & vos adieux.

MÉDÉE.

L'orgueilleuse déjà leur commande & m'outrage !
O ma lente douleur ! ô mon foible courage !
A quels affronts cruels, à quel sort odieux
Livres-tu lâchement le plus beau sang des dieux,

Ma fureur se réveille, & l'amour la ranime,
Ofons les affranchir du joug qui les opprime;
Couronnons ma vengeance & bornons leur malheur.
Que dis-tu, misérable, & que veut ta fureur?
Non, pour finir leurs maux, il n'est plus d'autre voie.
Un moment de douleur va me combler de joie.
Frappons... frappons...

UN DES ENFANTS.

Ah! dieux. Ma mere! qu'avez-vous?

L'AUTRE ENFANT.

Pourquoi nous menacer, & d'où vient ce courroux?
Je tremble.

MÉDÉE.

Je frémis. Leurs regards & leurs larmes
Me troublent, & des mains me font tomber les armes.
O mon sang! ô mes fils, si chers à mes désirs!
Objets de ma tendresse & de mes déplaisirs!
Infortunés auteurs de ma douleur amere!
Approchez, mes enfants; embrassez votre mere.
Empressez-vous encor d'obéir à mes loix,
Et baisez-moi du moins pour la derniere fois.
Rhodope conduis-les dans la chambre prochaine,
Leur vue accroît mon trouble & redouble ma peine.
Qu'ils me coûtent de pleurs! qu'ils me font chers! hélas!
Mon lâche amour, mes pleurs ne les soulagent pas.

SCENE VIII.

MÉDÉE *seule.*

Tu les aimes, cruelle, & tu les laisses vivre !
Aux malheurs les plus grands ta foiblesse les livre !
Et ta pitié barbare en respectant leurs jours,
Du plus affreux destin leur prépare le cours !
Ah ! lâche ! suis-tu donc un foible amour pour guide ?
Sauve-les.... Tu fais bien : leur pere moins timide
Pour venger tes tyrans leur percera le flanc.
Quoi ! leur pere à Créuse immoleroit mon sang !
Non, mes enfants jamais ne seront sa victime :
Ils mourront de ma main ; tout me force à ce crime.
Qu'ils meurent, ces enfants d'un infidele époux ;
Adoptez par Créuse, ils ne sont plus à nous :
Ah ! s'ils sont innocents, aussi l'étoit mon frere. —
J'immolerois mes fils ! ô trop barbare mere !
Ah ! plutôt... L'heure approche ; un exil rigoureux,
Un divorce cruel va me séparer d'eux.
Ils n'adouciront point ma fuite & mes alarmes.
S'attachant à leur mere, & tout baignés de larmes,
De mes bras, de mon sein, on va les détacher,
A l'amour maternel on va les arracher.
Non, ne l'endurons pas. Qu'ils meurent pour leur pere,
Qu'ils meurent ; aussi-bien sont-ils morts pour leur mere.

O Jason ! ô mes fils ! amour, haine, fureur,
Cessez par vos combats de déchirer mon cœur !
Pour le percer, ce cœur, trop de rigueur s'assemble.
Le temps fuit, le mal presse ; accordez-vous ensemble.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE, RHODOPE.

RHODOPE.

AH ! Madame, fuyez un peuple furieux ;
Fuyez, ſans différer, de ces funeſtes lieux,
Tandis qu'avec le trouble y regne l'épouvante.
Votre préſent fatal a paſſé votre attente,
Et vos fiers ennemis mourants, déſeſpérés,
Succombent au poiſon dont ils ſont dévorés.
A peine, à peine encor votre aveugle rivale
Portoit avec plaiſir cette robe fatale,
Qu'un feu ſombre & cruel, une inviſible ardeur
Embraſe tout ſon corps & conſume ſon cœur.
Un funeſte poiſon courant de veine en veine,
Allume dans ſon ſang une flamme inhumaine,
Qui pénetre avec force & s'attache à ſes os.
C'eſt en vain qu'on s'empreſſe à ſoulager ſes maux.
La robe dévorante à ſon corps attachée,
Y nourrit le venin de ſa flamme cachée ;
Et du charme cruel l'impitoyable ardeur

Triomphe ſans obſtacle & regne avec fureur.
Qui veut la ſecourir, de ſa perte complice,
Loin de la ſoulager, redouble ſon ſupplice.
On ne peut de ce feu calmer l'embraſement;
On ne peut arracher le fatal vêtement.
Créon ſaiſi d'horreur à l'arracher s'empreſſe,
Mais du charme auſſitôt la flamme vengereſſe
Dans ſon ſein embraſé porte les mêmes feux:
Il ſe ſent conſumer d'un poiſon rigoureux.
Chacun s'occupe encor du péril qui les preſſe.
Servez-vous des moments que ce trouble vous laiſſe,
Profitez de l'horreur qui regne dans ces lieux,
Et fuyez pour jamais leur aſpect odieux.

MÉDÉE.

Que je fuie! ah! Rhodope, au comble de la gloire,
Quand ſur mes ennemis j'emporte la victoire,
Que je fuie! ah! le ſort m'eût-il réduite à fuir,
D'un ſpectacle ſi beau je reviendrois jouir;
Je viendrois aſſiſter à ce grand hyménée.
Laiſſe-moi contempler ſa pompe fortunée;
Et d'un objet ſi doux, d'un coup ſi glorieux,
Repaître avidemment mes regards curieux.
Mes odieux tyrans deviennent mes victimes!
Ah! je cueille en ce jour le fruit de tous mes crimes.
Mon courroux triomphant ne peut trop s'applaudir,
Et mon nom déſormais ne ſauroit plus périr.
Ce n'eſt pas tout. Rentrons; & perdant l'innocence,
Couronnons ce grand jour, & comblons ma vengeance.

SCENE II.

JASON *en entrant.*

EN vain, pour la trouver, je cours de toutes parts.
Ah! ſans doute ſon art la cache à mes regards.
Elle croit éviter le courroux qui m'enflamme.
Mais qui l'en peut ſauver?

SCENE III.

JASON, CRÉUSE, CYDIPPE.

CRÉUSE.

AH! Seigneur!

JASON.

Ah! Madame.
Quel eſt mon déſeſpoir! où portez-vous vos pas?

CRÉUSE.

Ah! Seigneur, le roi vient de mourir dans mes bras.
Ce dernier coup manquoit au tourment qui m'accable.
Jouet infortuné du ſort impitoyable,
Prête enfin d'aſſouvir ſon rigoureux courroux,
Je viens du moins, je viens mourir auprès de vous.
Vous fermerez mes yeux.

JASON.

Dieux ! qu'entends-je ? ah ! Madame,
On peut éteindre encore une cruelle flamme.
Les dieux, les justes dieux pour vous s'intéressants
Prendront soin par pitié de vos jours innocents,
Et vous verrez Médée à vos pieds expirante,
Y servir de victime à ma fureur sanglante,
J'en atteste ces dieux, j'en jure mon amour.

CRÉUSE.

En vain vous prétendez me rappeller au jour.
Médée à se venger est trop ingénieuse :
Mon sang doit assouvir sa rage furieuse ;
Et vos soins, votre amour, loin de me secourir,
Irritent le poison dont je me sens mourir.
Envieux du plaisir que m'offre votre vue,
Son art hâte l'effet du charme qui me tue ;
Et l'amour seul, plus fort que ses enchantements,
M'anime & me soutient encor quelques moments.
Écoutez-moi, Seigneur. Mes maux ni ma foiblesse
Ne sauroient ralentir l'ardeur de ma tendresse.
La mort même ne peut éteindre un feu si beau,
Je l'emporte avec moi dans l'horreur du tombeau ;
Mon amour y vivra. La fortune jalouse
N'a pu souffrir, Jason, de me voir votre épouse ;
Mais la cruelle au moins me laisse la douceur
De mourir près de vous, possédant votre cœur.
Je goûte en mes tourments cette douceur secrette.

La vie & les grandeurs n'ont rien que je regrette.
Unique & tendre objet de mes vœux les plus doux,
Je ne plains en mourant, ne regrette que vous :
Trop heureuse en effet si comblant mon attente
Les dieux... ah! quel tourment! quelle ardeur dévorante!
Mon supplice s'accroît, je me sens déchirer :
Je brûle. Adieu, Jason ; il faut nous séparer.

JASON.

Nous séparer! ô dieux! ah rigueur qui me tue!
Nous séparer! quel coup pour mon ame éperdue!
Ah! je souffre à la fois mille horribles tourments.
Quoi, tous les dieux sont sourds à mes gémissements!
Je vous perds pour jamais ; en vain je les implore,
Et j'ai seul allumé ce feu qui vous dévore!
Non, je ne verrai point un si cruel malheur,
Et par un prompt trépas j'en préviendrai l'horreur.

CRÉUSE.

A trop de désespoir votre ame s'abandonne.
Vivez, Jason, vivez. C'est moi qui vous l'ordonne.
Ne me refusez pas dans mon sort rigoureux
L'unique & dernier bien qui flatte encor mes vœux.
Gardez le souvenir d'une triste princesse,
Conservez-lui, Jason, toute votre tendresse :
Elle meurt votre épouse : à la face des dieux,
Recevez donc ma main & mes derniers adieux.
Que ne puis-je employer ces vains restes de vie
A vous prouver l'amour dont mon ame est remplie ?

Hélas ! on n'a jamais aimé ſi tendrement ;
Et jamais je n'aimai plus que dans ce moment.
J'en atteſte les dieux..... Mes forces s'affoibliſſent,
Ma voix, mon ſang ſe glace, & mes yeux s'obſcurciſſent.
Malgré le ſort cruel, qui va nous déſunir,
Mon cœur vous aime encore à ſon dernier ſoupir.

CYDIPPE.

Elle expire, Seigneur.

JASON.

Deſtin impitoyable !
Elle eſt morte ; & je vis ! ô tourment effroyable !
Ah ! mon bras au défaut de ma lente douleur
De ce ſupplice affreux doit m'épargner l'horreur.
Meurs, lâche ; meurs enfin. Mais ma douleur m'abuſe :
Je dois un ſacrifice aux manes de Créuſe :
Pour appaiſer ſon ombre & ſes reſſentiments,
Je veux livrer Médée aux plus cruels tourments ;
Et mon ame auſſitôt ſur le rivage ſombre
De ce ſang aſſouvie ira trouver ſon ombre.
La ſoif de te venger ſeule arrête mon bras,
Belle ombre ; attends, j'y cours & vais ſuivre tes pas.
Médée en vain me fuit, en vain ſon art la cache,
A ma juſte fureur il n'eſt rien qui l'arrache ;
Je ſuivrai la barbare au bout de l'univers,
Et je la trouverai même au fond des enfers ;
Mon amour furieux me ſervira de guide.

SCENE IV.

JASON, MÉDÉE.

MÉDÉE.

Tu n'iras pas si loin pour me trouver, perfide.
C'est Médée. Oui, c'est elle.

JASON.

Ah! crains mon désespoir,
Barbare....

MÉDÉE *le frappant de sa baguette.*

Arrête, ingrat, & connois mon pouvoir.

JASON.

Quel prodige étonnant! dieux! ma fureur est vaine!
Je me sens retenu par une étroite chaîne.
Je demeure immobile, & malgré mes efforts,
Le pouvoir de son art s'oppose à mes transports.

MÉDÉE.

Juge si c'est à moi de craindre ta vengeance.
Un sort comme le mien n'est pas en ta puissance;

Magnanime héros, ne ſonge plus à moi,
Trop indigne auſſi-bien d'un époux tel que toi.
Laiſſe une infortunée, oublie une étrangere,
Sans appui, ſans couronne, errante & ſolitaire.
Un hymen plein d'appas, un trône glorieux
T'attendent en ce jour dans ces ſuperbes lieux.
Eſt-il temps de reſter auprès d'une jalouſe!
Va ſoupirer aux pieds de ta nouvelle épouſe,
Vante-lui ton ardeur, aſſure-lui ta foi,
Tu lui voles le temps que tu perds avec moi.
Dois-tu pas à ſon ſort unir ta deſtinée?
Hâte-toi de conclure un ſi doux hyménée;
Le ſacrifice eſt prêt, & le temple eſt orné,
On n'attend plus que toi; cours, époux fortuné.

JASON.

Quoi! la barbare encore & m'inſulte & m'outrage!
Faut-il que par ſon art elle brave ma rage?
Je ne puis l'immoler à ma juſte fureur!
Son ſang appaiſeroit Créuſe & ma douleur.

MÉDÉE.

Oui, Jaſon, à Créuſe il faut quelque victime;
Et mon ſang répandu doit effacer mon crime.
Sois content. J'ai verſé le plus pur de ce ſang.

JASON.

Comment!

MÉDÉE.

A tes deux fils j'ai fu percer le flanc.
Regarde ce poignard & cette main fanglante ;
C'eft de mon fang, du tien, qu'elle eft teinte & fumante.
Mon bras pour dernier coup vient de les égorger.
Crois-moi, fans t'occuper du foin de te venger,
Si déjà ton ardeur languit pour la princeffe,
Si tu fuis, inconftant, ta nouvelle maîtreffe,
Cours du moins, pere heureux, à tes fils expirants :
Rends-leur les derniers foins, embraffe-les mourants.

JASON.

Ah ! barbare !

MÉDÉE.

Eft-ce affez, & connois-tu Médée ?
De fon affreux pouvoir garderas-tu l'idée ?
Oublieras-tu fa haine, ainfi que fon amour ?

JASON.

Monftre, à tes propres fils avoir ravi le jour !
Pourquoi facrifier d'innocentes victimes ?

MÉDÉE.

Ils étoient nés de toi, demandes-tu leurs crimes ?
Ma trop jufte fureur a dû les en punir ;
J'ai dû finir leurs maux, j'ai dû les prévenir,

Te délivrer d'un joug que ton esprit abhorre,
Rompre ces derniers nœuds qui nous serroient encore,
Et pour mieux t'oublier, effacer sans retour
Jusqu'aux traces, ingrat, de notre affreux amour.
Ce n'est pas sans remords que je m'y suis forcée.
Tu m'en as inspiré l'audace & la pensée ;
Tu m'as seul enhardie à ce cruel dessein,
Infidele, & c'est toi qui leur perce le sein.

JASON.

Quoi ! les dieux irrités pour te réduire en poudre,
Sur ta tête à mes yeux ne lancent point la foudre ?

MÉDÉE.

Vengeurs des trahisons, ennemis des ingrats,
Les dieux pour t'accabler ont employé mon bras ;
La foudre étoit trop peu pour punir ton offense.
J'ai servi leur justice & rempli leur vengeance.

(Elle monte dans un char, traîné par des dragons.)

C'en est fait. Pour repaître & mes yeux & mon cœur,
Moi-même j'ai voulu jouir de ta douleur.
Un spectacle si doux met le comble à ma gloire :
Je savoure à longs traits ta peine, & ma victoire,
Et je recouvre enfin ma gloire, mon repos,
Mon sceptre, mes parents, la toison & Colchos.
Je pars, puisque ma fuite a pour toi tant de charmes,
Leve encor jusqu'à moi tes yeux chargés de larmes,

Ingrat, vois ces dragons qui ſoumis à ma loi,
Et plus reconnoiſſants, plus fideles que toi,
Par des chemins nouveaux vont guider leur maîtreſſe.
Tes vœux ſont ſatisfaits, pour jamais je te laiſſe.
Adieu ; je t'abandonne aux horreurs de ton ſort.
Ingrat, je te hais trop pour te donner la mort.

Le char s'envole.

SCENE DERNIERE.

JASON, IPHITE.

JASON.

ELLE fuit, & ce char l'enlevant dans les nues,
Ouvre à ſa cruauté des routes inconnues.
La barbare à mes yeux diſparoît pour jamais ;
Elle brave ma haine après tant de forfaits ;
Et m'enleve en fuyant, malgré ma rage extrême,
Beau-pere, enfants, maîtreſſe, & ma vengeance même.
Je ne puis la punir de tant de cruauté.
Le ciel offre un aſile à ſon impiété.
C'en eſt trop. Terminons ma vie & mon ſupplice.
Je ne puis me venger ; il faut que je périſſe.
Trop malheureux objets de l'amour de Jaſon,
Déplorable Créuſe ! infortuné Créon !

O mes fils ! jouiſſez de la ſeule vengeance,
Que les dieux inhumains laiſſent en ma puiſſance.

(Il ſe tue.)

IPHITE.

Ah ! Seigneur... Il n'eſt plus. Quels horribles malheurs,
O trop funeſte amour, produiſent tes fureurs !

Fin de la Médée de Longepierre.



IMITATIONS DIVERSES

DE SÉNEQUE,

PAR le grand CORNEILLE *& par* LONGEPIERRE.

QUELQUES perſonnes de goût ont déſiré que nous miſſions ſous leurs yeux les vers que nos poëtes modernes ont empruntés de Séneque. Nous nous rendons quoiqu'avec peine à leur conſeil ; car pour que le parallele fût utile, il faudroit que les trois peintres euſſent chacun une maniere : or, tout l'or de Séneque s'eſt gâté en paſſant par la filiere de Longepierre. Pour Corneille, quand il fit ſa *Médée*, il n'étoit pas encore Corneille ; il n'étoit que l'auteur de *Mélite*, de *Clitandre* & de la *Galerie du Palais.*

Comment Longepierre auroit-il eu une maniere ? Ses vers, quand ils ne ſont pas durs comme ceux de Chapelain, ne ſont que de la

prose rimée. Qu'on jette seulement les yeux sur la déclaration de Jason à Créuse : les vers de Pradon sont des vers de génie en comparaison de ceux-ci :

Je n'ai point vu le roi, Madame; mais mon cœur,
Par de profonds respects, par l'amour le plus tendre,
Ne pourra-t-il jamais mériter ni prétendre
Que vous daigniez aussi me chercher quelque jour ?
Cet espoir n'est-il pas permis à mon amour ? ....
Et mes tendres respects & mes ardents hommages,
Vous sont, de cet amour, d'inviolables gages.
Madame, à tant d'amour vous ne répondez pas (*a*).

Pour Corneille, tantôt il est plus déclamateur que Séneque, tantôt il transporte dans la tragédie le style indécent des parades.

Que dit mon déloyal ? que fait-il là dedans (*b*) ?

Médée dans sa grotte magique, apostrophe ainsi sa rivale :

C'est trop peu de Jason que ton œil me dérobe,
C'est trop peu de mon lit, tu veux encor ma robe (*c*).

(*a*) *Médée* de Longepierre, acte I, scene 2.
(*b*) *Médée* de Corneille, acte V, scene 1.
(*c*) *Ibid.* Acte 4, scene 1.

Le roi dit aux Corinthiens :

Quoi! vous continuez, canailles infideles (*d*)?

Et à la fin de la piece, Jaſon ayant appellé Médée,

Horreur de la nature, exécrable tigreſſe,

Celle-ci lui répond :

Va, bienheureux amant, cajoler ta maîtreſſe (*e*).

Quand on fait de pareils vers, on devroit être diſpenſé de citer leur auteur ; cependant comme ils ſont les créateurs de notre théatre, & que la mauvaiſe *Médée* de Longepierre ſe joue encore, voici le parallele qu'on déſire.

SÉNEQUE.

Dii conjugales, tuque genialis tori
Lucina cuſtos! . . . .
. . . . *Quoſque juravit mihi*
Deos Jaſon! . . . .
. . . . *Noctis æternæ Cahos!*

(*d*) *Médée* de Corneille, acte V, ſcene 3.
(*e*) *Ibid.* Acte V, ſcene 7.

Adversa superis regna, manesque impios,
. . . . . . Voce non faustâ precor :
Adeste, adeste sceleris ultrices deæ, ...
Adeste, thalamis horridæ quondam meis
Quales stetistis : conjugi lethum novæ
Lethumque socero & regiæ stirpi date.
Mihi pejus aliquid, quod precer sponso malum :
Vivat : per urbes erret ignotas egens,
Exul, pavens, invisus, incerti laris :
Me conjugem optet, limen alienum expetat,
Jam notus hospes. . . . .
. . . . Spectat hoc nostri sator
Sol generis ? & spectatur, & curru insidens
Per solita puri spatia decurrit poli ?
Non redit in ortus, & remetitur diem ?
Da, da per auras curribus patriis vehi.
Committe habenas, genitor, & flagrantibus
Ignifera loris tribue moderari juga.
Gemino Corynthus littori opponens moras,
Cremata flammis maria committat duo.

CORNEILLE.

Souverains protecteurs des loix de l'hyménée,
Dieux garants de la foi que Jason m'a donnée,
Vous qu'on prit à témoin d'une immortelle ardeur ;
Quand par un faux serment il vainquit ma pudeur,
Voyez de quel mépris vous couvre le parjure.
. . . .
Et vous, troupe savante en noires barbaries,

Filles

Filles de l'Achéron, pestes, larves, furies,

. . . .

Apportez-moi du fond des antres de Mégere
La mort de ma rivale & celle de son pere,
Et si vous ne voulez mal servir mon courroux,
Quelque chose de pis pour mon perfide époux.
Qu'il coure vagabond de province en province,
Qu'il fasse lâchement la cour à chaque prince,
Banni de tous côtés, sans bien & sans appui,
Accablé de frayeur, de misere & d'ennui;
Qu'à ses plus grands malheurs aucun ne compatisse,
Qu'il ait regret à moi pour son dernier supplice,
Et que mon souvenir, jusque dans le tombeau,
Attache à son esprit un éternel bourreau!

. . . .

Auteur de ma naissance, aussi-bien que du jour
Qu'à regret tu départs à ce fatal séjour,
Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race,
Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place:

. . . .

Je vais cheoir sur Corinthe avec ton char brûlant.

. . . .

Créon en est le prince, ...
C'est assez mériter d'être réduit en cendre,
D'y voir réduit tout l'isthme afin de l'en punir,
Et qu'il n'empêche pas les deux mers de s'unir.

LONGEPIERRE.

Dieux justes, dieux vengeurs,
De la foi conjugale augustes protecteurs,
Garants de ses serments, témoins de ses parjures;
Punissez son forfait, & vengez nos injures.
Toi, sur-tout, ô Soleil! j'implore ton secours;
Toi, qui donnas naissance à l'auteur de mes jours;
. . . . Donne-moi tes chevaux à conduire,
En poudre dans ces lieux je saurai tout réduire;
Je tomberai sur l'isthme avec ton char brûlant;
J'abymerai Corinthe & son peuple insolent,
J'écraserai ses rois, & ma fureur barbare
Unira les deux mers que Corinthe sépare.

SÉNEQUE.

Spectat hoc nostri Sator
Sol generis? & spectatur, & curru insidens
Per solita puri spatia decurrit poli?
Non redit in ortus, & remetitur diem?

LONGEPIERRE.

O Soleil! . . . .
Tu vois du haut des cieux l'affront qu'on me destine,
Et Corinthe jouit de ta clarté divine!
Retourne sur tes pas, & dans l'obscurité
Plonge tout l'univers privé de ta clarté,

SÉNEQUE.

. . . . Si quid antiqui tibi
Remanet vigoris, pelle femineos metus.
. . . .
Quodcumque vidit Phasis aut Pontus nefas,
Videbit isthmos. . . . .
. . . .
Levia memoravi nimis :
Hæc virgo feci. Gravior exsurgat dolor.

LONGEPIERRE.

Armons-nous. De notre art déployons la noirceur :
Que toute pitié meure & s'éteigne en mon cœur ;
Que de sang altéré, que de meurtres avide,
A l'isthme il fasse voir ce qu'a vu la Colchide.
Que dis-je ? de bien loin surpassons ces forfaits :
De ma tendre jeunesse ils furent les essais :
J'étois & foible & simple, & de plus innocente ;
L'amour seul animoit ma main encor tremblante,
La haine avec l'amour, le courroux, la douleur
M'embrasent à présent d'une juste fureur.

SÉNEQUE.

Quæ scelere pacta est, scelere rumpetur fides.

CORNEILLE.

. . . . Je veux pour le moins
Qu'un forfait nous sépare, ainsi qu'il nous a joints.

LONGEPIERRE.

Le crime nous unit, il faut qu'il nous sépare.

SÉNEQUE.

. . . . . Aures pepulit hymenæus meas.
Vix ipsa tantum, vix adhuc credo malum.
Hæc facere Jason potuit ? . . . .
. . . . . Durus merita contempsit mea ?
Adeone credit omne consumptum nefas ?

CORNEILLE.

Jason me répudie ! Eh qui l'auroit pu croire ?
S'il a manqué d'amour, manque-t-il de mémoire ?
Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits ?
M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits ?
Sachant ce que je puis, ayant vu ce que j'ose,
Croit-il que m'offenser ce soit si peu de chose ?

SÉNEQUE.

. . . . Si potest, vivat meus,

Ut fuit, Jaſon! Sin minus, vivat tamen!

. . . .

Culpa eſt Creontis tota, qui ſceptro impotens
Conjugia ſolvit. . . . .
. . . . . . *Petatur ſolus hic, pœnas luat*
Quas debet.

LONGEPIERRE.

Qu'il vive ; & s'il ſe peut, qu'il vive pour Médée !
Ou ſi de mon bonheur le deſtin eſt jaloux,
Qu'il vive, s'il le faut, pour d'autres que pour nous !
C'eſt Créon qui le force à l'hymen qui m'accable,
Créon mérite ſeul mon courroux implacable ;
Lui, qui de ſon pouvoir enivré follement
Me ravit mon époux, m'arrache mon amant.
. . . .
Qu'il périſſe ; & ſa mort accablant ſon orgueil
Mettra ſon inſolence & ſa gloire au cercueil.

SÉNEQUE.

Fortuna fortes metuit, ignavos premit.

CORNEILLE.

Cette lâche ennemie a peur des grands courages,
Et ſur ceux qu'elle abat, redouble ſes outrages.

SÉNEQUE.

Nutrix.

Abiere Colchi ; conjugis nulla eſt fides ,
Nihilque ſupereſt opibus è tantis tibi.

Medea.

Medea ſupereſt : hic mare & terras vides ,
Ferrumque & ignes , & deos & fulmina.

CORNEILLE.

Nérine.

Votre pays vous hait ; votre époux eſt ſans foi ,
Dans un ſi grand revers , que vous reſte-t-il ?

Médée.

Moi.
Moi , dis-je , & c'eſt aſſez.

Nérine.

Quoi ! vous ſeule , Madame ?

Médée.

Oui. Tu vois en moi ſeule , & le fer & la flamme ,
Et la terre & les mers , & l'enfer & les cieux ,
Et le ſceptre des rois & la foudre des dieux.

SÉNEQUE.

. . . . Medea
Nondum meis exportat è regnis pedem?
. . . . Liberet fines metu;
Abeatque tuta: fert gradum contra ferox,
Minaxque nostros propius affatus petit.
Arcete, famuli, tactu & accessu procul,
Jubete sileat. Regium imperium pati
Aliquando discat. Vade veloci viâ,
Monstrumque sævum, horribile, jam dudum avehe.

CORNEILLE.

Quoi! je te vois encore! Avec quelle imprudence
Peux-tu, sans t'effrayer, soutenir ma présence?
. . . .
Fais-tu si peu de cas de mon commandement?
Voyez comme elle s'enfle & d'orgueil, & d'audace,
Ses yeux ne font que feu, ses regards que menace.
Gardes, empêchez-la de s'approcher de moi.
Va, purge mes États d'un monstre tel que toi.

SÉNEQUE.

Si judicas, cognosce; si regnas, jube.

LONGEPIERRE.

Un tyran par la force agit dans ses États;
Un roi juste au coupable apprend ses attentats.

SÉNEQUE.

Qui statuit aliquid parte inauditâ alterâ,
Æquum licet statuerit, haud æquus fuit.

CORNEILLE.

Quiconque sans l'ouir condamne un criminel,
Son crime eût-il cent fois mérité le supplice,
D'un juste châtiment, il fait une injustice.

SÉNEQUE.

Decus illud ingens, Græciæ florem inclytum,
Præsidia Achivæ gentis, & prolem deûm
Servasse manet: munus est Orpheus meum,
Qui saxa cantu mulcet, & sylvas trahit;
Geminumque munus Castor & Pollux, meum est,
Satique Borea . . . .
Omnesque Minyæ; nam ducum taceo ducem,
Pro quo nihil debetur: hunc nulli imputo.
Vobis revexi cæteros; unum mihi.
Incesse nunc & cuncta flagitia ingere.
Fatebor; objici crimen hoc solum potest,
Argo reversa. Virgini placeat pudor,
Paterque placeat; tota cum ducibus ruet
Pelasga tellus; hic tuus primus gener
Tauri ferocis ori flagranti occidit.
Fortuna causam, qua volet; nostram premat:

Non pœnitet servaſſe tot regnum decus.
Quodcumque culpâ præmium ex omni tuli,
Hoc eſt penes te. Si placet, damna ream:
Sed redde crimen.

CORNEILLE.

Si lors à mon devoir mon déſir limité
Eût conſervé ma gloire & ma fidélité,
Si j'euſſe eu de l'horreur de tant d'énormes fautes,
Que devenoit Jaſon & tous vos Argonautes ?
Sans moi ce vaillant chef, que vous m'avez ravi,
Eût péri le premier, & tous l'auroient ſuivi.
Je ne me repens point d'avoir par mon adreſſe
Sauvé le ſang des dieux & la fleur de la Grece.
Zéthès & Calaïs, & Pollux, & Caſtor,
Et le charmant Orphée, & le ſage Neſtor,
Tous vos héros enfin tiennent de moi la vie :
Je vous les verrai tous poſſéder ſans envie :
Je vous les ai ſauvés, je vous les cede tous ;
Je n'en veux qu'un pour moi, n'en ſoyez point jaloux.
Pour de ſi bons effets laiſſez-moi l'infidele,
Il eſt mon crime ſeul, ſi je ſuis criminelle :
Aimer cet inconſtant, c'eſt tout ce que j'ai fait :
Si vous me puniſſez, rendez-moi mon forfait.
Eſt-ce uſer comme il faut d'un pouvoir légitime,
Que me faire coupable, & jouir de mon crime ?

LONGEPIERRE.

J'ai ſauvé ces héros que vous vantez ſans ceſſe,
Le plus pur ſang des dieux, & la fleur de la Grece.

Sans moi, pour conquérir la ſuperbe Toiſon,
Qu'auroient pu ces héros, & ce fameux Jaſon?

. . . .

J'empêchai leur trépas; je les couvris de gloire,
Et leur ſacrifiai remords, crainte, pudeur,
Mon pere, mon pays, ma gloire, mon bonheur.
Je n'ai voulu qu'un d'eux pour toute récompenſe.
Vous jouiſſez du reſte, & par mon aſſiſtance.
Pour les avoir ſauvés, je ne demande rien.
Je vous les laiſſe tous. Mais laiſſez-moi mon bien.

SÉNEQUE.

Senio trementem debili, atque ævo gravem
Patrem peremptum queritur, & cæſi ſenis
Diſciſſa membra; cum dolo captæ tuo
Piæ ſorores impium auderent nefas.

CORNEILLE.

A force de pitié ces filles inhumaines,
De leur pere endormi vont épuiſer les veines;
Leur tendreſſe crédule à grands coups de couteau,
Prodigue ce vieux ſang, & fait place au nouveau.
On nomme piété ce cruel ſacrifice.

LONGEPIERRE.

Tu ſais comme Médée ardente à la vengeance,
De ſes propres enfants en a fait ſes bourreaux;

Ses filles à l'envi le mirent par morceaux;
Et leur crédule amour armant leur bras timide,
Commit par piété cet affreux parricide.

SÉNEQUE.

Poteſt Jaſon, ſi tuam cauſam amoves,
Suam tueri : nullus innocuum cruor
Contaminavit : abſuit ferro manus,
Proculque veſtro purus à cœtu ſtetit.
Sed tu malorum machinatrix facinorum,

. . . .

Egredere, purga regna; letales ſimul
Tecum aufer herbas, libera cives metu.
Alià ſedens tellure ſollicita deos.

CORNEILLE.

Ton Jaſon pris à part eſt un homme de bien;
Le ſéparant de toi, ſa défenſe eſt facile:
Jamais il n'a trahi ſon pere, ni ſa ville;
Jamais ſang innocent n'a fait rougir ſes mains.

. . . .

Son crime, s'il en a, c'eſt de t'avoir pour femme:

. . . .

Rends-lui ſon innocence en t'éloignant de nous,
Porte en d'autres climats ton inſolent courroux,
Tes herbes, tes poiſons, ton cœur impitoyable.
. . . . Va, dis-je, en d'autres lieux,
Par tes cris importuns ſolliciter les dieux.

SÉNEQUE.

Hic pretium sceleris tulit, hic diadema.

CORNEILLE.

Eh quoi de deux complices,
L'un a votre couronne, & l'autre des supplices!

SÉNEQUE.

Fugimus, Jason, fugimus; hoc non est novum,
Mutare sedes; causa fugiendi nova est.
Pro te solebam fugere. Discedo, exeo.
Penatibus profugere quam cogis tuis,
Ad quos remittis? Phasin & Colchos petam,
Patriumque regnum, quæque fraternus cruor
Perfudit arva? quas peti terras jubes?
Quæ maria monstras? . . . .
Quascumque aperui tibi vias, clusi mihi.
Quò me remittis? . . . .
. . . . *Ingratum caput!*
Revolvat animus igneos tauri halitus,
Interque sævos gentis indomitæ metus
Armifero in arvo flammeum Æetæ pecus,
Hostisque subiti tela: cum jussu meo
Terrigena miles mutua cæde occidit,

Adjice expetita spolia Phrixei arietis,
Somnoque jussum lumina ignoto dare
Insomne monstrum; traditum fratrem neci;
Et scelere in uno non semel factum scelus;
Jussasque natas fraude deceptas mea
Secare membra non revicturi senis.

CORNEILLE.

Ne fuyez pas, Jason, de ces funestes lieux,
C'est à moi d'en partir, recevez mes adieux.
Accoutumée à fuir, l'exil m'est peu de chose;
Sa rigueur n'a pour moi de nouveau que sa cause.
C'est pour vous que j'ai fui, c'est vous qui me chassez,
Où me renvoyez-vous, si vous me bannissez?
Irai-je sur le Phase, où j'ai trahi mon pere,
Appaiser de mon sang les manes de mon frere?
Irai-je en Thessalie, où le meurtre d'un roi
Pour victime aujourd'hui ne demande que moi?
Il n'est point de climat, dont mon amour fatale
N'ait acquis à mon nom la haine générale;
Et ce qu'ont fait pour vous mon savoir & ma main,
M'a fait un ennemi de tout le genre humain.
Ressouviens-t-en, ingrat, remets-toi dans la plaine
Que ces taureaux affreux brûloient de leur haleine;
Revois ce champ guerrier dont les sacrés sillons
Élevoient contre toi de soudains bataillons,
Ce dragon qui jamais n'eut les paupieres closes;
Et lors préfere-moi Créuse, si tu l'oses.

LONGEPIERRE.

Enfin, c'en eſt donc fait, mon époux m'abandonne;
Il conſent qu'on m'exile, ou plutôt il l'ordonne.
L'exil, vous le ſavez, n'eſt pas nouveau pour moi,
J'ai ſu pour vous, Jaſon, m'en impoſer la loi;
Sa cauſe eſt ce qui fait ma peine & ma diſgrace;
Je fuyois pour Jaſon, & c'eſt lui qui me chaſſe.
N'importe; obéiſſons aux loix de mon époux.
Partons, puiſqu'il le veut. Mais où m'envoyez-vous?
Reverrai-je Colchos? irai-je en Theſſalie,
Implorer les bontés des filles de Pélie?
Irai je ſur le Phaſe, où mon pere irrité,
Réſerve un juſte prix à mon impiété?
Hélas! du monde entier pour Jaſon ſeul bannie,
Ai-je encor quelque aſile en Europe, en Aſie?
Et pour vous les ouvrir, me fermant tous chemins,
Contre moi n'ai-je pas armé tous les humains?

. . . .

J'ai conſervé cent fois & ta vie & ta gloire.
Reſouviens-t-en ingrat, rappelle en ta mémoire
Ces temps, où vil rebut du deſtin & des flots,
Tu vins chercher ta perte & la mort à Colchos.
En vain de la toiſon tu tentois la conquête.
Songe à tous les périls qui menaçoient ta tête;
Remets devant tes yeux ce fatal champ de Mars,
Sous cent formes la mort offerte à tes regards,
Ces enfants de la terre affamés de carnage,
Ces tourbillons de feux, ces monſtres pleins de rage.

Alors, ingrat, alors qu'eût fait Créon pour toi?
En butte à tant de morts qu'aurois-tu fait ſans moi?
Pour toi je déployai tout l'effort de mes charmes;
J'immolai les guerriers, & par leurs propres armes;
Je domptai les taureaux; j'aſſoupis le dragon;
Enfin, je te livrai la fatale toiſon.
Je fis plus; je quittai ma patrie, & mon pere;
J'étouffai la nature, & déchirai mon frere;
J'affrontai le naufrage & la mort pour Jaſon;
J'immolai ton tyran, je rajeunis Æſon......
Ta vie eſt un tiſſu des bienfaits de Médée.
Créuſe, ingrat, peut-elle en effacer l'idée?

SÉNEQUE.

JASON.

Perimere cum te vellet infeſtus Creo,
Lacrymis meis evictus, exilium dedit.

MEDEA.

Pœnam putabam; munus, ut video, eſt fuga.

JASON.

Dum licet abire, profuge, teque hinc eripe:
Gravis ira regum eſt ſemper.

MEDEA.

Hoc ſuades mihi,
Præſtas Creuſæ; pellicem inviſam amoves.

JASON.

Medea amores objicit!

MEDEA.

Et cædem, & dolos.

JASON.

Objicere crimen quod potes tandem mihi?

MEDEA.

Quodcumque feci.

JASON.

Restat hoc unum insuper,
Tuis ut etiam sceleribus fiam nocens.

CORNEILLE.

JASON.

Sans moi ton insolence alloit être punie,
A ma seule priere on ne t'a que bannie.

MÉDÉE.

On ne m'a que bannie! ô bonté souveraine!
C'est donc une faveur & non pas une peine!
Je reçois une grace au lieu d'un châtiment.

. . . .

JASON.

Éloigne-toi d'ici tandis qu'il t'est permis.
Les rois ne sont jamais de foibles ennemis.

MÉDÉE.

MÉDÉE.

A travers tes conſeils je vois aſſez ta ruſe :
Ce n'eſt là m'en donner qu'en faveur de Créuſe.
Ton amour déguiſé d'un ſoin officieux,
D'un objet importun veut délivrer ſes yeux.

. . . .

JASON.

Toi, qu'un amour furtif ſouilla de tant de crimes,
M'oſes-tu reprocher des ardeurs légitimes ?

MÉDÉE.

Oui, je te les reproche, & de plus. . . . .

JASON.

Quels forfaits ?

MÉDÉE.

La trahiſon, le meurtre, & tous ceux que j'ai faits.

JASON.

Il manque encor ce point à mon ſort déplorable,
Que de tes cruautés on me faſſe coupable.

SÉNEQUE.

Cui prodeſt ſcelus
Is fecit.

CORNEILLE.

Celui-là fait le crime, à qui le crime ſert ?

LONGEPIERRE.

En tirer tout le fruit, c'eſt commettre le crime.

SÉNEQUE.

MEDEA.

. . . . Omnes conjugem infamem arguant,
Solus tuere, ſolus inſontem voca.
Tibi innocens ſit, quiſquis eſt pro te nocens.

JASON.

Ingrata vita eſt, cujus acceptæ pudet.

MEDEA.

Retinenda non eſt, cujus acceptæ pudet.

CORNEILLE.

MÉDÉE.

Qu'on me traite par-tout de méchante & d'infame;
Toi ſeul, dont mes forfaits ont fait tout le bonheur,
Tiens-moi pour innocente, & défends mon honneur.

JASON.

J'ai honte de ma vie, & je hais ſon uſage,
Depuis que je la dois aux effets de ta rage.

MÉDÉE.

Puifque tu la hais tant, pourquoi la gardes-tu ?

SÉNEQUE.

JASON.

Quin potius irâ concitum pectus doma:
Placare natis.

MEDEA.

Abdico, ejuro, abnuo.
Meis Creufa liberis fratres dabit? . . . . .
Non veniat unquam tam malus miferis dies,
Qui prole fœdâ mifceat prolem inclytam,
Phœbi nepotes Sifyphi nepotibus.

CORNEILLE.

JASON.

Au bien de nos enfants, dont l'âge foible & tendre,
Contre tant de malheurs ne fauroit fe défendre,
Deviens en leur faveur d'un naturel plus doux.

MÉDÉE.

Mon ame à leur fujet redouble fon courroux.
Faut-il ce déshonneur pour comble à mes miferes,

Qu'à mes enfants Créuse enfin donne des freres ?
Tu vas mêler, impie, & mettre en rang pareil
Les neveux de Sisyphe avec ceux du Soleil !

LONGEPIERRE.

Périr plutôt cent fois qu'essuyer cet outrage !
Lâche ! souiller mon sang par un vil assemblage !
Voir les fils du Soleil sous le joug abattus,
Avec ceux de Sisyphe unis & confondus !

SÉNEQUE.

JASON.

. . . . *Cedo defessus malis ;*
Et ipsa casus sæpe jam expertos time.

MEDEA.

Fortuna semper omnis intrà me stetit.

CORNEILLE.

JASON.

Lassés de tant de maux, cédons à la fortune.

MÉDÉE.

Je n'ai jamais souffert qu'elle me fît la loi,
Et toujours ma fortune a dépendu de moi.

SÉNEQUE.

JASON.

Hinc rex & illinc.

MEDEA.

Est & his major metus
Medea......

CORNEILLE.

JASON.

. . . . Mais il n'eſt pas facile
Contre deux rois aigris de trouver un aſile.
Qui leur réſiſtera, s'ils viennent à s'unir ?

MÉDÉE.

Qui me réſiſtera, ſi je veux te punir ?

SÉNEQUE.

. . . . *Sic gnatos amat!*
Tenetur, bene est: tenetur; vulneri patuit locus.

CORNEILLE.

Il aime ſes enfants. . . . .

Son foible est découvert : par eux il est sensible ;
Par eux mon bras armé d'une juste rigueur,
Va trouver des chemins à lui percer le cœur.

SÉNEQUE.

Suprema certe liceat abeuntem loqui
Mandata : liceat ultimum amplexum dare.
Gratum est ? & illud voce jam extremà peto
Ne si qua noster dubius effudit dolor
Maneant in animo verba : sed melior tibi
Memoria nostri subeat. . . . . . .

CORNEILLE.

Souffre que nos enfants accompagnent ma fuite ;
Que je t'admire encor en chacun de leurs traits,
Que je t'aime & te baise en ces petits portraits,
Et que ce cher objet entretenant ma flamme,
Te présente à mes yeux aussi-bien qu'à mon ame.

LONGEPIERRE.

Ne me refusez pas une juste priere ;
Souffrez que j'ose encor vous presser en ce jour
De m'accorder les fruits de notre tendre amour ;
Ils suffiront, Seigneur, pour consoler leur mere :
Je croirai les voyant, revoir encor leur pere.

SÉNEQUE.

Eſt palla nobis, munus ætheriæ domûs,
Decuſque regni, pignus Æetæ datum
A Sole, gemmis eſt & auro textili
Monile fulgens ; quodque gemmarum nitor
Diſtinguit aurum, quo ſolent cingi comæ.
Hæc noſtra nati dona nubenti ferant,
Sed ante diris illita ac tincta artibus.

LONGEPIERRE.

. . . . . . Tu connois cette robe éclatante
De rubis lumineuſe & d'or étincelante,
Parure ineſtimable, ornement précieux
Où l'art & la richeſſe éblouiſſent les yeux.
Le Soleil mon aïeul, favoriſant mon pere,
Pour préſent nuptial en fit don à ma mere.
. . . .
Il faut qu'à ma vengeance il ſerve d'inſtrument ;
Je vais l'empoiſonner . . . .
Je veux que mes enfants pour cacher ma vengeance,
En feignant d'implorer ſes ſoins & ſa clémence,
Miniſtres non ſuſpects de mon courroux affreux,
Portent à leur marâtre un don ſi dangereux.

SÉNEQUE.

Tibi more gentis vinculo ſolvens comam,
Secreta nudo nemora luſtravi pede.

. . . .

Vectoris iſtic perfidi ſanguis ineſt,
Quem Nelius expirans dedit.

. . . .

Piæ ſororis, impiæ matris facem
Ultricis Altheæ vides.
Reliquit iſtas invio plumas ſpecu
Harpya, dum Zetem fugit.

. . . .

Dedit & tenui ſulphure tectos
Mulciber ignes; & vivacis
Fulgura flammæ de cognato
Phaëtonte tuli. . . . . .

CORNEILLE.

Ces herbes ne ſont pas d'une vertu commune,
Moi-même en les cueillant je fis pâlir la lune,
Quand, les cheveux flottants, le bras & le pied nu,
J'en dépouillai jadis un climat inconnu.
Vois mille autres venins; cette liqueur épaiſſe
Méle du ſang de l'hydre avec celui de Neſſe;
Python eut cette langue, & ce plumage noir
Eſt celui qu'une harpie en fuyant laiſſa cheoir:
Par ce tiſon Althée aſſouvit ſa colere,

Trop pitoyable sœur, & trop cruelle mere.
Ce feu tomba du ciel avecque Phaéton,
Cet autre vient des flots du pierreux Phlégéton;
Et celui-ci jadis remplit en nos contrées
Des taureaux de Vulcain les gorges ensoufrées.

SÉNEQUE.

Nutrix.

Effer citatum sede Pelopeiâ gradum,
Medea, præceps quaslibet terras pete.

Medea.

Egone ut recedam? si profugissem prius
Ad hoc redirem; nuptias specto novas.

LONGEPIERRE.

Rhodope.

Profitez de l'horreur qui regne dans ces lieux,
Et fuyez pour jamais leur aspect odieux.

Médée.

. . . .
Que je fuie! ah le sort m'eût-il réduite à fuir,
D'un spectacle si beau je reviendrois jouir;
Je viendrois assister à ce grand hyménée.

SÉNEQUE.

Ex pellice utinam liberos hoſtis meus
Aliquos haberet! quidquid ex illo tuum eſt
Creuſa peperit . . . .
Scelus eſt Jaſon genitor . . . .
Sunt innocentes, fateor; & frater fuit.

CORNEILLE.

Que n'a-t-elle déjà des enfants de Jaſon!
Suppléons-y des miens. . . . .
Ils viennent de ſa part & ne ſont plus à moi.
Mais ils ſont innocents; auſſi l'étoit mon frere:
Ils ſont trop criminels d'avoir Jaſon pour pere.

LONGEPIERRE.

Qu'ils meurent ces enfants d'un infidele époux!
Adoptés par Créuſe, ils ne ſont plus à nous:
Mais ils ſont innocents; auſſi l'étoit mon frere.

SÉNEQUE.

Quem trabe infeſtâ petit
Megæra? cujus umbra diſperſis venit
Incerta membris? frater eſt. . . . .

LONGEPIERRE.

Que de ſpectres affreux s'offrent à mes regards!
. . . . Quelle ombre ſanglante
Se jette entre nous deux terrible & menaçante?
De bleſſures, de ſang, couvert, défiguré,
Le ſpectre furieux paroît tout déchiré:
C'eſt mon frere.

SÉNEQUE.

Jamjam recepi ſceptra; germanum, patrem,
Spoliumque Colchi pecudis auratæ tenent;
Rediere regna, rapta virginitas redit.

LONGEPIERRE.

Je ſavoure à longs traits ta peine & ma victoire,
Et je recouvre enfin ma gloire, mon repos,
Mon ſceptre, mes parents, la toiſon & Colchos.

SÉNEQUE.

Meus dies eſt, tempore accepto utimur.

CORNEILLE.

Enfin je n'ai pas mal employé la journée
Que la bonté du roi par grace m'a donnée.

SÉNEQUE.

. . . . . Lumina huc tumida alleva,
Ingrate Jason ; conjugem agnoscis tuam ?
Sic fugere soleo, patuit in cœlum via
Sqnammosa gemini colla serpentes jugo
Summissa præbent. Recipe jam natos parens,
Ego inter auras aliti curru vehar.

CORNEILLE.

Leve les yeux, perfide, & reconnois mon bras.
. . . .
Vois les chemins de l'air qui me sont tous ouverts ;
C'est par là que je fuis & que je t'abandonne.
. . . .
Suis-moi, Jason, & trouve en ces lieux désolés
Des postillons pareils à mes dragons aîlés.
Adieu, parjure, apprends à connoître ta flamme.

LONGEPIERRE.

Leve encor jusqu'à moi tes yeux chargés de larmes,
Ingrat ; vois ces dragons, qui soumis à ma loi
. . . .
Par des chemins nouveanx vont guider leur maîtresse.

SÉNEQUE.

JASON.

Infesta, memet perime.

MEDEA.

Misereri jubes?

LONGEPIERRE.

Adieu, je t'abandonne aux horreurs de ton ſort;
Ingrat, je te hais trop pour te donner la mort.

Voilà donc près de deux cents vers que Corneille ou Longepierre ont pris en entier à Séneque; ce qui eſt aſſez conſidérable, puiſque la tragédie n'en a guere que mille. On s'appercevra aiſément en faiſant le parallele, que Séneque en général eſt très-ſupérieur à ſes imitateurs; il eſt vrai que la langue qu'il parloit ſe prêtoit merveilleuſement par ſon énergie & la hardieſſe des penſées. Mais enfin quand Boileau & Racine ont cherché à faire paſſer dans notre langue les beautés de la poëſie Grecque ou Romaine, on ſait qu'ils ont renchéri ſur leurs modeles. Corneille lui-

même, quand il a voulu être Corneille, s'eſt trouvé de niveau avec Tacite. Je ne déprime point notre Sophocle ; je ne ſuis point enthouſiaſte de Séneque, je ne cherche qu'à être juſte.



MÉDÉE,

TRAGÉDIE

DE M. CLÉMENT.

CETTE

Cette piece, représentée au théatre François l'année derniere, n'a point eu de succès, parce qu'elle est vuide d'intérêt & foiblement écrite. Cependant son auteur connoissoit les bons principes : il faut lui savoir gré d'avoir choisi pour modele Euripide plutôt que Séneque, de n'avoir point fait de Médee une sorciere, d'avoir banni de sa piece les épisodes, & d'avoir renvoyé le dénouement du char volant au théatre des machines.





ACTEURS.

MÉDÉE.

CRÉON.

JASON.

PHÉNICE.

ARBAS, Officier de Créon.

GARDES.

La scene est à Corinthe, dans le Palais de Créon.





MÉDÉE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

MADAME, au nom des dieux ! fuyons.

MÉDÉE.

Moi, que je fuie !
Moi ! laisser triompher l'époux qui m'a trahie !
En des bras plus chéris, au gré de ses souhaits,
Le laisser s'enivrer d'un bonheur que je hais !
Non, je ne fuirai point.

PHÉNICE.

Hélas ! daignez m'entendre,
Madame ; à mes conseils daignez enfin vous rendre.

MÉDÉE.

Plût aux dieux que l'ingrat, fatal à mon repos,
N'eût abordé jamais aux rives de Colchos !
Je n'aurois point trahi ma patrie & mon pere.
Je n'aurois point rougi mes mains du sang d'un frere ;
Et je ne verrois pas l'infidele aujourd'hui
Oublier que Médée a tout perdu pour lui.

PHÉNICE.

N'écarterez-vous pas une si noire image ?

MÉDÉE.

Ah ! devois-je aborder ton perfide rivage,
Corinthe ? puisse-tu périr avec ton roi,
Et sa fille, & Jason qui la préfere à moi !

PHÉNICE (*à part.*)

Toute entiere à ses maux, à mes soins insensible,
Elle n'écoute rien.

MÉDÉE.

Pour cet hymen horrible,
Dis-moi, sais-tu quel temps, quel jour est destiné ?

PHÉNICE.

On dit qu'en ce jour même il sera terminé.

MÉDÉE.

Il ne le sera pas.

PHÉNICE.

Par quel heureux prodige ?

MÉDÉE.

Ils m'y verront.

PHÉNICE.

Madame !

MÉDÉE.

Ils m'y verront, te dis-je.

PHÉNICE.

J'ignore quel projet vous osez méditer ;
Mais, si l'on m'a dit vrai, cessez de vous flatter
Que vos yeux soient témoins de l'hymen qui s'apprête,
Et que votre douleur puisse en troubler la fête ;
Créon veut dès ce jour vous voir loin de ces bords :
Rien ne pourra calmer sa crainte ou ses remords,
Si de lui, sans retour, la mer ne vous sépare.
Croyez-moi, prévenez l'affront qu'il vous prépare :
Attendrez-vous ici ses ordres souverains ?
Voulez-vous que sa joie insulte à vos chagrins ?

MÉDÉE.

On m'exile ! ... à quel point je me vois outragée !
Hé bien, s'il faut partir, je partirai vengée.

PHÉNICE.

Gardez d'accroître encor les maux où je vous voi.

MÉDÉE.

Après ceux que je souffre, il n'en est plus pour moi.
Ah ciel !

PHÉNICE.

Rappellez donc la raison dans votre ame.

MÉDÉE.

L'as-tu vu ? viendra-t-il ?

PHÉNICE.

Qui ?

MÉDÉE.

Jason.

PHÉNICE.

Oui, Madame :
Déjà je vous l'ai dit ; mais hélas ! la douleur
Trouble votre mémoire, ainsi que votre cœur.

MÉDÉE.

Il a pu jusque-là forcer sa complaisance !
Phénice, qui l'eût dit qu'il craindroit ma présence ?

Qu'il me fallût un jour, par priere, obtenir
La faveur de le voir & de l'entretenir?

PHÉNICE.

Voici le roi, Madame, évitez son approche.

MÉDÉE.

Non, non, à ce tyran ma vue est un reproche;
Et s'il vient m'annoncer un exil odieux,
Phénice, c'est à lui de craindre mes adieux.

SCENE II.

CRÉON, MÉDÉE, PHÉNICE, ARBAS, *Gardes.*

CRÉON.

LA fortune, envers vous, trop injuste & cruelle,
Vous prépare, Madame, une attaque nouvelle;
Et gémissant du coup qui va vous accabler,
Ma bouche, avec regret, s'ouvre pour en parler.
Déjà, depuis long-temps, le roi de Thessalie,
Acaste, pour venger le meurtre de Pélie,
S'obstine à demander, mais toujours vainement,
Que je vous abandonne à son ressentiment.
Tant de refus, Madame, ont irrité sa haine;
Las enfin d'employer une priere vaine,
Il menace, & j'apprends qu'il arme ses soldats

Pour vous chercher lui-même au sein de mes États ;
Sa menace a jeté le trouble dans Corinthe,
On seme autour de moi le murmure & la plainte :
On craint qu'en sa poursuite Acaste furieux,
N'apporte la vengeance & la guerre en ces lieux.
Vaincu par les clameurs d'une ville en alarmes,
Qui tremble d'être en proie à la fureur des armes ;
J'ai promis votre exil, & vous devez penser
Que le bien de mon peuple a pu seul m'y forcer.

MÉDÉE.

Quoi ! du sort en courroux victime déplorable,
L'excès de mon malheur me rend-il formidable ?
Acaste, tout-à-coup, vous a-t-il fait trembler ?
Non, Seigneur ; car enfin pourquoi dissimuler ?
Trop tard de vos devoirs vous m'étalez le faste :
Tranquille, jusqu'ici, vous méprisiez Acaste ;
Je veux que sa fureur vous semble à redouter,
Sitôt qu'il se plaignit, il falloit l'écouter...
Ah ! Seigneur, ce n'est point l'exil qui m'épouvante,
Rendez-moi mon époux, je partirai contente.
Que Jason, loin de vous, accompagne mes pas,
Et de ma fuite alors je ne me plaindrai pas.

CRÉON.

Si pour un autre hymen Jason vous abandonne,
Madame, tout l'excuse, & sa gloire l'ordonne :
Sa gloire de vos bras enfin doit l'arracher :
Vous savez . . . .

MÉDÉE.

Que veut-on ici me reprocher !
S'il a tout approuvé, j'ai pu tout entreprendre.

CRÉON.

Osez-vous l'accuser ?

MÉDÉE.

Osez-vous le défendre ?

CRÉON.

Je connois vos forfaits ; mais j'ignore les siens.

MÉDÉE.

Hé bien ! connoissez-les.

CRÉON.

Quels sont-ils ?

MÉDÉE.

Tous les miens.

CRÉON.

Il n'en fut point complice.

MÉDÉE.

Il en étoit la cause.
Ce qu'il doit à Médée, est-il si peu de chose ?

Qu'auroit-il fait ſans moi ? quel eût été ſon ſort ?
Aux champs de la Colchide il eût trouvé la mort.
Ah ! que n'ont-ils fumé de ton ſang infidele,
Jaſon ! que n'ai-je été moi-même aſſez cruelle,
Aſſez juſte plutôt, pour t'y laiſſer périr,
Et prévenir les maux que tu me fais ſouffrir !
Hé ! comment ſoupçonner un héros d'impoſture ?
Dieux ! vous futes témoins des ferments du parjure,
Quand il vint à mes pieds implorer mon ſecours !
Il jura qu'à ma vie il enchaînoit ſes jours,
Qu'il ne trahiroit point pour un autre hyménée,
La main qui l'a ſauvé, la foi qu'il m'a donnée :
Il jura .... mais enfin, que dirai-je de plus ?
Il fit mille ſerments, & les a tous rompus.
Vous ſavez de quel prix, mon cœur ſans défiance,
Paya de ſon amour la trompeuſe aſſurance :
Entouré de périls, il courut les braver ;
Ses jours étoient à moi, je fus les conſerver.
Cependant qu'ont produit tant de ſoins, tant de peines ?
Un moment a détruit mes eſpérances vaines ;
Et c'eſt vous-même enfin, c'eſt vous qui m'arrachez
Le prix de ces forfaits que vous me reprochez.

CRÉON.

Puiſque vous m'accuſez du chagrin qui vous preſſe ;
Madame, accuſez donc auſſi toute la Grece,
Qui d'un commun accord applaudit à mon choix,
Et voyoit à regret ce héros ſous vos loix.
Que dis-je ? de vos maux n'accuſez que vous-même,

Dont l'amour, ou plutôt dont la fureur extrême,
Croyant plaire au héros arrêté dans vos bras,
N'a ſignalé vos feux que par des attentats;
Et qui, bleſſant ſon ame à la vertu formée,
L'a fait rougir bientôt de vous avoir aimée.
Oui, vous l'avez forcé vous-même à vous quitter;
Sa vertu ſoupçonnée enfin doit éclater....
Pourquoi m'arrachez-vous des vérités ſi dures?
Je ſens que votre exil doit aigrir vos bleſſures;
Mais aux efforts d'Acaſte oppoſant mes efforts,
Dois-je donc appeller la guerre ſur ces bords;
Et traînant tout mon peuple en un combat funeſte,
Défendre, malgré lui, des crimes qu'il déteſte?
Non, non, quittez Corinthe & Jaſon pour jamais.

MÉDÉE.

Vous me parlez beaucoup, Seigneur, de mes forfaits;
Mais à Corinthe enfin quand je ſuis abordée,
Avez-vous ignoré ce qu'avoit fait Médée?
Vous le ſaviez alors, & vous m'avez promis
Un fidele ſecours contre mes ennemis:
J'ai cru d'un ſouverain la parole ſacrée,
Sous un abri ſi ſaint je me crus aſſurée:
Aveugle que j'étois! mais pouvois-je prévoir
Qu'un roi ne connût rien de ſaint que ſon pouvoir,
Et qu'il fût, au mépris d'une promeſſe auguſte,
Envers les malheureux diſpenſé d'être juſte?
Falloit-il m'attirer, par un zele affecté,

Dans le piege ſacré de l'hoſpitalité,
Pour trahir....

CRÉON.

C'en eſt trop, bravez moins ma colere;
Je n'étois point venu, d'un viſage ſévere,
Vous prononcer en roi mes décrets abſolus;
Je vous en prévenois; je voulois faire plus,
Je venois, reſpectant l'ennui qui vous conſume;
De vos chagrins moi-même adoucir l'amertume.
De vos cris cependant je pourrois m'offenſer,
Et de mon indulgence à la fin me laſſer.

MÉDÉE.

Quelle indulgence! ô dieux!.. Mais, Seigneur, ſi Médée
Doit d'un époux ingrat perdre à jamais l'idée,
S'il ne vit plus pour moi, pourquoi m'exilez-vous?
Hé! n'eſt-ce pas aſſez de m'ôter mon époux?
Souffrez qu'en vos États j'aille, loin de ſa vue,
Chercher une retraite où je vive inconnue;
Où bientôt de mes jours uſés par les douleurs,
Le lugubre flambeau s'éteindra dans les pleurs.

CRÉON.

Que me demandez-vous? J'ai pris ſoin de vous dire,
Qu'à votre exil, Madame, il m'a fallu ſouſcrire.
J'ai promis que Corinthe, avant la fin du jour,
Vous aura vu quitter ſes rives ſans retour.

MÉDÉE.

Ah! Seigneur, permettez que, du coup qui me tue,
Je puisse relever ma raison abattue :
Au départ, qu'à présent je n'ose envisager,
Laissez-moi quelque temps un peu m'encourager :
Dans le trouble où je suis, hélas ! que puis-je faire ?
Que d'un seul jour au moins mon exil se differe !
A la priere, ô ciel ! faut-il m'humilier ?
Me verrez-vous, Seigneur, en vain vous supplier ?

CRÉON.

Eh bien ! Madame, il faut céder à votre plainte :
Ce jour, encor ce jour vous verra dans Corinthe ;
Mais aussi que demain, sans un plus long retard,
L'aube naissante éclaire enfin votre départ

SCENE III.

MÉDÉE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

Madame, est-il bien vrai, qu'en fuyant un perfide,
A l'oublier déjà votre cœur se décide ?
Je le vois, ce départ vous paroît moins fatal ;
La raison vous conduit.

MÉDÉE.

Que tu me connois mal,
Phénice ! ma fureur n'eſt pas prête à s'éteindre.
Sous les yeux du tyran ſi j'ai ſu la contraindre,
Si j'en ai renfermé les éclats dans mon ſein,
Trop de reſſentiment nuiſoit à mon deſſein.
Sans l'eſpoir de venger mon amour offenſée,
Crois-tu que, devant lui, je me fuſſe abaiſſée ?
Moi, que j'euſſe à ce point oublié ma fierté,
Et preſque à ſes genoux imploré ſa bonté !
Je ſuis à redouter quand je demande grace.
Ma fortune, en un jour, peut prendre une autre face.
Oui, ce jour doit ſervir mes feux ou mon courroux.
Je vais entretenir mon infidele époux :
Tout perfide qu'il eſt, Jaſon m'eſt cher encore ;
Malgré tous ſes mépris, mon foible cœur l'adore.
Je veux, pour le toucher, par un dernier effort,
Tenter ce que l'amour eut jamais de plus fort :
Si je puis retrouver le chemin de ſon ame,
Si je puis de mes feux y rallumer ſa flamme,
Conçois-tu mon bonheur ? Triomphante en ce jour,
Je verrai dans les pleurs ma rivale à ſon tour :
A mon tour, je rirai de ſa douleur amere,
Et ſes larmes feront le tourment de ſon pere.

PHÉNICE.

Mais, ſi dans ſon eſpoir votre cœur abuſé
Trouve Jaſon toujours à vos vœux oppoſé,

Madame ; si l'ingrat, pour une autre sensible,
Ferme à tous vos discours une oreille inflexible ;
Si vos plaintes enfin ne le peuvent changer,
Qu'espérez-vous alors ? Que faire ?

MÉDÉE

Me venger.
Ce jour me suffira : ma fureur redoutable
Changera leur hymén en un deuil lamentable.
Le voici ; laisse-nous.

SCENE IV.

MÉDÉE, JASON.

MÉDÉE.

ON vient de m'annoncer
Qu'à vous voir désormais il me faut renoncer :
Oui, Seigneur, on m'exile, on me chasse, on m'outrage ;
Et mes maux, qui l'eût cru ? mes maux sont votre ouvrage.
Que ne puis-je douter de votre trahison !
Mais, il n'est que trop vrai, vous me quittez, Jason.
Voilà donc cette foi tant promise à Médée !
Vous disiez, pour calmer mon ame intimidée,
« Tandis que je vivrai, je veux n'être qu'à vous ».
Vous vivez, je vous aime, & je n'ai plus d'époux.
Parjure ! à votre gré, c'est trop peu que j'endure

D'un divorce odieux l'insupportable injure !
Pour combler mon tourment, c'est vous qui me chassez !
De mes yeux importuns vos regards sont lassés :
Vous craignez qu'en ces lieux mes éternels supplices
De vos plaisirs nouveaux ne troublent les délices ;
Vous voulez que je fuie ; au moins apprenez-moi
Par où tant de mépris étoient dus à ma foi.

JASON.

Ah ! jugez-moi, Madame, avec plus de justice !
Des desseins de Créon je ne suis point complice :
Un ennemi s'obstine à vous persécuter,
S'il obtient votre exil, faut-il me l'imputer ?
Ah ! que n'a-t-on voulu seconder mon audace !
Acaste auroit sans fruit épuisé la menace :
Sa haine, si Créon la bravoit comme moi,
En des lieux, où je suis, n'eût pas donné la loi.
Ainsi donc écartez un soupçon qui me blesse ;
Croyez que je gémis du sort où je vous laisse.
Les dieux me sont témoins que mon cœur affligé
Rompt à regret le nœud où j'étois engagé.
Je crus, en le formant, vous faire un sort tranquille ;
J'espérois vous donner un trône pour asile :
Ce rang, où votre époux vous auroit fait monter,
De vos bienfaits du moins auroit pu m'acquitter.
Cependant, sans l'hymen dont vous êtes blessée,
Voyez de quels affronts ma gloire est menacée.
Sur mon trône envahi le fils de l'oppresseur
De m'accabler encor goûteroit la douceur :

Il

Il me faudroit, au gré de sa rage ennemie,
D'une fuite nouvelle essuyer l'infamie;
Et, comme un vil banni, cherchant l'obscurité,
A l'oubli de mon nom devoir ma sureté.
Jugez donc, sur l'éclat de ma gloire premiere,
Si je dois dans l'opprobre achever ma carriere;
Ou, des bienfaits du roi loin d'arrêter le cours,
Contre mon ennemi m'armer de leur secours;
Et le cherchant moi-même au fond de ma patrie,
Arracher de son front ma couronne flétrie.
Ah! puisse votre esprit, qui ne sait point céder,
Permettre à la raison de le persuader!
Je vous verrois, moins prompte à me charger de blâme,
Du soin de mon honneur combattre votre flamme.
Faut-il donc à l'amour immoler son devoir?

MÉDÉE.

Un héros tel que vous sait braver son pouvoir,
Sans doute; & de sa foi votre ame peu jalouse
Peut bien pour une amante oublier une épouse.
Perfide, tu prétends en vain te déguiser.
Quand tu m'offris ton cœur, tu pouvois m'abuser:
Qu'on se flatte aisément d'être aimé, quand on aime!
Je me plaisois alors à me tromper moi-même.
Mais, pour justifier ton infidélité,
As-tu compté, dis-moi, sur ma crédulité?
Je perce les détours d'une frivole excuse:
Je le vois; tu me hais, tu brûles pour Créuse;
Et ta gloire, qu'ici tu vantes sans pudeur,

Est moins chere à tes yeux que ta nouvelle ardeur.
Ingrat ! puisqu'en effet j'étois si peu chérie,
Pourquoi m'arrachois-tu du sein de ma patrie ?
Songe, songe un peu plus au péril assuré,
Dont jamais ta valeur ne t'auroit délivré.
Que de combats divers, dans un champ redoutable,
T'offroient sous mille aspects la mort inévitable !
Tu périssois ; tu vins, ta voix toucha mon cœur,
Tu me juras ta foi, Jason, tu fus vainqueur.
C'étoit trop peu : sans toi je ne pouvois plus vivre,
Il fallut tout braver, tout quitter pour te suivre.
Patrie, honneur, parents, je t'ai tout immolé ;
A travers les périls avec toi j'ai volé ;
Fugitive par-tout, mais à ton sort liée,
Les maux les plus affreux ne m'ont point effrayée ;
Et mon cœur, à tes vœux entiérement livré,
Auroit fait plus encore, & n'eût pas murmuré.
Loin de toi cependant je vais être bannie !...
J'ai tout sacrifié... pour toi, qui m'as trahie.
Graces à mon amour, je me vois aujourd'hui
Seule dans l'univers, sans secours, sans appui,
D'ennemis furieux par-tout environnée,
A leur courroux vengeur victime abandonnée ;
Et ton épouse enfin, dans son funeste sort,
N'a plus, en te perdant, d'autre espoir que la mort.

JASON.

Que dites-vous ? O ciel ! cessez, cessez de croire
Que de tous vos bienfaits je perde la mémoire.

Si le destin jaloux a pu nous désunir,
Rien ne peut de vos feux m'ôter le souvenir ;
Et vos soins généreux, votre bonté passée,
Madame, en tous les temps vivront dans ma pensée !
Attentif en tous lieux à veiller sur vos jours,
Mes soins reconnoissants vous chercheront toujours.
Heureux, si je pouvois, au gré de mon envie,
Des ennuis de l'exil consoler votre vie !
Et si par mes secours, je puis....

MÉDÉE.

Va, je t'entends;
Je céde à mon courroux retenu trop long-temps :
Crois-tu que je me borne à pleurer mon outrage ?
Tu peux braver mes pleurs, cruel; mais crains ma rage.
L'objet que tu chéris, cet objet odieux,
Traître, tu le verras expirer à tes yeux ;
Tu le verras, ton ame en sera déchirée ;
Et moi, de ma vengeance, avec joie enivrée,
Je me consolerai de n'être plus à toi,
Quand je t'aurai rendu plus à plaindre que moi.......
Ah ! Jason, prends pitié de ma douleur extrême :
Ce cœur que tu trahis, tu sais combien il t'aime ;
Tu sais, si je te perds, que je puis tout oser.
Crois-moi, préviens les maux où tu vas t'exposer :
Garde-toi de pousser mes fureurs légitimes
Peut-être à des excès pires que tous mes crimes.

JASON.

Ah ciel !

V a

MÉDÉE.

Au nom des dieux, qu'en de plus doux moments
Tu prenois à témoins de nos engagements,
Si mes feux méprisés n'ont rien qui t'attendrisse,
Que le sort de tes fils te touche & te fléchisse!
Sans toi, sans ton appui, que vont-ils devenir?
Hélas! si tu me hais, veux-tu les en punir?
Veux-tu que sur les pas de leur funeste mere,
Et d'exil en exil, chargés de ma misere,
Ils exposent par-tout & ma honte & la leur?
Ah! loin de consoler, de plaindre mon malheur,
Sans cesse m'accusant de leur ignominie,
Ils maudiront le flanc qui leur donna la vie.
Quels horribles destins vas-tu nous préparer?

JASON.

Sur vos tendres frayeurs je puis vous rassurer,
Madame; de vos fils je suis toujours le pere;
Je leur dois tous mes soins, je les aime, & j'espere
Qu'élevés sous mes yeux, ces enfants si chéris....

MÉDÉE.

Qu'entends-je! quoi, tu veux m'ôter encor mes fils!
L'as-tu bien résolu, que, privés de leur mere,
Rebuts infortunés d'une cour étrangere,
De leur pere infidele aisément oubliés,
Aux fils de leur marâtre ils soient sacrifiés?

Et je le souffrirois ! Dis, le crois-tu, barbare ?
Le crois-tu ?

JASON.

La douleur vous trouble & vous égare.
Voulez-vous que mes fils, privés de mes secours,
Dans un obscur exil aillent traîner leurs jours ?
Faut-il que jusque-là vous poussiez l'injustice,
Que mon amour pour eux contre moi vous aigrisse ?
Moi, que n'a pu d'un trône éblouir la grandeur,
Que pour en voir sur eux rejaillir la splendeur ;
Et qui, de leur bonheur vous offrant l'assurance,
D'adoucir vos ennuis concevois l'espérance ?

MÉDÉE.

Hé bien ! ôte-les moi : je cesse d'y penser.
Eux seuls encor, pour toi, pouvoient m'intéresser.
Que fais-je ? en leur faveur, j'eusse épargné leur pere ;
Mais il n'est plus de frein à ma juste colere :
Mon cœur, qui s'abandonne à son inimitié,
Aussi cruel que toi, se ferme à la pitié :
Et si ce foible cœur, qui t'a su mal connoître,
Coupable, & trop puni, puisqu'il aimoit un traître,
A toi, dans ce moment, daigne encore songer,
Perfide, ce n'est plus qu'afin de s'en venger.

JASON.

Madame......

MÉDÉE.

Laisse-moi : je ne veux rien entendre.
D'un monstre comme toi que puis-je encore attendre !
Va, fuis : c'est trop long-temps différer tes plaisirs :
Cours hâter un hymen qui comble tes désirs.
A cet hymen peut-être en vain tes feux prétendent ;
Mais n'accuse que toi des malheurs qui t'attendent.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JASON *seul.*

Quoi ! tandis que Médée, en proie à sa douleur,
Peut-être en ce moment, succombe à son malheur,
Irai-je offrir aux yeux de cette infortunée,
Le spectacle insultant d'un nouvel hyménée ?
Cependant à l'autel on n'attend plus que moi ;
La pompe est préparée, & j'ai promis ma foi.
Que va penser Créuse, & que dira son pere ?
Moi-même, j'ai hâté ce nœud que je differe...
Hélas ! j'appelle en vain le repos qui me fuit,
L'image de Médée en tous lieux me poursuit ;
Tantôt je l'apperçois plaintive & suppliante ;
Tantôt, l'œil égaré, farouche, menaçante,
Elle agite à mes yeux un poignard teint de sang,
S'élance sur Créuse, & lui perce le flanc...
De l'amour en fureur, dieux ! prévenez les crimes,
Et ne frappez que moi, s'il vous faut des victimes.



SCENE II.

JASON, ARBAS.

ARBAS.

CRÉON impatient demande à vous parler,
Seigneur, & si je dois ne rien dissimuler,
Ce long retard l'étonne & lui semble une injure;
Sa fille s'en offense, & le peuple en murmure.
Déjà, dans le palais, le bruit s'est répandu
Qu'à vos premiers liens votre cœur s'est rendu:
On dit que, peu sensible aux feux de la princesse,
D'un infidele oubli vous payez sa tendresse.
Qu'attendez-vous, Seigneur? venez, à tous les yeux,
Démentir aux autels ce bruit injurieux;
Le peuple vous appelle à cette auguste fête.

JASON.

Je désire... & je crains cet hymen qui s'apprête,
Ami. Tu n'as pas vu Médée au désespoir,
Attester à mes pieds ses bienfaits, mon devoir:
Tu n'as pas entendu, dans sa douleur amere,
Les plaintes d'une épouse, & les cris d'une mere.
Ah! depuis ce moment, inquiet, éperdu,
Malgré moi, de remords je me sens combattu;
Mon cœur ne peut bannir cette importune idée:
Créuse a tous mes vœux; mais cependant Médée...

ARBAS.

Songez, Seigneur, ſongez à vos nouveaux ſerments ;
Créon peut tout permettre à ſes reſſentiments ;
Il peut livrer Médée au roi de Theſſalie.
Votre parole enfin, l'intérêt, tout vous lie :
Votre hymen aujourd'hui, ſeul gage de la paix,
Va du courroux d'Acaſte arrêter les effets ;
Mais ſi vous balancez, la guerre eſt rallumée,
Acaſte, aux pieds des murs, fait marcher ſon armée.

JASON.

Qu'ai-je à craindre d'Acaſte & de ſon vain courroux?
Son téméraire orgueil peut tomber ſous mes coups;
Expirant à mes pieds, le traître, en ce jour même,
Peut à ce fer vainqueur rendre mon diadême ;
Et votre roi du moins verra que ma valeur
Sait protéger l'aſile offert à mon malheur.

ARBAS.

Seigneur, je vois Médée ; évitons ſa préſence.

JASON.

Viens, courons, s'il le faut, périr pour ſa défenſe.

SCENE III.

MÉDÉE *seule.*

QU'AI-JE appris ? doux espoir que l'amour m'a rendu !
Vainement à l'autel Jason est attendu.
Sans doute mes douleurs ont attendri son ame :
Mes larmes, mes transports ont réveillé sa flamme ;
J'ai retrouvé son cœur. Oui, ton cœur généreux,
Je le vois, cher Jason, n'a pu trahir mes feux :
Ah ! ton ingratitude eût trop souillé ta gloire !
Ton devoir te ramene ; & même, je veux croire,
Quand tu reviens à moi, que je dois ce retour
A la reconnoissance encor moins qu'à l'amour.
Je triomphe ; & Créuse, au désespoir livrée,
Sentira tous les maux dont j'étois déchirée.
Pour servir mon courroux, Phénice en ce moment
Présente à ma rivale un riche vêtement,
Où j'avois su mêler à la pourpre éclatante,
Des plus subtils poisons la flamme dévorante...
Que m'importe à présent sa vie ou son trépas !
Elle pleure l'affront qu'on fait à ses appas ;
Ma joie est un tourment pour sa flamme outragée,
Jason l'oublie enfin ; je suis assez vengée.

SCENE IV.

MÉDÉE, PHÉNICE.

MÉDÉE.

Ah ! Phénice, fais-tu l'excès de mon bonheur ?
Sais-tu que, détrompé de sa coupable ardeur,
Jason me rend sa foi, que la fiere Créuse
Se flatte vainement d'un hymen qui l'abuse ?
Phénice, quelle joie ! allons vers mon époux ;
Mon cœur impatient...

PHÉNICE.

Madame, où courez-vous ?
Arrêtez ; de quel soin êtes-vous occupée ?
Un récit infidele, hélas ! vous a trompée :
Jason marche à l'autel.

MÉDÉE.

Jason !

PHÉNICE.

Quittez ces lieux,
Madame ; tout ici doit offenser vos yeux.

MÉDÉE.

Phénice, eſt-il bien vrai ? ... quelle odieuſe trame !..
Et voilà ce bonheur dont s'enivroit mon ame !
C'eſt ainſi qu'on me joue ! ah ! perfide Jaſon,
Que tu vas payer cher ta lâche trahiſon !
Frémis, ingrat !

PHÉNICE.

Jaſon, quelque amour qui l'entraîne,
A ces nouveaux liens n'a ſouſcrit qu'avec peine ;
Mais, l'ennemi préſent, tout un peuple en courroux,
Que l'aſpect des dangers animoit contre vous,
Menaçant le palais d'une révolte ouverte,
Demandoit à grands cris l'arrêt de votre perte.
Effrayé du péril, & prêt à vous livrer,
Le roi preſſe Jaſon qui craint de différer ;
Sa gloire, de l'amour combat en vain les charmes,
Et, du pied des autels, prêt à courir aux armes,
Se reprochant des nœuds qu'il déſire achever,
Votre époux vous trahit : mais c'eſt pour vous ſauver :
Et déjà ...

MÉDÉE.

Quoi ! ces dieux, témoins de mon injure,
Et garants de l'hymen qui me lie au parjure,
Ces dieux, que les forfaits dont j'ai payé ſon cœur,
Ne me permettent plus de nommer ſans terreur,
Entendront ſes ferments ſans venger une mere !
Quoi ! ce temple ſouillé d'un hymen adultere,

N'ensevelira point sous son débris fumant,
Et le prêtre, & le pere, & l'amante, & l'amant!
Et toi, sacré Soleil, auteur de ma famille,
Tu pourras éclairer la honte de ta fille!
Mais au défaut des dieux il me reste un vengeur,
Phénice.

PHÉNICE.

Ah! modérez.......

MÉDÉE.

Ce don de ma fureur,
Cette robe homicide, à Créuse portée,
L'a-t-elle, sans soupçons, de tes mains acceptée?

PHÉNICE.

Selon l'usage antique, observé dans ces lieux,
Au sortir de l'autel, brillante à tous les yeux,
Créuse, avec orgueil, de sa cour entourée,
De ce présent fatal se montrera parée.

MÉDÉE.

Enfin de son trépas mon cœur va donc jouir;
C'est à ce prix, Jason, que tu peux me haïr.
Qu'il meure de douleur, en voyant son amante
Pâle, défigurée, en ses bras expirante!
Quel plaisir de songer que tout Corinthe en deuil
Va pleurer ma vengeance autour de leur cercueil!
Et qu'unis par la mort, l'ingrat & ma rivale
N'auront qu'un froid tombeau pour couche nuptiale!..

Mais, que dis-je ? où m'égare une vaine fureur ?
Tu m'as donné, Phénice, un espoir imposteur ;
Des présents de Médée ils ont su se défendre :
Ils triomphent du piege où j'ai cru les surprendre.
Seule je pleurerai dans ce funeste jour,
Et ma rage trompée accroîtra leur amour...
Non. Où sont les enfants de cet indigne pere ?
Je ne suis plus épouse, & je ne suis plus mere.
A me vengeance en vain il espere échapper :
C'est au cœur de ses fils que je veux le frapper.

PHÉNICE.

Ciel ! de quelle furie êtes-vous possédée ?
O projet parricide !

MÉDÉE.

Et digne de Médée !

PHÉNICE (l'arrêtant.)

Où courez-vous ?

MÉDÉE.

Je cours punir sa trahison.

PHÉNICE.

Quoi ! vous immoleriez....

MÉDÉE.

Les enfants de Jason ?

PHÉNICE.

Mais ils sont nés de vous.

MÉDÉE.

Jason me répudie.

PHÉNICE.

Vous les aimiez encor malgré sa perfidie.
De la nature ainsi braveriez-vous les loix?

MÉDÉE.

L'ingrat m'a trop appris à mépriser sa voix.
Depuis qu'un triste amour me possede & m'égare,
Tu sais combien ce cœur est devenu barbare:
Tu sais si, malgré soi, dans le crime entraîné,
Par aucun frein jamais il en fut détourné.
Que n'ai-je pas osé pour plaire à mon perfide!
Quel sang n'a pas rougi cette main parricide!
Et tu t'étonnerois, Phénice, qu'en ce jour,
Où je reçois de lui ce prix de mon amour,
Où, de mon désespoir sans relâche agitée,
Je suis hors de moi-même à toute heure emportée;
Je pusse anéantir ces gages malheureux
D'un hymen, dont le traître a brisé tous les nœuds?
Du rang de son épouse enfin dépossédée,
Les enfants de Jason ne sont plus à Médée.

PHÉNICE.

Ah! fermez votre cœur à de si noirs transports;
Ne vous condamnez point à d'éternels remords,

Que l'aſpect de vos fils, que leurs douces careſſes
De ce cœur maternel réveillent les tendreſſes.
Que de fois, dans leur ſein, épanchant vos douleurs,
A leurs pleurs innocents vous mêlates vos pleurs !
De leur mere affligée ils reſſentoient l'offenſe ;
Et même, en ce moment, ils pleurent votre abſence.
Venez ; que leurs regards appaiſent vos tourments :
Étouffez vos fureurs dans leurs embraſſements.

SCENE V.

MÉDÉE, PHÉNICE, ARBAS.

ARBAS.

PAR l'ordre de Jaſon, je m'empreſſe, Madame,
A calmer un chagrin qui peut troubler votre ame ;
Sur le ſort de vos fils je dois vous raſſurer.
Créon, en leur faveur, vient de ſe déclarer ;
Et même à leur bonheur le peuple s'intéreſſe :
Jaſon s'en applaudit ; & veut que la princeſſe,
Par un ferment ſacré, dans ce jour ſolemnel,
Les adopte, & leur jure un amour maternel.
Je viens les demander, Madame.

MÉDÉE.

Hé bien, Phénice,
Pour me les enlever tu vois ſon artifice.

Quoi !

Quoi ! de mes fils encore on veut me féparer !
Quel affront déformais me refte à dévorer !

(*à Arbas.*)

Allez, dites, Arbas, à ce généreux pere,
Qu'il recevra fes fils de la main de leur mere ;
Pour les rendre à lui feul j'ai de juftes raifons :
Il le veut, il l'ordonne, il les aura ... Sortons.

Fin du fecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE *seule, un poignard à la main.*

QU'AI-JE fait ? ô fureur ! ô rage impitoyable !
Où me sauver ? où fuir ce spectacle effroyable ?
Moi-même, où m'éviter ? Quoi ! j'ai pu dans leur flanc
Enfoncer.... Dieux ! ma main fume encor de leur sang.
O nature ! ta voix ne fut pas entendue :
L'amour a tout conduit, & l'amour m'a perdue.
Quels gouffres pleins de sang sous mes pieds sont ouverts !
Quelle voix effrayante ! on m'appelle aux enfers.
Accourez, armez-vous, exécrables furies,
Exercez sur mon cœur toutes vos barbaries.
O filles de la nuit ! est-ce vous que je voi ?
Est-ce vous que je sens frémir autour de moi ?
Allons, autant que vous, j'abhorre la lumiere :
Guidez-moi, je vous suis : qui m'arrête ? ah mon frere ! ..
Fuyons : il me poursuit ; quels cris plaintifs ! .. hélas !
Ses lambeaux déchirés se traînent sur mes pas.
Écarte-le de moi, secourable Euménide ;
Mais où m'entraînes-tu ? quelle rage te guide !

Que me veux-tu ? quel eſt ce voile enſanglanté ?
Que couvre-t-il ? mon cœur friſſonne, épouvanté :
Laiſſe, laiſſe plutôt, & cache-moi mes crimes.
Ah ! barbare, ta main dévoile mes victimes.
Juſtes dieux ! mes enfants ... où ſuis-je ? .. malheureux !
Ni votre âge innocent, ni vos cris douloureux,
Ni ces bras careſſants tendus à votre mere,
N'ont fait tomber le fer de ma main ſanguinaire :
En baiſant cette main, vous mouriez ſous mes coups.
Quel objet ! . . . va l'offrir à mon cruel époux,
Tiſiphone ! c'eſt lui qui me rendit coupable ;
Venge, venge ſur lui ce meurtre abominable.
Leurs têtes à la main, va glacer ſes eſprits ;
Fais couler dans ſon cœur tout le ſang de mes fils :
Et ſi tu veux punir, à mon gré, le parjure,
Égale ſes tourments aux tourments que j'endure.

SCENE II.

MÉDÉE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

QUEL trouble, quelle horreur vous jetez en ces lieux !
Ah ! cet affreux ſpectacle eſt encor ſous mes yeux.
J'arrivois au moment, Madame, où la princeſſe
Venoit de revêtir la robe vengereſſe :
Je la vois ſe troubler, une froide pâleur

Tout-à-coup de ſon teint obſcurcit la couleur :
Ses yeux ſont égarés ; elle tremble, friſſonne ;
Elle veut fuir : ſoudain ſa force l'abandonne ;
Elle tombe ; & déjà le tiſſu dévorant
Exerçoit ſa fureur ſur ce corps expirant.
Chacun s'empreſſe, court, crie & ſe déſeſpere :
L'un cherche ſon amant ; l'autre amene ſon pere :
Ce pere malheureux la preſſe dans ſes bras,
Et ſes embraſſements recueillent le trépas.
Le poiſon dans ſon ſein rapidement ſe gliſſe ;
Furieux, ſes tranſports irritent ſon ſupplice ;
Et ſa rage, plongeant un poignard dans ſon cœur,
Termine au même inſtant ſa vie & ſa douleur.
Jaſon accourt ; pour lui quelle image accablante !
Son déſeſpoir alloit l'unir à ſon amante :
On l'arrête, on l'entoure, on retient ſa fureur :
On éloigne ſes yeux de ces objets d'horreur.
Vous, Madame, fuyez, dans ce déſordre extrême,
L'emportement du peuple & de Jaſon lui-même :
La nuit, en vous couvrant de ſes voiles obſcurs,
Déjà, pour vous ſauver, rend les chemins plus ſûrs ;
Venez, de vos enfants je prendrai la conduite ;
J'aiderai leur foibleſſe, & hâterai leur fuite.

MÉDÉE.

Qu'as-tu dit, malheureuſe ? ô ſouvenir mortel !

PHÉNICE.

Hé bien, quoi ! vos enfants !..

MÉDÉE (*avec le cri de la douleur.*)

Je n'en ai plus.

PHÉNICE.

Oh ciel!

MÉDÉE.

Pourquoi t'éloignois-tu d'une mere insensée ?
A mes transports affreux pourquoi m'as-tu laissée ?

PHÉNICE.

Un seul de leurs regards n'a pas glacé vos sens ?
Hélas ! de tous vos maux ils étoient innocents :
Devoient-ils expirer sous les coups d'une mere ?

MÉDÉE.

Ne me reproche point ce meurtre involontaire.
Ce n'est pas moi, Phénice : avois-je ma raison ?
Accuse un lâche époux, mes feux, sa trahison,
Son hymen, les transports dont je suis obsédée :
Voilà tous les auteurs des crimes de Médée.

PHÉNICE.

Ah ! sans perdre de temps, veillez à votre sort ;
Dans ces funestes lieux, qu'attendez-vous ?

MÉDÉE.

La mort.

PHÉNICE.

Que dites-vous ? fuyez.

MÉDÉE.

Où veux-tu que je traîne
De mes destins affreux la détestable chaîne ?
Est-il dans l'univers un asile pour moi ?
En quels lieux puis-je aller sans y porter l'effroi ?
Où fuir les coups vengeurs dont le remords m'accable,
Et de mes fils sanglants l'image épouvantable ? ..
Après le crime horrible où j'ai pu me livrer,
La mort est le seul bien que je doive espérer.

SCENE DERNIERE.

MÉDÉE, JASON, PHÉNICE.

JASON.

Femme avide de meurtre, & de sang altérée,
Hé bien ! d'assez de sang êtes-vous enivrée ?
Avez-vous de carnage assez rempli ces lieux ?
Avez-vous assouvi votre cœur furieux ?
Et vous osez ici paroître en assurance !
Vous bravez mes regards, vous bravez ma vengeance !
Auriez-vous espéré que de si noirs forfaits
Pourroient me r'engager en des nœuds que je hais ;
Et que j'irois, pour prix de tant de barbarie,
Me rejeter encore aux bras d'une furie ?
Non, suivez loin de moi vos destins ennemis :
Fuyez-moi pour toujours ; mais rendez-moi mes fils :
Que l'un ni l'autre, ô ciel ! ne ressemble à leur mere !

MÉDÉE.

Jason, je ne veux point désarmer ta colere ;
Mais tu savois assez, en trahissant ta foi,
Que ce cœur pouvoit tout, hors renoncer à toi.
L'amour seul, en tout temps, arma mes mains cruelles ;
Mais, plus que tu ne crois, ces mains sont criminelles :
Frappe, délivre-moi du plus affreux remord.

JASON.

Qu'as-tu fait de mes fils ?

MÉDÉE.

Venge-les par ma mort.

JASON.

Mes fils ! ah ! justes dieux ! quoi ! ta rage implacable,
Dans leur sang.....

MÉDÉE.

Frappe, dis-je !

JASON.

O mere abominable !
Son aspect m'épouvante & me glace d'horreur.
Jour affreux !

MÉDÉE.

Venge-toi ; j'implore ta fureur ;
Immole à tes enfants leur parricide mere :
Arrache-moi ce cœur inhumain, sanguinaire,
Ce cœur, qui, pour toi seul au crime accoutumé,
N'est devenu cruel que pour t'avoir aimé.



D'UNE MÉDÉE
A FAIRE.

LE ſujet de Médée eſt bon ſans doute, puiſque malgré les défauts des tragédies d'Euripide, de Séneque, de Corneille & de Longepierre, il a réuſſi chez tous les peuples qui avoient un théatre. Maintenant que le bon goût nous a éclairés ſur ces fautes dramatiques, ne pourroit-on pas faire une *Médée* qui intéreſſât les ames ſenſibles, ſans révolter les eſprits raiſonnables?

Les perſonnages ſeroient Médée, Jaſon, Créon roi de Corinthe, Créuſe ſa fille, le grand prêtre des Corinthiens, & un enfant de Médée; & il n'y auroit dans la piece ni amours ſubalternes, ni confidents, ni épiſodes.

Je retranche la nourrice de Médée, par

l'unique raiſon qu'elle n'eſt pas dans nos mœurs; ce qui n'eſt pas faire la critique de celles du ſiecle d'Euripide.

Je ne ferois non plus aucun uſage de l'inſipide Égée de la tragédie Grecque, de cet Égée qui ne peut avoir des enfants, & à qui Médée propoſe de lui en faire; de cet Égée, qui ſorti d'Athenes, tombe tout-à-coup dans Corinthe pour ſervir de machine à un dénouement.

Le bon goût m'empêcheroit auſſi de faire paroître plus d'un enfant de Médée ſur le théatre; d'abord, parce qu'il ne faut pas que l'intérêt ſe partage; enſuite, parce que l'héroïne que je rendrois intéreſſante lors même qu'elle égorgeroit ſon fils, ne ſeroit plus qu'un monſtre, ſi elle exécutoit deux parricides.

Je tirerois, non de la fable, mais de l'hiſtoire, le caractere de Médée; je voudrois qu'elle fût ſenſible & généreuſe, & qu'elle aimât avec emportement ſon époux, ſon fils, & le genre humain.

Je ne ferois point mouvoir ma piece avec les reſſorts puérils de la baguette: la magie n'eſt plus bonne qu'aux prêtres des Lapons,

aux poëmes de nos opéra & aux contes de la barbe bleue.

Cependant le grand pouvoir de Médée est consacré par la tradition ; il ne faudroit donc pas fronder trop ouvertement ce préjugé : je serois d'avis qu'au lieu de lui donner pour grand'pere le Soleil, on la fît descendre d'un roi philosophe tel que Zoroastre, qui fût initié dans les mysteres de la physique, & qui eût fait part à sa postérité de ses découvertes, afin que dans le besoin elle pût opposer l'énergie de la nature au pouvoir destructeur des hommes.

Le rôle de Médée, suivant ce principe, devroit être manié avec beaucoup d'art ; car il ne s'agit point ici de faire une femme savante ; il ne faut point qu'elle analyse les symptômes de Pythagore & d'Hermès sur l'origine des êtres, c'est l'amour seul qui doit occuper toutes les facultés de son ame, & elle ne doit se souvenir de la philosophie de son pere que pour punir Jason & se venger de ses perfidies.

Je ne sais si je me trompe, mais dans un siecle tel que celui-ci, ce ressort dramatique

encore tout neuf, feroit bien autant d'effet que toutes ces conjurations magiques, & tous ces diables qu'on évoque pour ne tuer perſonne.

J'ai dit que Médée devoit intéreſſer juſque dans ſon parricide : je voudrois donc qu'on épuiſât ſa ſenſibilité par toutes ſortes de duretés & de perfidies ; il faudroit que Créon fût un deſpote inſolent & barbare, qui menaçât de la mort la rivale de ſa fille, & que Jaſon, ivre d'amour pour Créuſe, fût un monſtre d'ingratitude envers Médée, & en fît gloire.

L'hiſtoire rapporte que Médée, arrivée à Corinthe, fit connoître ſa puiſſance en délivrant les habitants d'une épidémie : on pourroit donc ouvrir la ſcene par un grand ſpectacle. Le théatre repréſenteroit un temple de Jupiter, où le roi d'un côté avec ſa cour, & de l'autre le peuple proſterné au pied de l'autel, remercieroient la divinité d'avoir fait ceſſer la contagion dans Corinthe. Le grand prêtre viendroit alors annoncer que ce bonheur eſt dû aux bienfaits de Médée, & la multitude, pénétrée de reconnoiſſance, feroit l'apothéoſe de ſa libératrice.

Pendant que le peuple se retire, le roi arrêteroit le grand prêtre & lui ordonneroit de se préparer à célébrer l'hymen de Jason avec sa fille, & ce simple coup de théatre suffiroit pour exposer le sujet de la piece, & pour annoncer le caractere de tous les personnages.

Ce grand prêtre doit être un homme droit, éclairé & pacifique, un vieillard respectable tel que l'ancienne Égypte nous représente Orphée, qui tranquille avec ses livres & la nature, ne parle aux rois que pour leur dire des vérités utiles, & aux hommes que pour les préserver de la contagion du fanatisme.

Je ne conseille pas de faire usage de ce peuple de Corinthe en qualité de chœurs, parce que nous n'avons ni la mélopée des Grecs, ni les théatres superbes de Rome & d'Athenes; mais voyez combien le spectacle de ma premiere scene eût été utile à Séneque & à Euripide, soit pour motiver la présence de leurs femmes de Corinthe, soit pour justifier l'intérêt qu'elles portent à Médée, & le secret qu'elles gardent sur ses parricides.

Il est clair, par cet exposé, que l'intérêt

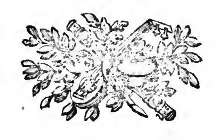
& l'action commencent dès le premier acte. La piece marche alors d'elle-même, & avec un peu de génie, Jason, Médée & sa rivale ne se rencontrent jamais ensemble, sans déchirer l'ame des spectateurs.

Médée portée par degrés au dernier période du désespoir, pour se venger plus surement, feint de se réconcilier avec Jason & Créuse, & leur envoie, par son fils, deux couronnes de diamants enduites d'une matiere phosphorique, qui ne doit en relever l'éclat à leurs yeux, que pour faire leur supplice.

Enfin, la derniere des perfidies va se consommer. Le grand prêtre, forcé par le despote dont il est le premier esclave, commence la cérémonie du nouvel hymen; tous les acteurs sont présents : les deux époux placent sur leurs têtes la couronne fatale. Médée, qui ne se connoît plus, ordonne à son fils de dire pour jamais adieu à sa mere, l'embrasse & l'égorge. Jason veut s'élancer pour prévenir le parricide; sa chevelure & celle de Créuse paroissent en feu, & tous deux tombent sans connoissance aux pieds de l'autel de Jupiter. Créon furieux, ordonnne à ses gardes de saisir Médée.

Dans le moment, l'autel paroît embrasé ; quelques colonnes du temple se renversent, & Médée s'enfuit au travers des décombres, vengée sans doute d'une maniere atroce, mais assez déchirée de remords, pour qu'on lui pardonne l'atrocité de sa vengeance.

Je ne parle point du style avec lequel cette tragédie devroit être écrite : elle demanderoit la vigueur de Corneille & la touchante harmonie d'Euripide. Car malgré les blasphêmes littéraires à la mode, toute piece qu'on ne peut lire ne doit être mise qu'au rang des pantomimes.



SUITE DES TRAGÉDIES

Jouées en 1635.

HYPPOLITE, *tragédie imitée de Séneque, avec un prologue en vers libres, une préface & un avis aux lecteurs*, par le ſieur de la Pineliere, Angevin.

Il paroît que cette piece fut jouée avec un grand ſuccès. Il n'y avoit point alors de vrais modeles, & ce ne fut que deux ans après qu'on repréſenta le *Cid*, la premiere tragédie Françoiſe qui nous ait fait preſſentir que nous pouvions avoir un théatre.

L'*Hyppolite* de ce poëte Angevin a la même coupe que la *Phedre* de Racine, il n'en differe que par le retranchement de l'épiſode d'Aricie, par la foibleſſe du ſtyle, & par le génie. Voici quelques vers de ſon récit de la mort d'Hyppolite. Je ne tranſcris point celui de Racine, parce que tout le monde le ſait par cœur.

LE CONFIDENT.

A peine ayant ſorti de la côte d'Athenes,
Neptune nous vit-il ſur le bord de ſes plaines,

Où

Où mon prince en son char, suivi de tous ses gens,
Souffroit que ses chevaux fussent moins diligents;
Qu'enflant l'humide dos de sa vaste campagne,
Il fait de mille monts une seule montagne;
Et dedans un moment, s'échappant à nos yeux,
D'un humide baiser va saluer les cieux;
Et ce qui nous ravit dedans cette aventure,
Un grand calme sembloit endormir la nature.
On voyoit voltiger sur l'eau mille alcyons,
Tous les tyrans de l'air étoient sans passions.....
Le tonnerre est sans bruit, ou bien l'air sans tonnerre;
Les rayons du soleil dorent toute la terre;
Tout le ciel sans vapeurs ne fut jamais si pur....
La mer pour des vaisseaux n'a pas fait cet orage;
Grosse & pleine d'un monstre, elle sort du rivage;
Et ce mont d'eau chargé de je ne sais quel poids
Tombe dessus la terre & roule vers le bois.
Chacun de nous alors eut frayeur, & la crainte
De ses pâles couleurs, sur nos fronts étoit peinte.

THÉSÉE.

Hyppolite eût-il peur? ....

LE CONFIDENT.

Mon prince se moquant de nos ames si molles,
Rassuroit tous ses gens avecque ses paroles.
" Amis, que craignez vous, étant avecque moi?
„ Quoi! Neptune pour vous est-il si plein d'effroi,
„ Que sur la terre aussi vous craigniez sa colere?

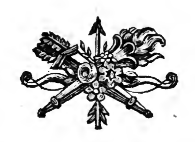
„ Au reste, pensez-vous qu'il songe à nous déplaire ?
„ Ce monarque est trop juste, il n'a pas ce dessein,
„ Peut-être qu'il vomit quelque roc de son sein,
„ Ou qu'il cache des champs dans ce ventre fertile,
„ Et proche de ces bords veut enfanter une isle. „
Il achevoit encor, que ce vaste élément
Ébranlant les rochers mugit horriblement.
Alors ce globe d'eau s'entr'ouvre, & sur le sable
Vomit avec effort un monstre épouvantable;
Il est suivi d'un flot de l'élément amer
Qui lui fait sur la terre une petite mer. . . .
C'étoit un grand taureau de ces humides plaines,
Qui seroit un géant, même entre les baleines;
Et sa tête & son col étoient du même teint
Dont des flots de la mer le moite dos est peint.
Les fentes des naseaux sont largement ouvertes,
D'un rouge pâlissant ses côtes sont couvertes,
Et le reste du corps tout d'écailles semé,
Tient de cet élément qui l'avoit animé;
Les yeux étinceloient à cet effroi des ames,
Et sa gueule en s'ouvrant vomissoit mille flammes.
Tout tremble à son aspect, & cet objet d'horreur
A tous ceux d'alentour donne de la terreur.
Mon prince sans trembler & plein d'un grand courage,
Sans fuir honteusement de ce triste rivage,
Ranime ses chevaux de frayeur égarés,
Leur tient la bride roide & les rend assurés.
Ce monstre incontinent prend sa force, s'élance,
Et fond devers mon prince avecque violence,

Il crie, il frappe en vain, ses soins sont superflus.
Ses chevaux sont troublés, & n'obéissent plus;
Le monstre les poursuit, & quittant le derriere,
Les devance, s'arrête & leur sert de barriere....
Les chevaux étonnés de cette erreur si proche
Se cabrent aussitôt & renversent le coche;
Et mon prince surpris dans un malheur si prompt,
Tombe cruellement & se meurtrit le front:
En tombant il s'attache à son coche, & des rênes
Il fait à ses deux pieds de malheureuses chaînes;
Et plus à les défaire il employe d'effort,
Il redouble les nœuds & les serre plus fort;
Les chevaux cependant, sans guide & sans contrainte,
Courent de tous côtés où les porte la crainte,
Et marquent leur chemin par des traces de sang,
Rompent sur des rochers ou sa tête ou son flanc;
Des rochers dans le bois, & du bois au rivage,
Ils laissent des morceaux de son rare visage:
De sanglantes noirceurs tout son beau front est peint,
Les ronces vont brisant les roses de son teint;
L'on voit de cette horreur les épines tremblantes,
Montrer de ses cheveux sur des pointes sanglantes;
Un buisson en passant retient un de ses yeux,
Ce qui reste en ce lieu s'attache en d'autres lieux,
Sa tête sans visage après le coche roule,
Et le long des rochers la cervelle découle...
Mes compagnons, témoins d'une telle rigueur,
Tous les larmes aux yeux & la tristesse au cœur,
De ce corps que les dieux firent incomparable,

Y 2

Cherchoient de tous côtés le reste déplorable.
Nous trouvions seul à seul, en des lieux différents,
Du sang glacé sur l'herbe, & des membres mourants;
Les chiens, tristes aussi du malheur de leur maître,
Sentoient ceux que les bois empêchoient de paroître.

Après ce récit, qu'on croiroit de la plume de Scaron, Phedre fait rassembler devant elle les membres d'Hyppolite, avoue à Thésée sa passion pour ce héros, & se poignarde sur son cadavre.



LAURE

PERSÉCUTÉE,

TRAGÉDIE

DE ROTROU.

Cette tragédie semble peu digne de l'auteur de Venceslas *& du maître de Corneille ; cependant elle a eu quelque célébrité, & nous lui donnons une place dans ce Recueil, parce que c'est la premiere piece d'intrigue connue. Ce genre, qui convient plus à la comédie qu'à la tragédie, nous vient des Espagnols. Corneille depuis nous en a donné un vrai modele dans* Héraclius.





ACTEURS.

LE ROI DE HONGRIE.	
ORANTÉE, OU LE PRINCE,	Fils du Roi de Hongrie.
LE COMTE.	
LAURE.	
LYDIE,	Damoiselle de Laure.
OCTAVE,	Gentilhomme d'Orantée.
CLIDAMAS,	Gouverneur de Laure.
ARBAN.	Serviteur d'Orantée.
CLÉONTE,	Gentilhomme du Roi.
L'INFANTE.	
L'AMBASSADEUR.	
Les Gardes.	
Suite de l'Infante.	

La ſcene eſt en Hongrie.



LAURE PERSÉCUTÉE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, LE COMTE, les Gardes.

LE COMTE.

SEIGNEUR, au nom du roi, j'arrête votre Altesse.

LE PRINCE.

Raillez-vous?

LE COMTE.

J'obéis, & j'en ai charge expresse.

LE PRINCE.

Comte !

LE COMTE.

Seigneur !

LE PRINCE.

Craignez que de ſemblables jeux
Ne ſoient à leur auteur des plaiſirs haſardeux ;
Songez à votre tête.

LE COMTE.

En cas de raillerie
Je pourrois juſtement craindre votre furie,
Et je craindrois encor pour ma témérité,
Si je vous arrêtois de mon autorité ;
Mais le roi m'obligeant à cette violence,
Accuſez ſa rigueur, non pas mon inſolence.
Son ordre eſt un bouclier à la main qui le ſert,
Et ce même bouclier tient ma tête à couvert.

LE PRINCE.

Hé Comte ! d'où lui naît cette aveugle colere
Qui lui fait dépouiller tout ſentiment de pere,
Et le veut obliger à punir en ſon fils
Ce qu'il pardonneroit même à ſes ennemis ?
Qu'il expoſe mon crime à l'exacte cenſure
Du plus ſévere eſprit qui ſoit en la nature ;
Que mon pire ennemi rende ce jugement,
Loin de me condamner il plaindra mon tourment.

Aimer eſt mon forfait, & mon juge eſt mon pere,
Quel forfait eſt plus doux! quel juge plus ſévere!
Jamais de ce beau feu ne fut-il enflammé;
Et puis-je être ſon fils, s'il n'a jamais aimé?

LE COMTE.

Aimer eſt un beau crime, & ſur-tout excuſable,
Mais l'inégalité rend le choix mépriſable;
Il ſouhaite à vos vœux plus de proportion,
Il condamne l'objet, non pas la paſſion.

LE PRINCE.

L'amour, cette puiſſance aux libertés fatale,
Ce doux maître des cœurs, rend toute choſe égale,
Il ſait bien meſurer les objets aux déſirs,
Et la proportion eſt où ſont les plaiſirs.

LE COMTE.

Mais on a vu ſouvent du mauvais choix d'un prince
Naître le déshonneur de toute une province,
Notre intérêt eſt joint à la rigueur du roi,
Un prince comme vous, eſt plus aux ſiens qu'à ſoi.

LE PRINCE.

De l'inſolence encor paſſer juſqu'à l'injure!
Je l'entends malheureux, & lâche je l'endure!
Déshonorer l'État! moi traître? en quoi? comment?

LE COMTE.

Non pas encor, Seigneur, mais on craint ſeulement.

LE PRINCE.

Hé quoi ?

LE COMTE.

L'événement d'une amour obſtinée
Qui vous peut engager juſques à l'hyménée.
On ne vous défend pas ces mouvements légers
Dont vous ne prétendez que des fruits paſſagers,
Votre pere en cela s'accorde avec votre âge,
Et vous les retrancher ſeroit vous faire outrage.
Mais il ne peut ſouffrir qu'un objet inégal,
Prétende avecque vous juſqu'au nœud conjugal.
Et que votre jeuneſſe encor bouillante & prompte,
Vous couvre le premier d'une éternelle honte :
Car cette Laure, enfin, avec tous ſes appas
N'a rien qui puiſſe plaire à des yeux délicats,
Et la commune voix en fait une peinture
Qui ne l'enrichit point des dons de la nature :
Elle eſt noble (on le croit) mais au reſte, Seigneur,
Fort pauvre de fortune, & peut-être d'honneur.

LE PRINCE.

Impudent, impoſteur, ton inſolence extrême
Va juſqu'à cet outrage, & juſqu'à ce blaſphême !
Qui me tient, qu'en ce lieu je n'écris de ton ſang
Le mérite de Laure, & quel ſera ſon rang ?
Crois, trop crédule eſprit, qu'à ta ſeule ignorance,
Tu dois l'impunité de cette irrévérence,
Que ton ſalut dépend de ne connoître pas

Ce chef-d'œuvre immortel de vertus & d'appas.
Si ſon nom ſort jamais de ta profane bouche
Qu'avec tous les reſpects dus à ce qui me touche,
Et qu'en attribuant à ce jeune ſoleil
Les qualités de l'autre, à peine ſon pareil,
Sache que cette main ſoutiendra ſon eſtime,
Et que ton châtiment ſuivra de près ton crime.
Parle d'elle en tremblant, comme des immortels,
Et jamais qu'à genoux & aux pieds des autels.

LE COMTE.

J'excite avec regret votre juſte colere.
Mais je ſuis, d'autre part, les mouvements d'un pere
Qui veut être obéi, qui guide ici mes pas,
Qui ſeul m'ouvre la bouche, & me leve le bras.
J'ai failli toutefois, & mon ſang ſans défenſe
S'offre, s'il eſt beſoin, de laver mon offenſe,
Et de faire reſter froide & ſans mouvement
La langue qui parloit contre mon ſentiment;
Car cette Laure enfin que j'ai tant abaiſſée,
Paſſe tous les efforts de l'humaine penſée.
J'ai fait un monſtre affreux d'une divinité,
Mais le roi nous oblige à cette lâcheté.

LE PRINCE.

Tu ne pouvois pas mieux, qu'avec les mêmes armes,
Ni plutôt réparer le tort fait à ſes charmes:
Tu m'obliges autant que tu m'as offenſé,
Et tu releves mieux que tu n'as abaiſſé.

Allons, ta complaisance à ton dessein me range,
Et ma prison sera le fruit de ta louange.

LE COMTE.

Quel importun devoir m'est enjoint aujourd'hui?

LE PRINCE.

Va, Comte, je me rends, c'est assez, je te sui.

LE COMTE.

Attendant votre paix, ces gardes que je laisse,
En votre appartement suivront donc votre Altesse?

LE PRINCE.

Allons.

LE COMTE.

Croyez, Seigneur, que la bonté du roi
Révoquera bientôt cette sévere loi.

SCENE II.

LAURE, LYDIE.

LYDIE.

Le mérite aujourd'hui contre l'erreur commune,
Fait voir qu'il est par fois maître de la fortune,
Vous la voyez esclave en ce prince amoureux,
Embrasser vos genoux, & vous offrir ses vœux.

LAURE.

Quand elle se présente avecque tant de pompe,
Ce n'est qu'un faux éclat, qui brille, mais qui trompe.
On a moins de créance à qui promet le plus,
Et souvent tout offrir est un adroit refus.
Vois-tu pas à quel point le roi nous persécute,
Et qu'avant que je monte, il médite ma chute?
Ayant à surmonter un ennemi si fort,
Quel fruit dois-je espérer des caresses du sort?

LYDIE.

Le prince forcera ce qui vous importune,
En possédant son cœur, vous tenez sa fortune,
Autant qu'il est aimable, autant il est constant,
Octave, hélas! pourquoi n'en puis-je dire autant?

LAURE.

L'amour engendre en nous cette délicatesse,
Que ce que nous aimons, s'il ne nous rit, nous blesse.
Un regard un peu froid échappé sans dessein,
Nous est un trait mortel, qui nous perce le sein.
Mais croyez qu'au besoin vous verriez en Octave,
Les ardeurs d'un amant & les soins d'un esclave.....
Dieux! de quelle vîtesse, il porte ici ses pas?



SCENE III.

OCTAVE, LAURE, LYDIE.

OCTAVE.

HA ! faites que le roi ne vous rencontre pas,
Madame, ni le ciel, ni la mort elle-même
Refusant son secours à sa fureur extrême,
Ne pourroit s'opposer à ce forcénement,
Ni prolonger vos jours d'une heure seulement.
Pour vous dire en deux mots, quelle est votre misere,
Le prince est arrêté, par l'ordre de son pere;
Et par cet ordre même on vous cherche par-tout;
On court par le palais, de l'un à l'autre bout;
La porte en est fermée, & contre sa poursuite
Ce seroit perdre temps que d'opposer la fuite;
Cette recherche enfin ne tend qu'à votre mort.

LAURE.

Et bien, il faut mourir, si c'est l'arrêt du sort.
Nul n'évite la mort, plusieurs l'ont souhaitée,
Après tout, c'est un fruit de l'amour d'Orantée.

OCTAVE.

Un seul remede s'offre assez heureusement.

LAURE.

LAURE.

Quel ?

OCTAVE.

De vous travestir.

LAURE.

Et de quel vêtement ?

OCTAVE.

D'un des pages du prince, & sous cet équipage
Tenir lieu près de lui de maîtresse & de page :
Celui qui le portoit, est mort depuis trois jours.
Mais il se faut hâter.

LAURE.

Dieux, soyez mon recours !

SCENE IV.

LYDIE, *seule.*

DE quel soin il la sert ? de quelle ardeur extrême !
Laure, je crains pour vous, mais bien-plus pour moi-même :
Le traître à toutes deux vient d'annoncer la mort,
A moi par son silence, à vous par son rapport :
Mais peut-être qu'à tort, interdite & confuse ;
Je me trahis moi-même, & moi-même m'abuse.

L'ordre d'assister Laure, en ce besoin pressant,
Rend ma plainte coupable, & son soin innocent.
Bien loin de me trahir, la servant, il m'oblige,
Et je me forge en l'air le soupçon qui m'afflige;
Car de croire qu'il aime où le prince a dessein,
C'est une folle crainte, indigne de mon sein.
Mon amour toutefois encore en défiance
Ne peut laisser qu'au temps résoudre ma créance:
Un ver de jalousie, un importun penser
Est bien prompt à venir, mais bien lent à chasser.

SCENE V.

LE ROI, LE COMTE, les Gardes.

LE ROI.

EH bien, s'est-il rendu?

LE COMTE.

C'en est fait, Sire, au reste,
D'un esprit si tranquille, & d'un œil si modeste,
Qu'avec plus de douceur, ni plus courtoisement,
Il n'eût pu recevoir ni rendre un compliment.

LE ROI.

Mais cette enchanteresse & trompeuse sirene,
Dessus ses volontés est toujours souveraine?

LE COMTE.

Le temps....

LE ROI.

Comment le temps? peut-être qu'à ce jour
L'infante de sa vue honorera ma cour.
Les lettres de mes gens, l'alliance conclue
Me font d'un jour à l'autre attendre sa venue?
Et voilà qu'il me met, par sa brutalité,
Au point d'appréhender ce que j'ai souhaité.
Une fille inconnue, un rebut de fortune,
Aux siens, à la nature, à soi-même importune,
Sans naissance, sans nom, sans pays, sans pouvoir,
Pauvre, & qui, pour tout bien, n'a pas même l'espoir,
Honteux spectacle au ciel, vile charge à la terre,
Traverse mes desseins, me déclare la guerre,
Et se sert du pouvoir de quelques faux appas
Pour priver de repos, mon fils & mes États.
Prévoyants médecins, en ce besoin extrême,
Usons contre un grand mal, d'un remede de même,
Et pour ne périr pas, habiles matelots,
Jetons ce qui nous pese à la merci des flots,
Servons contre son gré, cet imprudent Ulysse,
Et faisons pour son bien que sa Circé périsse.

LE COMTE.

La perte d'un sujet dangereux à l'État,
Avant tout autre soin importe au potentat,

Tel membre retranché du corps d'une province
Eſt le ſalut du reſte, & le repos du prince.

LE ROI.

Comte, joignez vos pas à nos ſoins diligents,
J'ai ſu qu'elle eſt ici, par quelqu'un de mes gens,
Et brûlant d'étouffer ce ſerpent domeſtique,
A ce honteux devoir moi-même je m'applique ;
Entrez-là, moi je paſſe en cet appartement.

SCENE VI.

LAURE *ſeule, en page.*

O Ciel, joins ton ſecours à ce déguiſement,
Ou j'oppoſe à ma mort une inutile peine,
Chaque objet me la montre, & chaque pas m'y mene ;
Que vois-je, malheureuſe ! où s'adreſſent mes pas ?
Voici de qui dépend ma vie ou mon trépas.
Paſſons, & s'il ſe peut, gardons qu'il ne nous voie.



SCENE VII.

LE ROI, LE COMTE, LAURE, OCTAVE, Les Gardes.

LAURE, *à part & se cachant.*

OU fuirai-je ?

LE COMTE.

Hola ! page, arrêtez, faites voie.

LE ROI.

Qu'est-ce ?

LE COMTE.

Un page du prince.

LE ROI.

Approche, page.

LAURE, *à part.*

O dieux !

Rien peut-il que la mort, me tirer de ces lieux ?
Nuages, couvrez-moi.

LE ROI.

Quelle est cette contrainte ?
Parle, leve les yeux, & bannis cette crainte,
Ne sers-tu pas le prince ?

LAURE.

Oui, Sire.

LE ROI.

Sous quel nom ?

LAURE.

(*bas.*)

De Célio. Je tremble, arme-toi, ma raiſon.

LE ROI.

Depuis quand ?

LAURE.

Ne voici que la ſeconde lune,
Depuis que ce bonheur, honore ma fortune;
Et je vais s'il plaît, Sire, à votre majeſté,
Le trouver où j'ai ſu qu'on le tient arrêté.

LE ROI.

Réponds auparavant à ce que je déſire.

LAURE *bas.*

Hélas que répondrois-je ? & que ſaurois-je dire ?
O terre! ouvre ton ſein; ſoleil, retire-toi,
Nuages, derechef, tombez & couvrez-moi.

LE ROI.

Connois-tu cette Laure en beauté ſans ſeconde,
Ce miracle, où l'on dit que tant de grace abonde ?

L A U R E.

Oui, je la connois, Sire, & n'y remarque point
De beauté, ni de grace, estimable à ce point,
J'estime sa vertu bien plus que son visage,
Et, si je l'ose dire, en effet elle est sage.

L E R O I.

L'as-tu vue aujourd'hui ?

L A U R E.

Non, Sire, mais je croi,
Qu'encore ce matin.....

L E R O I.

Comte, allons, suivez-moi :
Je proteste des dieux la grandeur souveraine,
Qu'avant la nuit, sa mort satisfera ma haine.

SCENE VIII.

L A U R E, *seule.*

Que puis-je plus, chétive, espérer de mon sort,
Après la question, & l'arrêt de ma mort ?
Ciel ! témoin de ma peine & de mon innocence,
A l'injustice humaine oppose ta puissance.
Les rois, tous dieux qu'ils sont, relevent d'autres dieux.
Je récuse la terre, & j'en appelle aux cieux !

SCENE IX.

LE PRINCE, *seul.*

LACHES soumissions, devoir, obéissance,
Insupportables loix que prescrit la naissance,
Présentez autre part vos conseils superflus,
Injurieux respects, je ne vous connois plus;
Vos inutiles soins irritent sa colere,
Plus je parois son fils, moins il paroît mon pere.
Captif dans la prison, on me meurtrit dehors:
Pour assassiner l'ame, on enferme le corps.
Cruel! que Laure meure, & qu'avec la journée,
De ce soleil d'amour la course soit bornée?
Ton pouvoir est trop foible, ou l'heure de ma mort,
Devoit de ton dessein précéder le rapport.
Tu n'as si forte tour, ni garde si fidelle,
Que je n'eusse forcée après cette nouvelle,
Et les dieux soient bénis de n'avoir pas souffert
Qu'à ma juste furie aucun se soit offert;
J'ai, non sans grand sujet, craint en cette aventure,
Un aveugle attentat d'amour sur la nature,
Et je n'ose assurer qu'en cette extrêmité,
Serf de ma passion, j'eusse rien respecté.
Ote à mon désespoir ces funestes matieres,
Pere ingrat, & rend Laure à mes justes prieres:
Retiens-toi tes honneurs, ta couronne & ton rang,

Et ſi tu veux encor, reprends juſqu'à ton ſang,
Mais ne m'ôte pas Laure, ou, me l'ayant ravie,
Donne ordre & promptement qu'on m'ôte auſſi la vie,
Autrement.... Hola! page, ici, que fait le roi?

SCENE X.

LE PRINCE, LAURE,

LAURE, *à part.*

IL ne me connoît pas.

LE PRINCE.

Cherchons Laure, ſuis-moi,
Seul promets-moi ta foi, quand chacun m'abandonne,
Seul joins ton ſang au mien, ſi le beſoin l'ordonne.
Mourons avecque Laure, allons, ne craignons rien;
Mais vendons chérement notre ſang & le ſien.

LAURE.

Oui, Seigneur, je ſuivrai votre louable envie,
Laure ne mourra point qu'on ne m'ôte la vie;
Je ſais que la perdant auſſitôt je vous perds,
Pour vous auſſi je l'aime, & pour vous je la ſers.

LE PRINCE.

Mes yeux, m'abuſez-vous? Que vois-je! approche, page;
Qui de ma Laure, ô dieux, t'a donné le viſage?
Eſt-ce vous, ma princeſſe! ô ſort que tu m'es doux!

LAURE.

Quoi, Seigneur, au besoin me méconnoissez-vous ?

LE PRINCE.

A peine puis-je encor désabuser ma vue,
Et vous-même au miroir par vous-même deçue,
Ne vous connoîtriez pas sous ce faux vêtement.
Qui vous a conseillé ce travestissement ?

LAURE.

Votre fidele Octave, & sans son assistance,
J'opposois à ma perte une vaine défense,
Cet habit m'a soustraite à la fureur du roi,
De ce pas à moi-même, il s'est enquis de moi,
Et je vois bien qu'il faut qu'une même journée
Éclaire pour ma perte, & pour votre hyménée.
Vienne donc le parti qui vous est destiné,
Et que ce triste accord de mon sang soit signé.
Chaque jour, de Pologne on attend sa venue,
Ne lui préférez pas une fille inconnue,
Étrangere, sans biens, & dont l'extraction
Avec votre naissance est sans proportion.
Oui, Seigneur, épousez, quelque ardeur qui vous presse,
L'intérêt de l'État, bien plus qu'une maîtresse ;
Le peuple est en ce point plus heureux que les rois,
Qui n'ont pas comme lui la liberté du choix :
Qu'attachés par leur rang au bien de leurs provinces,
Ils épousent en serfs, & leurs sujets en princes.

LE PRINCE.

Ha, Madame! la peur altere votre foi,
Qui juge mal d'autrui, fait mal juger de soi:
Moi, que je vous perdisse, & qu'après cette perte,
On voulût qu'en mon lit, une autre fût soufferte!
O l'effroyable monstre, & l'horrible serpent,
Que je croirois sentir, en ma couche rampant!
Du penser seulement, son regard m'empoisonne,
Je tremble & je frémis de l'horreur qu'il me donne.
Non, non, le roi ne peut, avec tout son courroux,
Faire que je ne vive, ou ne meure avec vous.
Oui, Laure, nos destins auront même aventure,
Nous aurons même trône, ou même sépulture.

LAURE.

Mais l'Infante?

LE PRINCE.

Un des miens lui porte de ma part,
Un assuré moyen d'empêcher son départ.
Je lui mande, en deux mots, que ma foi s'est donnée,
Avant qu'on proposât ce second hyménée,
Et que mon pere, à tort, m'a si tard déclaré
Ce glorieux dessein, qui m'eût trop honoré.
Ces termes à peu près sont le sens du message,
Qui ne sauroit faillir d'arrêter son voyage.

LAURE.

Mais, que je crains, mon prince, avec juste raison,

Qu'ayant comme je crois forcé votre prison,
La colere du roi contre vous ne s'aigrisse !

LE PRINCE.

Que n'aurois-je franchi, quel fort, quel précipice,
Pour combattre sa rage, & pour vous conserver ?
J'ai hasardé ma vie, afin de la sauver,
Mais voici ; qui des deux ? mon tyran, ou mon pere ?

LAURE.

De grace, fléchissez ; vous vaincrez sa colere.

SCENE XI.

LE ROI, LE COMTE, LAURE, LE PRINCE,
Les Gardes.

LE ROI.

QUOI ! Comte, ce rebelle a forcé sa prison ?
Fureur ! non plus fureur, mais justice & raison,
Pouvez-vous châtier d'un supplice assez rude,
Sa désobéissance, & son ingratitude ?
Soldats, soyez témoins du serment que je fais,
Et me le reprochez si je le romps jamais.
Par ce front couronné, cette tête sacrée,
De mes ennemis même, & crainte & révérée,
Et par cette invincible & vengeresse main,

Qui tient de cet État la balance & le frein,
Je jure, (& plaise aux dieux que la raison en cesse !)
Que s'il aigrit d'un mot la fureur qui me presse,
Que si, mutin qu'il est, il montre seulement
La moindre répugnance à mon commandement,
La peine qu'il mérite, & que je lui prépare,
Laissera de ma haine un exemple si rare
Aux peres comme moi bons & comblés d'ennui,
Aux fils contredisants & mutins comme lui,
Que tout langage humain, tout âge & toute histoire
En gardera l'horreur avecque la mémoire ;
Sans rendre ni raison, ni compte de mes vœux,
Je veux ce que je veux, parce que je le veux.

LAURE *bas, au Prince.*

Retirez-vous, je tremble, & tout mon sang se glace.

LE PRINCE *à genoux.*

De vos bontés, Seigneur, j'espere plus de grace ;
La nature & le sang vous parleront pour moi
Contre cette peu juste & trop sévere loi.

LE ROI.

Te voilà, malheureux ! avec quelle impudence
Oses-tu maintenant paroître en ma présence ?

LE PRINCE, *se relevant.*

Pour me justifier j'attends que le courroux,
Ce mauvais conseiller, s'éloigne un peu de vous,

Et j'appelle, Monsieur, de vous même en colere,
A vous-même, mon prince, & mon juge & mon pere,
Qui conservez la forme en rendant l'équité,
Et ne condamnez point sans avoir écouté.
L'arrêt de ma prison rendu sans cette forme,
Qu'on ne refuse pas au fait le plus énorme,
Peut être transgressé, comme une injuste loi,
Qui ne vient d'un parent, d'un juge, ni d'un roi.

LE ROI.

Et qu'alléguerois-tu, qui purgeât ton offense?

LE PRINCE.

Encore, un criminel produit-il sa défense.

LE ROI.

Avec quel argument détruis-tu mon pouvoir?
Quelle loi t'affranchit de celle du devoir,
Inviolable & sainte, autant que naturelle?

LE PRINCE.

Celle de la raison, encor plus forte qu'elle.

LE ROI.

La loi de la raison ne te permet donc pas
Un hymen qui regarde & nous & nos États?

LE PRINCE.

Tant s'en faut.

LE ROI.

Toutefois, à ce joug indomptable,
Quand on te le propose avec parti sortable,
Tu poursuis lâchement, un hymen inégal,
Aux tiens, à ton État, à ton honneur fatal,
Honteusement épris des impudiques flammes
De la plus vicieuse & plus vile des femmes!

LAURE, *bas.*

Voilà mes qualités.

LE PRINCE.

Seigneur, s'il m'est permis,
Je ferai quelque jour mentir mes ennemis.
Si j'obtiens ce bonheur, vous verrez un visage
Qui ne ressemble point à cette fausse image;
Par lui je convaincrai votre crédulité
De trop de confiance & de facilité.
Laure est l'achévement de toutes les merveilles,
Sa grace est sans défaut, ses vertus sans pareilles.
Ce dieu qui se dévore & qui se reproduit,
Qui se cherche soi-même, & soi-même se fuit,
N'a pu voir, ni verra, dans toute la nature,
De merveille passée, ou présente, ou future,
Riche du moindre éclat, ni des moindres trésors
Qui parent son esprit, & son ame & son corps.

LE ROI.

Dieux ! avec quelle honte, & quelle patience
De ton mauvais eſprit, fais-je l'expérience ?
Fol, ſtupide, inſenſé, ſi l'uſage & le temps
Ne t'ont encor pourvu de raiſon, ni de ſens,
Laiſſe-toi gouverner par ceux dont la ſageſſe
Avecque tant de ſoin pour ton bien s'intéreſſe ;
Ou ſi, dans cette jeune & bouillante ſaiſon,
Tu n'es abſolument dépourvu de raiſon,
Soumets ton ſens au mien, & défere à qui t'aime,
Avant que te ſentant, tu t'aimaſſes toi-même.
Ta paſſion eſt juſte, & ta Laure, dis-tu,
Eſt la ſageſſe même, & la même vertu !
Quel aveugle reſpect, quelle bonté m'arrête
Que ma main de ton corps ne ſépare ta tête,
Où le raiſonnement du bon ſens ſéparé
Ne produit rien de mûr & rien que d'égaré !

LE COMTE.

Remettez-vous, Seigneur, & qu'en vous la prudence
Banniſſe la fureur d'avecque la puiſſance.
Régner & s'emporter, ſont un mauvais accord,
L'un eſt d'un foible eſprit, l'autre d'un homme fort ;
L'un rend ſerf de ſoi-même, à l'autre on rend hommage ;
L'un eſt une puiſſance, & l'autre eſt un ſervage.

LE PRINCE.

Ce corps qui vient de vous, eſt vôtre abſolument,
L'eſprit qui vient du ciel eſt à lui ſeulement.

Diſpoſez

Dispofez donc du corps, traitez-le comme vôtre ;
Mais permettez au ciel de difpofer de l'autre.

LE ROI.

O belle conféquence ! O fol raifonnement !
Le ciel eft donc auteur de ton aveuglement ?
Sa Providence donc te deftine une femme
Perdue, abandonnée, entre toutes infame,
Qui de mille affouvit les défirs diffolus,
Et capable de tout, fi ce n'eft d'un refus ?
Au refte, à ce qu'on dit, bien moins belle que vaine,
Et qu'un œil délicat ne fouffriroit qu'à peine ;
C'eft là ce digne objet & ce choix précieux
Qu'à l'honneur de ta couche ont deftiné les cieux.

LE PRINCE.

Quiconque vous ait fait cette fauffe peinture,
Si j'en apprends le nom, il mourra ; je le jure.
Pour vous laiffer la vie en ce jufte courroux,
Il ne me faut pas moins que la tenir de vous.
Mais qu'à jamais les dieux en prolongent la courfe,
Mon fang me vient du vôtre, il révere fa fource.
Laure, au refte, eft honnête, & j'attefte les dieux
Que ma mere elle-même, oui, ne véquit pas mieux ;
Et touchant les défauts qu'on peint en fon vifage,
Si quelqu'un qui l'ait vue a tenu ce langage,
Et s'il ne vous flattoit (ou je fuis impofteur,)
Faites couper un jour la langue du menteur.
Non, Seigneur, il n'eft rien que Laure ne furpaffe,

Auprès de ce qu'elle eſt, toute grandeur eſt baſſe,
Pour venir juſqu'à moi, croyez qu'elle deſcend,
Et ne peut épouſer un roi, qu'en s'abaiſſant.

LE ROI.

Lâche ſang de mon ſang, avec quelque juſtice
Que mon reſſentiment panche vers ton ſupplice,
Je veux à ta folie, & non à ton deſſein,
Rapporter ces effets d'un jugement mal-ſain,
Et je m'offre de faire en préſence du comte
Un accord avec toi dont tu mourras de honte.
Mets cet infame objet de ton lâche déſir
En l'endroit le plus ſûr que tu puiſſes choiſir,
Et ſi je puis prouver à ton impertinence,
Et ſa méchante vie & ſon incontinence,
Défere à mon vouloir, qui reſpire ton bien,
Comme ne le pouvant je me ſoumets au tien.

LE PRINCE

Une fidelle preuve, & que j'en aurois eue
Ou par ma propre oreille, ou par ma propre vue,
Me la feroit haïr à l'égal de la mort.

LAURE, *bas.*

N'en crains rien.

LE PRINCE.

Oui, Seigneur, j'accepte cet accord,
Par les ſacrés reſpects où le ſang me convie,
Et par, ce qui m'eſt cher, le bien de votre vie.

LE ROI, *s'en allant.*

Que cette affaire donc reste aux termes qu'elle est.

LE PRINCE.

Détrompé, je me range au parti qui vous plaît.

SCENE XII.

LAURE, LE PRINCE.

LAURE.

Vous plaignez bien la foi que vous avez donnée
A cette vicieuse, à cette abandonnée.

LE PRINCE.

Tant qu'au moindre soupçon qu'on t'en verroit former,
Je mourrois à tes pieds pour te la confirmer.

LAURE.

Quoi! pour une effroyable & si digne de haine?

LE PRINCE.

La frayeur que tu fais est une douce peine.

LAURE.

Si laide! puis-je bien vous causer tant d'ardeur?

LE PRINCE.

Tu feras bien du mal avec cette laideur.

LAURE.

De l'horreur.

LE PRINCE.

De l'amour.

LAURE.

De la peur.

LE PRINCE.

De l'envie.

LAURE, *l'embrassant.*

Mon prince ! mon efpoir !

LE PRINCE.

Ma princeffe & ma vie !
Enfin vous confondrez, beaux yeux, beaux enchanteurs,
Vos perfécutions & vos perfécuteurs,
Et bientôt vos rayons diffipant tous nuages,
En de fâcheux efprits ne verront plus d'ombrages ;
Mais, ma chere princeffe, attendant ce beau jour,
Seconde un joli trait que m'infpire l'amour.

LAURE.

Quel ? dites feulement.

LE PRINCE.

D'aller au roi toi-même,
Prouver en tes habits que ta grace est extrême,
Je veux qu'il rende hommage à des charmes si doux.

LAURE.

En mes habits! mon Prince, à quoi m'obligez-vous?

LE PRINCE.

A rien; certaine fourbe, à ce sujet conçue,
Ne m'en fait espérer qu'une agréable issue,
Viens, je te la dirai.

LAURE.

Si vous le souhaitez,
J'y cherche vos plaisirs, & non mes suretés.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, *seul.*

JE reconnois, amour, ton pouvoir immortel,
Mon ame t'est un temple & mon cœur un autel,
Mais n'en exige point ce honteux sacrifice,
Fais plutôt que l'autel & le temple périsse !
Moi, dieux ! que j'aime Laure, insolent Ixion,
Quel dessein & quel vol prendroit ta passion ?
Que je perde sans fruit, par cette perfidie,
L'amitié de mon prince & l'amour de Lydie ?
Inutile, importun & coupable penser,
De quel trouble d'esprit me viens-tu traverser ?
O signe trop sensible & preuve trop certaine
Du pouvoir de l'amour sur la foiblesse humaine !
Un homme peut commettre en la garde d'autrui
Son honneur, ses trésors, son plaisir, son ennui,
Et ne rien réserver des secrets de son ame ;
Et celui seul est fol, qui confie une femme ;
C'est là qu'il est fatal d'éprouver ses amis,
Et qu'on a hasardé ce qu'on leur a commis.
C'est là que pour soi-même on n'est pas trop fidelle,
Et c'est de ce seul bien que l'avarice est belle.

SCENE II.

LE ROI, OCTAVE.

LE ROI.

Dernier & ſeul moyen d'où dépend mon repos,
Octave, qu'en ce lieu je te trouve à propos !

OCTAVE.

Sire, aurois-je du ſort reçu ce bon office,
Que je puſſe eſpérer de vous rendre ſervice ?
De moi, Sire, de moi dépend votre repos ?

LE ROI.

Oui, de toi, ſi tu veux ; mais écoute en deux mots.
Quoique l'aſtre du jour prêt à ſortir de l'onde,
Semble plus ſouhaitable, aux yeux de tout le monde,
Qu'alors que vers la mer précipitant ſon cours
Avecque ſa carriere, il acheve les jours ;
Du premier toutefois on n'a que l'eſpérance,
Et de l'autre les yeux poſſedent la préſence ;
Le bien préſent eſt ſûr, les futurs ſont trompeurs,
Un changement de temps, un amas de vapeurs,
Un vent, une tempête en un moment émeue,
Aux yeux qui l'attendoient peut dérober ſa vue.
T'expliquer maintenant cette comparaiſon,
(Connoiſſant ton eſprit) ſeroit hors de ſaiſon.

OCTAVE.

Le prince feroit-il ce foleil qui fe leve ?
Et vous, Sire, celui dont la courfe s'acheve ?
Vous dont les jours à peine ont atteint leur midi,
Dont l'âge le plus beau n'eft pas encore ourdi.

LE ROI.

Ayant compris mon fens, réponds à mon attente,
Préfere au bien futur la fortune préfente.
L'incertaine faveur, d'un fils qui doit régner,
Contre un pere régnant, te doit-elle gagner ?
Outre qu'un jour, guéri de fon jeune caprice,
Il voudra mal peut-être, à qui lui rend fervice.

OCTAVE.

Sans égard du futur, je dois tout à mon roi,
J'honore la couronne au front où je la voi.
Le fort me donne au fils, mais le devoir au pere;
Chez vous, je fuis fujet, & chez lui volontaire.
Oui, Sire, affurez-vous de ma fidélité,
En quoi qui foit utile à votre majefté ;
Car de m'imaginer, nul deffein fur fa vie....

LE ROI.

Ha ! tu verrois ma mort, précéder cette envie.
Oui, tout auteur qu'il eft de mon cruel ennui,
J'entends encor mon fang qui me parle de lui.
Il rend, & ma menace, & ma colere vaines,
Et je le verferois pour en remplir fes veines,

De cette affection naît l'utile dessein,
Que si confidemment je répands en ton sein.
Mais tout ce long discours, dont je te sollicite,
A ton obéissance ôte de son mérite;
Tu sais, oui, tu le sais (& toi seul de ma cour
As vu naître & durer cette funeste amour,)
Pour quel indigne objet ce lâche cœur soupire,
Et de quelle puissance il révere l'empire;
D'une fille inconnue, & de qui les parents
N'ont possédé chez moi, ni dignité, ni rangs;
Étrangere, sans biens, & sans autre avantage
Que de quelques attraits qu'il trouve en son visage.
D'ailleurs, tu sais l'accord en Pologne arrêté,
Dont mon ambassadeur par mon ordre a traité,
Que la princesse vient, & que cette alliance
De toute la Hongrie est l'heur & l'espérance,
Si bien que si dans peu leur commerce ne rompt,
J'attends, en l'attendant un éternel affront.

OCTAVE.

Sire, je connois trop quel transport le domine,
Et de quelle furie il court à sa ruine;
Mais j'ai beau lui blâmer cet amour inégal,
Pour souffrir le remede il aime trop son mal,
Et malgré les raisons que j'employe contre elle,
Le prince n'en est pas moins soumis & fidelle.

LE ROI.

M'obstinant ce matin contre son sentiment,
Et blâmant sa folie & son aveuglement,

Autant qu'il l'estimoit je l'ai dépeinte infame,
J'ai couvert sa vertu de reproche & de blâme,
Et j'ai promis de faire à ses yeux aveuglés,
Voir ses déportements honteux & déréglés.
Sa guérison dépend de cette connoissance,
Mais cette preuve, Octave, excede ma puissance;
Car, Laure, à ce qu'on dit, a trop d'honnêteté,
Et passe tout son sexe en cette qualité,
C'est donc, en ce besoin qu'il faut que l'art agisse,
Et je n'en attends rien, si tu n'en es l'Ulysse,
Avecque cet accès qui t'est libre auprès d'eux,
Et ton esprit adroit, tu peux tout, si tu veux.
C'est ici que l'honneur est conjoint à la ruse,
Un malade obstiné, meurt si l'on ne l'abuse.
Les remedes qu'on craint, plaisent après l'effet,
Et quelquefois il faut cacher même un bienfait.
Prouve-moi donc ton zele, en ce besoin extrême,
Sers ton maître, ton roi, ton pays & toi-même;
Et guérissant un fol, à sa perte obstiné,
Rends-toi digne du rang que je t'ai destiné.

OCTAVE.

Il n'est point de secret que le zele n'inspire
Pour l'honneur de son prince, & le bien de l'empire;
Et touchant ce dessein, j'ose engager ma foi,
Inviolable gage, entre les mains d'un roi,
Si d'un peu de bonheur le sort me favorise,
De conduire à l'effet cette juste entreprise.
Espérer de lui plaire, & présumer encor,

Que cette Danaé se rende à des flots d'or,
C'est vouloir au soleil ôter de sa lumiere,
Et chercher le matin au bout de sa carriere.
Il faut donc employer en cette occasion
Au défaut de l'effet, l'art & l'illusion :
Et comme un enchanteur, par d'inconnus mysteres,
Pour véritables corps fait passer des chimeres,
Faire au prince abusé détester ses appas,
Lui faisant croire & voir ce qui ne sera pas.

LE ROI.

Mais avec quoi payer cette faveur extrême ?

OCTAVE.

Vous la payerez, Sire, avecque Laure même ;
C'est le prix que je veux de ma fidélité,
Si je rends ce service à votre majesté.

LE ROI.

Fais donc : dérobe Laure, & Laure sera tienne ;
En l'ôtant à mon fils fais qu'elle t'appartienne,
Combats pour conquérir cette riche toison.

OCTAVE.

Le zele qui m'anime en sera le Jason.



SCENE III.

LE ROI, *seul.*

VOILA de ces flatteurs dont une cour abonde,
Que l'intérêt gouverne, au gré de tout le monde;
Ennemis du repos, amis du changement,
Lâches & résolus à tout événement.
Telles gens toutefois approchent les couronnes;
On se sert de leur vice, & on hait leurs personnes.

SCENE IV.

LE COMTE, LE ROI.

LE COMTE.

SIRE, dans le salon, une jeune beauté,
Attend qu'on la présente à votre majesté.

LE ROI.

Une jeune beauté?

LE COMTE.

Plutôt la beauté même
Que le plus continent ne peut voir qu'il ne l'aime,

Jamais rien de pareil ne parut en ces lieux,
Pour la peine des cœurs & le plaisir des yeux.

LE ROI.

Qu'elle entre, voyons-la ; si c'est quelque déesse
Prions-la d'un miracle au besoin qui nous presse.
Prions-la de confondre & Laure & ses desseins,
Et de rendre à mon fils des sentiments plus sains.

SCENE V.

LE ROI, LE COMTE, LAURE.

LAURE, *aux pieds du roi.*

GRAND roi, dont la justice égale à la puissance
Extermine le vice, & soutient l'innocence,
De tous les gens de bien l'espoir & le recours,
Mon honneur offensé vous demande secours.

LE ROI, *bas, au Prince.*

Ha Comte, de quels traits de lumiere & de flamme
Je sens percer mon cœur ! Achevez donc, Madame.

LAURE.

Mon nom est Éliante, & mon pere autrefois
Reçut en votre cour d'honorables emplois.
Son nom, malgré sa mort, vivra dans vos histoires.

Il vous a de son sang acheté des victoires,
Ce fut Théodamas.

LE ROI.

J'ai connu sa valeur,
Sa perte avecque vous m'est un commun malheur;
Et j'allois à sa gloire égaler sa fortune
Quand il paya sa vie à cette loi commune.

LAURE.

Je vis donc avec lui mon espoir abattu,
J'héritai pour tout bien de sa seule vertu,
Mais le sort m'enviant encor cette richesse
M'a d'un puissant Tarquin fait la foible Lucrece.
Un jour dedans un temple où je priois les dieux,
Un jeune cavalier porta sur moi les yeux;
Ce ne fut point au bal, ni sur une fenêtre
Qu'il put m'entretenir, ou qu'il me vit paroître,
Ce sont autant d'appâts qu'on tend aux libertés,
Et que j'ai toujours fuis, & toujours évités.
Il me vit donc au temple, & là ces foibles charmes,
Dont les tristes effets me coûtent tant de larmes,
Sans qu'il s'en défendît par le respect des lieux,
M'acquirent les devoirs qu'il venoit rendre aux dieux.
Il s'enquiert de mon nom, me suit, me rend visite,
Brûle, promet, languit, m'écrit, me sollicite,
Et ne fait rien enfin avec tous ces efforts,
Qu'accroître & qu'irriter d'inutiles transports.
Mais comme assez souvent nous passions sur ces rives,

Une autre fille & moi quelques heures oisives,
A contempler des flots les divers mouvements,
Ou bien de quelques fleurs faire des ornements,
J'avise en un moment l'appareil de ma perte,
Une superbe nef de cent drapeaux converte,
Où trop artistement on avoit peint pour moi
Sur des croissants d'argent la terreur & l'effroi.
Le chef de ce vaisseau, le turban sur la tête,
S'approche, fait du nôtre une prompte conquête,
Puis s'enfuit glorieux de butin qu'il a fait,
Quand, moi, qui le croyois être Turc en effet,
Je hausse enfin les yeux, l'avise, le contemple,
Et vois que c'est celui qui m'avoit vue au temple,
Qui traître me ravit sur un traître élément,
Et que ma perte oblige à ce déguisement.
Le ravisseur, enfin use de l'avantage,
Dans un calme profond mon honneur fait naufrage.
De ce mortel affront, rien ne me peut sauver,
Et la mer n'a pas d'eaux assez pour m'en laver.
Vengeur de l'innocence, & destructeur du vice,
Grand prince! mon honneur vous demande justice,
Par les tristes ruisseaux des pleurs que j'ai versés,
Et par ces saints genoux que je tiens embrassés.

LE ROI.

Par les jours de mon fils, par cette chere vie,
Pour qui je souffrirois qu'elle me fût ravie,
Par le bandeau royal qui doit couvrir son front,
Le sang du ravisseur lavera votre affront;

Ainſi puiſſe périr cette Laure importune
Dont les prétentions vont juſqu'à ſa fortune,
Qui nous remplit de trouble & de confuſion,
Et qui ſeme entre nous cette diviſion,
Nommez-le ſeulement.

LAURE.

Sire, il n'eſt néceſſaire,
Ni de ſavoir ſon nom, ni d'émouvoir l'affaire,
Commettez ſeulement quelqu'un à cet emploi,
Et je mettrai la choſe aux termes que je doi.

LE ROI.

Oui, Comte, à votre ſoin j'en commets la pourſuite,
Suivez en tout ſon ordre, & par-tout ſa conduite.

LE COMTE.

J'exécuterai, Sire, avec fidélité
La charge que j'en ai de votre majeſté.

LE ROI, *à l'oreille du Comte.*

Approche, écoute un mot : puis-je avecque juſtice
Punir un criminel dont je deviens complice ?
Moi qui ſens que mon cœur incline à ſon forfait,
Qui commets de déſir ce qu'il commit d'effet ?
Ah ! Comte, le beau crime ! avec quel artifice
Ne voudrois-je en pouvoir mériter le ſupplice ?
De quels puiſſants efforts mon cœur eſt combattu !
O merveilleux tréſor de grace & de vertu !

Que

Que ta conquête eſt riche, & que la violence
Dont on peut t'acquérir eſt une belle offenſe !
Que te ſaurois-je, Comte, offrir de précieux ?
Partage avecque moi l'empire de ces lieux,
Diviſons entre nous mes biens & ma puiſſance,
Et de cette beauté m'acquiers la jouiſſance.

LE COMTE.

Dieux ! quel eſt ſon pouvoir, que votre majeſté
Se ſoit ſitôt réduite à cette extrêmité !

LE ROI.

Mais quel eſt ſon viſage, où preſque l'abondance
Des charmes qu'on y trouve en détruit la créance ?
Crois-tu qu'il ſoit poſſible auprès de tant d'appas
De vivre, de les voir, & ne les aimer pas ?
Va, Comte, parle-lui, ſoulage mon martyre,
M'acquérant ſes faveurs, tu t'acquiers un empire :
Conduits ma paſſion au but que je prétends,
J'entre en mon cabinet pour t'en donner le temps.



SCENE VI.

LE COMTE, LAURE.

LE COMTE, *à part.*

QUELQUE difficulté qu'à l'abord elle fasse,
La breche déjà faite assure de la place.

(A Laure.)

Madame, ces beaux yeux, ces clairs flambeaux d'amour
Plus dignes de donner que d'emprunter le jour,
Tout baignés qu'ils étoient de cette eau qui les lave,
Se sont d'un seul regard fait un illustre esclave
D'un roi qui vous adore, & dont la passion
Payeroit de son sang votre possession.
Des faveurs qu'on lui fait, son rang ôte le crime;
Jamais avec son prince on ne perd son estime,
Laissez-vous enchaîner à des liens dorés,
Et promettez le calme à ses sens égarés,
Comme lui de sa part, après cette allégeance,
Promet à votre honneur une prompte vengeance.

LAURE.

N'accusons plus le sort, il a trop fait pour moi.
Après tant de malheurs si je plais à mon roi,
La perte de l'honneur à son sujet soufferte
Est à la plus honnête une honorable perte,

Allez, assurez-le que sur ce peu d'appas,
Il est plus absolu que dessus ses États.

LE COMTE, *à part.*

Voilà, sans trop attendre, accorder ma requête,
Et j'emporte à bon prix une riche conquête.

(*A Laure.*)

Madame, assurez-vous que ce consentement
Est à votre fortune un heureux fondement,
Mais où promettez-vous du secours à sa peine?

LAURE.

Chez moi, d'où j'enverrai quelqu'un qui vous y mene.

LE COMTE.

Et quand?

LAURE.

Dès ce soir même. Adieu, car il est tard,
Un des miens de ce pas vous viendra de ma part.



SCENE VII.

LE ROI, LE COMTE.

LE ROI.

COMTE, Eh bien ?

LE COMTE.

C'en eſt fait, la place s'eſt rendue,
Et contre cet aſſaut s'eſt fort peu défendue ;
Que votre épargne, Sire, eſt un fort arſenal,
Et que l'or eſt un charme à la vertu fatal !

LE ROI.

Je me laiſſerois vaincre à l'ardeur d'Orantée,
Si par d'auſſi beaux yeux elle étoit excitée,
Et quiconque eſt eſclave en ſi belle priſon,
Accorde la foibleſſe avecque la raiſon ;
Mais encor quelle eſt l'heure & la place aſſignée ?

LE COMTE.

Chez elle, pour ce ſoir la parole eſt donnée.

LE ROI.

Et ſais-tu ſa maiſon ?

LE COMTE.

Laiſſez-m'en le ſouci,
Dans un moment au moins un des ſiens vient ici.

LE ROI.

O dieux ! il me falloit pour modérer ma joie
Rencontrer ce mutin. Quel malheur me l'envoie ?

SCENE VIII.

LE ROI, LE COMTE, LE PRINCE.

LE PRINCE.

UNE dame, Seigneur, au ſortir du palais,
D'une extrême beauté ſi j'en connus jamais,
Ma chargé de vous voir touchant quelque promeſſe
Qu'elle dit avoir faite à l'ardeur qui vous preſſe,
Puis trouvant à propos ſon caroſſe en ces lieux,
Plus vîte qu'un éclair s'eſt ravie à mes yeux.

LE ROI.

Touchant quelle promeſſe ? & quelle eſt cette femme ?

LE COMTE, *au roi.*

Nous auroit-on joués ?

LE PRINCE.

C'eſt, Seigneur, cette infame,
Cette fille perdue, & cet objet d'horreur,
Que vous perſécutez avec tant de fureur;
C'eſt celle qui tantôt, ſous un habit de page,
Vous a vu la traiter avecque tant d'outrage;
C'eſt elle où vos flatteurs trouvent tant de défauts,
Et ce ſont ces appas qu'ils vous peignoient ſi faux.
Elle a cru, comme moi, qu'elle pouvoit ſans crime
Vous voir & vous ôter cette mauvaiſe eſtime,
Et par un trait d'eſprit de ſon invention
A mis l'affaire au but de votre intention.
Jugez par cet eſſai de ſon adreſſe extrême,
Et touchant ſa beauté conſultez-vous vous-même,
Vous dont ſitôt l'amour, ce ſavant artiſan,
A ſu de ſon cenſeur faire ſon partiſan.
Conſidérez, Seigneur, ſi depuis tant d'années
Que je vois ces beaux yeux qui font mes deſtinées,
J'aurois pu réſiſter à ces jeunes vainqueurs,
Si ſavants & ſi prompts à la priſe des cœurs,
Et ſi d'un ſeul regard vous ayant fait malade
Ils m'auroient épargné. Voilà mon ambaſſade.



SCENE IX.

LE ROI, LE COMTE.

LE COMTE.

VOILA d'un bel eſpoir un changement bien prompt!
Mais le premier trompé, j'ai le premier affront.

LE ROI.

Tous mes ſens interdits démentent mon oreille
Touchant cette impudence à nulle autre pareille.
Laure devant mes yeux, en ma chambre & de jour,
L'ouir, la voir, l'aimer, & la prier d'amour!

LE COMTE.

Que ferons-nous du Turc, ſuivrons-nous ſa galere?

LE ROI.

Ha! Comte, au nom des dieux, n'aigris point ma colere;
J'en ai trop pour les perdre, & faire ſouvenir
De l'affront qu'ils m'ont fait les races à venir.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LYDIE, OCTAVE.

LYDIE.

EH bien ! avec tant d'art, avec ce soin extrême,
Ressemblerai-je à Laure ?

OCTAVE.

Oui, comme Laure même.
Avec ce vêtement, cette taille, ce port,
Et ce grave maintien, qui l'imite si fort,
Avec ces assassins, cette poudre, ces mouches,
Et ce souris fatal aux cœurs les plus farouches,
Si tu prends peine encore à bien feindre sa voix,
Le prince entre vous deux hésiteroit au choix,
Outre aussi que la nuit, fidelle secretaire
Des fourbes des amants, aidera ce mystere ;
L'art a mis à propos ce cabinet chez vous,
Qu'une fenêtre basse expose aux yeux de tous :
Qui de tous les passants rend & reçoit la vue ;
C'est-là qu'il faut, Lydie, attendre ma venue,

Et qu'il faut essayer l'artifice amoureux
Qui promet du repos, & pour nous & pour eux.
Moi, j'attends ici Laure, & l'ayant introduite
Et laissée en sa chambre où je l'aurai conduite,
Avec avis exprès de ne paroître pas,
De crainte que le roi n'adresse ici ses pas;
Je viens au cabinet où jouera l'artifice
Qui rend à ces amants ce favorable office.

LYDIE.

Mais quel office encor? je ne le comprends point:
Beaucoup d'art, sans mentir, à ce mystere est joint.

OCTAVE.

Et quoi! ne sais-tu pas où Laure en est réduite?
Peut-elle d'un monarque éviter la poursuite,
Tandis qu'il la croira nourrir ses premiers feux,
Songer encore au prince, & recevoir ses vœux?
Ce qu'il ne croira plus, s'il apprend qu'elle m'aime.

LYDIE.

Mais pourquoi l'abusant, abuser Laure même?
Et ne lui dire pas le plaisir qu'on lui fait?

OCTAVE.

Afin de n'ôter pas le mérite au bienfait,
Qui n'étant point promis oblige davantage.
Outre que cette fille avec ce grand courage,
Qui donne un vol si haut à ses prétentions,
Verroit qu'on feroit tort à ses affections,

Et brûlant d'une flamme & si noble & si belle,
Ne voudroit pas souffrir qu'on la crût infidelle.

LYDIE.

Le trait est d'habile homme, & d'un esprit bien sain.

OCTAVE.

La seule piété m'oblige à ce dessein.
Et ton zele de même à ce devoir t'invite,
Et de cette faveur partage le mérite;
Laure vient de ce pas, & j'arrête en ce lieu
Pour la rendre en sa chambre.

LYDIE.

Attendez-donc.

OCTAVE.

Adieu.

SCENE II.

OCTAVE, *seul.*

DE ces divers détours la route est mal-aisée,
Mais en ce labyrinthe il faut être un Thésée,
Il faut promettre à tous, & faire tout pour soi:
Pour bien tromper le prince, il faut tromper le roi;
Employons Laure même en cette comédie,
Que l'un prendra pour Laure, & l'autre pour Lydie,

Car il est important, & j'y saurai pourvoir,
Que le roi la voyant ne sache pas la voir,
Faisant qu'il la connût j'exposerois sa vie
A l'ardente fureur dont il l'a poursuivie.
Amour, subtil enfant, seconde mon dessein,
Favorise ma flamme, ou me l'ôte du sein!
Hasardons tout, n'importe, au moins j'ai l'avantage
De ne pouvoir périr par un plus beau naufrage,
De ne pouvoir briser contre un plus bel écueil,
Ni dans plus belle mer rencontrer mon cercueil.

SCENE III.

LE ROI, OCTAVE.

LE ROI.

MON cher Octave, eh bien, qu'a produit ton adresse?
Devons-nous espérer l'effet de ta promesse?

OCTAVE.

Tout succédera, Sire, au gré de votre espoir.
J'ai promis ce matin, & veux payer ce soir:
Laure & certaine fille ont un rapport extrême,
Par qui j'ai résolu de vous tromper vous-même,
Vous verrez Laure même, au rapport de vos yeux,
Le lait, enfin, au lait ne ressemble pas mieux:
Cet extrême rapport semble un jeu de nature,

Qu'elle n'ait inventé que pour cette aventure ;
Enfin, espérez, Sire, un bel événement,
Si le succès répond à ce commencement.

LE ROI.

Le triomphe obtenu, la dépouille en est tienne,
Et dès demain, je veux que Laure t'appartienne,
Mais tout dépend de toi.

OCTAVE.

Laissez-m'en le souci :
Allez quérir le prince, & vous rendez ici.

SCENE IV.

OCTAVE, *seul.*

J'ÉLEVE un édifice avecque ces machines,
Qui, s'il doit renverser, m'entraîne en ses ruines,
Et tu prends, mon amour, un vol audacieux ;
Mais si je tombe, au moins, je tomberai des cieux.
Je ne saurois périr pour un objet plus rare,
Ce soleil, comme l'autre, est digne d'un Icare.
Avançons, la voilà ; quelle infidélité
N'autoriseroit-elle avec tant de beauté ?



SCENE V.

LAURE, OCTAVE.

LAURE.

ET bien la fourbe, Octave, est-elle pas plaisante,

OCTAVE, *bas.*

Que dit-elle? O propos qui détruit mon attente!
Mon espoir est trahi, mes secrets découverts,
Les machines à bas, l'édifice à l'envers.

LAURE.

Est-il temps que l'effet succede à la promesse,
Et que l'on satisfasse au désir qui la presse?

OCTAVE.

Qui, Madame?

LAURE.

Le roi.

OCTAVE, *bas.*

Dieux vengeurs des forfaits!
Qui les voyez dans l'ame avant qu'on les ait fait,
Que ma confusion punit ma perfidie!

LAURE.

Vous ne m'en dites rien?

OCTAVE, *bas.*

(*Haut.*) Que faut-il que je die!
Oui, Madame, il eſt vrai, ces innocents appas...

LAURE.

Le prince en rira bien, mais le roi n'en rit pas.

OCTAVE.

L'affaire ſuccédant contre ſon eſpérance....

LAURE.

Elle m'a réuſſi contre toute apparence.
Lui donner tant d'amour avec ſi peu d'attraits!
Je ne m'en oſois pas promettre tant d'effets.
Que dit-il de ce Turc, & de cette Éliante?
La fourbe, encore un coup, n'eſt-elle pas plaiſante?

OCTAVE, *bas.*

Ce diſcours cache un ſens où je ne comprens rien,
Et mon eſpoir renaît: achevons, feignons bien.

(*Haut.*)

Madame, pardonnez l'inquiétude extrême,
Et le trouble où je ſuis pour votre intérêt même
Ne me permettent pas de vous répondre un mot.

(*A part.*) (*Haut.*)

C'eſt aſſez, il l'a vue. On vous cherche, entrons tôt.

SCENE VI.

LE ROI, LE PRINCE, LE COMTE.

LE PRINCE.

C'EST elle, mon amour ne dément point ma vue.

LE ROI.

Eſt-ce Laure!

LE PRINCE.

Oui, Monſieur, c'eſt Laure, je l'ai vue.
Je ne puis ſoupçonner l'éloignement des lieux,
Mon cœur me l'a montrée, auſſi-bien que mes yeux.

LE ROI, *bas.*

N'étant pas averti de cette reſſemblance,
Je n'aurois pu des deux faire la différence.
J'ai cru voir Laure même, heureux commencement
Ne ſois pas démenti par ton événement!

LE PRINCE.

Quoi, de ces lâchetés Laure ſeroit capable!
Non, les dieux pécheroient, le ciel ſeroit coupable,
La nature jamais n'auroit mis ſous les cieux
Rien que de criminel, & que de vicieux;
Et les noms en ce cas conviendroient mal aux choſes,

La nuit feroit le jour, les épines les rofes,
Le vice feroit beau, l'honneur feroit honteux,
L'incertain feroit fûr, & le certain douteux.

LE COMTE.

Fort fouvent en ce lieu, je les ai vus enfemble,
Voulez-vous approcher ? je les oi, ce me femble.

LE ROI, *au Prince.*

Vous faurez difcerner, fi la bonté des dieux
Fait que la vérité vous deffille les yeux,
Les avis que m'infpire, & l'âge & la fageffe,
D'avecque les confeils d'une ardente jeuneffe,
Et vous verrez, mon fils, que mon intention
Part & naît purement de mon affection.

SCENE VII.

LYDIE, OCTAVE, LE ROI, LE PRINCE, LE COMTE.

LYDIE, *dit à Octave dans le cabinet.*

AH ! ne m'oppofez point ces excufes frivoles,
Répondez-moi du cœur, laiffons-là les paroles.
Octave, payez mieux les ardeurs que je fens,
Qu'avecque des foupirs ou feins ou languiffants,
Infidelles témoins d'une infidelle flamme,
Et qui ne difent point les fentiments de l'ame.

LE

Le Prince, *écoutant sous la fenêtre.*

Ardeurs, flammes, soupirs! ha! que m'apprenez-vous?
Laure priant d'amour! lui prié! moi jaloux!

Octave.

Mais puisque vous savez que je dépends d'un maître,
Accordez-donc les noms de valet & de traître,
Laure. Hé quoi! pourriez-vous priser avec raison
La foi qui vous viendroit par une trahison?
Mon devoir, non pas moi, fait cette résistance.
Je ne vous puis constant, promettre de constance.
Quels si sacrés serments vous pourroient assurer
D'un, qui pour s'engager se devroit parjurer?
Libre, j'aurois assez d'ardeur & de courage
Pour oser souhaiter ce glorieux servage;
Mais je dépends du prince, & cet engagement
Me défend d'attenter à son contentement.

Le Prince.

Ce désir te seroit une funeste envie,
Et tout autre discours t'auroit coûté la vie.

Le Roi.

Et bien, où fondez-vous votre fidélité?
Dessus cette foiblesse, & cette lâcheté?

Lydie, *à Octave.*

L'amour est bien enfant, quand tremblant & timide,
Il prend ou la prudence ou la raison pour guide.

Souffrons, puisqu'il est dieu, que tout lui soit permis,
Sans respect de parents, de maîtres, ni d'amis;
Car enfin, que prétend avecque sa fortune
Ce prince dont l'amour si long-temps m'importune?
Qu'il soumette ses vœux aux volontés du roi,
Et me laisse à mon gré disposer de ma foi.

OCTAVE.

Quoi! Laure est infidelle?

LYDIE.

Octave est indomptable?

OCTAVE.

De cette trahison mon cœur n'est pas capable.

LE PRINCE.

„ Et me laisse à mon gré disposer de ma foi!
Ah! c'est trop.

LE ROI.

Arrêtez.

LE PRINCE.

Seigneur, permettez-moi.
„ Car enfin, que prétend avecque sa fortune
„ Ce prince dont l'amour si long-temps m'importune!

LE ROI.

Mon fils.

LE PRINCE, *tirant son épée.*

Souffrez, Seigneur, que mon juste courroux
Venge....

OCTAVE.

J'entends quelqu'un. Laure, retirons-nous.

SCENE VIII.

LE ROI, LE PRINCE, LE COMTE.

LE PRINCE.

Sur son perfide sang, votre haine & ma flamme.

LE COMTE.

Seigneur, remettez-vous.

LE PRINCE.

Elle mourra, l'infame!
„ Qu'il me laisse à mon gré disposer de ma foi!
Oui, je te la remets, perfide! elle est à toi;
Oui, je renonce, ingrate, à la fausse victoire
Sur qui j'établissois le comble de ma gloire,
Dispose de ta foi, lâche; oui, je te remets
Ce bien imaginaire, & que tu n'eus jamais.
Ah ciel! ce n'est point toi qui régis la nature!
Tes astres impuissants errent à l'aventure,

La région du feu n'a point de pureté,
La terre, quoiqu'on die, eſt ſans ſtabilité,
L'ombre produit les corps, & les corps ſuivent l'ombre,
L'aſtre du jour eſt fixe & ſa lumiere eſt ſombre,
Le viſage de Laure a de douteux appas,
Et rien n'eſt aſſuré, puiſqu'elle ne l'eſt pas.

LE ROI.

Enfin voilà, mon fils, cette chaſte Lucrece
Dont vous m'aviez ſi haut exalté la ſageſſe;
Enfin, vous apprendrez de l'uſage & du temps,
Combien il eſt trompeur d'abonder dans ſon ſens,
Et que la paſſion eſt un aveugle guide,
Avec qui l'on s'égare, en lui lâchant la bride.
C'eſt le bruit de la ville & celui de ma cour,
Que mille avecque vous partageoient ſon amour,
Si tel bien toutefois, ſe partageant, ſe donne;
Car ce qu'on a pour tous, on ne l'a pour perſonne.

LE PRINCE.

Je connois ma folie, & mon aveuglement
En cette trahiſon paroît trop clairement,
Mais que ne peut ce ſexe alors qu'il diſſimule?
Eſt-il œil qu'il n'aveugle, eſt-il cœur qu'il ne brûle?
Perfide, tu devois, au moins par intérêt,
Attendre notre hymen, puiſqu'il étoit ſi prêt;
Puiſqu'aucune puiſſance, à nos vœux oppoſée,
N'eût d'avecque ta foi, la mienne diviſée,
Et que rien de trop fort ne s'offroit à mes yeux,
De la part des mortels, ni de celle des dieux.

LE ROI.

Quand le ciel pour nos fronts a marqué des couronnes,
Ses ſoins, dès le berceau, veillent ſur nos perſonnes,
Gouvernent notre vie, & ne permettent pas
Que deſtinés ſi haut, nous deſcendions ſi bas.
Il reſte donc, mon fils, d'accomplir mon attente,
Et de tourner vos vœux du côté de l'Infante,
Le bruit de ſes appas eſt aſſez répandu
Pour vous promettre plus que vous n'avez perdu.

LE PRINCE.

Tous mes fers ſont briſés, toute ma flamme eſt morte,
Choiſiſſez les liens qu'il vous plaît que je porte,
Ordonnez-moi le feu qui brûlera mon cœur,
Le triomphe de tout n'attend que le vainqueur.

LE COMTE.

Sire, après ce bonheur que le ciel nous envoie,
Joignons à mille feux autant de cris de joie.

LE ROI.

Puiſqu'à mes volontés vous ſoumettrez vos vœux,
Il reſte encor, mon fils, un ſeul point que je veux.

LE PRINCE.

Quel? ordonnez, Seigneur.

LE ROI.

De tenir cet outrage
Trop au deſſous de vous & de votre courage,
Pour vous devoir aigrir contre un ſexe impuiſſant,
Que vous honoreriez, même en le puniſſant.
Si vous n'épargnez Laure, épargnez votre gloire,
C'eſt aſſez la punir qu'en perdre la mémoire.

LE PRINCE.

Cet arrêt eſt un frein à mon juſte courroux,
Je ne veux voir qu'Octave.

LE ROI, *au Comte.*

Allons, retirons-nous.

SCENE IX.

LE PRINCE, *ſeul.*

NE ſouffre pas encor qu'on blâme ta foibleſſe,
Beau monſtre apprivoiſé, dont la douceur nous bleſſe,
Manquement de nature agréable à nos yeux,
Mal, mais mal, le plus beau des ouvrages des cieux,
Sexe qui dompte tout & n'as point de courage,
De nos fidélités objet lâche & volage,
Défends-toi de ma plainte & de ma paſſion,
Et vante ta conſtance après cette action.
Ha!

SCENE X.

OCTAVE, LE PRINCE.

OCTAVE.

Qu'avez-vous, Seigneur? quel trouble vous possede?

LE PRINCE.

Une peine, une rage, un tourment sans remede.

OCTAVE.

Et quel?

LE PRINCE.

De tous les maux qu'on souffre sous les cieux,
Le plus insupportable & le plus furieux.

OCTAVE.

Quelque nouvel obstacle à votre mariage?

LE PRINCE.

Non, ce seroit un mal moindre que mon courage.

OCTAVE.

Quel donc?

LE PRINCE.

La jalousie.

OCTAVE.

Et de qui?

LE PRINCE.

Tu le fais.

OCTAVE.

Ni Laure, ni fa foi ne changerent jamais.
L'inviolable ardeur qu'elle vous a jurée,
Auffi loin que fa vie étendra fa durée.

LE PRINCE, *tirant un poignard.*

Infame receleur de fa déloyauté,
J'écrirai de ton fang fon infidélité.

OCTAVE.

Quoi! Seigneur, de mon fang! D'où naît votre colere?

LE PRINCE.

De l'affront que tu fais & que tu veux me taire,
Quoiqu'en cette rencontre, heureufement pour toi,
J'aie appris ton refpect & reconnu ta foi.

OCTAVE.

Et de qui favez-vous que Laure eft infidelle?

LE PRINCE.

Tu le celes encor. De Laure, traître, d'elle.
Elle te vient d'offrir la foi que j'en avois,
Et j'aurois démenti tout autre que fa voix.

OCTAVE.

Quoi qu'inſtruit de ſa vie, il eſt vrai je l'ai tue,
Comme triſte nouvelle, & toujours trop tôt ſue,
Ce qui doit affliger ſurprend toujours aſſez.

LE PRINCE.

Quoi! mes bienfaits futurs, mes ſervices paſſés,
Tant d'obſtacles franchis, des tranſports ſi ſenſibles,
Signes de mon amour, ſi clairs & ſi viſibles,
Sont de trop foibles nœuds pour arrêter ſa foi?
Mon amour l'importune! Ah, je meurs! ſoutiens-moi.

OCTAVE.

Il faut faire paroître, au regret qui vous preſſe,
Autant de fermeté comme elle a de foibleſſe.

LE PRINCE.

Sexe ingrat!

OCTAVE.

Il eſt vrai que depuis quelques jours,
Je ſuis perſécuté de ſes folles amours,
Mais tout autre s'offrant ſeroit prêt à lui plaire,
Elle ne fait refus, ni n'en ſut jamais faire,
Vous manquez une place où mille ont réuſſi.

LE PRINCE.

Puis-je ouir ce diſcours! effronté, fors d'ici.

OCTAVE.

Je m'en vais.

LE PRINCE.

Non, reviens, j'oublîrai cette ingrate,
Mais il ne peut encor que ma douleur n'éclate,
Cherche quelqu'un des miens.

OCTAVE.

En ce ressentiment,
Au moins n'attendez rien.

LE PRINCE.

Non, fais tôt seulement.

SCENE XI.

LE PRINCE, *seul.*

AVEC quelle constance, au courroux qui m'anime;
De ma divinité ferai-je ma victime?
Faut-il donc ruiner le temple où j'ai prié,
Et démolir l'autel où j'ai sacrifié?
Puis-je l'ayant aimée à l'égal de moi-même,
D'un extrême si-tôt, passer à l'autre extrême;
Non, sortez de mon sein vains projets que je fais,
Je l'aime au plus haut point que je l'aimai jamais.
Je sais que ma constance, après un tel outrage,
Est bien moins un excès qu'un défaut de courage,
Et que le souvenir de sa déloyauté,

Eſt un honteux reproche à mon honnêteté.
Mais le mal que je ſens reſſemble à ces ulceres,
Qui par quelqu'accident deviennent néceſſaires,
Dont il eſt dangereux de ſe laiſſer guérir,
Et qu'on ne peut fermer ſans ſe faire mourir.
O ridicule amour! cœur lâche, cœur infame,
Qui ne peut s'échapper des liens d'une femme!
Être ſi peu touché d'un ſi ſenſible affront!
Ne le reſſens-tu point? Eſt-il tout ſur mon front?
Elle ne peut ſouffrir ni moi, ni ma fortune!
Un des miens la rejette, & moi je l'importune!
Ah! cede mon amour à ce juſte tranſport;
Oui, je hais cette infame à l'égal de la mort.
Mais quoi! ne la voir plus! mon erreur reconnue
Peut m'en ôter l'amour & m'en laiſſer la vue;
Haïſſons ſeulement ce qu'elle a d'odieux,
En l'abhorrant du cœur, admirons-la des yeux.
Hélas! que réſoudrai-je en cette peine extrême?
A peine je la hais que je ſens que je l'aime.



SCENE XII.

OCTAVE, LE PRINCE, les Gardes.

OCTAVE.

LES voici.

LE PRINCE.

Suivez-moi.

OCTAVE.

Sur-tout gardez, Seigneur,
Que vos mains de ſon ſang ne tachent votre honneur.

LE PRINCE.

Entrons.



SCENE XIII.

LAURE, OCTAVE, LE PRINCE,
Les Gardes.

LAURE.

Eh bien, mon Prince, après cet artifice,
Puis-je rien entreprendre où je ne réussisse?
Avec adresse, enfin, ai-je trompé le roi?

LE PRINCE.

Oui, perfide, il est vrai; mais lui bien moins que moi.

LAURE.

Raillez-vous? Hé! Seigneur, quelle est cette visite?
A quoi cette froideur, & pourquoi tant de suite?
Vous allez exciter un murmure apparent.

LE PRINCE.

Ce murmure aujourd'hui m'est tout indifférent,
Puisqu'il sera suivi d'une éternelle absence.

LAURE.

Qu'entends-je? ô juste ciel! soutiens mon innocence!
Hélas! qu'ai-je commis?

LE PRINCE, *à Octave.*

Elle feint bien.

OCTAVE.

Fort bien.

LAURE.

Quel eſt donc entre vous ce ſecret entretien ?
En quoi, mon cher Octave, ai-je pu lui déplaire ?

OCTAVE.

Vos jours ſont en danger, évitez ſa colere.

LE PRINCE.

Mon cher Octave ! infame !

LAURE.

En cet étonnement
Je demeure interdite, & perds tout ſentiment.
Quoi donc, à tant d'amour ſuccede tant de haine ?
Ah ! faites que je meure, ou me tirez de peine.

LE PRINCE.

Non, non, il faut encor ſignaler vos appas.
Il importe à beaucoup que vous ne mouriez pas ;
Il reſte à ces beaux yeux des libertés à prendre,
Et leur empire encore a bien loin à s'étendre.
Ne leur ôtez donc pas la lumiere du jour,
Vivez pour votre gloire & pour celle d'amour ;
Cependant, ne craignez ni moi ni ma fortune,
Et n'appréhendez plus que je vous importune.
Je voudrois ſeulement, vous rendant votre foi,
Certains gages d'amour que vous avez de moi.

Ces gens les recevront, ordonnez qu'on les rende ;
Ce n'eſt pas que la perte en effet en fût grande,
Mais ces triſtes objets pourroient à l'avenir
Nous affliger l'eſprit de quelque ſouvenir,
Et je veux que le temps efface notre hiſtoire,
Et vous ôte de moi juſques à la mémoire.

LAURE.

Seigneur, ne tirez pas des pleurs que je répands
La preuve de ma vie, attendez-la du temps ;
C'eſt à ſon ſeul pouvoir qu'appartient la défenſe,
Et de ma paſſion & de mon innocence,
Je ſuivrai cependant l'ordre que je reçoi,
Et vous renverrai tout ſans reprendre ma foi ;
L'effort que j'en ferois feroit bien inutile,
La réſolution n'en eſt pas moins facile.
Heureux qui comme vous en peut uſer ainſi,
Qui ſe peut engager & dégager auſſi !
Pour moi je n'obtins pas ce bien de la nature,
Je ne vous oublîrai que dans la ſépulture,
Et ſi l'on aime encor ſéparé de ſon corps,
Vous aurez une amante en l'empire des morts.



SCENE XIV.

LE PRINCE, OCTAVE, Gardes.

LE PRINCE.

HÉLAS! à mes regards, l'ingrate s'eſt ravie.
Allons, ſortons d'ici, j'y laiſſerois la vie.
Je ſens bien que mon mal ſera ſans réconfort,
Et que ma guériſon n'appartient qu'à la mort.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE,

(*à la porte de Laure, l'épée à la main.*)

Beau ciel de mon ſoleil, maiſon ſi déſirée,
Vue où ma liberté s'eſt ſi bien égarée,
Belle porte de Laure, où cet aſtre d'amour,
T'ouvrant ou te fermant, ôte ou donne le jour!
Fenêtre déſormais à mes yeux défendue,
Pourquoi, chétif, pourquoi vous ai-je jamais vue!
Et vous, jeunes tyrans des libertés des cœurs,
Beaux yeux, de ma franchiſe agréables vainqueurs,
Beaux meurtriers, qui muets avec tant d'éloquence,
Hélas! combien déjà me dure votre abſence!
Pourquoi, par vos regards, m'avez-vous tant de fois
Confirmé fauſſement le rapport de ſa voix?
J'ai bien, en vous croyant, joint la honte à l'injure;
J'ai reçu deux meurtriers pour témoins d'un parjure,
Au ſoin de deux voleurs mon eſpoir s'eſt remis,
J'ai pris pour conſeillers mes mortels ennemis.

SCENE II.

OCTAVE, LE PRINCE.

OCTAVE, *à part.*

LE prince en cette trifte & foudaine retraite,
Ne m'a pas fans deffein fa préfence fouftraite;
Il propofoit en vain de ne la revoir plus,
Ses fers font allongés, mais ne font pas rompus.
Les rivieres plutôt pour monter vers leur fource,
Contre leur naturel rebroufferoient leur courfe,
Que pour quelque dépit qui rebute un amant,
Il ceffe d'incliner & tendre à fon aimant.

LE PRINCE, *couché fur le feuil, pleurant.*

Qu'entends-je?

OCTAVE.

Quoi, Seigneur! & fi tard, & fans fuite?

LE PRINCE.

Que veux-tu! fans deffein, fans confeil, fans conduite,
Mon cœur follicité d'un invincible effort,
Se laiffe aveuglément attirer à fon fort;
Pour n'être pas témoin de ma folie extrême,
Moi-même je voudrois être ici fans moi-même.
Qu'un favorable foin t'amene fur mes pas!

Saisi, troublé, confus, je ne me connois pas,
Et ta seule présence, en ce besoin offerte,
Arrête mon esprit sur le point de sa perte.

OCTAVE, *à part.*

Maudite trahison, source de ses douleurs,
Que ta triste semence est féconde en malheurs !

(*Haut.*)

Quoi ! Seigneur, voulez-vous qu'une fille ait la gloire
D'avoir d'autorité conservé sa victoire,
D'oser impunément vous traiter de mépris,
Et vicieuse ou non, régner sur vos esprits ?
Domptez par une utile & belle violence,
Cette amour qui vous brave avec tant d'insolence :
Il faut payer de force en semblables combats ;
Qui combat mollement, veut bien ne vaincre pas.

LE PRINCE.

Je l'avoue à toi seul, oui, je l'avoue, Octave,
En cessant d'être amant, je deviens moins qu'esclave ;
Et si je la voyois, je crois qu'à son aspect
Tu me verrois mourir de crainte & de respect.
Je ne sais par quel sort ou quelle frénésie,
Mon amour peut durer avec ma jalousie.
Mais je sens en effet que malgré cet affront,
Dont la marque si fraiche est encor sur mon front,
Le dépit ne sauroit l'emporter sur la flamme,
Et toute mon amour est encore en mon ame.

OCTAVE.

Tout ſon eſpoir peut donc être encore en ſon ſein,
Si l'ingrate a pour vous encor quelque deſſein.
Quand après le combat l'ennemi ſe rapproche,
Notre paix eſt aiſée & notre grace eſt proche ;
C'eſt un fatal deſſein pour notre liberté
Que de revoir le joug que nous avons porté ;
Rien n'eſt plus éloquent que les pleurs d'une femme,
C'eſt une eau merveilleuſe & qui nourrit la flamme ;
Avecque ſa foibleſſe elle peut tout forcer,
Qui conſent de l'entendre eſt prêt de l'exaucer.
Comme la voix eſt douce, elle eſt perſuaſive,
Nous n'avons point de fiel dont elle ne nous prive ;
Cette douceur nous plaît, & ce qui plaît ſurprend ;
Si l'eſprit n'eſt gagné la volonté ſe rend ;
Si la voix ne peut rien la perſonne nous touche ;
Tout en eſt éloquent, ſes yeux aident ſa bouche ;
Toutes ſes actions ſervent à ſon ſecours,
Et pour nous r'acquérir ſont de muets diſcours :
La voyant ſans ſcience, on la croit ſans malice,
Et toutefois ſa vie eſt un pur artifice ;
Laure en un mot, Seigneur, n'eſt pas loin de ſa paix.

LE PRINCE.

Moi, que je ſouffre Laure, & lui parle jamais !
Que jamais je m'arrête & jamais je me montre
Où Laure doive aller, où Laure ſe rencontre !
Que je viſite Laure & la careſſe un jour !
Que Laure puiſſe encor me donner de l'amour !

Qu'ayant reçu de Laure un traitement ſi rude,
Laure me puiſſe plus cauſer d'inquiétude !
Les étoiles plutôt deſcendront en ces lieux,
Les arbres arrachés s'iront planter aux cieux,
Les poiſſons dedans l'air prendront leur nourriture,
Les bêtes dans la mer chercheront leur pâture,
On verra de ſon lieu ſortir chaque élément,
Et tout ſera compris en ce déréglement.

OCTAVE.

Mais ſi pour vous toucher elle n'a plus de charmes,
Pourquoi donc baignez-vous ſa porte de vos larmes ?
Quand l'eſclave échappé rapproche la maiſon,
Il ne hait pas ſon maître, & craint peu ſa priſon.

LE PRINCE.

A qui goûte un repos ſi calme & ſi tranquille,
Octave, aucun effort ne ſemble difficile.
Vivant comme tu fais, exempt de tout ſouci,
Tu crois qu'il m'eſt aiſé d'en être exempt auſſi.
Mais, las ! ſi de nos cœurs nous pouvions faire échange,
Combien tu trouverois ce changement étrange !
Que tu croirois ton mal loin de ſa guériſon,
Et que tu ſerois ſourd aux loix de la raiſon ;
Ce lieu te plairoit tant, que peut-être l'aurore,
En ramenant le jour, t'y trouveroit encore.

OCTAVE.

On ſouffre volontiers pour un bien qu'on pourſuit,
Mais quand de ſa pourſuite on n'attend point fruit ?...

LE PRINCE.

Que veux-tu ? mon attente étoit une chimere,
Qui porta des enfants semblables à leur mere,
Comme je bâtissois sur un sable mouvant,
J'ai produit des soupirs, qui ne sont que du vent.

OCTAVE.

Mais si vous confériez avec votre courage
D'un si peu supportable & si sensible outrage,
Et défendiez l'entrée à tout autre penser,
N'espéreriez-vous point que ce mal pût cesser?

LE PRINCE.

N'étant pas immortel, mon mal ne le peut être,
J'en trouverai la fin à force de l'accroître,
J'obtiendrai mon repos de mes propres douleurs,
Et par mes pleurs, enfin, je tarirai mes pleurs.

OCTAVE.

Lorsque le désespoir à ce point nous possede,
C'est un surcroît de mal, & non pas un remede.

LE PRINCE.

Qu'on m'a fait un plaisir, & triste & déplaisant,
Et qu'on m'a mis en peine, en me désabusant!
Qu'on a blessé mon cœur en guérissant ma vue!
Car enfin mon erreur me plaisoit inconnue:
D'aucun trouble d'esprit je n'étois agité,
Et l'abus me servoit plus que la vérité.

Moi, que du choix de Laure, enfin, je me repente!
Que jamais à mes yeux Laure ne se présente,
Que de Laure mon cœur ne m'ose entretenir,
Que Laure ne soit plus dedans mon souvenir,
Que pour Laure mon sein n'enferme qu'une roche,
Que je ne touche à Laure & jamais ne l'approche,
Que pour Laure mes vœux aient été superflus.
Que je n'entende Laure & ne lui parle plus!...
Frappe, je la veux voir.

OCTAVE.

Seigneur!

LE PRINCE.

Frappe, te dis-je.

OCTAVE.

Mais songez-vous à quoi votre transport m'oblige?

LE PRINCE.

Ne me conteste point.

OCTAVE.

Quel est votre dessein?

LE PRINCE, *tirant son poignard.*

Fais tôt, ou je te mets ce poignard dans le sein.

OCTAVE.

Et bien, je vais heurter.

LE PRINCE.

Non, n'en fais rien : arrête,
Mon honneur me retient quand mon amour eſt prête,
Et l'une m'aveuglant, l'autre m'ouvre les yeux.

OCTAVE.

L'honneur aſſurément vous conſeille le mieux,
Retirons-nous.

LE PRINCE.

Attends que ce tranſport ſe paſſe.
Approche cependant, ſieds-toi, prends cette place,
Et pour me divertir, cherche en ton ſouvenir
Quelque hiſtoire d'amour, de quoi m'entretenir.

OCTAVE, *aſſis.*

Écoutez-donc : un jour....

LE PRINCE.

Un jour, cette infidelle,
M'a vu l'aimer au point d'oublier tout pour elle ;
Un jour j'ai cru ſon cœur répondre à mon amour,
J'ai cru qu'un chaſte hymen nous uniroit un jour ;
Un jour je me ſuis vu comblé d'aiſe & de gloire,
Mais ce jour-là n'eſt plus. Acheve ton hiſtoire.

OCTAVE.

Un jour donc en un bal, un ſeigneur....

LE PRINCE.

Fut-ce moi ?

Car ce fut dans un bal qu'elle reçut ma foi,
Que mes yeux, éblouis de sa premiere vue,
Adorerent d'abord cette belle inconnue,
Qu'ils livrerent mon cœur à l'empire des siens,
Et que j'offris mes bras à mes premiers liens.
Mais quelle tyrannie ai-je enfin éprouvée !
Octave, c'est assez, l'histoire est achevée.

OCTAVE.

Je la commence à peine !

LE PRINCE.

Il suffit, je ne puis
Avoir plus longue treve avecque mes ennuis.
Quelque lumiere encore éclaire à sa fenêtre,
Crois-tu qu'un peu de bruit l'obligeât d'y paroître ?

OCTAVE.

Sans doute, & c'est, Seigneur, l'histoire qu'il vous faut.

LE PRINCE.

Fais donc.

OCTAVE.

L'appellerai-je ?

LE PRINCE.

Oui.

OCTAVE.

Laure.

LE PRINCE.

Un peu plus haut.

OCTAVE.

Laure ; un mot.

LE PRINCE, *ſe cachant.*

Tout mon ſang en mes veines ſe trouble,
Je veux ſortir de peine, & ma peine redouble.

SCENE III.

OCTAVE, LAURE, LE PRINCE, *caché.*

LAURE.

QUI me demande ? Qu'eſt-ce ?

LE PRINCE.

Hélas ! tu m'a perdu.
Viens, ne l'appelle plus.

OCTAVE.

Elle m'a répondu.

LE PRINCE.

Trouve quelque prétexte.

OCTAVE.

Attendez; c'eſt, Madame,
Le Prince.

LE PRINCE.

Que dit-il ? Ce traître me diffame.

OCTAVE.

Qui vous mande, par moi, qu'il renverra demain....

LE PRINCE.

Quoi, menteur ?

OCTAVE.

Les écrits qu'il a de votre main.

LAURE.

Dis-lui que, ſans me faire une ambaſſade vaine,
Il peut, avec du feu, s'épargner cette peine.

(*Elle ſe retire, & ferme la fenêtre.*)



SCENE IV.

OCTAVE, LE PRINCE.

LE PRINCE.

L'INGRATE, à mes regrets, joint encor ses mépris.
Hélas! quel trouble, Octave, agite mes esprits!
L'amour qui me transporte & l'affront qui me touche,
Tous deux également vouloient m'ouvrir la bouche,
Tous deux vouloient paroître & sortir à la fois,
Et tous deux se pressant, m'ont étouffé la voix.

OCTAVE.

J'ai déguisé la mienne avec tout l'artifice
Que pouvoit de mon soin requérir ce service,
Et Laure assurément n'a pas cru me parler :
Mais, Seigneur, il est tard & temps de s'en aller.

LE PRINCE.

Va, laisse, je te prie, à mon inquiétude,
Avant que je te suive, un peu de solitude.

OCTAVE.

Seigneur.

LE PRINCE.

Ha! que je hais ces soins désobligeants.
Va, te dis-je, & tantôt amene ici mes gens.

OCTAVE, *à part.*

Soyons tôt de retour : la fourbe découverte,
Et de Laure & du jour me coûteroit la perte.

SCENE V.

LE PRINCE, *seul.*

Enfin me voici seul, & je puis librement
Écouter mon amour & mon ressentiment ;
Mon cœur entre les deux également balance ;
Honneur pour m'arrêter use de violence,
Car si j'ose la voir, quelque soit mon courroux,
Tu me verras muet tomber à ses genoux ;
Un seul de ses regards m'arracheroit les armes,
Et si je me plaignois, ce seroit par des larmes.
Si j'ose l'aborder, son pardon est certain ;
L'ennemi qui visite a la grace à la main.
Que résoudrai-je donc au mal qui me transporte ?
Attends-je que le jour me trouve à cette porte ?
C'est trop délibérer, levons-nous, parlons-lui,
Mais d'une fausse voix, & sous le nom d'autrui.

(*Le Prince frappe à la porte de Laure.*)

SCENE VI.

LAURE, LE PRINCE.

LAURE.

QUI frappe ?

LE PRINCE.

C'est Octave. Un mot, & je vous laisse.

LAURE.

Venez-vous croître encor la douleur qui me presse,
Et me rapportez-vous ces écrits malheureux,
Légitimes enfants d'un esprit amoureux,
Et si chers autrefois aux yeux de ce barbare,
Qui reconnoît si mal une amitié si rare ?
La passion m'emporte, excusez ce transport.

LE PRINCE.

Le prince reconnoît qu'en effet il eut tort,
Et qu'en cette action il crut trop son courage.

LAURE.

Ma mort suivra de près un si sensible outrage,
Et j'aurai trop long-temps survécu mon amour,
Si j'attends pour mourir la naissance du jour.
J'aurois tort, il est vrai, si je trouvois étrange

Qu'au parti qui lui vient sa volonté se range,
Puisqu'enfin c'est l'arrêt & d'un pere & d'un roi,
Et qu'un prince doit plus à ses États qu'à soi:
Mais d'amant me traiter en mortel adversaire,
Et m'imputer du mal à dessein de m'en faire!
Vouloir m'attribuer son infidélité,
Et ne pardonner pas à mon honnêteté!
C'est mal faire paroître une illustre naissance,
Qui joint la courtoisie avecque la puissance;
Et c'est bien démentir cette discrétion
Qui présida toujours à son affection.

LE PRINCE.

J'ignore par quel art il a pu reconnoître
L'amour qu'encor ce soir vous m'avez fait paroître;
Mais cette connoissance a fait ce changement,
Et de sa jalousie est le seul fondement.

LAURE.

Octave, rêvez-vous? quoi! votre humeur est vaine
Jusqu'au point d'avoir cru me causer de la peine?
L'esprit récuse ici l'autorité des sens.
Quelqu'un le contrefait, attendez, je descends.



SCENE VII.

LE PRINCE, *seul.*

O Dieux ! s'il se pouvoit qu'en faveur de mon pere,
Octave eût employé la fourbe en ce mystere,
Et qu'on m'eût fait à tort soupçonner son honneur;
Seroit-il quelque joie égale à mon bonheur!
Mon oreille a bientôt établi ma créance,
L'affaire méritoit assez de défiance,
Le sage doit long-temps, & bien voir ce qu'il croit,
Et même quelquefois douter de ce qu'il voit.
Mais, dieux ! que cet abord trouve en moi de foiblesse,
Je doute si je meurs de joie ou de tristesse !

SCENE VIII.

LAURE, LYDIE, *un flambeau à la main*, LE PRINCE.

LAURE.

Lydie, est-il bien vrai que nous ne dormions pas?
Que vois-je? hé! quoi, Seigneur, où s'adressent vos pas?
Votre pouvoir d'accord avec votre courage,
De votre aversion vient-il finir l'ouvrage?
Votre main en mon sang se vient-elle tremper?

Tenez,

Tenez, voilà l'endroit où vous devez frapper,
Ne lui retardez point ce sanglant exercice,
L'attente me punit autant que le supplice;
Qui déplaît à son prince est digne du trépas,
J'ai déjà trop vécu si je ne vous plais pas.

LYDIE, *bas.*

Quand ma compassion me coûteroit ta haine,
Octave, il faut qu'enfin je les tire de peine.

LE PRINCE.

C'est bien porter le cœur le plus dissimulé,
Qui des flammes d'amour ait encore brûlé,
Et bien savoir user d'une fausse apparence,
Que de se contrefaire avec tant d'assurance;
Qui croiroit que jamais d'effet ou de penser,
Qui me tient ce discours eût voulu m'offenser?
Et toutefois mes yeux, lâche cœur, ame ingrate:
[Il faut à cette fois que ma douleur éclate.]
Mes propres yeux ont vu l'affront que tu m'as fait,
Et l'apparence encor veut démentir l'effet.
Certes, Octave est lâche; au péril de sa vie
Il devoit seconder une si belle envie;
Il se devoit résoudre à cette affection,
La fortune en vaut bien la résolution.

LAURE.

Puisque vous le voulez, il faut bien que j'endure
Une si rigoureuse & lâche procédure;

Ma complaiſance même ira juſqu'à ce point,
Si cette erreur vous plaît, de ne vous l'ôter point;
Mais ſi votre rigueur ne hait mon innocence
Juſques à lui vouloir défendre ſa défenſe,
J'eſpere aſſez du temps & de la vérité,
Pour convaincre d'erreur votre crédulité.
Il ne faut pas, Seigneur, croire tant ſon courage;
Votre condition répugne à cet outrage:
Tel nous voit aujourd'hui les armes à la main,
Qui les larmes aux yeux nous reverra demain.
Faites paroître Octave, & ſi ſon impoſture
Vous laiſſe quelque doute ou quelque conjecture,
Ne vous contentez pas du fer ni du poiſon,
Vengez-vous par le feu de cette trahiſon.
Conſidérez, Seigneur, qu'il n'eſt adreſſe humaine
Que pour m'ôter à vous & pour vous mettre en peine,
Après la paction qu'il vous fit arrêter,
(Subtil au point qu'il eſt,) le roi n'ait dû tenter;
Et que s'il a d'Octave exigé cet office,
C'eſt, ſans doute, un eſprit aſſez plein d'artifice,
Pour avoir ſu tirer de quelqu'illuſion
Votre reſſentiment & ma confuſion.
Sainte fille du temps, ſors du ſein de ton pere,
Et viens-t-en toute nue éclaircir ce myſtere.

LYDIE, *à genoux.*

En duſſé-je encourir votre juſte fureur,
Grand prince! il faut que j'aide à vous tirer d'erreur,
Octave eſt en effet auteur de l'artifice;

Mais il a prétendu vous rendre un bon office,
Et vous mettre à couvert des menaces du roi,
Lui faisant voir qu'ailleurs Laure engageoit sa foi;
Ses habits imités & ma voix déguisée,
M'ont fait passer pour Laure en votre ame abusée;
Octave l'ayant mise en son appartement,
Et s'étant, où j'étois, coulé secrétement,
Me fit contribuer à son adresse extrême,
Et pour tromper le roi, vous abusa vous-même.

LAURE.

Soyez bénis, ô dieux! de qui le juste soin
Déjà pour mon honneur a produit un témoin.

SCENE IX.

LE PRINCE, LAURE, LYDIE, OCTAVE, Les Gardes.

OCTAVE, *à part.*

O MALHEUREUSE nuit! la fourbe est découverte!
Je n'apperçois que trop l'appareil de ma perte.

LE PRINCE, *l'épée à la main.*

Viens, approche, imposteur, viens recevoir le fruit
D'une méchanceté plus noire que la nuit.

OCTAVE.

Ha! Seigneur, mon trépas souillera votre épée.

LE PRINCE.

Dans ton perfide sang elle sera trempée.

OCTAVE.

Je ne suis qu'instrument des volontés du roi,
Ma foi même, Seigneur, a corrompu ma foi,
Trop fidele sujet & valet infidele,
C'est pour avoir trop eu que j'eus trop peu de zele.

LYDIE, *à Laure.*

Hélas! reconnoissez ce que j'ai fait pour vous,
Madame, en ma faveur, appaisez son courroux.

LAURE, *au Prince.*

Si chez vous mon respect tient encor quelque place,
Je me jette à vos pieds, accordez-moi sa grace.

LE PRINCE.

Traître, baise les pas & révere le nom
De la divinité d'où te vient ton pardon:
Mais serai-je compris en cette même grace
Par qui vous désirez que son crime s'efface?
Puis-je d'un naturel si sensible & si doux,
Espérer le pardon que j'implore à genoux?
Interdit & pareil à ces esclaves traîtres,
Qui pensant échapper ont rencontré leurs maîtres,
Madame, je ne puis que rentrer sous vos loix,
Et prier vos beautés de rétablir vos droits.

Car enfin vous venger feroit votre dommage,
Ce feroit ruiner votre propre héritage;
Vous vous appauvrirez en me penfant punir,
Et c'eft la feule mort qui nous doit défunir.

LAURE.

Faites-vous la faveur qu'il faut que je vous faffe,
Vous poffédez mon cœur, prenez-y votre grace,
Et reconnoiffez-y fi votre averfion
Auroit rien altéré de fon affection.

OCTAVE.

Seigneur, votre alliance eft déjà trop tardive,
Vous la devriez preffer, demain l'Infante arrive.
La nouvelle ce foir en eft venue au roi.

LE PRINCE.

O dieux! Cléandre auffi m'a-t-il manqué de foi?
Ou mon pere auroit-il diverti fon meffage,
Qui devoit de l'Infante empêcher le voyage?
Réfolvez-vous, Madame, au joug que je prétends.
Soyons bons ménagers de ce refte de temps,
Faifons que le foleil, commençant la journée,
Demain nous trouve unis du faint nœud d'hyménée,
Et laiffant faire au roi des deffeins fuperflus,
Nous ne pourrons donner ce que nous n'aurons plus.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, LAURE, CLIDAMAS, OCTAVE, LYDIE.

LE PRINCE.

ENFIN notre courage a vaincu toutes choses,
Et parmi les soucis nous a trouvé des roses.
La joie, après l'ennui, suit enfin notre espoir ;
Un beau matin nous luit après un triste soir,
Et parmi les effets de ces vicissitudes,
Le sort a mis la fin de nos inquiétudes.

CLIDAMAS.

J'ose espérer qu'un jour les dieux feront bénis
Par les fruits du beau nœud dont vous êtes unis,
Que les persécuteurs du repos de vos ames
Deviendront partisans de vos fidelles flammes ;
Et qu'avant que la nuit nous ait caché le jour,
Votre pere lui-même avoûra votre amour.

SCENE II.

ARBAN, LE PRINCE, LAURE, CLIDAMAS, OCTAVE, LYDIE.

ARBAN.

HÉLAS! Seigneur, Cléandre à la fin de son âge....

LE PRINCE.

Eh bien?

ARBAN.

A devancé celle de son message;
D'un mal inopiné, surpris sur le chemin,
Et sentant que sa vie étoit près de sa fin,
Il me mit en la main les papiers que j'apporte,
Et d'une foible voix me parla de la sorte:
Cher Arban (me dit-il), j'ignore comme toi
Où tend mon ambassade, & quel est mon emploi;
Car il m'est défendu, par ordre exprès du prince,
D'en voir l'instruction que hors de la province;
Sa défense & mon mal ne me permettent pas
Ni de l'ouvrir ici, ni d'avancer mes pas.
Retourne donc à Bude, & secret & fidele,
Du trépas que j'attends, porte-lui la nouvelle.
La mort trancha sa vie avecque ce discours,
Et ne fut à son mal que l'œuvre de six jours.

Le Prince, *à Laure.*

Tu vois comme un malheur a trahi mon attente :
Ce meſſage empêchoit le départ de l'Infante.
Mais l'hymen dont le nœud nous a joints cette nuit
Aura la force, au moins, d'en empêcher le fruit.
Adieu, n'oublions rien en l'importante adreſſe
Où nous avons recours au beſoin qui nous preſſe.

(*Le Prince s'en va avec Arban.*)

Octave, *à part.*

Belles prétentions, eſpérances paſſées !
Hélas ! que mon malheur vous a tôt effacées !
Et que les fruits ſemés ſur une trahiſon
Atteignent rarement leur derniere ſaiſon !

SCENE III.

CLIDAMAS, LAURE, LYDIE.

Clidamas.

Ma fille, béniſſez cette heureuſe journée,
Elle vous apprendra de qui vous êtes née ;
La princeſſe arrivant, le moment eſt venu
Que votre illuſtre ſort vous doit être connu,
Qu'il vous faut ſecouer le joug de ma miſere,
Et que vous allez perdre & recouvrer un pere.

LAURE.

Que ce difcours, mon pere, eft plein d'obfcurité !
Ne tiens-je pas de vous le bien de la clarté ?

LYDIE.

Madame, que j'attends avec impatience
Le fruit que produira cette heureufe efpérance !

CLIDAMAS.

Non, ce n'eft point, ma fille, en ce débile corps
Que nature a puifé ces vifibles tréfors :
Vous feriez un furgeon plus parfait que fa tige,
Et pour faire un miracle elle eût fait un prodige.
L'hymen qui vous allie à cet illuftre fang,
Entretient fimplement fans hauffer votre rang.
Il fuffit : vous faurez cette heureufe nouvelle,
Quand l'heure permettra que je vous la révele ;
Et fi dès aujourd'hui l'Infante eft à la cour,
Vous en oirez la fin avant la fin du jour.
Entrons.



SCENE IV.

LAURE, LYDIE,

LAURE.

LYDIE, ô dieux! quelle eſt cette merveille?

LYDIE.

Divine comme vous, comme vous ſans pareille,
Qui telle toutefois à peine me ſurprend ;
Car mon cœur me diſoit quelque choſe de grand,
Et le ciel, ce me ſemble, a ſur votre viſage
Mis je ne ſais quels traits, marque d'un grand courage.
Un regard, un ſouris, un geſte, une action,
Diſent muettement votre condition.
Tout en vous rend pour vous ce ſecret témoignage,
Et j'ai cent fois du cœur entendu ce langage.

LAURE.

Tu viens, ayant d'Octave aidé la trahiſon,
De cette flatterie acheter ton pardon.

LYDIE.

Vous me connoiſſez trop, pour punir une offenſe
Qui naît de ma ſottiſe & de mon innocence;
Loin de vous deſſervir & vous affliger tant,
Je prétendois vous rendre un ſervice important.

LAURE.

J'ai pour tous deux pourtant préparé du ſupplice,
Et je veux que le traître épouſe la complice.

LYDIE.

Je n'en appelle point, ſuivez votre courroux,
Puniſſez-nous bien-tôt d'un ſupplice ſi doux.

SCENE V.

LE ROI, LE PRINCE, L'INFANTE, LE COMTE, L'AMBASSADEUR, Suite de l'Infante.

LE ROI.

NON, Madame, le ciel n'a jamais ſur princeſſes
Si libéralement étalé ſes largeſſes ;
Ces inviſibles corps, ces fameux meſſagers,
Porteurs de nouveautés aux pays étrangers,
Les bruits, à quelque point qu'ils vous aient eſtimée,
Vous laiſſoient au deſſous de votre renommée,
Et n'ont jamais atteint la moindre qualité,
Ni de votre vertù, ni de votre beauté.
Mon fils ſur ce ſujet vous dira ſa penſée,
Ou plutôt la ſuivra ; car je l'ai commencée,
Et l'aiſe qu'il fait voir témoigne clairement
Qu'avecque ce diſcours j'entre en ſon ſentiment.

SCENE VI.

LE PRINCE, L'INFANTE, Suite de l'Infante.

LE PRINCE.

IL faut être d'accord, beau ſujet de mes peines,
Que c'eſt à la Hongrie à produire des reines,
Et qu'à tort la Pologne oſe faire à ſes rois
Prétendre le bonheur de vivre ſous vos loix.
Non, le ſort ne régit ni ſceptre, ni couronne,
Ni du poids, ni du prix du tréſor qu'il me donne,
Et cent ſceptres enſemble, à vos charmes offerts,
Ne pourroient ni payer, ni mériter mes fers.

L'INFANTE.

Hé quoi! deux à combattre, ô dieux! quelle éloquence
Feroit contre la vôtre une utile défenſe?
Je me rends volontiers en telle occaſion
Où ma victoire tourne à ma confuſion.



SCENE VII.

OCTAVE, LYDIE, L'INFANTE,
LE PRINCE, Suite de l'Infante.

OCTAVE, *ayant baisé la robe de l'Infante, avec Lydie.*

UNE jeune beauté qui nous eſt inconnue,
D'une inſtante priere implore votre vue.

LE PRINCE.

Que veut-elle? qu'elle entre.

LYDIE, *à part.*

O dieux! de quels attraits
Le prince à cet objet eût reſſenti les traits,
Qu'une ſi belle vue avant ſon mariage
Eût, malgré ſa conſtance, ébranlé ſon courage.



SCENE VIII.

LE PRINCE, LAURE, L'INFANTE, OCTAVE, LYDIE, Suite de l'Infante.

LAURE, *ayant baiſé la robe de l'Infante, dit au Prince.*

PRINCE ſur qui le ciel répand en ce beau jour
Les plus riches tréſors, & d'hymen & d'amour,
En faveur des beaux yeux dont vous ſentez les flammes,
Et du ſacré lien qui va joindre vos ames,
Écoutez-moi, Seigneur, & que votre équité
Juge d'un différend de même qualité.

LE PRINCE.

Au nom d'une ſi belle & ſi chere alliance,
Je ne vous puis (qu'ingrat) nier cette audience;
Mais l'empire abſolu que Madame a ſur moi
Lui fera prononcer l'arrêt que je vous doi;
La qualité du jour, celle de l'occurence,
Et le ſexe, m'oblige à cette déférence.

L'INFANTE.

Seigneur, diſpenſez-moi.....

LE PRINCE.

Ne vous défendez pas

D'un droit si légitime à vos charmants appas,
Et ne lui niez pas cet acte de justice.

L'Infante.

Puisque vous l'ordonnez, il faut que j'obéisse.
Parlez donc, & forçant votre mal apparent,
M'exposez en deux mots quel est ce différent.

Laure, *à genoux.*

Le ciel à mes malheurs, destine du refuge,
Puisque dedans mon sexe il a choisi mon juge,
Et que pour obtenir l'arrêt qu'on me rendra,
Avecque mon bon droit nature parlera.
Cet enfant redoutable à tout ce qui respire,
Qui jusque sur vous-même établit son empire,
Ce puissant roi des cœurs est auteur du souci
Qui consomme ma vie & qui m'amene ici;
Madame; ce discours me sied mal à la bouche;
Mais qui peut fuir l'amour? est-il rien qu'il ne touche?
En un si beau combat, la force du vainqueur
N'excuse-t-elle pas la foiblesse du cœur?
Je n'en rougis donc point, j'aime, & l'objet que j'aime
Répond de même ardeur à mon amour extrême;
Ou puisque le premier il engagea sa foi,
Je paie (à dire mieux) l'amour qu'il a pour moi.
Ce jour qui vous est doux autant qu'il m'est contraire,
Où d'un si bel hymen le flambeau vous éclaire;
Ce jour si désiré, si cher aux yeux de tous,
Avec la même torche éclaireroit pour nous,

Si ma condition, à la ſienne inégale,
N'armoit une puiſſance à nos déſirs fatale,
Qui deſtine plus haut la foi que j'ai de lui
Et nous comble tous deux de miſere & d'ennui.
D'un pere ambitieux, la rigueur importune,
A ſon contentement préfere ſa fortune,
D'un obſtacle honteux traverſe un beau deſſein,
Et veut que l'intérêt chaſſe un dieu de ſon ſein :
Mais ce fidele amant ſoutiendra, je l'eſpere,
L'autorité d'un dieu contre celle d'un pere;
Toujours de cet amour il révere la loi;
Ses ſerments chaque jour me confirment ſa foi,
Procurez-m'en l'effet, ôtez-nous cet obſtacle,
Prononcez un arrêt ou plutôt un oracle,
Par qui nous revivions après un long trépas,
Et qui faſſe pour nous ce qu'un dieu ne peut pas.

L'INFANTE.

Cette affaire, Monſieur, eſt aſſez d'importance,
Pour faire à votre avis précéder ma ſentence.

LE PRINCE.

Où vous devez parler, je tais mon ſentiment,
Pour n'ôter point de gloire à votre jugement.

L'INFANTE.

Et moi, pour vos reſpects j'ai de la révérence,
Et me fais une loi de cette déférence.
Voici donc mon avis touchant ce différent.

L'amour

L'amour n'eſt point ſujet au reſpect d'un parent,
Il dépend de ſoi ſeul ; cet enfant volontaire,
Pour n'en point reſpecter, voulut naître ſans pere ;
Immortel, il poſſede un abſolu pouvoir
Et ne releve point de la loi du devoir.
Donc deux partis s'aimant & concourant enſemble
Au deſſein que l'hymen ſous ſes loix les aſſemble,
Quelque inégalité qui diviſe leur ſort,
L'amour étant égal doit être le plus fort,
Et tout puiſſant qu'il eſt, à ſon pouvoir ſuprême
Soumettre la fortune & la nature même.
Qu'ainſi donc votre amant, ſuivant ſa paſſion,
D'un parent importun force l'ambition,
Et ſans conſidérer l'autre qu'on lui propoſe,
Au gré de ſon amour, de ſes déſirs diſpoſe ;
La même autorité qui vous rend cet arrêt,
Saura ranger le pere au deſſein qui nous plaît.

LAURE.

Madame, je ne puis, après cette ſentence,
Qu'embraſſer vos genoux, c'eſt ma ſeule éloquence ;
Mais en cet heur commun, ſouffrez que mon amant,
A cet humble devoir joigne un remercîment,
Me confirme à vos pieds la foi qu'il m'a donnée,
Et dans vos belles mains jure notre hymenée.

L'INFANTE.

Eſt-il ici ?

LAURE.

Fort proche.

L'INFANTE.

Oui, faites-le moi voir.

LE PRINCE, *se jetant à genoux.*

Le voici qui vous rend un étrange devoir,
Qui vous est obligé de l'arrêt qui vous l'ôte ;
Et qui vous offensant vous vient jurer sa faute,
Tout prêt de vous complaire & de vous obéir,
Jusques à vous déplaire & jusqu'à vous trahir.

LYDIE, *à part.*

Certes, non sans raison, elle reste confuse.

L'INFANTE.

Vois-je des vérités, ou si mon œil m'abuse ?

LE PRINCE.

Madame, mon malheur va jusques à ce point :
Le rapport de vos yeux ne vous abuse point ;
Cet objet me possede, & notre amour extrême
Ne trouve autre recours contre vous, que vous-même :
Ce sont de mon destin de bizarres effets,
Que vous m'assistiez même au tort que je vous fais ;
Que j'aie en ma partie un favorable juge,

Et que vous offenſant vous ſoyez mon refuge.
Mais quel que ſoit, hélas! votre reſſentiment,
Vous me plaindriez encor, connoiſſant mon tourment,
Et ſachant comme moi quelle force infinie,
Au ſort de cette fille attache mon génie.
Je vous l'exprimerois, ſi d'extrêmes amours
Se pouvoient figurer avecque le diſcours:
Mais, qu'il eſt difficile aux maux inſupportables
De trouver au beſoin des paroles ſortables!
Toute l'intelligence en eſt au ſentiment,
Autant qu'on les dit bien, autant on les dément,
Pour vous en dire aſſez, il ſuffit donc de dire
Qu'un invincible effort m'attache à ſon empire,
Et qu'un commun deſſein engageoit notre foi
Avant qu'on m'eût parlé d'entrer ſous votre loi.
L'ambaſſadeur parti, j'appris cette nouvelle,
Qui me fut, je l'avoue, une atteinte mortelle,
Et quelque extrême honneur qui me fût recherché;
Ce cuiſant déplaiſir ne peut être caché;
On combattit long-temps le feu qui me dévore,
Mais tâchant de l'éteindre on l'accroiſſoit encore,
Et le ſoin que mon pere a pris de me guérir,
M'a mis cent & cent fois aux termes de mourir;
Enfin j'eus quelque eſpoir au ſecours d'une lettre
Qu'en vos mains un des miens eut charge de remettre,
Qui vous eût fait, ſans doute, à l'attente du roi,
Refuſer par pitié l'honneur que je reçoi.
Mais par un mauvais ſort, ennemi de ma flamme,
Le porteur en chemin laiſſa la lettre & l'ame:

Et c'eſt par ce malheur qu'en cette occaſion,
Mourant preſque de honte & de confuſion,
Et n'oſant de vos yeux ſoutenir la lumiere,
Je vous fais à regret cette indigne priere
D'avouer votre arrêt en faveur d'une amour,
Qu'on ne nous peut ôter, ſans nous ôter le jour;
De ſervir qui vous nuit, & d'être favorable
Aux ſenſibles tranſports d'un amant miſérable,
Qui même, en vous fuyant, n'a que vous de recours,
Et qui, vous offenſant, vous demande ſecours.
Ainſi jamais ſouci ne trouble votre vie!

(*Il ſe met à genoux.*)

LAURE.

Ainſi votre fortune égale votre envie!

LE PRINCE.

Ainſi rencontriez-vous au ſein de mille rois
Mille eſclaves ſoumis au pouvoir de vos loix!

LAURE.

Ainſi jamais la faux qui détruit toutes choſes,
N'attaque de ce teint les œillets, ni les roſes!

LE PRINCE.

Ainſi ces yeux vainqueurs de la force du temps,
Brûlent encor les cœurs en l'hyver de vos ans!

LAURE.

Ainſi ſur vos ſujets, ſur vous & votre race,
Le ciel à pleines mains verſe à jamais ſa grace!

LE PRINCE.

Ainſi ſi jamais reine eut des jours comblés d'heur,
De plaiſir, de repos, d'eſtime, de grandeur,
Soit aux ſiecles paſſés, ſoit au courant du nôtre,
Son bonheur n'ait été que l'image du vôtre!
Et le cours de vos ans ſoit auſſi glorieux
Que d'un zele ſans fard j'en conjure les dieux!

L'INFANTE.

Dans la néceſſité, quand elle eſt abſolue,
Toute ame qui conſulte eſt trop tard réſolue;
L'amour qui vous aſſemble a ſigné mon arrêt;
Pour le faire acccomplir mon ſecours eſt tout prêt,
Et pour autoriſer la foi qui vous engage,
Je n'ai ni trop d'amour, ni trop peu de courage.
Mais que veut ce vieillard?



SCENE IX.

CLIDAMAS, LE PRINCE, LAURE, L'INFANTE, OCTAVE, LYDIE, Suite de l'Infante.

CLIDAMAS.

Jour, le plus heureux jour
Qu'aient jamais signalé la fortune & l'amour;
Pour mourir d'une mort belle & digne d'envie,
Plût au ciel fusses-tu le dernier de ma vie!

(Il donne des lettres à l'Infante.)

Madame, ce dépôt qu'allant rendre l'esprit,
La reine votre mere entre mes mains remit,
Et que sa majesté m'ordonna de vous rendre,
Quand au roi son époux vous donneriez un gendre,
Dessous ce sceau royal cache une instruction,
Qui vous informera de son intention.

L'INFANTE.

Hélas! il me souvient qu'à cette heure derniere,
Qui ravit à ses yeux le bien de la lumiere,
Elle me tint ces mots, d'une mourante voix,
Que je m'imprimai bien, tout enfant que j'étois:
» Ma fille, si le temps laisse avancer votre âge
» Jusqu'au jour destiné pour votre mariage,

» Et que par le pouvoir, & d'hymen & d'amour,
» Vous soyez obligée à quitter cette cour;
» Si le jour qu'à ce joug on vous verra soumise,
» En vos mains, de ma part, une lettre est remise,
» Ne manquez d'accomplir ce qu'elle contiendra,
» Ni d'ajouter créance à qui vous la rendra. »

CLIDAMAS.

Je m'en suis acquitté.

L'INFANTE.

Faisons-en l'ouverture.

LE PRINCE.

Ma chere Laure, ô dieux! quelle est cette aventure?

LAURE.

Sans doute elle me touche.

OCTAVE, *à Lydie.*

Approchons, qu'est ceci?

L'INFANTE.

Je reconnois sa main en l'écrit que voici,
Et sens certain instinct dont la force secrette
Fait que j'entends ma mere à cette voix muette.

(*Elle lit.*)

A L'INFANTE PORCIE.

» De votre sœur naissante on eût borné le sort,
» Si l'on eût de son pere exécuté l'envie:

» Mais ſa mere empêcha ſa mort,
» Et lui donna deux fois la vie :
» Qu'elle tienne auprès de vous
» Rang de ſœur & de princeſſe ;
» Ainſi le ciel vous ſoit doux,
Voilà le teſtament qu'en mourant je vous laiſſe.

Dieux! que le ciel ſur moi calme tôt ſon courroux,
De me rendre une ſœur, quand je perds un époux!
Qu'une ſenſible joie à mon affront ſuccede,
Et que près de mon mal il a mis mon remede!
Achevez, bon vieillard, votre commiſſion,
Montrez-moi cet objet de mon affection.

CLIDAMAS, *montrant Laure.*

Vous le voyez, Madame.

L'INFANTE, *l'embraſſant.*

Ah! le ſang me la montre.

LAURE.

Dieu! qu'entends-je?

L'INFANTE.

O ma ſœur! quelle eſt cette rencontre!
Que les décrets des dieux paſſent de loin nos ſens,
Et qu'à les pénétrer nos yeux ſont impuiſſants!

LAURE.

Quoi! je trouve par eux ma ſœur en ma rivale!

LE PRINCE.

Quelle heureuse fortune à la nôtre est égale.

CLIDAMAS.

Apprenez en deux mots quel caprice du sort
Destinoit son enfance au pouvoir de la mort ;
Elle fut condamnée, & par arrêt d'un pere,
A la perte du jour dès les flancs de sa mere,
Et tout par la frayeur d'un songe, qui souvent
Comme il n'est que vapeur, ne produit que du vent ;
Chacun sait à quel point l'illusion des songes,
En ce facile esprit, imprime ses mensonges,
Et que quelquefois même en leurs obscurités,
Sa superstition trouve des vérités.
Or, presque chaque nuit, du temps de la grossesse
Qui promettoit au jour cette belle princesse,
Mêmes objets d'horreur toujours lui paroissants,
Jusqu'à le rendre au lit altérerent ses sens ;
Ces frayeurs menaçoient sa maison d'une fille,
Qui de l'un de ses chefs priveroit sa famille,
Et faisant d'une cour deux contraires partis,
Contre un pere régnant révolteroit son fils.
Effrayé de ce songe & de cette menace,
Qu'on retranche (dit-il) ce monstre de ma race ;
Qu'il meure de la main qui naissant le prendra,
Et qu'il perde le jour, le jour qu'il y viendra.
La reine avoit promis d'accomplir sa colere,
Mais son cœur fut touché d'un sentiment de mere,

Qui lui fit redouter la justice des cieux,
Et mettre entre mes mains ce dépôt précieux:
Elle fit croire au roi que sa fille étoit morte,
Et m'ayant fait venir me parla de la sorte:
Va, sauve, Clidamas, & par un prompt départ,
Ce gage que le ciel te commet de ma part.
Je sais combien ton soin me fut toujours fidele,
Garde encor que jamais ce secret se révele,
Si ce n'est quand les loix d'hyménée & d'amour
Obligeront sa sœur à quitter cette cour.
Hélas! après ces mots suivis de quelques autres,
M'ayant mis dans les mains ce que je mets aux vôtres,
Et m'ayant obligé d'un solemnel serment
A garder ce secret inviolablement,
Soit d'effort de sa couche ou d'excès de tristesse,
La douleur de la mort saisit cette princesse;
Et moi, fuyant le roi, me rendis en ces lieux,
Où j'eus soin d'élever ce chef-d'œuvre des cieux.
Quand j'y pense depuis, la mort de votre mere,
Et le long différend du prince & de son pere,
Ont été les effets du songe malheureux
Qui menaçoit ses jours d'un sort si rigoureux.
Le respect du serment que je fis à la reine,
M'a toujours empêché de les tirer de peine;
Et voici l'heureux jour, le jour si désiré,
Par qui de ce secret le temps est expiré.



SCENE DERNIERE.

LE ROI, LE COMTE, LE PRINCE, LAURE, L'INFANTE, L'AMBASSADEUR, OCTAVE, LYDIE, CLIDAMAS, Pages, Suite.

LE PRINCE.

VOICI le roi, Madame, achevez un ouvrage,
Qui m'oblige envers vous d'un éternel hommage.
Vous, Laure, cachez-vous.

LE ROI, *au Comte.*

De cette Laure enfin,
Nous avons ſu dompter l'ambitieux deſtin,
Et par une alliance un peu mieux aſſortie....
Ma fille ; & bien, de quoi vous a-t-on divertie ?

L'INFANTE.

D'un différend d'amour : vous ſaurez quel il eſt,
Mais le prince a déjà ſouſcrit à mon arrêt,
Sa voix de votre aveu ſera-t-elle ſuivie ?

LE ROI.

Oui, je vous le promets, s'agît-il de ma vie.
Vous ne ſauriez faillir avec le jugement
Qu'on remarque en ce front peint ſi viſiblement.
Quel eſt donc cet arrêt ?

L'INFANTE.

Sachez-le par la bouche
Du beau couple amoureux à qui l'affaire touche,
Et qui baise les mains à votre majesté,
D'un hymen confirmé par son autorité.

(Le Prince & Laure se jettent aux pieds du Roi.)

LE PRINCE.

A notre amour enfin serez-vous exorable,
Ou contredirez-vous cet arrêt favorable ?
S'il vous souvient du pacte entre nous arrêté,
Son succès sollicite encor votre équité,
Car Laure est innocente ; & j'ai su l'artifice
Par qui l'on me rendit un si mauvais office.

LE ROI.

Lâche persécuteur du repos de mes jours !
Traître ! que je souscrive à tes folles amours !
Non, non, tu t'es flatté d'une attente frivole,
Et la surprise ici dispense ma parole.
Une fille inconnue asservit sous ses loix....
Ah ! le courroux m'emporte, & m'empêche la voix.

L'INFANTE.

Hé bien, Laure, Monsieur, n'étant point son épouse,
Obtiendra-t-il ma sœur ?

LAURE.

Je n'en suis point jalouse.

LE ROI.

Par la proportion des maiſons & du rang,
Ou vous, ou votre ſœur, honoreriez mon ſang.

L'INFANTE.

Que Laure obtienne donc l'heur de votre alliance,
Dedans un même flanc nous avons pris naiſſance :
Mais ne vous obligez qu'avec condition
D'être au long informé de ſon extraction.
Le ſort dès ſa naiſſance eut deſſein ſur ſa vie,
Mais ma mere empêcha qu'elle lui fût ravie,
Et la commit au ſoin de ce ſage vieillard,
Qui me rend cet écrit qu'il gardoit de ſa part.

(*Elle donne la lettre au roi.*)

Daignez donc à ma ſœur accorder cette gloire,
Et tantôt plus au long vous ſaurez cette hiſtoire.

LE ROI.

Par quel autre ſujet d'un juſte étonnement
Puis-je être plus ſurpris, & plus heureuſement ?
Oui, vous me forcerez par cette connoiſſance,
Et certes ſa vertu témoigne ſa naiſſance.
Mais, quel événement ſuivra votre deſſein ?
Puis-je voir ſans regret votre voyage vain ?

L'AMBASSADEUR.

Le ſuccès peut paſſer le deſſein qui l'amene,
Faites un double hymen, donnez nous une Reine.
Votre lumiere ici jette encor un beau jour,
Et ne vous exclud pas des myſteres d'amour.

LE ROI.

Beau charme des esprits, puis-je sans vous déplaire,
Offrir à votre empire une ame tributaire ?
Et le blanc qui commence à teindre mes cheveux,
Ne joint-il point la honte à l'offre de mes vœux.

L'INFANTE.

A qui ne seroit chere une faveur si rare !

LE ROI.

Sus, que toute ma cour pour ce soir se prépare,
Et que le double nœud dont nous serons unis
Mêle les cris de joie à des feux infinis.

LAURE, *à Octave.*

Et vous, répondrez-vous à l'amour de Lydie ?

OCTAVE.

Je ne lui puis manquer sans trop de perfidie.

LYDIE.

Oh ! qu'un heureux effet succede à mon espoir !

LE PRINCE, *à Clidamas.*

Mon pere, par quel soin, par quel humble devoir,
Et par quelles faveurs pourrois-je reconnoître
Le bien inespéré que vous avez fait naître ?
Mon cœur ne m'est point traître, & promettant sa foi,
Sentit bien qu'il aimoit en lieu digne d'un roi.

Fin de Laure Persécutée, par Rotrou.

1636.

LE GRAND SOLIMAN,

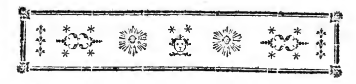
OU

LA MORT DE MUSTAPHA,

TRAGÉDIE

DE MAIRET.

PRÉFACE.



PRÉFACE.

On croit reculer du dix-ſeptieme ſiecle au ſeizieme, quand de la *Sophonisbe* de Mairet, on paſſe à ſon *Grand Soliman.*

C'eſt en vain qu'on s'attendroit à trouver dans la piece que nous allons tranſcrire ces beaux développements du cœur humain, cet intérêt continu & croiſſant de ſcene en ſcene, qui font le charme de nos bonnes tragédies.

Le poëte a manqué juſqu'à ce tableau effrayant du deſpotiſme qui naiſſoit de ſon ſujet, & qui a fait le ſuccès de notre tragédie moderne de *Muſtapha* & *Zéangir.*

Racine avoit lu le *Grand Soliman*, quand il composa Bajazet. Les gens de l'art s'en appercevront assez à la lecture ; mais toute foible que paroît au théatre cette production de notre Euripide, ce seroit déshonorer la mémoire de ce grand homme, que de mettre *Bajazet* en parallele avec *Soliman* : il y a plus de génie dans quatre vers de la premiere piece, que dans la seconde toute entiere, & le seul rôle d'Acomat vaut mieux que toutes les tragédies de Mairet.

Cependant le *grand Soliman* a eu presqu'autant de succès que la *Sophonisbe* : on en a fait une foule d'éditions dans le temps ; on l'a réimprimé même dans ce siecle de lumieres, & c'est la vieille réputation de cette tragédie qui nous autorise à la faire

entrer dans cette collection, où on ne doit pas s'attendre à trouver à chaque instant des chef-d'œuvres, tels que *Cinna*, *Iphigénie*, ou *Alzire*.





ACTEURS.

SOLIMAN, Roi de Thrace ou de Turquie.

MUSTAPHA, Fils de Soliman.

ACMAT, Conſeiller de Soliman, & ami de Muſtapha.

RUSTAN, Grand Viſir, gendre de Soliman, & ennemi mortel de Muſtapha.

BAJAZET, Lieutenant & ami de Muſtapha.

ORCAMBRE, vieil Eſclave de la Sultane.

OSMAN, Confident de Ruſtan.

ALVANTE, Gouverneur de Deſpine.

DESPINE, Fille du Roi de Perſe, Amazone & Amante de Muſtapha.

ROXELANE, Sultane, Femme de Soliman.

HERMINE, Eſclave & Favorite de la Sultane.

ALICOLA, vieille Étrangere, qui fait la reconnoiſſance de Muſtapha.

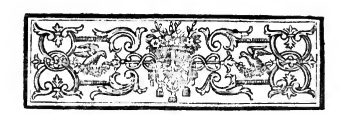
GIAFER,

ORMONTE,

UN PAGE.

UN SOLDAT.

La Scene eſt à Alep, ville de Syrie.



LE GRAND SOLIMAN, OU LA MORT DE MUSTAPHA, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA SULTANE, HERMINE.

LA SULTANE.

HÉLAS! comment veux-tu, chere & fidelle Hermine,
Qu'au prince Mustapha je fasse bonne mine,
Lui, qui de jour en jour s'éleve triomphant,
Pour le dernier malheur de mon dernier enfant;

Lui, qui, presque en naissant, fut meurtrier d'un autre,
Et qui ne peut manquer d'être encore le nôtre?

HERMINE.

Madame, je sais trop que vous avez raison
De craindre pour vous-même & pour votre maison,
Puisque la loi d'État veut que les rois de Thrace
Commencent de régner par la fin de leur race;
Et que pour s'établir, les barbares qu'ils sont
Perdent également tous les freres qu'ils ont:
Mais, comme jeune esclave, il est vrai que j'ignore
Le sort de l'autre fils que vous plaignez encore.

LA SULTANE.

Le vingtieme soleil fait son cours maintenant,
Depuis qu'Haly Bassa, ce fameux lieutenant,
Entra dans la Russie, & l'ayant saccagée,
M'offrit à Soliman de trois lustres âgée;
Sans un plus long discours, ma fortune suffit
A dire les honneurs & les biens qu'il me fit.
En ce commencement d'aventure prospere,
Il me falloit un fils pour un si digne pere.
Je l'eus donc tôt après, mais avec un malheur,
Qui m'est un vieux sujet de nouvelle douleur.
Le prince aimoit aussi la sultane Circasse,
Qui portoit comme moi les marques de sa grace,
Si bien que notre gloire étoit à qui plutôt
Mettroit hors de ses flancs son glorieux dépôt;
Enfin nous éprouvons à la neuvieme lune,

Avec pareil hasard, différente fortune;
Elle accoucha d'un fils, & moi d'un fils aussi.

HERMINE.

Où donc votre malheur?

LA SULTANE.

Écoute, le voici.
Le fils dont ma rivale accoucha la premiere,
Un jour avant le mien avoit vu la lumiere.
Or sachant que par-là cet enfant fortuné
S'étoit acquis le sceptre en qualité d'aîné,
De peur que quelque jour venant à la couronne,
Il ne perdit le mien, comme la loi l'ordonne,
Ma sage prévoyance & mon affection
Me firent consentir à cette invention:
Je dis, la larme à l'œil, à mon fidele Orcambre,
Qui par l'ordre du roi me servoit à la chambre,
Le dessein que j'avois, & qui l'étonna bien,
De mettre un enfant mort à la place du mien.
Il fut pour cet effet au quartier de Bizance,
Où ceux qui sont de nous séparés de créance,
En un lieu séparé logent confusément:
Là son triste dessein s'accomplit aisément;
Car à peine entroit-il dans la seconde rue,
Qu'une femme de peu se présente à sa vue,
Avec un enfant mort couché dans son giron;
Et du sexe du mien & de l'âge environ.
Enfin, pour faire court, l'aventure fut telle,

Qu'avec beaucoup d'argent il eut parole d'elle,
Qu'elle lui donneroit le mort quand il viendroit,
Et nourriroit le vif en tel lieu qu'il voudroit.
Cela fait, il revint d'une course légere,
Puis retourna de même à la même étrangere,
De qui suivant l'échange il retira le mort,
Sans dire du vivant la naissance ou le sort.

HERMINE.

Et votre majesté, depuis cette infortune,
En a-t-elle point eu quelque nouvelle ?

LA SULTANE.

Aucune.
Orcambre mille fois s'en est enquis sous main,
Et son extrême soin a toujours été vain.

HERMINE.

Ce vous est donc, Madame, un regret bien sensible
De l'avoir exposé ?

LA SULTANE.

Plutôt, s'il est possible,
Je le souhaite encor plus petit qu'il n'est pas,
Et voudrois que son frere eût marché sur ses pas,
Puisque de Mustapha la grandeur insolente
Le menace aussi-bien d'une fin violente,
Et que du Grand Seigneur l'esprit préoccupé,
Au mépris de ma grace, a mon espoir trompé.

Après que la Circaſſe eut achevé ſa vie,
(Hélas! & plût au ciel que ſon fils l'eût ſuivie!)
J'héritai de l'oreille & de l'ame du roi,
Qui depuis ce temps-là brûla toute pour moi,
Et dans cette faveur où tout me ſembloit rire,
J'élevai mon Sélim à l'eſpoir de l'Empire.
Mais, dieux! il paroît bien qu'alors que je le fis,
J'ignorois ton deſtin, ô miſérable fils!
Et que je te gardois, auſſi-bien qu'à moi-même,
Un funeſte cordeau, plutôt qu'un diadême.

HERMINE.

Tout paſſé qu'eſt le roi dans un âge penchant,
Son fils par aventure eſt plus près du couchant;
La guerre eſt pour ſa vie un agréable orage,
Qui la porte ſans ceſſe à deux doigts du naufrage.
Eſpérez donc, Madame, & puiſqu'il faut le voir,
Allez vous préparer à le bien recevoir,
Et changeant vos froideurs en des careſſes feintes,
Maſquez d'un front ſerein votre haine & vos craintes.

LA SULTANE.

Se peut-il que le front ſoit en tranquillité,
Où le cœur eſt en trouble & l'eſprit agité?



SCENE II.

ALVANTE, DESPINE.

ALVANTE.

PARTONS, partons, Madame, & fuyons de bonne heure
Loin de cette odieuse & suspecte demeure,
Où la témérité vous ayant fait venir,
C'est le seul désespoir qui vous y peut tenir.

DESPINE.

Oui, mais notre retour auroit-il bonne grace,
Sans avoir vu le camp du jeune roi de Thrace ?
Quoi ! repasser en Perse avant qu'avoir connu
Pour quel exploit de guerre il est ici venu,
Ce seroit négliger la plus noble partie
Du dessein qui n'aguere en causa ma sortie.

ALVANTE.

N'avez-vous pas déjà par cent moyens divers
Du camp des ennemis les desseins découverts,
Qui sont tels, que leur foudre à partir toute prête,
Avant qu'en voir l'éclair nous fondra sur la tête ?

DESPINE.

Ah, mon pere ! un désir tout-à-fait éloigné
De celui qu'en partant je vous ai témoigné,

De Tauris en Alep a causé ma venue.
Sous l'habit étranger qui me rend inconnue,
Apprenez que j'exerce en cette occasion
Un plus noble métier que celui d'espion ;
Et que c'est un motif de haine en apparence,
Mais d'amour en effet, qui fait mon assurance.

ALVANTE.

D'amour? ô justes dieux ! & pour qui?

DESPINE.

Pour celui....

ALVANTE.

Qui celui? Parlez donc.

DESPINE.

Qui commande aujourd'hui.

ALVANTE.

Pour le prince, peut-être?

DESPINE.

Il est vrai, pour lui-même.

ALVANTE.

Vous aimez Mustapha?

DESPINE.

Bien plus que je ne m'aime.

ALVANTE.

Malheureux! qu'ai-je ouï? mais où, quand & comment
Vous êtes-vous perdue en cet aveuglement?

DESPINE.

Nous sommes presque au bout de la seconde année
Qui voit de mon amour la course infortunée.
Je trouve que pour l'heure il n'est pas à propos
De conter comme quoi je perdis le repos;
Suffit que vous sachiez qu'il faut que je le voie,
Et que de là dépend ma tristesse, ou ma joie.
Or, le plus grand dessein qui m'arrête en ce lieu,
C'est d'y voir, si je puis, ce jeune demi-dieu,
Pour lui faire garder la foi qu'il m'a donnée
De s'unir avec moi sous un saint hyménée;
N'ayant pu le délai plus longuement souffrir
Sur une occasion si tardive à s'offrir.

ALVANTE.

Madame, excusez-moi, ma douleur est si forte,
Que j'en perds le respect qu'il faut que je vous porte.
Insensée! en quel gouffre & de honte & d'horreur,
Vous a précipitée une si longue erreur?
Trahir son rang, son sang, ses autels, sa patrie,
Et pour derniere tache à sa gloire flétrie,
S'offrir comme en trophée à son propre ennemi!
Dieux! ce n'est pas faillir, ni se perdre à demi.

DESPINE.

Alvante, appaisez-vous, votre douleur m'afflige,

Comme en m'injuriant votre zele m'oblige :
Mais repréſentez-vous que le conſeil eſt vain
A qui depuis deux ans a l'amour dans le ſein ;
Et que vous ayant dit, & montré ma bleſſure,
J'ai beſoin de remede, & non pas de cenſure.
C'eſt pourquoi donnez-moi, plus traitable & plus doux,
Le ſecours déſiré que j'eſpere de vous.

ALVANTE.

Ah Dieux ! ſi vous pouviez changer cette penſée
Que l'on peut juſtement appeller inſenſée,
Que vous verriez bien-tôt votre ſeule vertu
Triompher de ce monſtre à ſes pieds abattu !

DESPINE.

Si mon amour eſt monſtre, il eſt monſtre en conſtance,
Et partant vainement j'y ferois réſiſtance.

ALVANTE.

Dieux ! (& ſoit le ſuccès de mes préſages faux !)
Que cet aveuglement nous cauſera de maux !

DESPINE.

Nuls, pourvu ſeulement qu'Alvante me ſeconde.

ALVANTE.

Allons-nous en d'ici, j'entends venir du monde.
Que le Ciel nous aſſiſte !

DESPINE.

Amour le peut bien mieux,
Amour, l'ame du Ciel & le maître des dieux.

SCENE III.

SOLIMAN, MUSTAPHA, RUSTAN, OSMAN, ACMAT.

SOLIMAN.

MOI, qui m'étois promis qu'au ſeul bruit de nos armes,
La Perſe épouvantée auroit recours aux larmes,
Elle qui tant de fois, avec tant de malheur,
A de mes conquérants éprouvé la valeur ;
Moi, dis-je, qui croyois que ſon prince plus ſage,
Après un ſi funeſte & long apprentiſſage,
Viendroit juſqu'à Bizance embraſſer nos genoux,
Pour impétrer la vie & le ſceptre de nous ;
Puiſque c'eſt une adreſſe au vaincu néceſſaire,
De vaincre en ſuppliant un puiſſant adverſaire,
Nous voici toutefois dans Alep arrivés !
Sans que lui, ni les ſiens s'y ſoient encor trouvés.
Que fait-il ? qu'attend-il ? ou quel vent d'eſpérance
Enfle encor ſon orgueil contre toute apparence ?
Eſt-il, en ce danger, de jugement perclus ?
Ou ſi par aventure il ne lui ſouvient plus
Que j'ai du ſang des ſiens ſes campagnes noyées,
Ses châteaux démolis, ſes villes foudroyées,
Et que mes lieutenants ont encor depuis peu
Promené dans ſon camp & le fer & le feu ?

Voudroit-il de nouveau, d'une audace importune,
Pour la centieme fois éprouver la fortune,
Elle, qui lui faiſant tout le mal qu'elle peut?
Nous montre à ſes dépens le bien qu'elle nous veut;
Oh ! qu'il eſt abuſé d'une ignorance étrange,
S'il penſe que pour peu la fortune ſe change !
Elle fut autrefois le favorable appui
Du trône des Perſans qu'elle abat aujourd'hui :
Mais portant ſon amour d'une couronne à l'autre,
Il faut bien qu'à ſon tour elle paſſe à la nôtre,
Et que ce roi vaincu ſouffre les mêmes fers,
Que de ſes devanciers tant d'autres ont ſoufferts.

(*Parlant à Muſtapha.*)

Partez donc : auſſi-bien on voit de la muraille,
Que déjà tout le camp vous attend en bataille ;
Là vous commencerez, de gloire environné,
A jouir du pouvoir que je vous ai donné.
Si votre ame guerriere & bouillante d'audace
Abhorre le repos, comme il faut qu'elle faſſe,
Que dès le point du jour on connoiſſe demain
L'effet du ſceptre d'or que vous avez en main.
Faites marcher vos gens tout droit au ſein de Perſe ;
Et moi qui veux tenir une route diverſe,
Auſſi-tôt après vous je conduirai les miens,
Par où plus grand péril mene aux flots Caſpiens.

MUSTAPHA.

Ah, Sire ! plût au ciel qu'il vous eût pris envie
De me laiſſer en Perſe abandonner ma vie,

Pendant que de la guerre y portant tout le faix ;
Vous goûteriez en Thrace une profonde paix,
D'où vos feules vertus, fans partir d'une place,
Nous pourroient infpirer la conduite & l'audace ;
De même que le cœur dans fon fiege arrêté,
Donne au corps les efprits & la vivacité !
Sinon, permettez-moi de prendre votre route
Où le plus grand péril fe trouvera fans doute.
Que s'il faut que j'y tombe, & rende fous les coups
L'ame & le fang royal que j'ai reçu de vous,
Ma chute pour le moins fût-elle encore pire,
Ne fera point crouler la maffe de l'empire.

RUSTAN.

Il dit vrai.

SOLIMAN.

Votre cœur me plaît, & j'en fais cas:
Mais l'ordre néanmoins ne fe changera pas.
Je veux qu'en m'expofant aux perils du voyage,
Le plus grand ouvrier ait le plus grand ouvrage.
Faites donc fimplement les chofes que je veux.
Ainfi le ciel feconde & vos pas & mes vœux !

MUSTAPHA.

Je pars donc, ô Seigneur! & pour très-humble grace,
Baife encore à genoux les vôtres que j'embraffe.

SOLIMAN.

Va mon fang, va mon fils, apprends qu'un conquérant
Doit cheminer par tout comme un feu dévorant.

Pardonne

Pardonne à qui te cede, & mets plus bas que l'herbe
L'ennemi qui résiste, & le vaincu superbe.
Enfin, que ta valeur aille jusqu'à ce point,
Que le plus fort l'avoue, & n'en rougisse point.
Acmat, suivez-le donc, & faites qu'on lui donne
La moitié de mon camp, selon que je l'ordonne;
Puis revenez au temple où je suis attendu.

ACMAT.

Je le ferai, Seigneur.

SCENE IV.

RUSTAN, OSMAN.

RUSTAN.

O DIEUX! qu'ai-je entendu?

OSMAN, *à part.*

Ah! quel sujet d'envie à l'esprit de mon maître!
Il en est furieux autant qu'on le peut être.

RUSTAN.

Que vous en semble, Osman? Etre à peine arrivé,
Et recueillir le fruit dont je me vois privé!
Usurper hautement tous les droits de la guerre,
Que ma charge me donne & sur mer & sur terre!
Mais quoi! possible encor, tant il est insensé,
Il croit que son mérite est mal récompensé;

Et qu'étant fils du roi, tout ce qu'on lui peut rendre
Eſt toujours au deſſous de ce qu'il doit prétendre :
Comme ſi la vertu ſe meſuroit au ſang,
Ou le prix du mérite à la grandeur du rang.
Et puis, qui ne ſait pas que ma femme Roxale
M'allie étroitement à la maiſon royale ?
Mais il eſt encor temps de lui faire acheter
Un ſceptre mal acquis que je devois porter.

OSMAN.

Oui, Seigneur, la vengeance eſt bien due à l'outrage ;
Mais elle le ſeroit encore davantage,
Si vous n'aviez vous-même avancé votre ennui,
Pour être l'artiſan de la gloire d'autrui.
Vous avez tant voulu qu'on vantât ſa vaillance,
Son eſprit, ſon crédit, ſon ſoin, ſa vigilance,
Comme encor ce matin j'ai fait auprès du roi,
Que vous-même à la fin l'avez mis dans l'emploi,
Puis au lieu du ſoupçon & de la jalouſie
Dont l'ame du Sultan devoit être ſaiſie,
Votre eſpoir qui vous trompe, & votre art qui vous nuit,
Ont vu naître l'eſtime, & l'amour qui la ſuit.

RUSTAN.

Il eſt vrai, mais je veux que le même artifice
Serve à le faire choir du faîte au précipice.
Je vais trouver la reine, & ſuivant mon deſſein,
Lui porter plus avant la crainte dans le ſein,
Dont, comme d'un venin, je prétends qu'elle-même
En infecte le roi qui la croit, & qui l'aime.

SCENE V.

DESPINE, ALVANTE.

DESPINE.

Mon pere, eſt-il donc vrai que vous avez pitié
De ma longue ſouffrance, & de mon amitié?

ALVANTE *à part.*

Il eſt bon de tromper cette amante inſenſée,
Pour lui cauſer le bien que j'ai dans la penſée.

(*Haut.*)

Oui, ma fille, & partant reprenons le diſcours
Dont nous avons tantôt interrompu le cours.

DESPINE.

Apprenez en deux mots la fin de mon hiſtoire.
Je vous ai déjà dit, ſi j'ai bonne mémoire,
Comme cet ennemi ſi vaillant & ſi fier,
Par le nombre vaincu ſe rendit priſonnier,
Quand il ſut que j'étois la princeſſe Deſpine.
Or, voici d'où nos feux ont pris leur origine.
Il fut mis dans ma tente, où le vingtieme jour,
Après un grand ſoupir témoin de ſon amour,
Enhardi par le mien qu'il avoit pu connoître,
Il m'apprit en ſecret & ſon nom & ſon être.
Son courage ſi grand & ſi bien remarqué
Au combat qu'il rendit quand il fut attaqué,

Sa grace & son visage, enfin toutes les marques
Qui brillent d'ordinaire en celui des monarques,
Et de son entretien l'inévitable appas,
Me charmerent si bien, que je n'en doutai pas.

ALVANTE.

Ajoutez aux raisons que vous venez de dire,
Que l'on croit aisément les choses qu'on désire.

DESPINE.

Il est vrai, cher Alvante, & c'est aussi pourquoi
Je reçus volontiers son amour & sa foi,
D'autant mieux que je crus qu'une paix fortunée,
Au moins nos peres morts, suivroit notre hyménée.

ALVANTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît, ne l'accomplissiez-vous?

DESPINE.

Pour ce qu'étant blessé de quantité de coups,
Je ne souhaitai pas que la chose fût faite,
Qu'il ne fût assuré d'une santé parfaite.
(Mais, hélas! qu'en amour on craint avec raison!)
En attendant le temps de cette guérison,
Voici que de notre heur la fortune jalouse
Vient arracher l'époux du sein de son épouse.
Il vous souvient assez que les Scythes hardis
Me donnerent bataille & que je la perdis,
Avec tant de malheur, que les miens me laisserent

Sans défendre mon camp, que les autres forcerent,
Si bien, qu'en Mustapha mon espoir & mon cœur
Tomberent sous la main du superbe vainqueur,
Qui l'ayant reconnu le rendit à la Thrace,
Qui l'a toujours gardé depuis cette disgrace.
Voilà de ma douleur le sujet éclairci,
Et l'espoir du salut qui me retient ici.
J'attends donc maintenant l'assistance promise
Et de votre conseil & de votre entremise,
Sans laquelle il est vrai que difficilement
Je puis me découvrir aux yeux de mon amant,
Ne pouvant l'aborder ni lui parler moi-même,
Sans nous jeter tous deux dans un péril extrême,
Puisque de tant de chefs qui ne le quittent pas,
Quelqu'un peut m'avoir vue au milieu des combats.

ALVANTE.

Vous montrez bien encor par cette sage crainte,
Qu'amour n'a pas en vous toute raison éteinte.
Je prends donc désormais cette charge sur moi;
Mais vous trouverez bon auparavant....

DESPINE.

Et quoi?
Proposez seulement.

ALVANTE.

Que je vous aille prendre
A notre hôtellerie, où vous m'irez attendre,
Sans errer plus long-temps autour de ce palais.

DESPINE.

Et bien, mon cher Alvante, oui, je vous le promets.
Portez-lui donc ma lettre où ſont, en peu de lignes,
Dépeints mes longs travaux, & mes malheurs inſignes.

ALVANTE.

Et cet autre papier que vous m'avez donné,
Eſt-ce une lettre encor?

DESPINE.

Non, c'eſt un blanc ſigné,
Qu'autrefois par larcin je pris au roi mon pere,
Pour en tirer un jour le fruit que j'en eſpere.
Vous le lui donnerez, & lui-même pourra
Y mettre de ſa main tout ce qui lui plaira,
Puiſqu'il n'eſt parmi nous ni place, ni province,
Qui voyant le cachet & le ſeing de ſon prince,
Ne s'offre incontinent à recevoir ſa loi,
Comme s'il en étoit le véritable roi.
Enfin la nudité de ce papier lui donne
Des richeſſes ſans nombre, avec une couronne.

ALVANTE.

Madame, aſſurez-vous qu'avec juſte raiſon
Je m'en vais travailler à votre guériſon.

DESPINE.

Allez, & que l'amour, le plus grand dieu du monde,
Faſſe que le ſuccès à mes ſouhaits réponde.

ALVANTE.

Vous voyez le logis, allez-y ſeulement.

SCENE VI.

ALVANTE, *seul.*

O DIEUX ! fut-il jamais un tel aveuglement !
Avoir pu concevoir ces feux illégitimes,
Leur donner nourriture avecque tant de crimes,
Et me choiſir encor pour l'inſtrument fatal
Des maux qu'elle prépare à mon pays natal !
Plutôt que cela ſoit, ô ciel ! que ton tonnerre
Me creuſe un monument au centre de la terre !

(Il déchire le papier.)

C'eſt ainſi que je fais votre commiſſion,
C'eſt ainſi que je ſers à votre paſſion,
Et que je contribue à cet hymen funeſte,
Que la terre condamne & que le ciel déteſte.



SCENE VII.

OSMAN.

(*Survenant & qui étoit caché dans un coin.*)

IL s'en va mal content, que peut-ce être? allons voir
Les papiers déchirés qu'il vient de laisser choir.
Lisons; à quelque main que le poulet s'adresse,
Il parle ouvertement d'amour & de promesse.
Tâche encor d'ajuster ces fragments ramassés.
Sans passer plus avant, celui-ci montre assez
Par ces mots bien liés de *sceptre héréditaire*,
Que leur intelligence est de très-haut mystere:
Mais il faut recueillir jusqu'au moindre morceau.
Dieux! qu'est-ce que je vois? le seing & le grand sceau
Du prince des Persans qui tiennent tout ensemble.
Ah! vraîment, le secret va plus loin qu'il ne semble.
Va l'exposer au roi, puisque le cas est tel
Qu'un silence indiscret te rendroit criminel.
Taire une trahison, c'est presque la commettre;
Non, non, porte à Rustan cette importante lettre.
Ce merveilleux esprit qui fait tout par compas,
Y trouvera le sens que tu n'y trouves pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA SULTANE, RUSTAN, HERMINE.

RUSTAN.

Enfin il eſt venu ſuivi de trente princes
Qui, pour le ſuivre en Perſe, ont quitté leurs provinces.
Si bien que jamais roi n'a mis en moins de temps
Ni tant d'amis ſur pied, ni tant de combattants.
Regardez maintenant ſi le danger vous preſſe,
Et s'il vous faut avoir une molle tendreſſe.

LA SULTANE.

Il eſt vrai, je vois bien que ſans votre ſecours
Nous ne ſommes pas loin du dernier de nos jours.
Cherchez donc un remede au mal qui nous menace,
Et dites franchement ce qu'il faut que je faſſe.

RUSTAN.

Madame, le roi ſeul nous peut tous conſerver,
Il faut pour cet effet que nous l'allions trouver,
Et lui rendre ſon fils ſuſpect & redoutable,

Par un discours adroit autant que véritable.
Or, voici le profit qui nous en reviendra.
C'est que déjà du moins le roi lui restreindra
De sa commission l'excessive puissance.
Là dessus, l'orgueilleux prendra quelque licence,
Et n'ayant pas encor tout l'esprit qu'il lui faut,
S'emportera sans doute à se plaindre tout haut.
Par aventure aussi fera-t-il quelque chose,
Qui de nouveaux soupçons sera nouvelle cause,
Accident qui l'éloigne, ou le fait prisonnier.
Que si le sort vouloit qu'on en vînt au dernier,
Sans doute la fortune acheveroit le reste,
Et son ambition lui deviendroit funeste.

HERMINE.

Oui. Mais s'il obéit, & garde le respect?

RUSTAN.

Il ne laissera pas d'être encore suspect,
Etant bien mal-aisé qu'aux peres de son âge
Le crédit des enfants ne donne de l'ombrage,
Et que d'un successeur, qui marche sur leurs pas,
La trop grande splendeur ne les offusque pas.

LA SULTANE.

Mais les simples soupçons ne pourront pas suffire
A lui faire avancer la mort qu'on lui désire,
Ainsi notre malheur est toujours en sa main.

RUSTAN.

Nous empêchons au moins qu'il n'arrive demain,
Et c'eſt beaucoup gagner, dans un mortel orage,
Que d'avoir différé le temps de ſon naufrage.
Mais voici l'empereur, préſentez-vous à lui.

LA SULTANE.

Son viſage troublé marque un ſecret ennui.

RUSTAN.

Tant mieux, notre entrepriſe en ſera plus aiſée,
Puiſqu'il a déjà l'ame au trouble diſpoſée.

SCENE II.

SOLIMAN, LA SULTANE,
RUSTAN, HERMINE.

LA SULTANE.

AH, Seigneur! quel ſujet de crainte, ou de douleur
Trouble de votre front le calme & la couleur?

SOLIMAN.

J'ai crainte, j'ai douleur, pourtant je ne puis dire
Ni le mal que je crains, ni pourquoi je ſoupire.
J'ai pris ces paſſions, que je ne connois pas,
Au temple, dont le ſeuil a tremblé ſous mes pas.

LA SULTANE.

O dieux !

RUSTAN.

Souventefois le ciel en ſes augures
De nos maux à venir crayonne les figures.

SOLIMAN.

Un cœur comme le mien, que ſoutient la vertu,
En peut être ébranlé, mais non pas abattu.

LA SULTANE.

Mais un prudent eſprit doit tout mettre en uſage
Pour deviner l'effet d'un ſiniſtre préſage,
Afin que le malheur dont il eſt averti,
Par ſa précaution puiſſe être diverti.
Mais, ô dieux ! ſi j'oſois expliquer ma penſée !

SOLIMAN.

Achevez, pourſuivez la parole avancée.

LA SULTANE.

Non, non, je ne veux pas vous annnoncer des maux
Sur des ſujets de peur, qui poſſible ſont faux,
Quoiqu'ils me ſemblent vrais avec trop d'apparence.

RUSTAN.

Vous pouvez donc les dire avec plus d'aſſurance,
Et votre majeſté ne les doit plus celer
En ſi juſte ſujet de craindre & de parler.

LA SULTANE.

C'est donc de mon amour l'extrême violence,
Qui me force, ô Seigneur ! à rompre le silence,
Et c'est en sa faveur qu'il faut me pardonner
Le fâcheux entretien que je vous vais donner.

SOLIMAN.

Parlez assurément, puisqu'il n'est chose aucune,
Qui, provenant de vous, me puisse être importune.

LA SULTANE.

Je crains, Sire, & la peur dont je sens les glaçons,
S'accroît toujours en moi par de nouveaux soupçons ;
Je crains, dis-je, ô grand roi ! que quelqu'un ne conspire,
Et contre votre vie & contre votre empire.
C'est à quoi la douleur qui vous fait soupirer,
Et les signes du ciel, se doivent référer.

SOLIMAN.

Mais quel cœur assez haut oseroit l'entreprendre !

LA SULTANE.

Il faut bien l'avoir tel pour y vouloir prétendre.
D'où vient que mes soupçons s'arrêtent malgré moi,
Sur un dont le pouvoir me donne de l'effroi,
Et qui peut mieux que tous entreprendre ce crime,
En ayant moins que tous de sujet légitime ?
C'est votre propre fils de qui je veux parler,

SOLIMAN.

De qui ?

LA SULTANE.

De Muſtapha.

SOLIMAN.

Quoi ?

LA SULTANE.

Pourquoi vous troubler ?
Je ne dis rien, Seigneur. Non, non, aux dieux ne plaiſe !
Puiſque ma voix vous trouble, il faut que je me taiſe :
Non, je n'aſſure rien ; mais preſque à tout moment
Les ſujets de douter augmentent mon tourment.

RUSTAN.

Quand je devrois, Seigneur, tomber en votre haine,
Je confirme en ceci le diſcours de la reine.

SOLIMAN.

Mais quel ſoupçon du prince, & d'où le concevoir ?

LA SULTANE.

Ah, Sire ! êtes-vous donc à vous appercevoir
Qu'avec ce doux accueil, cette humeur ſi traitable,
Cette vertu ſublime, ou feinte, ou véritable,
Cet excès de largeſſe, ou de profuſion
Dont il uſe envers tous en toute occaſion,

Et par cette valeur que tout le monde eſtime,
Il ſeme dans les cœurs les appas de ſon crime?
Sa conduite d'ailleurs nous peut faire juger,
Qu'il eſt d'intelligence avecque l'étranger;
Ce long voyage en Perſe, & qu'il y voulut faire
Sous couleur d'épier notre vieil adverſaire,
Me donne à ſoupçonner que durant ſa priſon
Il a dreſſé le plan de quelque trahiſon,
Et que le roi Tachmas lui promit aſſiſtance,
Sous l'eſpoir de la paix, & de la récompenſe.
C'eſt pourquoi, maintenant qu'un grand nombre d'amis
Pare & groſſit un camp à ſon ſceptre ſoumis,
Que ſon ambition, qui n'a point de limite,
Au bruit des boucliers ſe réveille, & s'irrite,
Je craindrois que ſon bras ſi puiſſamment armé,
N'achevât ce projet que ſon cœur a formé.

SOLIMAN.

Le ſceptre qu'il poſſéde, au repos le convie,
Puiſqu'un bien poſſédé ne donne plus d'envie.

LA SULTANE.

Sire, l'expérience a pu vous enſeigner
Qu'on ſent croître en régnant le déſir de régner.

RUSTAN.

Seigneur, à ces raiſons qui ne ſont pas petites,
Ajoutez, s'il vous plaît, celles qu'il vous a dites
Pour vous perſuader qu'il ſeroit à propos

Que votre majesté demeurât en repos,
Cependant que lui seul exposeroit sa vie
A tous les accidents dont la guerre est suivie;
Sur-tout j'ai remarqué qu'il vouloit obtenir
De prendre le chemin que vous voulez tenir;
Non qu'il y fût poussé par un désir de gloire,
Comme possible alors il vous l'a fait accroire,
Mais pour joindre plutôt le perfide étranger,
Afin d'aller tous deux, d'un cours prompt & léger
Envelopper la Thrace & surprendre Bizance,
Dont la plus grande force est en votre présence.

LA SULTANE.

Et quoi! cela de plus? dieux! qu'en toutes façons
Nous avons bien sujet d'accroître nos soupçons!
Ah, Seigneur! pensez-y, dérobez votre tête
Aux coups de cette foudre à tomber toute prête;
Et si mes pleurs chez vous ont trop peu de crédit,
Croyez au moins le ciel dont la voix vous le dit.

SOLIMAN.

Madame, mettez fin à votre inquiétude,
Avec cette promesse & cette certitude
Que, suivant vos avis, je prendrai comme il faut
Les avertissements qui me viennent d'en haut.
Entrons.



SCENE III.

SCENE III.

OSMAN, RUSTAN.

OSMAN, *survenant comme le Roi sort.*

J'AI tant cherché, qu'enfin je le rencontre.
(*Tirant Rustan à part.*)
Seigneur, j'ai des papiers qu'il faut que je vous montre.

SCENE IV.

DESPINE, ALVANTE.

DESPINE.

ET l'ingrat a pu faire un acte si maudit!

ALVANTE.

Il a fait pis encor que je ne vous ai dit,
Et n'étoit pas besoin de m'attendre au passage,
Pour apprendre plutôt un si fâcheux message.

DESPINE.

Doncque le déloyal a sitôt oublié,
Ou rompu les serments dont il étoit lié!

Donc mon ardente amour pour cette ame glacée ;
D'un insolent mépris sera récompensée !
Et mon affliction ira jusqu'à ce point,
Que je perdrai l'honneur, parce qu'il n'en a point !
Que de mes chastes feux l'innocence éternelle,
Par le crime d'autrui deviendra criminelle !
Enfin qu'on ternira le lustre de mes jours
Du reproche honteux de mes folles amours !
Le traître, avez-vous dit, appelle mon voyage
Du nom d'effronterie & de libertinage !
Ce lui seroit trop peu, le perfide qu'il est,
De ne vouloir pas voir ma foi qui lui déplaît,
S'il ne blâmoit encor mes fideles offices,
Et si de mes vertus il ne faisoit des vices.

ALVANTE, *à part.*

Que l'antidote agisse avec tous ses efforts,
Tant qu'il jette la peste & le venin dehors.

DESPINE.

Et quand le déloyal a ma lettre rompue,
Étoit-ce devant vous ?

ALVANTE.

Oui, Madame, à ma vue.

DESPINE.

Et vous n'avez rien dit à cette indignité ?

ALVANTE.

Voici les propres mots qui l'ont tant irrité.
Ah, Seigneur! ai-je dit, est-ce ainsi que l'on traite
Les innocents témoins d'une amitié parfaite,
Et que la foi d'un prince estimé si parfait,
Sera désavouée, ou n'aura point d'effet?
Est-ce à toi, répond-il, son confident infame,
A me représenter ni l'honneur, ni le blâme?
Va, ne t'offre jamais à mon royal aspect,
Et retourne en ta Perse apprendre le respect.
Pour Despine, dis-lui qu'aux filles de sa sorte
On ne peut trop blâmer l'ardeur qui la transporte,
Et que j'ai trop de gloire & trop de jugement,
Pour suivre une beauté qui vit peu sagement.
Aujourd'hui que le feu de nos dernieres guerres
Va répandre sa flamme au milieu de ses terres,
Il lui sieroit bien mieux d'être parmi les siens,
Que d'errer vagabonde à la merci des miens.
J'allois lui repartir, quand d'un regard farouche,
De respect & de crainte il m'a fermé la bouche;
L'image de l'enfer en ses yeux a paru,
La frayeur de la mort dans mes os a couru,
Et comme si mes pieds eussent jeté racine,
J'ai resté quelque temps immobile.

DESPINE.

O Despine!
Despine infortunée, & dont le réconfort
Doit être seulement la vengeance ou la mort!

ALVANTE.

Pour vous faire raiſon d'un ſi ſenſible outrage,
Il faut que le mépris pique votre courage.

DESPINE.

O grands dieux! des deſſeins tous de fer & de feu,
Pour le tort qu'on me fait ſont encore trop peu.
Sus donc, reſtes honteux d'une amour offenſée,
Tendreſſes & pitié, ſortez de ma penſée!
Au contraire, entrez-y, dépit, dédain, courroux,
Haine, rage & fureur, je m'abandonne à vous.
Partons, partons d'ici, cher & fidele Alvante;
Et puiſqu'il me refuſe en qualité d'amante,
Et que de mes faveurs il fait ſi peu de cas,
Qu'il éprouve ma haine au milieu des combats.
C'eſt là que tu m'auras pour mortelle ennemie,
Lâche, qui m'as traitée avec tant d'infamie;
C'eſt là que ma valeur me doit faire raiſon
Et de ton inſolence & de ta trahiſon;
C'eſt là que par ma main autrefois éprouvée,
Tu perdras la clarté que je t'ai conſervée.
Allons, fidele Alvante, allons, il faut partir,
Et ſe mettre en état de promptement ſortir;
C'eſt pourquoi de ce pas, courez à l'écurie,
Et puiſqu'elle eſt ſi loin de notre hôtellerie,
Volez-y, s'il ſe peut, & faites, s'il vous plaît,
Que nous ayons dans peu notre équipage prêt;
Et pour moi je retourne au logis où nous ſommes,
Préparer au départ mes femmes & vos hommes.

ALVANTE.

Je le ferai, Madame.

DESPINE.

Allez.

ALVANTE, *à part.*

Cela vaut fait.
O deſtins! que ma fourbe a fait un bel effet!

SCENE V.

DESPINE, *ſeule.*

MAIS quel eſt mon deſſein, folle, mal aviſée,
Et par ma propre faute, à bon droit mépriſée!
Et quoi! ſi la fureur m'emporte à me venger
De l'outrageux mépris de ce lâche étranger,
La raiſon veut auſſi que ma rage inſenſée
Éclate deſſus moi qui me ſuis offenſée,
Qui me ſuis procuré le trouble où je me voi,
Et qui plus que tout autre ai failli contre moi.
Sus, mon cœur imprudent; ſus, mon ame coupable,
De plaiſir ou d'eſpoir déſormais incapable,
A la mort, à la mort! mais allons la chercher
Devant les yeux cruels de ce vivant rocher,

Afin que de mon ſang ſa robe enſanglantée,
Trouble au moins de remords ſon ame épouvantée,
Et qu'au lieu du regret, ce ſpectacle d'horreur
Lui jette dans l'eſprit l'enfer & ſa terreur.

SCENE VI.

RUSTAN, OSMAN.

RUSTAN.

C'EST ſa main, c'eſt ſa lettre, & la reine en a d'elle
Qui nous pourront ſervir de preuve, de modele.
Enfin je ne crois pas qu'après un ſi grand coup,
L'eſprit de Soliman nous réſiſte beaucoup :
Mais d'autant qu'il eſt pere, & qu'en cette aventure,
Il nous faut avec art garder que la nature
Ne calme en lui les flots que j'y veux ſoulever,
Voici l'invention que je viens de trouver.
Mon ſecrétaire Ormin ne voit point d'écriture,
Dont ſa plume à peu près n'imite la peinture.
Je viens de lui preſcrire & la forme & le ſens
D'une lettre où je veux que le roi des Perſans
Traite d'intelligence avec le fils du nôtre,
Que nous mettrons après en morceaux comme l'autre.
Il apprendra par-là que le prince a promis
D'entrer en alliance avec ſes ennemis,
Et que pour cet hymen la fureur qui le guide;

Doit allumer la torche avec un parricide ;
Si bien qu'en cette mer battu de tant de vents,
Et son cœur agité flots sur flots élevant,
Avec l'aveugle amour qu'il porte à la sultane,
Sa raison à la fin perdra la tramontane.
La fortune & l'amour ont l'ouvrage avancé :
Mais il faut achever ce qu'ils ont commencé ;
Et sur un incident fortuit & véritable,
En forger un exprès de nature semblable.
Or ce qui me fait prendre un si hardi dessein,
C'est que j'ai du Persan le cachet & le seing,
Sur quoi ce grand colosse & d'art & d'imposture,
Avec son piédestal trouve sa couverture.
Pour lui, ses grands emplois le divertissent tant,
Qu'il ne verra jamais les pieges qu'on lui tend.
Et d'ailleurs, que fait-on si lorsque je l'opprime,
Le châtiment en lui ne prévient point le crime ?
Que fait-on (& pour moi j'y trouve assez de jour)
Si la rebellion ne suit point son amour ?
Possible en la perdant, possible après sa perte,
La vérité du fait nous sera découverte.
Cependant il est bon qu'en le faisant périr,
Il coure le hasard qu'il nous feroit courir.

OSMAN.

C'est bien dit, & pour moi, s'il faut que je vous serve,
Je le ferai toujours, par-tout, & sans réserve,
Aux dépens de la vie, aux dépens de l'honneur,
Ne connoissant que vous de maître & de seigneur.

RUSTAN.

Crois, si j'atteins aussi la grandeur où j'aspire,
Que ta condition n'en deviendra pas pire.
A propos, garde bien qu'un langage indiscret
Ne fasse entrer la reine en ce dernier secret.
J'ai tantôt remarqué qu'elle ne suit qu'à peine
Les violents conseils que m'inspire la haine,
Je lui trouve un esprit mou, lent, irrésolu,
Qui veut & ne veut plus ce qu'il aura voulu;
En un mot, sans la peur du danger qui la presse,
Et que j'accrois toujours avec beaucoup d'adresse,
Je ne sais si son cœur, qui craint plus qu'il ne hait,
Acheveroit l'affaire au gré de mon souhait.

OSMAN.

Seigneur, à quelque emploi que votre ordre m'appelle,
Je suis également circonspect & fidele.

SCENE VII.

SOLIMAN, ACMAT.

ACMAT.

SI le prince avoit eu cette damnable envie,
(Ce qui ne fut jamais, au péril de ma vie.)
Il a, comme l'on sait, trop d'esprit & de sens,
Pour joindre sa foiblesse à celle des Persans.
Il a couru la Perse, & la doit bien connoître.

SOLIMAN.

Trop, trop pour mon falut, & pour le fien peut-être.
Ce fut en ce voyage, & durant fa prifon,
Qu'il étreignit le nœud de cette trahifon.

ACMAT.

S'il y fit un voyage, il l'y fit par votre ordre,
Et la dent du foupçon n'a pas fujet d'y mordre.
Non, Seigneur, & s'il plaît à votre majefté,
Je vous fuis caution de fa fidélité.

SOLIMAN.

Vous avancez beaucoup, Acmat.

ACMAT.

N'importe, Sire,
Il n'eft rien néanmoins qui m'en faffe dédire.
Sa vertu précieufe à tous les gens de bien
N'eft pas moins mon garant que la mienne eft le fien.

SOLIMAN.

Sa vertu, qu'il étale avecque tant de pompe,
Eft le mafque & l'appât fous lequel il vous trompe.

ACMAT.

Ah, Seigneur! le foupçon, ce monftre fans pitié,
Loge bien-tôt la haine où logeoit l'amitié.
C'eft pourquoi, cependant qu'il vous en refte encore,
Dévorez-le vous-même, avant qu'il vous dévore.

Eh ! de grace aidez-vous, étouffez ce ſerpent
Dans le même venin qu'il ſouffle & qu'il répand.
Vous-même ayez ſoupçon du ſoupçon qui vous ronge,
Et vous en démêlez comme d'un mauvais ſonge.
Quand un ſonge effrayant trouble notre ſommeil,
Nous nous en délivrons avec un prompt réveil;
Ainſi nous évitons, en ouvrant la paupiere,
Le danger d'un braſier, celui d'une riviere,
Un tigre, un aſſaſſin, & cent genres de morts,
Qui font frémir de crainte & l'eſprit & le corps.
En cette occaſion l'aventure eſt pareille,
Dans l'erreur du ſoupçon votre raiſon ſommeille.
Eveillez-la, Seigneur, & votre majeſté
Trouvera le repos avec la vérité.

SOLIMAN.

Je le deſire, Acmat, & déjà je l'eſpere,
Tant vos ſages diſcours ont un effet proſpere.
J'ai tantôt commandé qu'on le fît revenir :
Noradin en a l'ordre, allez le retenir.

ACMAT.

Je vais, de votre part, lui dire qu'il attende.

SOLIMAN.

Et qu'il ne parte point que je ne le commande.
O dieux ! je conclus bien pour la derniere fois,
Que les bons conſeillers ſont le tréſor des rois.

Les puiſſantes raiſons qu'il vient de me déduire,
Vont ranger mes ſoupçons au point de ſe détruire.
Et ſi je n'ai la paix, je ſens bien pour le moins,
Que déjà leur vertu donne trêve à mes ſoins.

SCENE VIII.

RUSTAN, SOLIMAN.

RUSTAN.

Ni paix; ni treve; encor guerre, guerre mortelle,
Fers au prince ennemi, mort au fils infidele.

SOLIMAN.

Hola! qu'eſt-ce, Ruſtan?

RUSTAN.

Un prodige d'horreur,
Qui vous doit mettre au ſein la haine & la terreur.

(*Montrant les papiers.*)

O ſort! tu fais bien voir en ces marques funeſtes,
Que Soliman eſt cher aux puiſſances céleſtes.
Oſman paſſoit naguere, à ce qu'il m'a conté,
Un coin, qui du palais eſt le moins fréquenté,
Lorſqu'un homme, ou ſurpris de crainte à ſa venue,
Ou d'autre paſſion qui nous eſt inconnue,
Peut-être de remords, a doucement coulé
Ces fragments ſur la terre, & puis s'en eſt allé.

Lui, d'un soin curieux, les tire de la fange,
Et puis d'un art heureux, les place & les arrange.
Enfin, ayant connu quel étoit le forfait,
Il me l'a découvert, voyez. (*bas.*) Le coup est fait.
Il change de couleur.

SOLIMAN.

L'ame triste, éperdue,
Entre l'étonnement & l'horreur suspendue,
Bref, d'esprit & de corps également perclus,
Je me cherche en moi-même, & ne m'y trouve plus.

RUSTAN.

Que les tristes pensers où votre ame s'abîme,
Ne vous empêchent pas de prévenir son crime,
Puisque votre salut consiste à le punir.

SOLIMAN.

Oui. Je vais commander qu'on le fasse venir,
Sous couleur de lui dire une affaire importante.

RUSTAN.

Mais, s'il faisoit refus d'abandonner la tente?

SOLIMAN.

On verroit dans son sang son crime se laver,
Au milieu de son camp, où je l'irois trouver.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MUSTAPHA, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

GRAND Prince, Bajazet vous conjure d'attendre,
Pour ſecret important que vous devez entendre.
Voyez-le qui fait ſigne, & s'avance à grand pas.

MUSTAPHA.

Ses chefs le ſuivent-ils ?

LE SOLDAT.

Seigneur, je ne crois pas.

MUSTAPHA.

Puiſqu'il laiſſe le camp, ou tumulte, ou querelle;
Ou plus triſte accident au quartier me rappelle.



SCENE II.

BAJAZET, MUSTAPHA.

BAJAZET.

AH! Seigneur, gardez-bien d'entrer dans le palais,
Si vous n'avez deſſein de n'en ſortir jamais.
Là, ſi vous l'ignorez, la mort vous eſt certaine,
Par le traître Ruſtan & la méchante reine.

MUSTAPHA.

Et le ſavez-vous bien ?

BAJAZET.

Oui, Seigneur, je le ſai,
Si bien & ſi vraiment, qu'il n'eſt rien de plus vrai.
Je rentrois dans le camp d'où vous ſortiez à peine,
Lorſqu'un page du roi, fils du fidele Ormeine,
Et frere de Dragut, que vous connoiſſez tant,
M'eſt venu découvrir ce ſecret important.
Il m'a dit qu'à travers de la tapiſſerie
D'un petit cabinet qui joint la galerie,
Il a vu Roxelane & Ruſtan à genoux,
Qui conjuroient le roi de s'aſſurer de vous,
A ce que par ces mots de *ſupplice* & de *faute*,
Qu'ils proféroient ſouvent d'une voix aſſez haute,
Et par votre nom propre, il en a pu juger.

Or, de quelle impoſture ils ont pu vous charger,
Qui ne peut être enfin que d'extrême importance,
Ni quelle eſt du ſultan la derniere ſentence,
Au bruit d'un ſurvenant, lá peur d'être ſurpris,
Eſt cauſe, ce dit-il, qu'il ne l'a point appris:
Mais il juge pourtant que las de ſe défendre,
L'eſprit de Soliman étoit prêt à ſe rendre.
C'eſt pourquoi ſauvez-vous comme vous le devez,
Tandis qu'il en eſt temps, & que vous le pouvez.

MUSTAPHA.

Prendre ſi-tôt l'alarme, & ſur la foi d'un page,
C'eſt manquer à la fois d'eſprit & de courage.

BAJAZET.

Quand un avis s'accorde avec la vérité,
De quelque part qu'il vienne, il doit être écouté.

MUSTAPHA.

Mais, qui vous fait trouver celui-ci véritable?

BAJAZET.

Le rapport que j'y trouve, avec le vraiſemblable.
Vous ſavez que Ruſtan eſt enragé de voir
Que vous nous commandez avec tant de pouvoir,
Et qu'il ſe voit réduit, depuis votre arrivée,
A vivre avec ſa charge en perſonne privée.
Or je ne doute point que ce lâche & malin,
Ne ſache que la reine, aimant ſon fils Sélim,

Par une conſéquence évidente & certaine,
Vous regarde en marâtre avec des yeux de haine,
Et ne la faſſe agir comme un puiſſant reſſort,
A remuer l'eſprit du vieillard qu'elle endort.

MUSTAPHA.

Mais comment ſauroient-ils le mettre en défiance,
D'un qui vit ſans reproche avec ſa conſcience ?
Leur charme eſt-il ſi fort ſur le ſens paternel,
Que d'un fils innocent en faire un criminel ?

BAJAZET.

La noire calomnie & l'envie au teint blême,
Arrêteroient la dent ſur l'innocence même.
Qui ſait ſi par haſard ces courages pervers
Ont point de votre amour les ſecrets découverts,
Et ſi c'eſt point par-là que l'un & l'autre eſpere
De rendre votre foi ſuſpecte à votre pere ?

MUSTAPHA.

Oui, celui-là peut-être; & la méchanceté
Seroit bien au plus haut qu'elle ait jamais été.
Il eſt vrai que j'adore une beauté divine,
J'aime, & vous le ſavez, la vaillante Deſpine :
Mais je vous jure encor, ce que par ci-devant
Sur ce même propos j'ai juré ſi ſouvent,
Qu'au milieu des ardeurs de la plus belle flamme;
Dont le flambeau d'amour puiſſe brûler une ame,
Je garderai toujours le reſpect & la foi,

Que

Que mon pere & ſeigneur doit attendre de moi.
Mais après cette guerre à ma charge commiſe,
Soit vaincu, ſoit vainqueur, & ſans plus de remiſe,
Je lui veux demander cette jeune beauté
Pour prix de mes travaux ou de ma loyauté ;
Et ſi de ſon refus ma priere eſt ſuivie,
Alors je finirai ma miſérable vie,
Avec ce double titre au fond du monument,
De fils reſpectueux & de fidele amant :
Et le ciel reprendra mon ame infortunée,
Pure comme elle étoit, quand il me l'a donnée.
Lui-même & Bajazet peuvent voir ſi je ments,
Eux qui ſavent ma vie & mes déportements.

BAJAZET.

En vain le ciel & moi ſavons votre innocence,
Si la terre & le roi n'en ont pas connoiſſance.
Les rois, quoique d'un ſang le plus proche des cieux,
N'ont pour voir dans nos cœurs que de terreſtres yeux,
Et dans l'état qu'ils ſont, & celui que nous ſommes,
Nous commandent en dieux, mais nous jugent en hommes.
Évitez donc, Seigneur, un danger apparent,
Contre qui l'innocence eſt un mauvais garant ;
Et je ne doute point, ſi vous voulez me croire,
Que l'art des impoſteurs ne ſerve à votre gloire,
Et que la vérité, cette fille du temps,
N'ajoute un nouveau luſtre à vos jours éclatants.

MUSTAPHA.

Non, brave Bajazet, quelque ſort qui m'attende,
J'irai trouver le roi, puiſque le roi me mande.
Après l'ordre reçu de ſon commandement,
J'avance ſes ſoupçons par mon retardement,
Et ſuivant vos conſeils je perds mon innocence
Par le crime qui ſuit la déſobéiſſance.

BAJAZET.

Seigneur, que l'intérêt de tant de gens de bien
Dont vous êtes l'amour, l'eſpoir & le ſoutien,
Vous faſſe au moins ſurſeoir ce voyage funeſte.

MUSTAPHA.

Je fais ce que je dois, le ciel faſſe le reſte.
Mais que veut cette eſclave, avecque ce mouchoir,
Qu'elle a ſemblé jeter plutôt que laiſſer choir?

(L'eſclave paroit au balcon, ou ſur une porte.)

BAJAZET.

Donnez-le-moi, ſoldat. N'avez-vous point pris garde
Qu'elle s'eſt retirée afin qu'on y regarde?
C'eſt ſans doute un avis qu'elle vous veut donner,
Et le nœud que j'y vois, me le fait deviner.
Ah! Seigneur, ce billet n'eſt point coup d'aventure,
C'eſt pourquoi hâtez-vous d'en faire la lecture.

(Il dénoue le coin du mouchoir.)

LETTRE d'Hermine à Mustapha.

Prince, vos ennemis brassent votre trépas :
Recevez sans soupçon l'avis que je vous donne :
Afin que ce bienfait ne vous étonne pas,
En voici le sujet qui n'est su de personne.

La Chypre est mon pays, ce fut où mon bonheur
Me fit choir en vos mains, quand je fus asservie ;
Là, vous prites le soin de me sauver l'honneur,
Et je le prends ici de vous sauver la vie.

MUSTAPHA.

O dieux ! secourez-moi.

BAJAZET.

Si vous le connoissez,
Et la terre & le ciel vous secourent assez,
Les conseils, les avis vous pleuvent l'un sur l'autre ;
Et bien loin d'empêcher votre perte & la nôtre,
Vous courez au péril que l'on vous a montré.



SCENE III.

MUSTAPHA, BAJAZET, UN PAGE.

UN PAGE.

O Seigneur! qu'à propos je vous ai rencontré!
Retournez vîte au camp où s'épand un murmure,
De malheureux présage & de naissance obscure.
Le bruit de votre mort dont vos chefs sont troublés,
Dans le grand pavillon les avoit assemblés :
Mais, le conseil tenu, la plus grande partie
A resté dans l'armée, & l'autre en est sortie;
Ceux-là pour ordonner, ceux-ci pour s'enquérir,
Et tous pour vous venger, ou pour vous secourir.
J'ai laissé les derniers dans la place du change,
Qui feront dans Alep une rumeur étrange,
Si vous-même, Seigneur, ne courez au devant,
Pour leur faire savoir que vous êtes vivant.

MUSTAPHA, *à Bajazet.*

Ah, mon fidele ami! donnez-vous cette peine :
Allez les assurer que leur frayeur est vaine,
Dites-leur que je vis.

BAJAZET.

Je leur dirois plutôt,
Que si vous n'êtes mort, vous le serez bientôt;

Mais enfin, quand j'irois, pensez-vous qu'ils me croient?
Il est besoin pour vous & pour eux, qu'ils vous voient;
Pour vous, qui craignez tant de vous rendre suspect,
Et pour eux, dont les cœurs demandent votre aspect.

MUSTAPHA.

O dieux! le mal s'accroît pendant que je consulte.
Allons donc à la place appaiser ce tumulte.

SCENE IV.

RUSTAN, *seul, allant chez la reine.*

CET importun Acmat qui parle avec le roi,
S'il sait notre secret, ne lui dit rien pour moi.
Que si de ses conseils il forme une machine,
Qui de mon ennemi retarde la ruine;
La reine à qui le roi ne peut rien refuser,
Est la machine aussi qu'il lui faut opposer.
La peur, qui par mon art l'a rendu plus hardie,
Va la faire résoudre à quoique je lui die.



SCENE V.

SOLIMAN, ACMAT.

SOLIMAN, *sortant en colere.*

Point, point, le caractere est bien vérifié.
D'abord autant que vous je m'en suis défié :
Mais plus j'ouvre les yeux, plus j'y vois de lumiere,
Et la seconde preuve assure la premiere.

ACMAT.

Après le jugement de votre majesté,
Je n'ose plus douter de cette vérité :
Mais pour tant de papiers (avec votre licence)
Je doute que le prince en ait moins d'innocence :
La malice ennemie a semé ce poison,
Afin d'en infecter vous & votre maison,
Et perdre votre fils par ces lettres maudites,
Lui qui perdra bientôt ceux qui les ont écrites,
Si comme le dessein il en a le pouvoir,
Que sans l'appui du vôtre il ne sauroit avoir.

SOLIMAN.

Pour un esprit mal sain, ou qui veut qu'on le flatte,
Cette explication est assez délicate ;
Non pour moi, qui veux voir & mon mal & mon bien :
Mais suivez votre sens, & je suivrai le mien :

Quand il sera venu, s'il a de quoi répondre
Aux accusations qui le peuvent confondre,
En ce cas, (mais le ciel ne nous aime pas tant.)
Il est fils glorieux, & moi pere content,
Je lui confirmerai la charge qu'il exerce,
Et la commission du voyage de Perse;
Sinon je saurai bien punir son attentat
Par l'ordre des majeurs & les loix de l'État,
Sans que ses partisans, ni tous ces trente princes,
Qui pour suivre son crime ont quitté leurs provinces,
Ni tout un camp gagné par sa profusion,
Le puissent garantir en cette occasion.

SCENE VI.

SOLIMAN, RUSTAN, ACMAT,
LA SULTANE, HERMINE.

RUSTAN, *à la Sultane.*

A Ce dernier effort employez, je vous prie,
Tout ce que vous avez de force & d'industrie.

LA SULTANE.

Le ciel, grand Empereur, ait soin de vous garder.
Mais à quoi pensez-vous? qu'avez-vous à tarder?
Que vos justes fureurs n'ont déjà mis en poudre
Ce front qui sur tout autre est digne de la foudre,
Ce fils audacieux qui n'a que trop vécu

Après les crimes noirs dont il eſt convaincu ?
Il a déjà conclu votre mort & la mienne,
Et vous êtes encore à conſulter la ſienne ?
Que fait en ce danger votre cœur endormi,
Qu'il n'agit point du tout, ou n'agit qu'à demi ?
De quoi vous ſert ce don de ſageſſe profonde,
Dont la vaſte étendue embraſſe tant de monde,
Lui qui vous fait prévoir les choſes de ſi loin,
Si pour les maux préſents il vous manque au beſoin ?
Non, je ne penſe pas qu'en ce forfait énorme
L'eſprit de Soliman s'aſſoupiſſe, ou s'endorme,
Et que pour n'être pas obligé d'y pourvoir,
Il feigne d'ignorer un mal qu'on lui fait voir,
Puiſque cette pareſſe, ou cette indigne feinte
Le feroient ſoupçonner de foibleſſe & de crainte :
C'eſt qu'il lui reſte encore un amour paternel,
Qui lui parle en faveur de ce fils criminel,
Et le rend nonchalant à punir ſon offenſe,
Sous l'eſpoir mal conçu de ſa réſipiſcence.
Mais croyez, cher Seigneur, qu'un cœur ambitieux
Veut tomber aux enfers, ou s'élever aux cieux ;
Qu'il fait de ſon audace, ou ſon trône, ou ſa tombe,
Amoureux du fardeau ſous lequel il ſuccombe.
Sire, ſouvenez-vous que des penſers pareils
Ont rarement fait place à de ſages conſeils,
Et que ſi l'inſolent à ce coup vous échappe,
Vous ne le verrez plus que ſon bras ne vous frappe ;
Car quel autre que lui voudroit tremper ſes mains
Dans le ſang ſacré-ſaint du meilleur des humains ?

RUSTAN *bas.*

Bon.

ACMAT *bas.*

O mauvais diſcours!

SOLIMAN.

Ne pleurez plus, Madame,
Rendez à cela près l'aſſurance à votre ame.
J'y donnerai bon ordre, & tel, qu'à l'avenir
J'en aurai moins ſujet de craindre & de punir.

RUSTAN *bas.*

L'affaire va très-bien.

SOLIMAN.

Avant que le jour paſſe,
On ſaura qui des deux doit régner ſur la Thrace.

(Ici Soliman fait quelques pas.)

Noradin l'a laiſſé qui venoit ſur ſes pas,
Il ſera tôt ici.

HÉRMINE *bas.*

Je ne le penſe pas.

SOLIMAN.

Allez, vivez en paix.

LA SULTANE.

Ah, Seigneur, l'apparence?
La paix pourroit-elle être où n'eſt pas l'aſſurance?

SCENE VII.

SOLIMAN, ACMAT, RUSTAN.

RUSTAN.

SEIGNEUR, à dire vrai, la reine a bien raiſon.
Déſormais les conſeils ne ſont plus de ſaiſon.
Où la choſe eſt viſible, où les preuves ſont claires,
Les conſultations ne ſont plus néceſſaires.
Sire, faſſent les dieux que je puiſſe mentir;
Mais votre majeſté pourroit s'en repentir.

ACMAT.

En une occaſion de pareille nature,
On ne peut procéder avec trop de meſure;
Et, quoique vous diſiez, les conſeils violents
Traînent le repentir plutôt que les plus lents.
Il s'agit en ceci d'une tête choiſie,
Après celle du roi, la plus chere à l'Aſie,
D'un prince beau, vaillant, des bons toujours aimé,
Redouté des méchants, & de tous eſtimé;
Il s'agit de l'amour d'une puiſſante armée;
De Soliman lui-même, & de ſa renommée.
Bref il s'agit de tout, & je ne penſe pas
Qu'on y puiſſe apporter un trop juſte compas.

RUSTAN.

Acmat, dorénavant si vous voulez bien faire,
Ou parlez autrement, ou songez à vous taire.
En matiere d'État on prend part au forfait,
Pour trop paroître ami de celui qui l'a fait.

ACMAT.

Ma foi, de qui trente ans ont fait l'expérience,
Suffit pour mon estime, & pour ma conscience.

RUSTAN.

Mais le roi cependant, depuis vos beaux discours,
N'a rien fait que rêver & soupirer toujours.

ACMAT.

Qu'il rêve, à la bonne heure; en ce péril extrême,
Son meilleur conseiller, c'est son sens, c'est lui-même.
Il est plus entendu ni que vous, ni que moi;
Mais s'il me vouloit croire, il n'en croiroit que soi.

SOLIMAN.

O fils! ô fils! ô dieux! Mais qu'est-ce que veut dire
Ce peuple curieux que ce spectacle attire?

RUSTAN.

Il suit un prisonnier qui vient.

SOLIMAN.

Où?

RUSTAN.

Le voilà.

SOLIMAN.

Je le vois, que peut-ce être?

SCENE VIII.

GIAFER, DESPINE, SOLIMAN, RUSTAN, ACMAT, SOLDATS.

GIAFER.

AMIS, demeurez-là,
Que le respect du roi vous soit une barriere.
Jeune homme, avancez-vous?

DESPINE.

O plaisante carriere!
O belle occasion pour courir à la mort!

GIAFER.

Sire, j'étois en garde à la porte du fort,
Où j'ai vu ce jeune homme, égaré, triste, blême,
Tel enfin qu'à vos yeux il se fait voir lui-même.
Le soupçon que j'ai pris, qu'il venoit de tenter
Ou de faire un forfait, me l'a fait arrêter.
D'abord nous n'avons su, non plus que d'une idole,
Lui tirer de la bouche une seule parole.

Enfin, long-temps après, par ſa confeſſion,
Il s'eſt trouvé Perſan, & de plus, eſpion.

SOLIMAN.

Eſpion & Perſan?

DESPINE.

Oui, oui, je le confeſſe.

ACMAT.

O l'imprudent garçon!

SOLIMAN.

Voyez la hardieſſe!

RUSTAN.

Ou plutôt l'impudence.

SOLIMAN.

Éloignez-vous, ſoldats.

(*Ici Soliman parle bas avec Ruſtan.*)

Ruſtan, approchez-vous.

ACMAT.

Puiſqu'ils parlent tout bas,
Je leur deviens ſuſpect, & tiens pour véritable
Que le prince eſt perdu.

SOLIMAN.

Viens-çà, viens, miſérable.

Connois-tu ces papiers, ce cachet & ce feing?
Tu rougis, ne ments pas, tu le ferois en vain.
Réponds, les connois-tu?

DESPINE.

Je les dois trop connoître.
Oui, je les connois bien. O le lâche! ô le traître!

RUSTAN, *bas.*

O dieux! qu'heureusement en cette occasion
Je tire mon profit de sa confusion!

SOLIMAN.

Et c'est à Mustapha que le paquet s'adresse?

DESPINE.

O ciel!

SOLIMAN.

Que tardes-tu? veux-tu que l'on te presse?
Parle au lieu de trembler, tu trembleras après.

RUSTAN.

Il pourroit à la fin le presser de si près,
Qu'il me gâteroit tout.



SCENE IX.

SOLIMAN, RUSTAN, DESPINE, ALVANTE, ACMAT, GIAFER, SOLDATS.

ALVANTE.

O FILLE sans conduite !
Hélas ! en quel état vous trouvé-je réduite ?

SOLIMAN.

A la fin ton silence aigrira mon courroux,
Et tu n'en auras pas un traitement plus doux.
Réponds, ou les tourments...

RUSTAN.

Seigneur, sans violence
Recevez-en l'aveu que vous fait son silence.
Le malheureux qu'il est répond en se taisant.

SOLIMAN.

Bien donc, ôtez-le-moi, cet objet déplaisant ;
Et qu'une prompte mort soit le digne salaire
Que mérite envers moi son dessein téméraire.
Tu mourras, scélérat.

DESPINE.

Je l'ai bien mérité.

ALVANTE.

Ah, Sire!

RUSTAN.

Et quoi! que veut ce vieillard effronté?

ALVANTE.

Si j'obtenois de vous un moment d'audience,
Je n'abuserois pas de votre patience.

SOLIMAN.

Quel est-tu?

ALVANTE.

Serviteur de cet infortuné
Que vous avez vous-même à la mort destiné.

SOLIMAN.

Et que demandes-tu?

ALVANTE.

Je demande sa grace,
Utile & glorieuse au grand roi de la Thrace.

SOLIMAN.

Il rêve, le bon homme.

RUSTAN.

Il n'en faut pas douter.

ACMAT.

Seigneur, à tout hasard vous devez l'écouter.

SOLIMAN.

SOLIMAN.

Je le veux, leve-toi ; mais avant toute chose,
Apprends que je châtie alors que l'on m'impose.

RUSTAN, *bas.*

Voici l'homme d'Osman ; mais le sort soit loué,
Ma fourbe est à couvert, l'autre a tout avoué.

ALVANTE.

Grand roi, ce prisonnier est si cher à son prince,
Qu'il le racheteroit d'une grande province.

DESPINE.

Alvante, taisez-vous, ou parlez, s'il vous plaît,
Mais laissez ma fortune en l'assiette qu'elle est.

ALVANTE.

Bien plus, c'est que jamais la plus riche victoire
Ne vous peut apporter tant de fruit, ni de gloire,
Comme l'humanité vous en fera venir,
Si vous lui pardonnez, au lieu de le punir.
Puisqu'ainsi vous rendrez, si vous le voulez faire,
La moitié de la Perse à vos loix tributaire.

SOLIMAN.

Mais enfin, quel est-il ? ôte-nous de souci.

ALVANTE.

Celle-ci, grand monarque, & non plus celui-ci,

D'un roi très-malheureux fille très-malheureuse,
Est la belle Despine aux armes si fameuse.
Voyez....

DESPINE.

Que faites-vous ?

ALVANTE.

(Ici il lui ôte son turban.)

Ses beaux cheveux pendants
Que le turban & l'art resserroient au dedans.

DESPINE.

O zele injurieux !

ACMAT.

O merveilleux spectacle !

RUSTAN.

Or, que fera le ciel de ce nouveau miracle ?

SOLIMAN.

Mais toi qui tiens nos sens & nos yeux ébahis,
Quel sort, ou quel dessein t'amene en mes pays ?
Apprends-nous ce secret.

ALVANTE.

Je vous l'apprendrai, Sire.

DESPINE.

Écoute-le plutôt de moi, qui le vais dire :

J'y viens pour épier, apprendre, & rendre vains
Tes forces, tes conſeils, tes injuſtes deſſeins;
En un mot, ſi le ciel m'avoit aſſez aimée,
Pour t'opprimer toi-même aux yeux de ton armée.

ALVANTE.

Ah, Sire, plaignez-la, mais ne la croyez pas,
Pour un autre ſujet elle court au trépas,
Une autre occaſion la rendit inconnue,
Et l'amour, pour tout dire, a cauſé ſa venue.

DESPINE.

Ah! pourquoi voulez-vous augmenter ſans profit
Ma honte & mes douleurs?

SOLIMAN.

En effet, il ſuffit,
Nous n'avons pas beſoin d'être informés du reſte.

RUSTAN.

Sire, vous le voyez, la choſe eſt manifeſte.

ACMAT.

O dieux!

SOLIMAN.

Peut-être, Acmat, vous n'en douterez plus:
Mais ſans perdre de temps en diſcours ſuperflus,
Je m'en vais donner ordre à ce qui me regarde,
Tant pour faire avancer & redoubler ma garde,

Qu'afin que dès ce soir tout l'appareil soit prêt
Pour l'exécution de mon dernier arrêt.

(Ces vers se disent à Rustan, en particulier.)

Vous, Rustan, cependant, ayez soin qu'on la mene,
Comme fille royale, au quartier de la reine.
Là nous lui ferons voir, lorsqu'il en sera temps,
Cet époux prétendu, qui vient & que j'attends.
Suis-moi, vieillard.

ALVANTE

O fille! ô malheureux Alvante!

DESPINE.

Et moi, dans mon malheur, satisfaite & contente!

SCENE X.

RUSTAN, DESPINE, GIAFER, SOLDATS.

RUSTAN.

MAIS, je rumine ici, le vieillard suit le roi,

(à Giafer.)

Il seroit à propos qu'il fût auprès de toi :
Va lui persuader qu'il vaut mieux qu'il le laisse,
Pour être sous ta garde auprès de sa maîtresse.
Soldats, attendez-moi, je ne tarderai pas.

(Il court après le roi, qui est entré dans le palais.)

SCENE XI.

MUSTAPHA, ORMONTE, DESPINE, GIAFER, SOLDATS.

MUSTAPHA.

Ormonte.

ORMONTE.

Monſeigneur.

MUSTAPHA.

Retourne ſur tes pas ;
Tu verras Bajazet, qui du bout de la rue,
Me ſuit avec les ſiens, ſans me perdre de vue ;
Va-t-en à ſa rencontre, & lui dis de ma part
Que s'il veut m'obliger, il ſe tienne à l'écart.
Prends auſſi mon épée, afin que l'innocence
De ce flanc déſarmé ſoit la ſeule défenſe.

DESPINE.

Ah ſpectacle ! ah douleur !

MUSTAPHA.

Ote encor le baudrier.

DESPINE.

O ma gloire ! ô mon cœur ! voici ton meurtrier.

C'est bien très-justement que tu quittes l'épée,
Ame dans la bassesse & la fraude trempée.
Quitte encor, puisqu'au moins tu connois tes défauts,
Le nom de cavalier que tu portes à faux,
Cherche pour te cacher la solitude & l'ombre ;
Ou parmi les rochers, dont tu croîtras le nombre,
Demeure avec les ours si semblables à toi,
Cruel, ingrat, méchant, sans honneur & sans foi !

MUSTAPHA.

O sort ! cette rencontre, est-ce un charme ? est-ce un songe ?
Ou possible une erreur où mon désir me plonge ?

DESPINE.

Non, non, ta cruauté m'a réduite à ce point,
Au gré de ton désir qui ne t'abuse point.
Oui, mon cœur est outré de véritables peines ;
Oui, mon corps est chargé de véritables chaînes ;
Oui, ma mort qui me plaît, puisqu'il te plaît ainsi,
Sera dans peu de temps très-véritable aussi.

MUSTAPHA.

O ciel ! il est trop vrai, c'est la beauté que j'aime,
Mais, vous, plus insolent que l'insolence même,
Rendez-moi ce trésor indignement gardé.

SCENE XII.

RUSTAN, MUSTAPHA, DESPINE, GIAFER, ALVANTE, SOLDATS.

RUSTAN *arrivant précipitamment avec Alvante.*

Tout-beau, tout-beau, Seigneur, le roi l'a commandé.

MUSTAPHA.

Je ne conteste point ce que le roi commande :
Mais avecque raison je doute qu'il entende
Qu'on exerce en son nom, envers cette beauté,
Et si peu de respect, & tant de cruauté.
Mais ce discours à part, souffrez, je vous supplie,
Que pour la bienséance au moins on la délie.

SCENE XIII.

MUSTAPHA, BAJAZET, RUSTAN, DESPINE, GIAFER, ALVANTE, SOLDATS.

BAJAZET.

Il parle avec Rustan, & semble le prier.
Le traître est dangereux, il faut s'en défier.

MUSTAPHA.

Consulter si long-temps en matiere si claire,
C'est répondre, autant vaut, qu'on ne le veut pas faire.
Soldats, déliez-la.

RUSTAN.

Soldats, n'en faites rien.

MUSTAPHA.

Rustan, où sommes-nous? me connoissez-vous bien?
Savez-vous qui je suis, & ce que je puis être?

(Ici Rustan fait signe à Giafer & aux soldats de faire entrer Despine dans le Palais, ce qu'ils font.)

RUSTAN.

Quand je vous connoîtrai pour le fils de mon maître.

BAJAZET.

Regardez l'insolent!

MUSTAPHA.

Vous auriez en ce cas
Le respect qu'on me doit, & que vous n'avez pas.
Cependant vos soldats ont achevé l'audace:
Mais vous le payerez.

RUSTAN.

Tel tremble qui menace.

BAJAZET.

Traître, ton insolence est sans comparaison.

(*A ce vers il met l'épée à la main.*)

Mais ce bras pour le prince en aura la raison,
Porte dans le palais ton crime, & ton supplice.

MUSTAPHA.

O dieux ! qu'avez-vous fait ?

(*Rustan tombe dans la porte du palais.*

SCENE XIV.

BAJAZET, MUSTAPHA.

BAJAZET.

Un acte de justice,
Seigneur.

MUSTAPHA.

Mais qui me perd.

BAJAZET.

Mais plutôt qui vous met
En l'état glorieux qu'un empire promet.
N'espérez que par là garantir votre vie,
Le danger vous y presse, & je vous y convie.

Enfin, vous le devez, puisqu'à bien discourir,
Il vous faut désormais ou régner, ou mourir :
Cent mille hommes armés sont tous prêts à vous joindre,
Avec cent braves chefs dont je ferai le moindre.

(Ici les capitaines arrivent.)

SCENE XV.

LES CAPITAINES, MUSTAPHA, BAJAZET.

BAJAZET.

EN voici quelques-uns, & j'ai parole d'eux.
Sus, sus, Mars & le sort aiment les hasardeux.
Avancez, compagnons, & d'une voix commune
Elevons ce soleil au trône de la lune.

(Il doit dire ceci se prosternant la face contre terre à la mode des Turcs.)

Vive donc Mustapha.

LES CAPITAINES *tous d'une voix.*

Vive notre Empereur.

MUSTAPHA.

Mais qu'il meure plutôt!

BAJAZET.

O dieux, quelle fureur!

MUSTAPHA.

Appellez-vous fureur un désir légitime
D'amoindrir, ou plutôt d'empêcher votre crime?
Non, non, il vaut bien mieux qu'une innocente mort
M'offre seul en victime aux coleres du sort,
Que si j'exécutois mes injustes envies
Par la perte de tant & de si belles vies.

BAJAZET.

Ne craignez point pour nous, vous pour qui nous craignons.

MUSTAPHA.

Généreux Bajazet, & vous chers compagnons,
Quelque espoir de salut que le camp me propose,
J'entre dans le palais où ma vie est enclose.

BAJAZET.

Mais où vous trouverez la mort qui vous attend.

MUSTAPHA.

Je ne sais: mais mon ame y demeure pourtant.
Si le ciel me permet de vous revoir encore,
Je vous apprendrai mieux ce secret que j'ignore.
Adieu.

(Il se jette dans le palais.)



SCENE XVI.

BAJAZET, LES CAPITAINES.

BAJAZET.

JE ſuis aveugle en cette obſcurité,
Cependant donnons ordre à notre ſûreté.

(Les Capitaines s'en vont l'épée haute frappant leurs boucliers.)

Allons, mes compagnons, allons trouver les autres,
Et ne faiſons qu'un corps de leurs bras & des nôtres,
Tant pour venger le prince à ſa perte obſtiné,
Que pour nous garantir dans ſon camp mutiné.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MUSTAPHA, OSMAN.

OSMAN.

JE vais donc, ô Seigneur! s'il plaît à votre altesse,
Dire à mes compagnons qui gardent la princesse,
L'ordre qu'ils ont du roi de vous la faire voir.

MUSTAPHA.

Je ne vous retiens pas, faites votre devoir.

OSMAN *bas.*

C'est moi qui te retiens avec mon imposture.



SCENE II.

MUSTAPHA *seul.*

EXaminons encor cette étrange écriture.

(Il lit un billet.)

ORDRE de Soliman à Mustapha.

Allez voir votre Despine,
Afin de l'entretenir,
Tandis que je détermine
Ce qu'elle doit devenir.

O dieux ! ce mot de *votre* est un feu de colere,
Qui me rend désormais cette nuit assez claire.
A ce peu de clarté qui luit confusément,
La source de mon mal se découvre aisément.
N'ayant aucun sujet d'entrer en défiance
Ni de mon procédé, ni de ma conscience,
L'amour seul aura fait le trouble où je me voi :
Mais je ne puis savoir ni comment, ni pourquoi.
Non, je ne comprends pas, quelque effort que je fasse,
Pour quelle occasion, ou pour quelle disgrace
Ce déplorable objet de mon affection
A démenti son sexe & sa condition.
Je ne puis concevoir l'aventure derniere
Qui rend cette beauté suspecte & prisonniere.

Sur-tout je me confonds, je m'égare & me perds,
Comme si je tombois dans la nuit des enfers,
Quand je pense aux discours dont cette ame indignée
A tantôt contre moi sa fureur témoignée;
Quand ce cruel abord, ce regard furieux,
Et ce reproche injuste autant qu'injurieux,
Par leurs tristes objets dont l'image est si fraîche,
Font encore en mon cœur une mortelle brêche.
Je meurs si maltraité de l'amour & du sort,
Que j'ignore en mourant la cause de ma mort.
Je ne m'étonne pas que Rustan & la reine
Poussés l'un de l'envie, & l'autre de la haine,
Par leurs inventions m'aient rendu criminel,
Et provoqué sur moi le courroux paternel :
Ce sont tours d'ennemis & d'esprits sanguinaires,
Qui par toutes les cours sont assez ordinaires;
Ce sont coups d'envieux, & de courages bas,
Qui même en m'accablant ne me surprennent pas.
Mais que je sois l'horreur des beaux yeux de Despine,
Et que mon bon génie ait juré ma ruine.
O dieux! d'un si grand coup mon esprit abattu
Fait de son désespoir sa derniere vertu.

Tandis que je détermine
Ce qu'elle doit devenir.

A bien examiner cette derniere ligne,
On nous garde à tous deux un traitement indigne.
L'état où je l'ai vue, & l'état où je suis
Montrent qu'on nous réserve à d'étranges ennuis.

Dans ce palais funeste où l'effroi m'environne,
Chacun craint mon abord, me fuit, ou m'abandonne;
Comme un lieu désolé par la peste & le feu,
Ou que celui du ciel a frappé depuis peu.
Le roi qui sous couleur d'une affaire importante,
M'a fait en diligence abandonner la tente,
Sait que je suis venu témoigner mon devoir;
Son ordre cependant me défend de le voir.
Mais j'apperçois venir l'esclave bienfaisante
Qui semble déplorer ma fortune présente.

SCENE III.

HERMINE, MUSTAPHA.

HERMINE.

SI vous eussiez pu suivre, ô prince infortuné!
Le salutaire avis que je vous ai donné,
Je ne répandrois pas des pleurs qui me trahissent,
S'il faut qu'ils soient connus de ceux qui vous haïssent,
Et qui me puniroient d'une cruelle mort,
S'ils savoient seulement que je plains votre sort.
La reine, à qui pour vous je deviens infidelle,
Pour apprendre de moi ce que vous dites d'elle
A voulu me choisir sur tous ses espions,
Afin de remarquer toutes vos actions;
Mais puisqu'à Famagouste où je suis asservie,

Votre

Votre extrême bonté me conserva la vie
En me sauvant l'honneur qu'on me vouloit ravir;
Je la veux exposer afin de vous servir.

MUSTAPHA.

Il ne seroit pas juste, esclave généreuse,
Ni que votre vertu vous rendît malheureuse;
Ni que mon imprudence à garder votre écrit
Vous mît la défiance & le trouble en l'esprit;
C'est pourquoi cachez mieux cette douleur visible,
Qui sans me profiter vous peut être nuisible;
Et pour votre billet, tenez pour assuré
Et croyez sur ma foi que je l'ai déchiré.

HERMINE.

Ah, Seigneur! au hasard d'être un jour découverte;
Que ne peuvent mes soins empêcher votre perte!

MUSTAPHA.

Et n'ai-je aucun ami qui travaille pour moi?

HERMINE.

Nul que le bon Acmat, qui plege votre foi;
Et si je crains d'ailleurs, c'est de là que j'espere.

MUSTAPHA.

Mais pour jeter le sort sur l'esprit de mon pere,
Quels mots si merveilleux ont dit mes ennemis?
De quoi m'accuse-t-on? quel crime ai-je commis?

HERMINE.

Quantité, disent-ils; sur tous, deux effroyables,
Qui pour être trop grands doivent être incroyables.
D'être d'intelligence avec le roi Persan,
Et d'avoir conspiré la mort de Soliman.

MUSTAPHA.

O dieux! est-il possible? ô devoir! ô nature!
Mais sur quoi fondent-ils cette horrible imposture?

HERMINE.

La reine qui souvent me parle à cœur ouvert,
Ne m'a pas jusqu'ici ce secret découvert:
Mais ce qui vous doit perdre avec plus d'apparence,
C'est le camp qui murmure avec trop d'assurance;
Et la témérité de votre Bajazet
Qui devoit modérer son courage indiscret.
Rustan vit bien encor: mais sa blessure est telle
Que d'un commun accord on la juge mortelle.
Depuis qu'il est au lit de tous les sens perclus,
Son sang, quand par la plaie on arrête son flux,
Échappe par le nez, les oreilles, la bouche,
Et s'ouvre cinq canaux pour un seul qu'on lui bouche.

MUSTAPHA, *bas.*

Il sema des malheurs, il en cueille le fruit.

HERMINE.

Seigneur, parlons plus bas, quelqu'un a fait du bruit,

C'est Osman qui m'appelle ; adieu, je me retire.
La reine m'envoyoit sous couleur de vous dire,
Qu'aussitôt que Despine aura changé d'habits,
Je vous l'amenerai comme on me l'a permis.

SCENE III.

MUSTAPHA *seul.*

Il n'en faut point douter, quelque rang que je tienne,
La mort de ce méchant avancera la mienne ;
Et Bajazet lui-même, en pensant m'obliger,
Me fait plutôt courir à l'extrême danger.
O ciel ! mon seul espoir & mon dernier refuge ;
Puisque mes ennemis ont prévenu mon juge,
Entreprends ma défense, & montre à l'univers
Que tu n'assistes point aux conseils des pervers.
Ou si par les raisons d'une sagesse occulte,
Le sang de l'innocent doit calmer ce tumulte,
Contente-toi du mien, & conserve aux humains
L'ouvrage le plus beau qu'ils aient eu de tes mains ;
Et qu'on ne puisse pas t'accuser d'injustice,
Souffrant que tant d'appas partagent mon supplice :
Épargne ma Despine. Ah ! je la vois venir.
O dieux !



SCENE IV.

MUSTAPHA, DESPINE, HERMINE.

HERMINE.

Ne craignez pas de vous entretenir.
Je me tiendrai si loin & de l'un & de l'autre,
Que je n'entendrai point son discours, ni le vôtre.

DESPINE.

Et bien, cruel auteur de tous nos déplaisirs,
Nous allons contenter tes injustes désirs,
C'est trop peu que nos mains aux sceptres destinées
Aient été devant toi par les tiens enchaînées;
Il te faut faire aux yeux de ta barbare cour,
Un spectacle d'horreur, d'un miracle d'amour.
Il faut qu'en ton palais où j'ai fait une entrée,
Digne de l'équipage où tu m'as rencontrée,
Je vomisse à la fois l'ame & le sang royal,
Afin d'en assouvir ton esprit déloyal.
Déjà par tes mépris à tous maux préparée,
J'approche de la fin que tu m'as procurée,
Et l'on ne m'a prêté ces habits éclatants,
Que pour en faire honneur à la mort que j'attends;
Tu me vois maintenant semblable à ces victimes
Que l'on paroit jadis pour expier les crimes;
Je leur suis toutefois dissemblable en ce point,

Que les tiens par mon ſang ne s'effaceront point.
Au contraire, aſſaſſin, ſi l'on croit ſur la terre
Qu'il regne une juſtice au deſſus du tonnerre,
Le ciel par tes remords, & ſes foudres grondants
Te doit perſécuter & dehors & dedans:
Même ne penſe pas que tes actes perfides
N'émeuvent tôt ou tard le ſang des Arſacides,
Qui le fer à la main viendront venger ſur toi
Ton excès d'inſolence, & ton manque de foi.
Ne pouvois-tu chercher l'amitié paternelle
Qu'en faiſant à ma gloire un tache éternelle?
Devois-tu l'acheter au prix de ma pudeur?
Moi, qui brûlois pour toi d'une ſi ſainte ardeur!
Moi, qui venant t'offrir mon cœur & mes provinces,
Croyois trouver en toi la merveille des princes,
Aſſaſſin, qui me dois la franchiſe & le jour,
Par les droits de la guerre, & les loix de l'amour!

MUSTAPHA.

Je l'avoue, & veux bien, belle & grande princeſſe,
Commencer mon diſcours par où le votre ceſſe.
Oui, je vous dois la vie, & l'accompliſſement
De ce que vous promit mon amoureux ſerment.
Enfin, je vous dois tout: mais l'excès de mes dettes
Vous peut-il excuſer du tort que vous me faites?
Doit-il autoriſer les outrages ſanglants
Que font à mon honneur vos tranſports violents?
Je ne reçois de vous à toutes mes approches,
Que mépris éternels & qu'éternels reproches.

Vous appellez sur moi la colere des dieux,
Et prenez tant de peine à me rendre odieux,
Que ces mots de *méchant*, *d'ingrat & de parjure*,
Me sont dans votre bouche une vulgaire injure.
Cependant il est vrai que je ne suis rien moins,
Et bientôt mes malheurs vous en seront témoins:
Mais quoique le repos regne en ma conscience,
Si ne puis-je endurer avecque patience
Des termes dont un jour vous vous repentirez,
Avec plus de raison qu'ils ne sont proférés.
Sur-tout, je sens le coup d'un poignard qui me frappe,
A ce mot d'assassin, alors qu'il vous échappe;
C'est de votre injustice & de votre rigueur
Le trait le plus mortel qui m'ait percé le cœur,
Outre qu'avec horreur mon esprit se figure
Qu'il est de conséquence & de mauvais augure.
Ne me donnez donc plus, ô reine des beautés,
Des titres si fâcheux, & si peu mérités:
Mais plutôt, s'il vous plaît, commencez à m'apprendre
Des secrets que je brûle, & que je crains d'entendre.
Rendez sur votre sort mon esprit éclairci.
Quel sujet vous amene & vous retient ici?
Bref, perdez tout-à-fait mon ame épouvantée,
Ou l'ôtez du dédale où vous l'avez jetée.

DESPINE.

Ah, l'innocent esprit!

MUSTAPHA.

Quels maux ai-je donc faits?

DESPINE.

Traître, tu fais semblant d'ignorer tes forfaits,
Pour y pouvoir encore ajouter l'impudence,
Comme si leur mérite étoit en l'abondance.

MUSTAPHA.

Et bien, puisqu'il vous plaît, je suis traître, imposteur,
Déloyal, homicide, impudent & menteur :
Mais avec tout cela, je ne connois de crime
Que la nécessité du malheur qui m'opprime.

DESPINE.

Je vois bien, tes forfaits te semblent tous si beaux,
Que pour avoir sujet de les trouver nouveaux,
Ou de t'imaginer que tu les fais encore,
Tu veux en les niant qu'on te les remémore.
Ainsi les grands voleurs, au meurtre abandonnés,
Se plaisent au récit des coups qu'ils ont donnés.
Soit donc, puisqu'il te plaît que je t'en entretienne,
Prends encor cette gloire aux dépens de la mienne.
Quoi ! déchirer ma lettre avec brutalité,
Dire à mon gouverneur indignement traité,
Que tu ne connois point cette foi d'hyménée,
Que tu t'en moquerois quand tu l'aurois donnée,
Parler de mes faveurs en termes méprisants,
En faire le rieur avec tes courtisans,
Et traiter en esclave une fille royale,
N'est-ce rien, ame lâche, ingrate & déloyale !
Sont-ce des actions que tu puisses nier ?

Ou qu'un ſeul demi jour t'ait dû faire oublier ?
Bien, bien, réjouis-toi d'un ſpectacle barbare,
J'ai voulu rechercher la mort qu'on me prépare,
Ayant ton pere même à ma perte animé,
Afin qu'il me punît de t'avoir trop aimé.

MUSTAPHA.

Madame, arrêtez-vous, ſi vous n'avez envie
Que je perde à vos yeux & le ſens & la vie.
Je ſens le déſeſpoir, & ce qu'il fait d'efforts,
Quand par les maux de l'ame, il ſurmonte le corps.
Ah dieux! mais dites-moi, quel monſtre entre les hommes
A ſemé le déſordre & l'erreur où nous ſommes ?
Quel méchant impoſteur, ou quel mauvais démon
A pris pour vous tromper ma figure & mon nom ?
Si j'ai reçu de vous ni lettre, ni meſſage ;
Si, loin d'avoir tenu ce damnable langage,
Je n'ai parlé de vous, & plus ſouvent & mieux,
Que devant les autels on ne parle des dieux ;
Si jamais j'ai conçu cette lâche penſée
De retirer la foi que je vous ai laiſſée,
Et ſur-tout ſi jamais, (hors un ami diſcret)
Perſonne a ſu de moi notre amoureux ſecret ;
Je rends les éléments de mes crimes complices,
S'il ne s'accordent tous à faire mes ſupplices ;
Que ceux qui vont en haut, & ceux qui vont en bas,
Retournent pour me perdre à leurs premiers combats.
Que le ciel me confonde, & bref, que votre haine
Soit mon dernier malheur & ma derniere peine!

SCENE V.

ALVANTE, DESPINE, MUSTAPHA.

ALVANTE, *à part.*

Les voilà ; mais sans doute ils ne sont pas contents,
Et j'en fais la raison.

DESPINE.

O ciel ! & tu l'entends,
Et tu ne punis pas cet impudent blasphême ?
Quoi ! fût-ce pas Alvante ?...

ALVANTE.

Oui, le voici lui-même,
D'agréable nouvelle agréable porteur ;
Lui qui de vos ennuis fut l'innocent auteur.
Oui, Madame, c'est moi, c'est moi-même & nul autre,
Qui cause innocemment & son trouble & le vôtre,
Ayant cru que le ciel détestoit vos amours,
J'ai voulu par adresse en traverser le cours ;
Pour cette occasion, j'ai vos lettres rompues.

DESPINE.

Mais par l'ordre du prince ?

ALVANTE.

Il ne les a point vues.

DESPINE.

O dieux !

ALVANTE.

Le seul Alvante a tout fait & tout dit,
Pour vous emplir le cœur de haine & de dépit.
Mais que l'esprit humain a peu de connoissance,
Et du vouloir du ciel & de sa providence!
Il lui plaît aujourd'hui d'accomplir vos désirs.
Et moi, qui désormais prends part à vos plaisirs,
Je viens vous apporter ce message de joie
Par le commandement du roi qui vous l'envoie.
Regardez maintenant s'il vous faut affliger?

DESPINE.

Quels prodiges, ô dieux !

MUSTAPHA.

Ah, divin messager!
Ta fourbe obtient de moi sa grace & son excuse,
Pourvu qu'en ce rencontre une seconde ruse
Ne me donne pas lieu de me plaindre de toi.

ALVANTE.

Non, non, sur ma parole, allons trouver le roi.

DESPINE.

Je crains avec raison quelque nouvelle feinte;
Car comme a-t-il si-tôt, & sa colere éteinte,
Et porté sa pensée à me favoriser?
Mon pere, on vous abuse, afin de m'abuser.

ALVANTE.

Ma fille, point du tout, ce vieillard vénérable,
Qui tantôt d'un accueil & d'un mot favorable,
M'a rapproché du roi dont j'étois rebuté,
A pour vos intérêts si long-temps disputé,
Qu'enfin le roi vaincu des raisons qu'il a dites,
(Et possible en faveur de ses propres mérites,)
D'une levre riante & d'un œil adouci,
S'est tourné devers moi pour me parler ainsi :
» Va, vieillard, va trouver ta belle & grande reine,
» Mon cher fils l'entretient, dis-lui qu'il nous l'amene,
» Les plus judicieux ne me blâmeront point
» De joindre encore mieux ce que l'amour a joint.

MUSTAPHA.

Dieux ! d'où vient que le deuil, comme un subit orage
Trouble mal-à-propos l'air de votre visage ?
Le soupçon de ma foi cause-t-il point en vous
Quelque injuste regret de m'avoir pour époux ?

DESPINE.

Au contraire, Seigneur, après la connoissance
Que j'ai de mon erreur & de votre innocence,
Je crois mériter moins d'être votre moitié.

ALVANTE.

Laissez pour d'autres temps ces combats d'amitié,
Et venez où pour vous le destin se prépare
A faire quelque chose & de grand & de rare.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SOLIMAN, MUSTAPHA, DESPINE, ACMAT.

SOLIMAN.

(Scene équivoque de Soliman.)

Oui, loin de rendre vains mille amoureux ſerments,
Et donnés & reçus entre ces deux amants,
Loin de rompre les nœuds qui les ſerrent enſemble,
Je veux qu'un plus étroit aujourd'hui les aſſemble.

ACMAT.

Ainſi vous vous donnez le repos & la paix.

SOLIMAN.

Je le ſais bien, Acmat, c'eſt pourquoi je le fais.
Ce n'eſt pas, Muſtapha, que mon cœur n'y réſiſte,
Cette ſorte d'hymen me déplaît & m'attriſte :
Mais par raiſon d'État je le ferai pourtant,
Plutôt que par deſſein de vous rendre content.

MUSTAPHA.

O le plus grand des rois, & le meilleur des peres !

Ainsi vous soient toujours toutes choses prosperes,
Comme vous obligez cette princesse & moi
A vous garder toujours le respect & la foi!

DESPINE.

Ah, Seigneur! couronnez cette faveur insigne
D'une autre, dont encor je m'estime peu digne;
Permettez qu'à genoux je baise encor ces mains,
Sous qui tremble déjà la moitié des humains,
Et qui bien-tôt sur l'autre étendront leurs conquêtes.

SOLIMAN.

C'est trop, il nous sied mal, sachant ce que vous êtes,
De voir à mes genoux le sang du roi Tachmas;

(Il la releve.)

Et de plus le sujet ne le mérite pas.

MUSTAPHA.

Sire, c'est à vos pieds que je prends la licence
D'éclaircir votre esprit avec mon innocence.

SOLIMAN.

Levez-vous, & brisons ces discours superflus.
Vous pouvez-bien penser que je n'y pense plus,
Et verrez par un trait bien digne de mémoire,
Que je n'en ai rien cru que ce qu'il en faut croire.
Non, non, ne parlez plus de vous justifier,
Parlons d'aller au temple, & d'y sacrifier
Pour obliger le ciel à vous être propice.

SCENE II.

SOLIMAN, MUSTAPHA, DESPINE, ACMAT, OSMAN.

SOLIMAN.

ENTREZ, entrez Osman. Et bien, le sacrifice?

OSMAN.

Sire, j'en suis témoin, tout est prêt dès long-temps,
Et l'autel, & le prêtre, & les trois assistants.

SOLIMAN.

Osman, approchez-vous.

(*Il lui parle à l'oreille.*)

DESPINE.

O l'aventure étrange!
Dieux! comme en peu de temps la fortune se change!

MUSTAPHA.

Acmat, cet entretien me donne à soupçonner.

ACMAT.

Pourquoi? je n'y vois rien qui vous doive étonner.
Cet homme est à Rustan, & le roi, je m'assure,
Lui demande en secret l'état de sa blessure.

SOLIMAN.

Faites, mais promptement.

OSMAN.

Je vais m'en acquitter.

SOLIMAN.

Un affaire preſſant m'oblige à vous quitter ;
Ne vous ennuyez pas, couple d'amants fidelles,
Si les préſents nouveaux ont des graces nouvelles,
Je vais vous envoyer un meuble précieux
Qui vous doit occuper & l'eſprit & les yeux.
Vous, Acmat, ſuivez-moi ; ces amoureuſes ames
Pourront mieux ſans témoin entretenir leurs flammes.

SCENE III.

MUSTAPHA, DESPINE.

DESPINE.

DIEUX ! le prince pâlit, je crains quelque malheur !
Seigneur, d'où peut venir cette morne pâleur
Qui du teint de la mort a peint votre viſage ?

MUSTAPHA.

Ah ! que ce mot encore eſt de mauvais préſage ?

DESPINE.

Quoi ! vous trouvez-vous mal ? ou ſi c'eſt qu'à mon tour
Il faut que je vous faſſe un reproche d'amour ?
Au lieu de témoigner une exceſſive joie

Du bien inespéré que le ciel nous envoie,
Votre œil s'est obscurci, votre teint a changé,
Comme si notre hymen vous avoit affligé.

MUSTAPHA.

Ah! ne m'imposez pas une peine plus grande
Que celle que je sens du coup que j'appréhende.
O divine beauté! plût-il, plût-il au sort
Que vous fussiez en Perse, & que je fusse mort!

DESPINE.

Je ne puis deviner quelle étrange aventure
Vous oblige à des vœux de semblable nature.

MUSTAPHA.

Aussi n'avez-vous pas observé comme moi
Les divers mouvements du visage du roi,
Vous n'avez pas pris garde à ce sens équivoque,
Qui fait qu'en nous flattant, il semble qu'il se moque.
Sur-tout j'ai remarqué qu'au sortir de ce lieu,
Son œil m'a semblé dire un éternel adieu;
De rage ou de pitié deux larmes échappées
En ont visiblement les paupieres trempées.

DESPINE.

Mais pourquoi nous flatter, lui qui peut d'un clin d'œil,
Nous envoyer tous deux de la chambre au cercueil?
Quel fruit espere-t-il d'un si lâche artifice?

MUSTAPHA.

Le plaisir d'aggraver notre dernier supplice,

Par

Par le sanglant dépit & la confusion
Qui suivent le mépris & la dérision.

DESPINE.

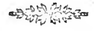
C'est donc moi seulement que sa haine regarde ;
Car pour vous, cher amant, la nature vous garde,
Si ce n'est que mon crime, ou plutôt mon amour,
Ne lui soit un sujet de vous priver du jour ;
Ou que sachant peut-être à quel point je vous aime,
Il veuille, en vous perdant, perdre un autre moi-même,
Et par ce châtiment injuste & non commun,
Me donner deux arrêts, & deux trépas pour un.
Que si pour vous sauver....

MUSTAPHA.

N'achevez pas le reste
D'un discours tout ensemble obligeant & funeste.
Cette preuve d'amour en l'état où je suis,
En augmentant la mienne, augmente mes ennuis :
Mais changeons de propos, on vient d'ouvrir la porte.

DESPINE.

C'est le présent du roi qu'un page nous apporte.



SCENE IV.

MUSTAPHA, DESPINE, UN PAGE.

UN PAGE.

GRAND prince, en attendant vos ornements royaux,
Recevez, s'il vous plaît, quelques rares joyaux
Que de la part du roi j'apporte à votre alteſſe,
Pour en parer, dit-il, vous & votre maîtreſſe.

MUSTAPHA.

Il faut que le préſent ſoit d'un prix nompareil,
Puiſque vous l'apportez avec tant d'appareil.
Levez-donc ce drap d'or, & voyons ce qu'il cache.

DESPINE.

O ſpectacle mortel!

MUSTAPHA.

Une tranchante hache,
Des liens & du linge à nous faire un bandeau!
O don! ſi tu n'es riche, au moins es-tu nouveau!

LE PAGE.

Avec votre congé, Seigneur, je me retire:
Mais vous comprenez trop ce que je n'oſe dire.

SCENE V.

MUSTAPHA, DESPINE.

MUSTAPHA.

Enfin, le voici donc, ce meuble précieux,
Qui devoit occuper nos esprits & nos yeux.
Quelle occupation ! quel meuble ! & quelle vue !
O présent dont sur-tout le partage me tue !
Présent accompagné de crainte & de terreur !
Présent qui fait frémir la nature d'horreur,
Et qui témoigne bien que le ciel abandonne
Celui qui le reçoit, & celui qui le donne !

DESPINE.

Ces transports de douleur me semblent, cher époux,
Dignes de votre sort, mais indignes de vous.
Alors qu'en un combat votre extrême vaillance
Vous gagna mon estime avec ma bienveillance,
Vous traitâtes la mort avec tant de mépris,
Que dès-là je vous crus & sans peur & sans prix.
Pourquoi n'usez-vous donc de la même constance
En une occasion de pareille importance ?

MUSTAPHA.

Alors, chere beauté, je n'étois pas amant :
Mais la Parque aujourd'hui nous frappe également,

Et cette circonstance est le masque terrible
Qui me la fait trouver plus dure & plus horrible.
Voici le traître Osman suivi de ses soldats.
Serrez-vous contre moi.

(Il se retire en un coin du théatre.)

SCENE VI.

OSMAN, MUSTAPHA, DESPINE, SOLDATS.

OSMAN, *à ses soldats.*

Sus donc, n'y manquez pas.

MUSTAPHA.

Osman, n'approchez point, faites-moi cette grace.

OSMAN.

Seigneur, excusez-moi s'il faut que je le fasse.
C'est de la part du roi.

MUSTAPHA.

Je dois croire que non,
Puisque le roi mon pere est trop juste & trop bon,
Pour me faire mourir contre toutes les formes ;
Et crût-il mes forfaits encore plus énormes....

OSMAN.

C'est son ordre pourtant, & vous le savez bien.

MUSTAPHA.

Je vous ai déjà dit que je n'en croyois rien.
C'eſt l'ordre des méchants à qui l'affaire touche ;
Je n'en recevrai point que de ſa propre bouche,
Et ſi quelqu'un de vous entreprend d'approcher,
Il ne fit jamais pas qui lui coûtât ſi cher.

OSMAN.

Faire rebellion & ſe mettre en défenſe,
C'eſt vouloir entaſſer offenſe ſur offenſe,
Et vous ferez bien mieux....

MUSTAPHA.

Impudent diſcoureur ;
Tu ſauras ſi mon bras....

OSMAN.

Évitons ſa fureur.

MUSTAPHA.

(Il va pour frapper Oſman.)

La colere m'emporte à l'aſpect de ce traître
Qui trempe à notre mort auſſi-bien que ſon maître.



SCENE VII.

DESPINE, MUSTAPHA.

DESPINE.

TELLE étoit des héros la vaillante chaleur :
Mais quand notre puissance égaleroit la leur,
Pouvons-nous tenir bon en l'état où nous sommes,
Contre un roi qui commande à tant de milliers d'hommes?
C'étoit à vos amis à faire soulever
Et le camp & la ville, afin de nous sauver :
Mais ne l'ayant pas fait, notre espérance est morte.

MUSTAPHA.

On ne presseroit pas mon trépas de la sorte,
Si le roi n'avoit crainte, ou s'il ne connoissoit
Qu'on veut me délivrer à quel prix que ce soit ;
Si bien que mes amis, par des soins qui me nuisent,
Avancent les desseins de ceux qui me détruisent.

DESPINE.

Grands dieux! c'est maintenant que nous sommes perdus,
Nos ennemis plus forts viennent les arcs tendus.



SCENE VIII.

SOLIMAN, MUSTAPHA, DESPINE, OSMAN, SOLDATS.

OSMAN, *à ses soldats.*

Avancez, compagnons, la fleche sur la corde,
Et tirez sans respect, ou sans miséricorde.
Suivant l'ordre du roi qu'il faut effectuer,
Nous devons à ce coup les prendre ou les tuer.

MUSTAPHA.

Commencez, meurtriers, couvrez-moi de vos fleches,
Afin que mon esprit sorte par mille brêches :
Mais pour me prendre vif, n'approchez point de moi :
Ou le fer que je tiens....

SOLIMAN, *mettant la tête à la fenêtre.*

Mustapha !

DESPINE.

C'est le roi :
Voyez à la fenêtre.

MUSTAPHA.

Oui, c'est lui qui m'appelle.

SOLIMAN.

Vous faites hors de temps le brave & le rebelle,

Déformais ces efforts font vains & fuperflus;
Donnez donc votre tête, & ne conteftez plus.

MUSTAPHA.

Ah, Sire ! s'il eft vrai que vous m'ayez fait naître....
Mais le cruel qu'il eft a fermé la fenêtre,
De peur que mon difcours ne vînt à l'émouvoir.

SOLIMAN.

Je l'ouvre encore un coup pour vous faire favoir
Que fi j'entends de vous ni murmure, ni plainte,
Si le moindre des miens en reçoit une atteinte,
Le corps de votre amante expofé tout au jour,
Servira de fpectacle aux pages de ma cour.

DESPINE.

O menace effroyable ! ô rigoureux fupplice !
Il fuffit qu'on vous traite avec peu de juftice,
Sans qu'on me traite encore avec indignité :
Mais cédons, cher amant, à la néceffité.
Quittez donc cette hache, en qui votre innocence
Ne rencontre auffi-bien qu'une foible défenfe.
Non, non, à mon avis, il eft plus à propos,
Tant pour notre vertu que pour notre repos,
D'apprivoifer la mort en payant de conftance,
Que de l'effaroucher en faifant réfiftance.
Mettez les armes bas; un femblable malheur
A befoin de conftance, & non pas de valeur.

OSMAN *à fes foldats.*

Enfin il fe rendra.

MUSTAPHA.

Bien donc je m'abandonne.
Ofman, fais déformais ce que le roi t'ordonne.

UN SOLDAT.

Seigneur, on vous liera fi vous le permettez.

MUSTAPHA.

Accablez-moi de fers, prenez vos furetés,
Pourvu que par ma charge elle foit foulagée.

DESPINE.

(On les lie féparément.)

Non, non, je ne veux point, ni leur être obligée,
Ni fouffrir en mourant un traitement plus doux
Que celui que leurs mains exercent envers vous.

MUSTAPHA.

(Il dit ces vers regardant à la fenêtre, ou à l'endroit où Soliman a paru, car cela s'entend de Ruftan & de la Sultane.)

O mes fiers ennemis! quel démon vous confeille
De perdre avecque moi cette rare merveille?
Elle qui ne devroit en aucune façon,
Vous mettre dans l'efprit la crainte ou le foupçon;
Elle qui parmi nous n'eût empêché perfonne
D'affecter les honneurs, les biens, ou la couronne;
Elle enfin, dont le crime eft de m'avoir chéri,
Si c'eft crime d'aimer un malheureux mari?

Ainſi mon ſeul reſpect vous la rend criminelle,
Et par contagion mon malheur paſſe en elle.

DESPINE.

(Ici le page entre.)

C'eſt plutôt notre hymen qui vous rend criminel,
Et qui vous fait l'objet du courroux paternel.
Ainſi l'ardente amour que vous m'avez portée,
A cauſé votre perte & l'a précipitée:
Mais un page du roi tire Oſman à quartier,
Ne déſeſpérons pas, il lui donne un papier.

MUSTAPHA.

Notre ſort en tout cas ne ſauroit être pire.

OSMAN.

Oui, page, on le fera ſelon qu'il le déſire.

MUSTAPHA.

Et bien, que veut le roi?

OSMAN.

(Il lui préſente le billet.)

Voyez-le, s'il vous plaît.

MUSTAPHA *lit.*

Oſman, depêchez-vous.

DESPINE.

O dieux!

MUSTAPHA.

Je ſuis tout prêt.

(Il paſſe le premier, & rentre.)

L'échafaud eſt-il loin ?

OSMAN.

Dans la ſalle prochaine.

MUSTAPHA.

Nous irons à la mort avecque moins de peine.

SCENE IX.

ORCAMBRE *ſeule.*

PUISQU'ELLE veut ſavoir les ſecrets de mon art,
Porte-lui, me dit-il, ce livre de ma part,
Dont les ſacrés feuillets ſont autant de peintures,
Qui lui marquent au vrai toutes ſes aventures,
Sous des portraits obſcurs où l'on ne connoît rien,
Et ſous de naturels qu'elle connoîtra bien :
C'eſt ainſi que le ciel a permis qu'elle voie
Ce qui peut avancer ſa triſteſſe, ou ſa joie.
Et bien, l'avez-vous vu ?



SCENE X.

LA SUTANE, ORCAMBRE.

LA SULTANE, *entrant tristement avec un grand livre.*

JE l'ai vu, je le voi,
Et ne trouve par-tout que des sujets d'effroi:
Mais après cette triste & derniere figure,
Quels mots trouvé-je écrits?

ORCAMBRE.

Faites-en la lecture.

LA SULTANE.

(*Elle lit tout haut ces vers.*)

ORACLE.

De ces portraits obscurs & si mal figurés
Le visage inconnu deviendra connoissable,
Quand de sa propre main la parque impitoyable
Du sang de ton cher fils les aura colorés.

O détestable oracle! ô mere infortunée!
Par la mort de tes fils à la mort destinée!
Donc mon dernier espoir, mon aimable Selin
Aura comme son frere une tragique fin?
Celle de Mustapha que j'ai tant poursuivie,

N'assurera donc pas ma fortune & sa vie?
Ah crainte! ah désespoir! ah mortelle douleur!
O livre qui prédis, & qui portes malheur!
Non, tu ne fus jamais un ouvrage céleste,
Va, reporte aux enfers ta peinture funeste.
Ah dieux! que rudement vous me voulez punir
Du soin trop curieux d'apprendre l'avenir!

ORCAMBRE.

Madame, Hyarbe est homme.

LA SULTANE.

Oui, mais homme prophete,
Des volontés du sort véritable interprete,
Et tel pour mon malheur, que vivant comme il vit,
Il oblige le ciel à faire ce qu'il dit.

SCENE XI.

HERMINE, ALICOLA, LA SULTANE, ORCAMBRE.

HERMINE *parlant à la vieille qu'elle introduit pour parler à la reine; il faut qu'elles entrent sur le théatre par le même endroit que Mustapha sera sorti pour aller à la mort.*

SA bonté pour le moins fait que je m'imagine
Que vous lui parlerez.

ALICOLA.

Suffit.

LA SULTANE.

Et bien, Hermine,
Ruſtan eſt-il toujours comme je l'ai quitté ?

HERMINE

Plus foible & plus muet qu'il n'á jamais été.
A peine ſa vigueur pouvoit-elle ſuffire
A trois ou quatre mots qu'il s'efforçoit d'écrire.

LA SULTANE.

Et le roi, que fait-il ?

HERMINE.

Il vient de s'enfermer
Avec un déſeſpoir qu'on ne peut exprimer ;
Car plus la bienſéance a ſes douleurs contraintes,
Plus il pouſſe en ſecret de ſoupirs & de plaintes.

LA SULTANE.

Et le prince ?

HERMINE.

Ah, Madame ! il eſt mort, autant vaut ?

LA SULTANE.

O dieux !

HERMINE.

Déjà Deſpine étoit ſur l'échaffaud,
Les cheveux retrouſſez, & les épaules nues,
Quand cette femme & moi nous en ſommes venues.

LA SULTANE.

Quelle femme ?

HERMINE.

Avancez.

LA SULTANE.

Qu'elle avance ! & pourquoi ?

ALICOLA *se jetant à genoux.*

Pour la gloire du ciel, pour le repos du roi,
Pour celui de l'État & de ma conscience.

LA SULTANE.

Le fait mérite bien qu'on lui donne audience.
Parlez.

ALICOLA.

Mais le secret ne veut être éclairci.

LA SULTANE *parlant à Orcambre.*

J'entends, retirez-vous Hermine, & vous aussi.

Hermine & Orcambre se retirent au bout du théatre.

ALICOLA.

Puissante majesté, si l'amour ne m'excuse,
J'attends la mort de vous, & du roi que j'abuse;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai su les moyens
D'ôter à Mustapha les honneurs & les biens,
Je l'ai pu dès vingt ans, mais quoi qu'il m'en advienne,
Il a fait ma fortune, & j'ai souffert la sienne;

Depuis neuf ou dix ans que je le suis partout,
J'ai couru l'Orient de l'un à l'autre bout,
Et je venois encore avec cette espérance,
De voir trembler la Perse au bruit de sa vaillance.
Mais hélas! puisqu'au lieu d'assujettir autrui,
L'impitoyable Parque a triomphé de lui,
Je vois bien que le ciel a permis sa disgrace,
Afin que le fardeau du grand sceptre de Thrace,
Qu'il destine à régir l'univers tout entier,
Ne chargeât point les mains d'un injuste héritier.

LA SULTANE.

Comment! osez-vous bien, encore en ma présence,
Vous moquer de moi-même avec tant d'impudence?

ALICOLA

Il n'est point fils du roi.

LA SULTANE.

Quoi! ne sait-on pas bien
Qu'il l'eut de la Circasse un peu devant le mien?

ALICOLA.

Croyez qu'il n'eut jamais la Circasse pour mere,
Ni le grand Soliman pour véritable pere.
L'enfant dont vous parlez (quoi qu'on vous en ait dit)
Mourut le même jour que le vôtre naquit,
Si bien que la Circasse, ambitieuse & fine,
Fit tant que la nourrice, (on l'appelle Aydine,
Et nous nous connoissons dès nos plus jeunes ans,)
M'envoya

M'envoya l'enfant mort avec force présents,
Par un certain esclave appellé Céphalisse,
Qui me dit de sa part que je l'ensevelisse ;
Et me pria sur-tout que pour le jour suivant
Par mon invention il en eût un vivant ;
Il l'eut, & la Circasse extrêmement adroite
Mena si bien la fourbe, & la tint si secrete,
Que Mustapha lui-même a toujours ignoré
Ce qu'après son trépas je vous ai déclaré.

LA SULTANE.

L'aventure est étrange. Et l'enfant, bonne femme,
Etoit sans sans doute à vous ?

ALICOLA.

Non, très-puissante dame.

LA SULTANE.

A qui donc ?

ALICOLA.

Je ne sais.

LA SULTANE.

Vous l'aviez enlevé,
Peut-être ?

ALICOLA.

Excusez-moi, mais je l'avois trouvé ;
Ou plutôt le hasard, sans que je m'en mêlasse,
Me l'avoit mis en main.

LA SULTANE.

Ce diſcours m'embarraſſe.

ALICOLA.

Je l'eus, ſans y penſer, d'un eſclave inconnu,
En échange du mort que j'avois retenu.

LA SULTANE.

Dieux! qu'eſt-ce que j'entends? holà, valet de chambre?

ORCAMBRE.

Que vous plaît-il, Madame?

LA SULTANE.

Approchez-vous, Orcambre?
Songez, regardez-bien la femme que voici,
Ne l'avez-vous point vue en d'autres lieux qu'ici?
Et toi, femme, dis-moi, pourrois-tu reconnoître
L'homme dont nous parlons, s'il venoit à paroître?

ALICOLA.

Le temps aura changé ſon viſage & le mien.
Je ne ſais.

LA SULTANE.

Regardez, conſidérez-vous bien?

ORCAMBRE.

Madame, à dire vrai, ma mémoire m'abuſe,
Ou j'ai de cette vieille un image confuſe.

ALICOLA.

Madame, aſſurément ſur la foi de mes yeux,
Voilà ce même eſclave, oui, c'eſt lui-même.

LA SULTANE.

O cieux!

ALICOLA.

Celui dont j'eus l'enfant eſt en votre préſence.

ORCAMBRE.

Que dis-tu? quel enfant?

ALICOLA.

Celui que dans Byſance
Tu m'apportas vivant en de très-riches draps,
En échange du mort que j'avois dans mes bras.

ORCAMBRE.

Que te donnai-je encore?

ALICOLA.

Attends, cette ceinture
Que j'ai toujours ſur moi depuis cette aventure.
Vois, la reconnois-tu?

LA SULTANE.

Ciel! qu'eſt-ce que je voi?

ORCAMBRE.

O ſort!

ALICOLA.

Eſt-ce elle-même?

ORCAMBRE.

Oui, c'eſt elle, c'eſt toi,
Toi-même, aſſurément, à qui je l'ai donnée.

LA SULTANE *s'écriant fort haut.*

O miſérable enfant! O reine infortunée!

HERMINE *venant au cri de la reine.*

Quels cris ai-je entendus? Madame, qu'avez-vous?

LA SULTANE.

Hélas! vous l'allez voir, venez, ſuivez-moi tous.

HERMINE.

Dieux! que ſera ceci? le déſeſpoir l'emporte:
Mais un page du roi, qui l'arrête à la porte,
Lui préſente un papier, & lui parle tout bas.

ORCAMBRE

C'eſt quelque autre ſecret que nous ne ſavons pas.

HERMINE.

Sans doute, le ſultan aura voulu l'inſtruire
Du ſort de Muſtapha, qui dans l'inſtant expire.

LA SULTANE, *après avoir lu le billet.*

Page, dites au roi qu'en ce nouveau malheur
Je ſouffre autant que lui de perte & de douleur,
Et que par un effet de preuve indubitable
Il connoîtra dans peu que je ſuis véritable.

Orcambre, c'eſt de moi que vous ſaurez tantôt
Ce que cette étrangere a fait de ſon dépôt ;
Menez-la cependant dans la chambre voiſine.
Enfin le prince eſt mort, chere & fidelle Hermine,
D'où vient que par ce page ayant ſu ſon trépas,
Un contraire deſſein arrête ici mes pas.
Il eſt mort, & de plus, ô deſtin pitoyable!
Il eſtmort innocent, & Ruſtan meurt coupable.
Vois, comme ce méchant en avertit le roi
Par ces mots trop tardifs & trop dignes de foi.

HERMINE lit la lettre de Ruſtan mourant.

Effrayé de la peur d'un ſupplice éternel,
Je confeſſe avoir fait la déteſtable lettre
Qui rend envers le roi le prince criminel.
Si l'état où j'étois eût pu me le permettre,
J'euſſe donné plutôt cet aveu ſolemnel.
Oſman avec Ormin éclaircira le reſte
De ce ſecret funeſte.

O ciel! il eſt très-vrai qu'un accident pareil
Devroit faire d'horreur éclipſer le ſoleil :
Mais à conſidérer les malheurs qui le ſuivent,
Je plains bien moins les morts que ceux qui les ſurvivent,
Tant je crains pour le roi qu'il n'en meure d'ennui.

LA SULTANE.

Hermine, ce malheur me touche autant que lui.
Que ſi par de hauts cris & d'exceſſives plaintes,
Je n'en témoigne pas les mortelles atteintes,

Apprends que pour un temps les extrêmes douleurs
Étourdiſſent l'eſprit & rétraignent les pleurs.
Suffit que Soliman, avant que le jour vienne,
Connoîtra ma douleur ſi ſemblable à la ſienne,
Que tel qui me déteſte, & mon ambition,
Paſſera de la haine à la compaſſion.

HERMINE.

Mais la cour déſormais doit être ſatisfaite
De la confeſſion que l'impoſteur a faite,
Par où vous déchargeant, cet eſprit déteſté
Garde encor la juſtice à votre majeſté,
Qui plaignant Muſtapha comme le fils d'une autre,
Fera ce qu'elle doit pour ſon bien & le nôtre.

LA SULTANE.

Mon deuil m'oblige bien à de plus grands efforts
Qu'à plaindre le deſtin des vivants ou des morts.
Ici, ſavant Hyarbe, ici tes prophéties,
A la derniere près, ſont toutes éclaircies.
Il faut donc l'accomplir. Hermine, cours en haut,
Et dans mon cabinet apprête ce qu'il faut
Pour faire un mot au roi de qui je ſuis en peine:
Va vîte, & je te ſuis.

HERMINE.

J'obéis, grande reine.



SCENE XII.

SOLIMAN, ALVANTE.

ALVANTE.

ET c'eſt ainſi, grand roi, que penſant les guérir,
J'ai travaillé moi-même à les faire périr.

SOLIMAN.

Ah! je connois trop tard qu'ils n'ont fait d'autre crime,
Que me tenir ſecrette une amour légitime.
Quels royaumes offerts, quels articles de paix
Te pourront réparer le tort que je te fais,
Malheureux roi Tachmas, dont l'illuſtre héritiere
A trouvé dans ma ſalle un ſanglant cimetiere!
Mais puiſque du malheur je ſouffre la moitié,
Ma propre affliction te doit faire pitié.
Tu perds, je le confeſſe, une vaillante fille,
Et moi, je perd un fils, l'honneur de ma famille;
Si bien que l'accident entre nous diviſé
Me doit faire à ta grace un chemin plus aiſé.
Quittons donc déſormais & la haine & les armes,
Tirons au moins ce bien du ſujet de nos larmes,
Que ceux que l'Orient a tant vu quereller,
S'accordent pour ſe plaindre & pour ſe conſoler.

ALVANTE.

Hélas! il n'eſt plaiſir en quelque temps qu'il vienne,
Qui conſole jamais ſa douleur ni la mienne.

SCENE XIII.

SOLIMAN, ACMAT, ALVANTE,

ACMAT.

SIRE, le coup eſt fait, Oſman eſt arrêté,
Qui confirme l'aveu de la méchanceté,
Et juſqu'au moindre chef en décharge la reine.

SOLIMAN.

Dieux ! c'eſt bien en ceci que la ſageſſe humaine
Peut être comparée à la garde d'un fort,
Qui ſur la foi d'un traître indignement s'endort.
Ici, fidele Acmat, ſous ombre de franchiſe,
Ces perfides flatteurs ont ma raiſon ſurpriſe.
O faute irréparable !

ACMAT.

Il faut dorénavant
Empêcher que le mal ne paſſe plus avant.
Bajazet & les ſiens entrés par les fenêtres,
Sont dans la grande cour qui demandent les traîtres ;
Pour moi, c'eſt mon avis qu'on les aille appaiſer.

SOLIMAN.

Acmat, ſuivez-les donc, qu'on les aille expoſer ;

Et leur dites de plus que ma douleur extrême
A leur juste fureur m'abandonne moi-même.
Je m'en vais chez la reine enfermer mon ennui.

(*Parlant d'Alvante.*)

Emmenez ce vieillard, & qu'on ait soin de lui.

SCENE XIV.

SOLIMAN, ORCAMBRE.

ORCAMBRE.

LA rencontre du roi m'épargnera la peine,
De le chercher plus loin.

SOLIMAN.

Que dit, que fait la reine,
Orcambre ?

ORCAMBRE.

Puissant roi, ces mots qu'elle a tracés,
Si vous daignez les voir, vous le diront assez.

SOLIMAN, *après avoir lu bas.*

Dieux ! que sera ceci ? quelle étrange aventure !
Orcambre, tire-moi de cette nuit obscure ;
Ote-moi du dédale où se perd mon esprit.

ORCAMBRE.

Oui, Seigneur, si je puis.

SOLIMAN.

Voyons ce qu'elle écrit.

(Il lit tout haut.)

LETTRE de la Sultane à Soliman.

Adieu mon cher époux, mon extrême misere
Ne peut avoir de fin qu'en celle de mes jours,
Je suis de Mustapha la véritable mere,
Qui de sa belle vie ai terminé le cours.
Orcambre, après ma mort, & la vieille étrangere
Vous pourront éclaircir la nuit de ce discours.

ORCAMBRE.

Ah, Sire! ce discours est de trop longue haleine,
Il faut songer plutôt à conserver la reine,
Qui doit perdre à la fois le sens & la clarté,
Si mon doute est d'accord avec la vérité,
Puisque la mort pour elle est un bien souhaitable,
Si le mal que je crains se trouve véritable.

SOLIMAN.

O ciel! que de malheurs l'un à l'autre enchaînés
Vont rendre pour jamais mes jours infortunés!
La perte de mon fils ne peut-elle suffire
A détourner de moi les restes de ton ire?
Allons, courons, Orcambre, où le sort en fureur
Nous garde encor peut-être un spectacle d'horreur.

SCENE XV.

BAJAZET, ACMAT, Suite de Bajazet.

BAJAZET, *l'épée à la main.*

Sus, ſus, braves guerriers, à la vengeance, aux armes,
Faiſons couler un fleuve & de ſang & de larmes.

ACMAT.

Ha, vaillant Bajazet!

BAJAZET.

Acmat, ne craignez rien,
Je n'en veux qu'aux méchants, & je vous connois bien.

ACMAT.

Grand Prince, en ce péril, ma peur ni ma priere
Ne ſont pas pour ma vie.

BAJAZET.

Arriere donc, arriere,
Car enfin vainement vous prieriez pour autrui.
Quoi! les ſeuls innocents mourront donc aujourd'hui?

ACMAT.

Je vois des criminels les deux têtes coupées,
Que portent vos ſoldats aux bouts de leurs épées!

BAJAZET.

Oui, c'eſt tête pour tête, & trépas pour trépas:
Mais les proportions ne s'y rencontrent pas;
Et pour la dignité de l'une & de l'autre ombre,
Il faut que leur victime ait ſon prix par le nombre;
Il faut de mille corps en ſacrifice offerts,
Pour deux que nous perdons, enſanglanter nos fers;
Il faut de la marâtre à jamais déteſtée,
Faire aux yeux du tyran qui l'a trop écoutée,
Un exemple effroyable aux reines à venir.

SCENE DERNIERE.

BAJAZET, HERMINE, ACMAT, Suite de Bajazet.

HERMINE, *ſortant de la chambre de la Reine.*

HÉLAS! elle eſt à plaindre, & non pas à punir.
La mort de Muſtapha l'a ſi fort affligée,
Quoique les impoſteurs l'en aient trop déchargée,
Que de ce gros poinçon où brille un diamant
Qui de ſes beaux cheveux fut le riche ornement,
Se tranſperçant le cœur d'une main violente,
Elle a fait un paſſage à ſon ame innocente.

BAJAZET.

Quoi ! vos yeux ſont témoins qu'elle a perdu le jour ?

HERMINE.

Et paſſé chez les morts ſans eſpoir de retour.

ACMAT.

O fortune !

HERMINE.

Et le roi, qui ſe laſſe de vivre,
Si l'on n'y met bon ordre, eſt tout prêt à la ſuivre.

BAJAZET.

Vous autres qui l'aimez, vous pouvez, s'il vous plaît,
Lui rendre ce devoir, tout injuſte qu'il eſt.

ACMAT.

O jour, noir d'accidents horribles & funeſtes !
Soliman, Soliman, qu'as-tu fait aux céleſtes ?

BAJAZET, *aux ſiens.*

Compagnons, ſuivez-moi, perdons, ſaccageons tout,
Déſertons ce palais de l'un à l'autre bout ;
Que tous les ſerviteurs & les proches des traîtres
Portent l'iniquité des parents & des maîtres ;
Que l'ardeur de tuer par le meurtre croiſſant,
Confonde le coupable avecque l'innocent,
Et que cette vengeance, en cruautés célebre,

Soit à notre héros une pompe funebre.
Même afin qu'un si juste & si prompt châtiment
Passe jusqu'aux sujets privés de sentiment,
Que le perfide sein de cette terre infame
Soit lavé par le sang & purgé par la flamme.

Fin du GRAND SOLIMAN, *de Mairet,*
& du Tome troisieme.

TABLE
DES PIECES

Contenues dans le Tome troisieme.

TABLE.

Fin de la Table du Tome III.

A LYON, de l'Imprimerie de FAUCHEUX, quai & maison des Céleſtins.

